SCIENCE DE L'ESPRIT

Rudolf Steiner

LE PONT ENTRE
LE SPIRITUEL DE L'UNIVERS
ET LE PHYSIQUE DE L'HOMME

LIBERTÉ

ET

AMOUR

LEUR IMPORTANCE AU SEIN DE L'ÉVOLUTION

ISIS — SOPHIA

SCIENCE DE L'ESPRIT - SCIENCE DE L'ESPRIT
SCIENCE DE L'ESPRIT - SCIENCE DE L'ESPRIT
SCIENCE DE L'ESPRIT

RUDOLF STEINER

LE PONT ENTRE LE SPIRITUEL DE L'UNIVERS ET LE PHYSIQUE DE L'HOMME

LIBERTÉ ET AMOUR LEUR IMPORTANCE AU SEIN DE L'ÉVOLUTION

RUDOLF STEINER

LE PONT ENTRE LE SPIRITUEL DE L'UNIVERS
ET LE PHYSIQUE DE L'HOMME

LIBERTÉ

ET

AMOUR

LEUR IMPORTANCE AU SEIN DE L'ÉVOLUTION

ISIS-SOPHIA

16 conférences faites
du 26 novembre au 26 Décembre 1920
à Dornach, Berne, Bâle

Traduction française

Éditions Anthroposophiques Romandes
11, rue Verdaine, 1204 Genève/Suisse
1989

Traduction faite d'après des sténogrammes non revus par l'auteur.
L'édition originale porte le titre :

Die Brücke zwischen der Weltgeistigkeit
und dem Physischen des Menschen

Die Suche nach der neuen Isis,
der göttlichen Sophia

GA 202
3e édition 1988

Traduction française, revue par
Raymond Burlotte et Gudula Gombert

Conférences 1-2-3 : Étienne-Jean Delattre
Conférences 4-5-6-7-8-9-14 : Claudine Villeret
Conférences 10-11 : Ruth Hunzinger
Conférence 12 : Gudula Gombert
Conférences 13-15 : Henriette Bideau
Conférence 16 : Gudrun Cron

Imprimé en Suisse
Benteli, Berne
ISBN 2-88189-046-6

TABLE DES MATIÈRES

Au sujet de ces publications privées, Rudolf Steiner s'exprime de la manière suivante dans son autobiographie « Mein Lebensgang » (chapitres 35 et 36, mars 1925) :

« Le contenu de ces publications était destiné à la communication orale, non à l'impression (...).

Nulle part il n'est rien dit qui ne soit uniquement le résultat de l'anthroposophie, qui est en train de s'édifier. (...) Le lecteur de ces publications privées peut pleinement les considérer comme une expression de l'anthroposophie. C'est pourquoi on a pu sans scrupule déroger à l'usage établi qui consistait à réserver ces textes aux membres. Il faudra seulement s'accommoder du fait que dans ces sténogrammes, que je n'ai pas revus, il se trouve des erreurs.

On ne reconnaît *la capacité de juger du contenu d'une telle publication privée* qu'à celui qui remplit les conditions préalables à un tel jugement. Pour la plupart de ces publications figurent *au moins* parmi ces conditions la connaissance de l'enseignement anthroposophique sur l'homme et le cosmos et celle de l'histoire selon l'anthroposophie, telle qu'elle découle des communications provenant du monde de l'esprit. »

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Dornach, 26 novembre 1920

J'ai souvent parlé du fait que, déjà dans sa forme physique, l'homme est l'expression des processus de la vie humaine dans leur totalité[1]. Celui qui peut comprendre de façon juste ce qu'est la tête humaine, celui-là sait que la forme de la tête est le résultat de conditions antérieures dans lesquelles il a vécu avant de descendre sur terre vers l'existence actuelle. Et si l'on considère ce qu'est l'organisation des membres de l'homme, suivant naturellement le prolongement intérieur de celle-ci jusque dans les organes avec lesquels les membres sont liés localement, on a alors dans cette organisation ce qui servira, après certaines métamorphoses, certaines transformations, à construire la tête humaine dans l'avenir, au-delà de la mort. Cette façon de voir indique en même temps un rapport de l'homme avec le cosmos. De l'homme tel qu'il est actuellement, nous pouvons dire que la forme particulière de sa tête est une métamorphose de la forme précédente des membres ; mais le fait que l'homme possède une tête telle qu'elle se présente actuellement provient de toute l'évolution cosmique qu'il a traversée avant de pénétrer le monde terrestre. La forme de la tête est essentiellement le résultat de l'évolution sur l'ancien Saturne, sur l'ancien Soleil et sur l'ancienne Lune ; et, à son tour, l'homme-membres est le point de départ de l'évolution sur Jupiter, sur Vénus et sur Vulcain. Et c'est seulement

l'homme-poitrine, ce qui constitue l'essentiel du système rythmique actuel, qui est à proprement parler l'homme terrestre. Ainsi pouvons-nous dire que la tête humaine a été formée sur la base des trois précédentes incarnations planétaires de la Terre. Ce qui est le fondement des membres actuels est le point de départ pour les incarnations planétaires suivantes de la Terre. Et lorsque l'homme passe par la vie entre la mort et une nouvelle naissance, il traverse à nouveau, spirituellement parlant, ce qu'il a déjà traversé aux époques de Saturne, du Soleil et de la Lune. Il fait « régresser » son organisme terrestre jusqu'à l'organisme lunaire, puis solaire, puis saturnien. Et de même, l'organisme-membres qui prend forme sur la Terre sera involué, transformé dans le physique pendant les incarnations de la Terre que seront Jupiter, Vénus et Vulcain.

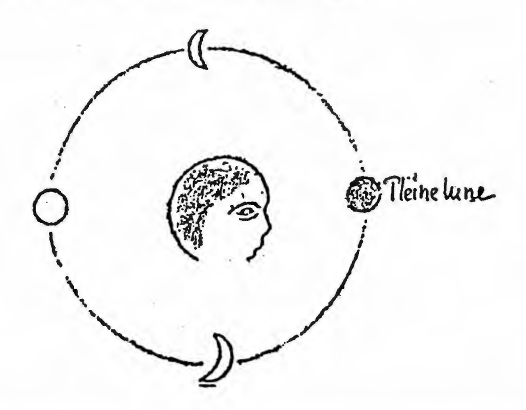
Ces choses ont donc un aspect humain terrestre et un aspect cosmique. Aussi pouvons-nous regarder la forme de la tête de façon à saisir le lien de l'entité humaine avec le cosmos. Certes, ce qui s'est produit pendant l'évolution saturnienne et l'évolution solaire est tout d'abord quelque peu éloigné de notre façon de considérer les choses. Il est difficile d'apprécier d'un point de vue terrestre ce qui s'est produit là. Par contre, ce qui s'est déroulé pendant l'évolution de l'ancienne Lune, on peut le saisir intensément en pensée, car cela se répète, d'une manière ou d'une autre, dans tout ce qui se passe entre la terre et la lune actuelle. C'est pourquoi on peut étudier le rapport de la tête humaine avec ce qui se passe entre la terre et la lune. Et par cette étude, on découvre certains

secrets de l'homme dans sa formation. Voici comment on peut étudier ces rapports.

Représentez-vous, sous forme de schéma, un homme sur la terre ; il ne se trouve pas au centre, mais il en est éloigné d'une distance égale au rayon de la terre. Voici schématiquement la tête humaine (voir le dessin page 14). Nous pouvons dire : Comme elle tourne autour de la terre, la lune tourne aussi autour de la tête humaine. Dessiné schématiquement, bien entendu pas dans les mêmes proportions, cela n'irait pas bien.

Supposons que la lune se place ici et que ce soit la pleine lune : dans ce cas, la lumière solaire réfléchie, comme on dit, rayonne vers l'homme. Donc la lumière solaire agit sur l'homme. Je vous fais remarquer que, quand je parle de l'homme, c'est ici toujours de la tête humaine qu'il s'agit. Du côté opposé se trouve la nouvelle lune. Aucune lumière n'atteint l'homme ; celui-ci est de ce côté abandonné à lui-même. Il est moins sollicité par les impressions de lumière extérieure. Il est donc davantage laissé à son développement intérieur. Et si vous placez ici le premier quartier, là le dernier quartier, c'est-à-dire la lune croissante et la lune décroissante, vous aurez toujours des deux côtés moins d'impressions lumineuses s'exerçant sur l'homme qu'au moment de la pleine lune, mais vous aurez plus d'impressions lumineuses qu'au moment de la nouvelle lune. Par ailleurs, la lune parcourt le zodiaque en décrivant sa trajectoire autour de la terre. Grâce à cela, la lumière est déterminée encore d'une façon particulière ; elle est différenciée, pour ainsi dire. Car la lumière de la lune est différente selon qu'elle vient d'un lieu derrière lequel se tient, disons, le

Bélier, ou d'un lieu derrière lequel se tient la Vierge. En tant que telle, la lumière de la lune se différencie suivant que la lune passe devant telle ou telle constellation du zodiaque.[2]



Représentez-vous que ce que j'ai dessiné là de façon schématique correspond à une situation donnée de l'évolution humaine. Voici de quoi il s'agit : représentez-vous que, grâce à certains événements, un germe spirituel humain prend place dans un corps maternel ; ce germe spirituel vient tout d'abord du périple parcouru entre la mort et une nouvelle naissance. Pendant ce temps, la lune agit sur le germe. Alors il se passe ceci que la tête humaine prend forme dans le corps maternel par l'action du cosmos, surtout de la lune, qui est bien sûr en rapport avec les autres corps célestes. La formation de la tête humaine se fait réellement à partir de la lune.

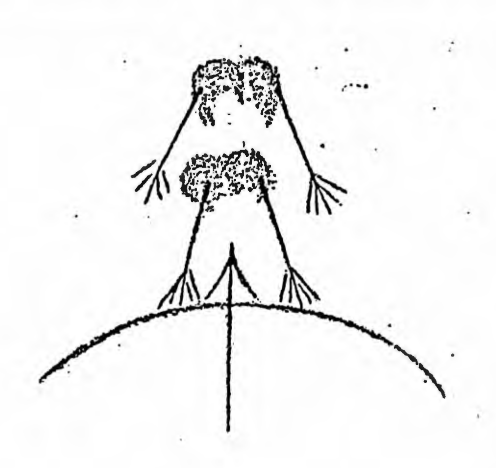
Alors vous allez dire — et avec raison — qu'il n'est pas pensable que la lumière de la pleine lune tombe toujours juste sur les yeux ou le nez et

que la nouvelle lune soit placée toujours juste du côté de la partie arrière de la tête qui doit, pour son développement, être laissée à elle-même et non pas être ouverte au monde extérieur. Certes, il n'est pas nécessaire que cela soit absolument ainsi. Pour l'essentiel, il est exact que la pleine lune exerce une action orientée face au visage d'une certaine manière et que, de même, c'est la nouvelle lune qui exerce une action sur la partie arrière de la tête. L'enfant a aussi une position particulière dans le corps maternel, et cette position est réellement orientée vers le cosmos. Lorsque les rayons de la lune tombent plus ou moins obliquement sur la partie du germe qui deviendra le visage, l'homme sera doué de telles ou telles facultés intérieures dans la mesure où celles-ci dépendent de la tête. Il aura d'autres dons, d'autres dons physiques, selon que tout l'éclat de la lune tombe sur sa bouche ou sur ses yeux. Ceci est en rapport avec les dons de l'être humain dans la mesure où ils dépendent du cosmos. Mais pour l'essentiel, voilà ce que nous voulons aborder aujourd'hui : pendant le développement embryonnaire de l'homme, ce sont les influences provenant surtout de la lune qui façonnent le germe humain en partant de la formation de la tête, car la première chose qui se forme chez l'homme, c'est la tête. Et cela part de la lune, c'est-à-dire de ce qui est resté du mouvement et de l'activité de l'ancienne Lune et, d'une façon générale, des incarnations antérieures de notre Terre. Vous voyez ainsi quel est le lien cosmique de la tête humaine avec le monde extérieur. Vous voyez comment l'homme est, pendant son développement embryonnaire, inséré dans les rapports

cosmiques dans lesquels l'action de la lune donne la couleur dominante. Or ce qui se produit, c'est que la lune, dans son mouvement de rotation, fait le tour de la tête. Elle en fait dix fois le tour pendant que l'homme accomplit son développement embryonnaire. D'abord, la lune passe par devant et construit le visage humain. Puis elle le laisse en repos afin qu'il se développe. Pendant ce temps, la lune fait le tour par derrière. La formation du visage ayant été mise en sommeil un certain temps, la lune réapparaît et ranime le visage en formation. Cela se produit dix fois. Et pendant ces dix mois lunaires, la tête humaine est formée en fonction d'un rythme venant du cosmos. De telle sorte que l'homme fait un séjour de dix fois vingt-huit jours dans le corps maternel, sous l'influence des forces cosmiques transmises par la lune.

Que se produit-il exactement ? C'est en tant qu'être psycho-spirituel tout d'abord que l'homme arrive chez la personne qu'il a choisie depuis le cosmos pour être sa mère. Et alors la lune entreprend la formation de la tête. Si l'homme séjournait dans le corps maternel pendant douze mois, douze mois lunaires, cela entraînerait la formation d'un cercle entièrement fermé. L'être humain n'y séjourne pas pendant douze, mais pendant dix mois lunaires seulement. De ce fait, une partie de son développement reste ouverte. Après la naissance, c'est cet espace ouvert qui se prête comme champ d'action aux forces du cosmos. Avant la naissance, dix douzièmes des forces cosmiques servent à former la tête humaine, les deux douzièmes qui restent serviront à ce qui sera formé hors du corps maternel.

Mais cette formation extra-maternelle commence déjà pendant la période embryonnaire. En dehors des forces cosmiques, d'autres forces encore agissent sur l'homme, et celles-ci viennent surtout de la terre. Elles n'agissent pas sur la tête, mais sur l'homme-membres. Si vous vous représentez ici la terre et, sous forme de dessin schématique, l'homme-membres, alors les forces qui s'exercent dans les membres avec leur prolongement vers les organes internes sont essentiellement terrestres-telluriques. Dans les bras et les mains, dans les jambes et les pieds, s'exercent les forces de la terre. Vers l'intérieur, cette action se prolonge et devient le système métabolique, celui des échanges de substances. Mais ce qui est à l'intérieur échange de substances est à l'extérieur échange de forces. Si vous remuez les bras, si vous remuez les jambes, ce mouvement n'est pas si simple, mais il a aussi affaire avec les forces de la terre. Lorsque vous bougez les jambes en mar-



chant, vous avez toujours à triompher de la pesanteur terrestre, et ce qui se produit est une résultante des forces agissant à l'intérieur et des forces de la pesanteur.

Dans le métabolisme, ce qui est actif à l'intérieur de l'homme entre en un rapport d'échanges avec les qualités chimiques de la substance terrestre, tandis que les forces qui sont dans les bras et les jambes entrent en un rapport d'échanges avec les forces de la terre. Ce qui se forme là est lié à d'autres rapports de temps que ce qui se passe dans le corps maternel. Dans celui-ci, il s'écoule dix fois vingt-huit jours, donc dix mois lunaires. Ce qui sert de base de calcul, c'est la journée, un certain nombre de journées : deux cent quatre-vingts. Nous avons surtout affaire avec le cycle de la journée. Pour la formation de l'homme-membres, nous avons affaire à ce qu'on nomme le cycle de l'année. C'est pourquoi nous voyons comment les membres humains, dans un premier temps, se développent avec une grande rapidité, puis de plus en plus lentement. En fait, l'homme met vingt-huit ans pour former sa nature-membres en dehors du corps maternel — mais cela commence déjà dans le corps maternel —, bien que pendant les sept dernières années ce processus ne soit pas aussi visible que pendant les vingt et une premières années.

L'homme-tête est lié au passé, son développement peut se faire maintenant parce que le rapport de la lune à la terre est une répétition des évolutions passées sur l'ancien Saturne, l'ancien Soleil et l'ancienne Lune ; de même, l'homme-membres est lié à la terre et, en fait, il est lié à ce qui, dans la configuration de la terre, est une pré-

paration des états de Jupiter, Vénus et Vulcain. C'est pourquoi l'homme ne peut pas directement développer sa tête sur la terre. La terre est impuissante à construire la tête humaine. La tête peut se former comme une métamorphose supérieure de ce que l'homme-membres était dans l'incarnation précédente, mais ceci n'est possible que grâce aux forces que l'homme apporte d'avant la naissance, d'avant la conception et grâce à la protection qu'il reçoit dans le corps maternel vis-à-vis du monde terrestre extérieur, ainsi qu'à l'action du cosmos à travers la lune. Et l'homme-membres, qui se construit sous l'influence de la terre, ne parviendra pas au terme de sa croissance sur la Terre actuelle, car il ne peut pas conduire cette force terrestre jusqu'à former une tête. Pendant la période actuelle de l'évolution terrestre, l'homme ne peut pas faire ce qu'il pourra faire au stade d'évolution de Vénus. De même que le cerf perd ses bois, l'homme perdra sa tête ; il construira une autre tête avec les forces de l'autre partie de lui-même. Certes, c'est un état bien enviable que celui de cet homme de Vénus ! Et c'est réellement ce que la vision spirituelle perçoit comme état futur de l'homme. Oui, la réalité apparaît grotesque au regard des choses terrestres limitées ; elle dépasse ce qui est accessible à la compréhension terrestre limitée. Il faut prendre au sérieux le fait que, dans l'observation simplement terrestre, seule une partie de la réalité est contenue ; on ne sait rien de l'homme si on observe seulement les conditions terrestres.

Ainsi nous avons en l'homme un être cosmique, qui commence par prendre physiquement forme en grande partie dans le corps maternel, et

un être terrestre qui, sous l'influence des conditions terrestres, se forme, se construit, se différencie tandis que le soleil, dans son mouvement apparent, tourne autour de la terre et en même temps passe devant les constellations du zodiaque. Si vous considérez ce que nous avons ainsi étudié, vous voyez que l'homme se trouve dans deux états opposés : un état cosmique, une nature cosmique, et une nature terrestre. La nature cosmique agit de telle sorte que, sous l'action du cosmos, l'homme obtiendrait en principe une tête tout à fait ronde. C'est seulement parce que la lumière solaire l'atteint à travers la lune que le visage se forme, et parce que la lumière solaire se détourne que la base qui donnera l'arrière de la tête est créée. Une différenciation intervient dans cette forme sphérique que le cosmos fait naître. Si la bonne lune n'était pas là pour former la tête humaine, l'homme à sa naissance serait une boule sans modelé. Et d'autre part, puisque la mère se trouve sur la terre, la terre exerce aussi une action. Il n'y a pas que la tête qui se développe chez l'embryon, car la terre exerce déjà une action pendant que la tête se modèle. Mais cette action de la terre est telle que, si l'homme y était entièrement soumis, si le cosmos n'agissait pas, cet homme deviendrait une colonne. L'homme est vraiment pris, enserré entre deux formes de devenir : devenir une colonne, un rayon, sous l'action de la terre, devenir une boule sous l'action du cosmos. Le cercle et le rayon sont les deux bases de la formation de l'homme.

Que l'homme ne devienne pas une colonne, que surtout il n'ait pas à sa naissance les pieds soudés, les mains soudées : cela provient du fait

qu'il existe un cycle annuel, que l'hiver et l'été exercent une influence spirituelle et qu'ainsi s'établissent différentes relations cosmiques entre la terre et ce qui l'entoure. La différence entre l'hiver et l'été ressemble à la différence entre la pleine et la nouvelle lune. De même que les particularités de la pleine lune et de la nouvelle lune déterminent la partie antérieure et la partie postérieure de la tête, de même les forces cosmiques de l'hiver et de l'été, du printemps et de l'automne permettent que nos membres soient modelés et que nous ayons deux jambes au lieu d'être une colonne. En conséquence, nous ne sommes pas totalement cosmiques dans la tête, mais nous sommes en quelque sorte une réalité cosmique atténuée par un élément terrestre ; et dans nos membres, nous ne sommes pas totalement terrestres, mais une réalité terrestre atténuée par quelque chose de cosmique. Le cycle de l'année terrestre est en effet lié au cosmos. Nous avons donc une entité cosmique influencée par la terre et une entité terrestre influencée par le cosmos. Si notre être cosmique n'était pas influencé par la terre, nous serions en tant qu'être humain une boule ; si l'homme terrestre que nous sommes par nos membres n'était pas influencé par le cosmos, nous serions une colonne.

Cette interaction du cosmos et de la terre, voilà ce qui s'exprime dans la forme humaine. Personne ne comprend la forme humaine s'il ne veut pas la comprendre comme née d'une interaction de la terre et du cosmos. Il est vraiment merveilleux de constater ceci : l'homme est une expression de tout l'univers, une expression du monde des astres, qui se traduit dans toute la forme

humaine, et cette forme est en même temps une image des forces qui affluent de la terre et qui le déterminent. Supposez que l'être terrestre de l'homme ne soit pas influencé par l'être cosmique. Ce n'est pas que nous le portions en nous, cet être terrestre, mais il agit en nous, il est une sorte de fondement, quelque chose qui rayonne du centre de la terre et qui envoie de là des forces vers en haut. Ce qui se manifeste dans notre force humaine, ce qui agit aussi comme volonté dans notre force humaine, depuis l'antiquité cela s'appelait : la « force ». Ce qui nous façonne depuis le cosmos, ce que nous nous représentons par le cercle, ce qui est le fondement essentiel de la formation de la tête, mais qui ne s'exprime pas complètement parce que c'est atténué par l'influence terrestre, cela s'appelait depuis l'antiquité : la « beauté ». Et ainsi vous voyez que, d'un point de vue général, les choses qui agissent en l'homme ont une valeur qui dépasse le physique et le moral : cette valeur rassemble les deux aspects. Car la force qui provient de la terre et qui agit en nous est en même temps une force morale et une force physique musculaire. La beauté qui nous enveloppe de son rayonnement et qui est le fondement de notre tête, c'est ce qui apparaît dans notre tête comme la beauté des pensées, aussi bien au point de vue physique qu'au point de vue éthique-moral.

Entre notre pôle terrestre atténué par l'apport cosmique et notre pôle cosmique atténué par l'apport terrestre, entre ces deux pôles se trouve l'homme-tronc. Qu'est-ce que l'homme-tronc ? C'est essentiellement l'homme rythmique qui, comme un balancier, fait sans cesse osciller le

cosmique vers en bas, vers le terrestre, et fait osciller le terrestre vers en haut, vers le cosmique. Nous avons en nous un continuel courant circulaire, qui conduit vers la tête ce qui est dans les membres, en passant par la respiration, et qui conduit vers les membres ce qui est dans la tête, toujours en passant par la respiration : ainsi se produit un continuel roulement de vagues, un flux et un reflux entre la tête et les membres. Ce qui met en mouvement ce flux et ce reflux, c'est ce que nous avons en nous dans notre système rythmique, dans le système cœur-poumons, dans la circulation du sang. Que sera donc cette circulation du sang ? Elle est tendue entre la ligne droite et le cercle, et le zodiaque et les planètes modèlent son cours. Voilà ce qui se joue : partant de la tête agit, une force qui veut continuellement diriger notre sang par un mouvemnet circulaire ; et, partant des membres, agit continuellement une force qui veut diriger notre sang selon une ligne droite. Et de cette interaction de forces — d'une part, la tendance permanente de la circulation sanguine à vouloir devenir périphérie d'un cercle et, d'autre part, les forces qui veulent continuellement tendre vers la ligne droite —, c'est de là que naît en nous le caractère propre du cycle circulatoire sanguin, stimulé par la respiration. Le système rythmique sert de médiateur en l'homme entre ce qui vient du cosmos et ce qui vient de la terre, de telle sorte qu'en l'homme un lien se tisse entre ce qui vient du cosmos, la beauté, et ce qui vient de la terre, la force. Et ce lien ainsi tissé se trouve dans l'homme-tronc : en le comprenant dans son essence, d'un point de vue psycho-spiri-

tuel, on le nomme depuis l'antiquité : la « sagesse ».

Projetée à l'intérieur de l'homme, la beauté du cosmos devient la sagesse qui vit dans les pensées humaines. Mais aussi, montant de la force de la terre et passant par l'intimité du cœur, la force morale devient sagesse morale. En l'homme, sagesse terrestre et sagesse cosmique se rencontrent dans le système rythmique. L'homme est une expression du cosmos tout entier et, si on le veut vraiment, on peut comprendre cette structure de l'homme. On peut en quelque sorte pénétrer les secrets de l'univers, dans la mesure où ces secrets ont formé l'homme. Oui, on peut voir aussi une certaine corrélation dans la vie terrestre elle-même — nous avons déjà jeté un regard sur cette question de divers autres points de vue. Prenez la beauté cosmique qui agit en l'homme par l'intermédiaire de la tête : voilà l'aspect de la nature féminine ; prenez la force terrestre qui apparaît en l'homme : voilà l'aspect de la nature masculine. Et vous pouvez dire : dans l'acte de la fécondation s'accomplit une union du cosmique avec le terrestre. On ne peut pas comprendre ce que sont les tâches de l'homme sur terre si on ne voit pas la structure particulière de l'être humain. Car nous voyons que la tête peut se former sans qu'au début les forces terrestres puissent encore agir sur l'homme, mais parce qu'il apporte son vécu prénatal vers la vie terrestre et parce que le monde supraterrestre agit dans le corps maternel par l'intermédiaire de la lune. La force agit en venant de la terre. Elle façonne l'homme-membres. Mais elle ne peut pas l'amener jusqu'au bout du processus, il faut qu'il traverse la mort. Les forces qui

se trouvent en l'homme-membres doivent se spiritualiser, s'imprégner d'âme. Alors elles progressent dans le monde supra-terrestre, entre la mort et une nouvelle naissance, et elles prennent tout d'abord la forme spirituelle et psychique qui servira à former la tête. Sur terre a agi dans ces forces quelque chose qui ne pouvait pas aller jusqu'au bout du processus, parce qu'en partant des membres humains, la tête pourra naître seulement quand les forces de formation de Jupiter et de Vénus seront là. Donc les forces qui sont agissantes sur la terre ne peuvent pas à elles seules créer les conditions nécessaires à l'homme entre la naissance et la mort. Ce qui auparavant a été force agissante sur Saturne, sur le Soleil, sur la Lune, est devenu spirituel maintenant et doit être développé spirituellement avant une nouvelle naissance ; et ce qui passe à travers la mort doit être spiritualisé à son tour : alors le futur peut être accueilli par le passé, alors l'organisme-membres de l'homme peut devenir tête à nouveau. On peut donc dire : l'homme meurt, afin d'acquérir dans le monde spirituel la faculté de construire cette forme qui, partiellement atténuée par la terre, peut être construite grâce au fait que l'homme est passé par les états de Saturne, du Soleil et de la Lune. Ici sur terre, dans la mesure où il est un homme-membres, il ne peut réaliser que ce qui élabore son système rythmique ; ceci est de nature terrestre. Mais dans ses membres, il prépare l'avenir. Les membres ne peuvent pas parvenir au terme du processus ; l'homme doit mourir pour en revenir à la tête qui est d'abord préparée dans le monde pré-terrestre. C'est ainsi que la forme humaine se lie aux vies terrestres successives.

Parce que, à sa naissance physique, l'homme est un être qui s'est formé grâce aux états saturnien, solaire et lunaire, et parce que, une fois qu'il en a reçu la disposition du monde spirituel, il doit exprimer sous la forme sphérique ce qu'il a vécu par les états de Saturne, du Soleil et de la Lune, il reçoit sur terre une tête, qui d'ailleurs le tue sans cesse, parce qu'elle n'est pas terrestre.

Ces choses qui s'expriment dans les vies terrestres successives sont intimement liées avec l'évolution cosmique. Ces choses que nous avons effleurées aujourd'hui et que nous continuerons d'étudier demain et après-demain, on ne peut pas dire qu'elles soient incompréhensibles. On peut les comprendre. Il faut les explorer par la science de l'esprit ; n'importe qui peut les comprendre en laissant simplement agir la saine cohérence des idées. Et pourtant on entend dire et redire que l'homme ne peut pas saisir directement les choses de la science de l'esprit. Quand on dit : « En fait, l'investigateur de l'esprit me communique des choses que je ne peux pas moi-même saisir », au fond, c'est tout à fait comme si on disait, après avoir passé le baccalauréat, qu'on ne pourrait pas résoudre une équation différentielle. Chacun peut apprendre ce que dit la science de l'esprit, de même que chacun peut, en principe, apprendre à résoudre les équations différentielles ; seulement, ceci est plus difficile que cela. De tels prétextes ne sont pas valables qui disent que, n'étant pas clairvoyant, on ne peut pas saisir ces choses. De même qu'il n'est pas nécessaire d'être clairvoyant pour résoudre des équations différentielles, il n'est pas non plus nécessaire d'être clairvoyant pour voir clairement ces liens du cosmos avec le

monde extérieur. Il suffit de les aborder avec des concepts sains. Mais ce qui est dit bien souvent est exactement le contraire. Les gens disent : celui-ci a telle conception du monde, celui-là, telle autre, et on ne peut pas savoir laquelle est juste. Si on tient bien le fil des idées, si on suit et si on rassemble tout ce qui a été dit dans cette conférence, tout est clair, sans ambiguïté. Vous ne pouvez pas mettre en doute la beauté, la sagesse et la force, ni leur signification. Tout est clair, compréhensible. Dans la formation de notre tête, il y a une tendance périphérique ; dans le reste de l'être humain, l'élément de la force est contenu dans la forme du rayon : ces choses sont claires. On ne peut pas discuter de ceci ou de cela. On ne peut pas discourir sans fin à ce sujet ; on parvient à des résultats sûrs et précis. En réalité, voilà une difficulté pour l'extension de la science de l'esprit en tant que telle à notre époque : ici ou là, telle ou telle association organise une conférence parmi d'autres même sur l'Anthroposophie ou sur la Tripartition, qui n'est qu'une application sociale de la science de l'esprit. Les gens écoutent cela une fois, puis ils écoutent autre chose, et ensuite encore tout autre chose ; ils ne veulent pas parvenir à une véritable force de résolution intérieure, à des décisions. Ils prennent la science de l'esprit comme une chose qu'on peut mettre à côté d'autres. Pour la science de l'esprit, cela ne va pas. Les autres conceptions du monde qui apparaissent à notre époque peuvent accepter cela. L'une est un peu mieux, l'autre un peu moins bien. On peut dire : on écoute ceci et cela, on goûte à telle ou telle chose. Pour la science de l'esprit, cela ne va pas. Là, il faut se décider, car

elle va jusque dans les fondements. Elle nécessite vraiment ce solide engagement de la volonté qui conduit à des décisions, qui ne se place pas à côté d'autre chose, mais qui veut aller jusque dans les fondements. On ne peut pas atteindre les fondements quand on ne fait que se promener en allant, plein d'hésitation, d'une conception du monde à l'autre et qu'on ne fait que picorer partout. La science de l'esprit exige un approfondissement énergique qui nous saisisse et nous traverse. C'est pourquoi elle a contre elle l'esprit de l'époque ; elle a contre elle la mollesse et toutes les faiblesses de l'époque, car elle exige une claire force de l'esprit, et de cela, on ne veut pas actuellement ; elle dérange, on la trouve inconfortable.

Dans les temps très anciens, les hommes ont vraiment eu des aperçus de ces choses en puisant à un savoir instinctif ; et les textes anciens, que nos savants étudient, mais qu'ils ne comprennent pas, contiennent partout des indications qui montrent que, dans cette sagesse, les liens de l'homme avec le cosmos étaient effectivement présents. Puis cette sagesse s'est perdue. L'homme se vit rejeté dans le chaos. De ce chaos, il lui faut se dégager par sa propre volonté, il lui faut en sortir et retrouver consciemment son lien avec le cosmos. Et on peut le trouver. Au début de l'étude d'aujourd'hui, je disais qu'on ne comprend pas la tête si on ne parvient pas à la considérer comme produite par le cosmos ; on ne comprend pas l'homme-membres si on ne parvient pas à le considérer comme le résultat de la force formatrice de la terre. Et l'équilibre entre les deux, c'est l'homme-poitrine, c'est l'organisme rythmique, qui sans cesse veut transformer la ligne droite en

cercle et le cercle en ligne droite. Là où vous voulez saisir la circulation du sang, la droite veut prendre forme, mais elle veut aussi transformer le cercle en droite ; les voies de la circulation du sang ont leur origine dans les mouvements des astres, etc. La forme est liée aux constellations, le mouvement est lié aux mouvements des planètes. Ceci a déjà été mentionné à d'autres points de vue[3]. Mais qu'est-ce qui se passe dans l'intimité du cœur humain quand on reçoit une telle connaissance ? On ne peut s'empêcher de dire : ces connaissances sont, pour celui qui les reçoit, aussi transparentes que les vérités mathématiques. Les vérités mathématiques sont certes transparentes, mais non pas pour n'importe quel garçon de quinze ans. Et ces choses sont transparentes comme les mathématiques.

D'autre part, elles pénètrent très profondément dans ce que l'homme peut sentir et éprouver. De cette sagesse naît un sentiment du divin. Seul un savoir qui reste à la surface peut être irréligieux ; un savoir qui va jusque dans les profondeurs ne peut pas être irréligieux. Si on retrouve le lien de l'homme avec le cosmos, on découvre avant toute chose que, dans le ciel étoilé qui nous enveloppe, la beauté est l'empreinte d'une entité spirituelle, et alors on parvient de nouveau à imprimer dans l'art la beauté des choses. Alors dans l'art ne vit plus la simple nature extérieure telle qu'on la voit au moyen des sens. Alors, par une telle science qui va jusqu'aux fondements telle que l'est la science de l'esprit, on atteindra effectivement ce que j'ai dit dans la conférence d'introduction et d'ouverture de nos cours[4] : ici au Goetheanum[5],

on doit rechercher l'unité de la science, de l'art et de la religion.

Ainsi que l'exprime celui dont le nom a été donné au Goetheanum :

> Celui qui possède la science et l'art
> Possède aussi la religion.
> Celui qui n'a ni l'un ni l'autre,
> Qu'il ait la religion.[6]

C'est-à-dire, qu'il l'ait de l'extérieur ! Mais c'est de l'intérieur que la possède celui qui détient la science et l'art en puisant aux fondements : telle est l'attitude goethéenne.

Celui qui possède la science et l'art, possède aussi la religion —, voilà pourquoi ceux qui de cette façon cherchent intensément l'unité de la religion, de l'art et de la science peuvent vraiment nommer « Goetheanum » cette institution dans laquelle ils se livrent à cette recherche. Mais là encore, la compréhension de ce qui se fait et doit se faire ici n'est pas, semble-t-il, une tâche adaptée à l'attitude superficielle de notre époque qui regarde toujours les choses seulement d'en haut, en picorant partout. La science de l'esprit exige des décisions. Les décisions sont nécessaires, parce que cet esprit veut pénétrer dans les profondeurs du monde. C'est pourquoi il faut aussi comprendre cela en puisant aux profondeurs du cœur humain.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 27 novembre 1920

Hier nous avons encore étudié d'un certain point de vue comment l'homme est lié au passé et à l'avenir et, ce faisant, nous avons pris pour base ce qui se manifeste dans la forme humaine extérieure, cette triple articulation de l'organisme humain, que nous avons déjà souvent mise en évidence : l'organisme-tête qui, comme nous l'avons montré, est tourné vers le passé, l'organisme-membres qui est tourné vers l'avenir, et l'organisme rythmique, l'organisme-cœur-poumons, qui appartient à proprement parler au présent. Aujourd'hui nous allons d'abord envisager un autre aspect de l'être humain, un aspect plus intérieur, psychique, afin que demain nous puissions réunir tous ces faits en un tout.

De même que nous pouvons distinguer trois parties du corps humain : ce qui a le caractère tête, ce qui a sa source dans le système rythmique et ce qui appartient à l'organisme-membres, de même nous pouvons distinguer trois éléments dans la vie de l'âme. Nous pouvons considérer le penser ou activité représentative, le ressentir, le vouloir ; et, en quelque sorte, on a à faire dans l'âme à cette triple articulation exactement comme dans le physique on a à faire à l'autre tripartition qui vient d'être mentionnée. Et on peut aussi engager des recherches sur la relation de ces trois parties avec la situation de l'être humain dans le cosmos. On envisagera d'abord la vie des

représentations. Cette vie des représentations ou des pensées, ce penser, c'est sans aucun doute ce qui agit intérieurement en l'homme de la manière la plus déterminée. D'une part, la vie des représentations conduit l'être humain vers l'extérieur, vers le cosmos ; d'autre part, elle le conduit vers l'intérieur, vers son intériorité. Par la vie de la représentation, l'homme prend connaissance des phénomènes dans les lointains espaces du cosmos. Il accueille en lui tout ce qu'il faut concevoir à l'origine de la formation de sa tête, ainsi que nous l'avons vu hier. Mais, d'un autre côté, l'être humain reprend en lui ses pensées et ses représentations, il les garde à l'état de souvenirs. Il construit sa vie intérieure d'après ces représentations. Cette vie des représentations, cette vie des pensées est, au premier chef, liée à la tête de l'homme, son organe est la tête. Et déjà on peut en conclure, d'une certaine manière, que le destin de la vie des représentations est lié au destin de la tête. Tandis que la tête nous renvoie au passé et qu'en quelque sorte nous introduisons les germes psycho-spirituels de la formation de la tête dans l'existence physique par la naissance, ce fait même nous indique déjà que la vie de la représentation, nous l'apportons aussi de l'existence prénatale. Mais d'autres motifs encore justifient une telle appréciation objective de la vie des représentations. Dans notre psychisme, la vie des représentations est, en quelque sorte, ce qu'il y a de plus déterminé. C'est ce qui, dans notre âme, est le plus accompli. C'est aussi ce qui contient des éléments qui n'ont au fond aucun rapport avec notre vie individuelle ici dans le monde physique.

Prenez les vérités mathématiques que nous

découvrons en nous ou peut-être aussi la vérité de la logique. Nous ne pouvons pas vérifier les vérités mathématiques par l'observation extérieure, mais il nous faut développer de notre intérieur la vérité mathématique, la vérité géométrique. La vérité du théorème de Pythagore, par exemple, ou le fait que les trois angles d'un triangle ont pour somme cent quatre-vingt degrés, cela réside à l'intérieur de nous. Ces vérités, nous pouvons nous les représenter en dessinant des figures ; pourtant, au tableau, nous ne les prouvons pas, mais, par la vision intérieure, nous produisons les lois mathématiques qui s'introduisent dans notre activité représentative. Beaucoup d'autres choses encore se mêlent ainsi à notre activité représentative. Et c'est uniquement parce que nous sommes des êtres humains que nous pouvons atteindre à la connnaissance de ces vérités mathématiques. Même si des milliers, des millions d'hommes venaient dire : le théorème de Pythagore n'est pas vrai —, chacun de nous, même tout seul, saurait, par sa vision intérieure, que ce théorème doit être vrai. D'où cela provient-il ? Cela provient uniquement du fait que nous n'élaborons pas la vie de la représentation seulement dans notre incarnation physique, comme nous le faisons pour la vie du sentiment et de la volonté, mais que nous apportons avec nous cette vie de la représentation déjà à la naissance, en entrant dans l'existence physique. Ce que je viens de dire et ce que l'on peut vraiment lire déjà dans l'être de l'homme par une véritable observation de cet être, cela s'exprime de la façon suivante pour l'investigateur de l'esprit. Supposons que quelqu'un progresse jusqu'à atteindre ce qu'on appelle l'activité repré-

sentative imaginative. Cette vie imaginative de l'âme, en quoi consiste-t-elle ? Elle consiste à vivre en images, mais ces images ne nous sont pas transmises par les sens extérieurs. Dans la vie quotidienne extérieure, nous percevons par nos organes des sens les objets extérieurs. Ils nous fournissent des images par l'intermédiaire des yeux et des oreilles, images que nous saisissons au moyen du penser. Dans l'activité représentative imaginative, il en est autrement. Là, si nous sommes préparés de la façon qui convient, nous avons les images sans vision extérieure. Elles naissent en nous, pourrais-je dire ; mais nous ne cessons pas de penser, quand nous nous élevons de la façon juste à la vie imaginative de l'âme. Nous pensons en images intérieures de même que, d'ordinaire, nous pensons sur des images extérieures en percevant les objets extérieurs. Mais les premières expériences que nous faisons quand nous nous élevons à l'activité représentative imaginative, c'est-à-dire quand nous pensons, quand nous pénétrons notre âme par le penser et qu'en même temps des images vécues montent en nous, ces premières expériences ne sont pas liées à notre vie présente, actuelle. Ce qui arrive en premier, c'est qu'apparaissent à notre âme des images de la vie d'avant la naissance ou d'avant la conception. La vie présente n'apparaît dans les Imaginations que plus tard, après une longue habitude, et d'une certaine manière seulement, n'ayant pas du tout la clarté et la précision des images de la vie d'avant la naissance, d'avant la conception. Ce fait est la preuve que, quand nous nous détournons de la perception des objets [— et que donc nous vivons en pensant en

images —][7], ce penser ne peut nous présenter que des images venant du passé. Dans ce que ces images nous présentent, nous avons une réalité cosmique qui provient de notre vie pré-terrestre. Ces choses — et il y en a bien d'autres encore — nous montrent à quel point la vie de la représentation est, tout d'abord, une force que nous apportons de notre vie prénatale.

L'observation de soi nous montre, à condition d'être faite sans préjugé, que la vie du sentiment se développe peu à peu dans le physique. Nous ne pouvons pas féconder notre ressentir avec quelque chose d'aussi déterminé que les mathématiques, que les représentations. Tous nos sentiments, nous commençons, pendant la vie après la naissance, à les développer à partir de l'enfance, et seulement à partir de l'enfance. La vie de notre sentiment est d'autant plus riche que nous avons vécu davantage d'expériences depuis la naissance. Celui qui a traversé de grandes souffrances et subi de durs coups du destin a une vie des sentiments différente d'une personne superficielle qui a glissé légèrement à travers la vie. Les épreuves de la vie façonnent notre vie des sentiments. Un jugement mathématique, qui pénètre notre faculté de représentation, apparaît soudainement. Mais un sentiment, nous ne pouvons le former soudainement. Un sentiment se forme lentement au cours de la vie ; il grandit avec nous, il participe à tout le processus de notre croissance pendant la vie physique.

Et, au début, la vie de la volonté ne nous relie d'abord que peu avec le cosmos. C'est une pulsation qui monte de zones souterraines indistinctes de notre âme. Par nos actes, certes, nous introdui-

sons la vie de notre volonté dans le cosmos ; mais réfléchissez seulement une fois à la différence qu'il y a entre notre lien avec le cosmos à travers la vie des représentations et le lien d'une autre nature qui s'établit par la vie volontaire. Lorsque nous sortons par une nuit étoilée, nous sommes liés au cosmos par la vie de la représentation : nous avons devant nous le cosmos en image, nous le saisissons en pensées. Nous pouvons le ressentir aussi. Par contre, comme il est minuscule, le petit morceau d'actes que nous détachons de notre élément de volonté et que nous insérons dans le cosmos ! Cela atteste que l'élément volontaire s'enracine d'une tout autre façon en l'homme que l'élément de la représentation. Comparez en particulier l'élément de la volonté avec l'élément de la représentation et avec le sentiment. Dès que nous sommes suffisamment éveillés à son égard, l'élément de la représentation nous relie en un éclair au cosmos tout entier. L'élément du sentiment, il approche doucement. Il approche aussi lentement ou aussi vite que s'écoule notre vie entre la naissance et la mort conformément à notre destin. Mais il nous lie tout de même avec le cosmos, quoique moins intensément et aussi avec moins d'extension que la vie de la représentation. Songez à quel point c'est universellement humain d'être lié au cosmos par la vie des représentations : trois personnes sortent par une nuit étoilée ; elles s'arrêtent à un endroit, elles ont toutes les trois autour d'elles la même image du cosmos, elles voient toutes les trois la même chose, et si elles ont appris à saisir l'ensemble de cette image au moyen des pensées, elles

pourront avoir éventuellement toutes les trois, d'un seul coup, la même représentation.

Avec la vie du sentiment, il en va autrement. Prenons le cas de quelqu'un qui a vécu de façon superficielle, sans réfléchir : dans la nuit, de temps en temps tout au plus il aura aperçu le ciel étoilé. Comparons les sentiments de cet homme, qui sort dans la nuit et qui voit le ciel parsemé d'étoiles, avec les sentiments d'un autre qui se promène un soir avec quelqu'un qu'il ne connaissait guère jusqu'alors ; au cours de cette promenade, tous les deux sont amenés à parler de profonds problèmes du destin et de la vie, ils sont entraînés dans une discussion qui dure des heures, qui dure jusqu'à ce que les étoiles pâlissent. Supposons qu'au moment où les étoiles brillent merveilleusement dans le ciel, les amis se lient davantage ; et supposons encore que cet homme revoie un ciel étoilé aussi beau après des années, après que cette amitié a connu différentes formes. Quels sentiments s'éveilleront alors en lui, en écho à la naissance de cette amitié ! Dans un tel cas, les sentiments partent dans le cosmos, mais ils le font en fonction des expériences qui auront été vécues depuis la naissance. Par les représentations, nos pensées sortent dans le cosmos, parce que nous sommes nés en tant qu'êtres humains et que nous avons apporté par la naissance un élément psycho-spirituel dans notre existence physique. A travers le ressentir, la vie intérieure de l'âme sort vers les choses du cosmos, mais seulement selon ce qui s'est passé dans cette vie physique elle-même.

Si vous essayez d'aller au bout de ce que j'amorce ici, vous pourrez vous dire : « La vie de

la représentation est, par la naissance, introduite dans l'existence physique ; la vie du sentiment, nous la développons entre la naissance et la mort ; mais que c'est peu de chose qui part de nous vers le cosmos venant des actes dus à nos impulsions volontaires ! Comme il y a peu de chose qui pénètre dans le cosmos, émanant de nos impulsions volontaires ! » Là, nous avons à faire à quelque chose qui semble primitif par rapport aux sentiments, et encore plus primitif par rapport à la vie de la représentation. L'investigateur de l'esprit peut en exposer les raisons, à condition de s'élever jusqu'à l'Intuition ; c'est là qu'il atteint les impulsions volontaires. Au moment où, par le développement intérieur de l'âme, il s'est élevé à l'Intuition, où tout le reste est effacé dans la vie de son âme, se tient devant lui non pas la vie actuelle des actions, mais quelque chose de très étonnant. Comme première expérience de l'Intuition, il n'a pas devant lui ses actes mêmes, mais tout ce que ses actes peuvent lui offrir comme destins, comme germes du destin pour l'avenir. C'est vers l'avenir que s'oriente tout ce qui apparaît à l'Intuition dans cette première impression : ce que nous pouvons devenir après avoir accompli une somme d'actions que nous ne voyons pas elles-mêmes, mais dont les germes apparaissent devant notre âme. Il en résulte que la vie de la volonté est ce que nous emportons à travers la mort, ce qui oriente vers l'avenir. Nous pouvons donc dire schématiquement : si nous en restons au physique, nous avons l'homme-tête, l'homme rythmique-cœur-poumons, l'homme-membres. L'homme-tête nous oriente vers ce que nous apportons du passé. L'homme rythmique

nous oriente vers le présent, entre la naissance et la mort. L'homme-membres nous oriente vers l'avenir ; la formation de la tête naîtra de là, dans la vie suivante. Si nous passons au domaine de l'âme, nous avons la vie de la représentation, qui nous oriente vers le passé, la vie du sentiment, qui nous oriente vers le présent, la vie de la volonté qui nous oriente vers l'avenir.

Nous avons vu hier que la tête de l'homme est liée à la périphérie, à tout le cosmos, et que l'homme-membres est lié à la terre. Il en est de même pour le psychisme. La vie de la représentation est liée au cosmos, la vie de la volonté à la terre, et la vie rythmique, l'élément du sentiment, sert de médiateur entre les deux, fait l'équilibre entre les deux, entre l'élément céleste et l'élément terrestre. Nous avons aussi signalé que, depuis l'antiquité, par une connaissance instinctive de la sagesse des origines, on désigne sous le nom de « force » ce qui de la terre agit dans les membres de l'homme, mais qui est atténué par l'action du cosmos. Et depuis l'antiquité, on désigne sous le nom de beauté ce qui dans l'homme s'exprime par la formation de la tête, ce qui est cosmique, mais atténué par l'action de la terre ; et l'équilibre entre les deux, qui vit dans l'homme rythmique, on le nomme sagesse. Ces mêmes termes ont aussi été employés pour la vie de la représentation, que précisément, au sens de l'ancienne sagesse des mystères, on s'imaginait pénétrée du principe de la beauté ; pour la vie du sentiment que l'on s'imaginait pénétrée de la sagesse ; pour la vie de la volonté que l'on s'imaginait pénétrée de la force.

Maintenant nous pouvons aussi aborder

l'esprit de l'homme, tout comme nous avons envisagé le corps physique et l'âme. Là encore, nous avons devant nous une entité spirituelle à triple articulation. Ce qui change est seulement que, pour l'esprit, nous devons parler de trois états. D'abord nous pouvons distinguer ce qui nous montre l'esprit dans sa pleine lumière quand nous sommes tout à fait éveillés. Nous pouvons observer l'esprit dans les autres états quand il rêve entre la veille et le sommeil ; et nous pouvons considérer l'esprit quand, dans le sommeil profond, il est inconscient pour la vie terrestre. Voilà l'esprit tripartite : l'esprit qui veille, qui rêve et qui dort.

Prenons la vie de veille. Pour une observation sans préjugé, il est tout à fait clair que la vie de veille est celle qui, chez l'homme, a le plus de maturité ; c'est ce que l'être humain apporte dans l'existence physique à travers la naissance. Bien qu'elle n'apparaisse pas tout de suite, elle est pourtant la plus achevée, la plus mûre ; elle est ce que l'homme possède parce qu'il est né homme. Ainsi pouvons-nous dire : la vie de veille nous oriente vers le passé ; la vie de rêve — bien sûr, cela semble d'abord singulier, mais c'est pourtant exact — nous oriente vers le présent. Vous pouvez observer très exactement, à un certain âge, que la vie du rêve concerne le présent. L'enfant, le tout petit enfant, certes rêve, il n'a pas encore une vie pleinement éveillée. Et c'est seulement quand le passé entre en lui que l'enfant commence sa vie de veille. Mais ce qui est présent, c'est la vie de rêve ; et si nous parvenons à faire pénétrer l'état de veille dans la vie de rêve, c'est parce que notre passé prénatal pénètre dans le présent. Le présent

ne fait que nous éduquer à la vie de rêve. Et par la vie de sommeil nous n'appartenons point encore au présent ; cette vie de sommeil est apparentée à la vie de notre volonté, elle est en nous la moins achevée, elle doit se parfaire ; elle prépare en nous l'avenir, elle est orientée vers l'avenir. De cette façon, l'esprit appartient au passé, au présent et au futur. Au passé par la vie de veille, au présent par la vie de rêve, au futur par la vie de sommeil.

	Passé	*Présent*	*Avenir*
Physique	Homme-tête	Homme-rythmique	Homme-membres
Ame	Vie de la représentation	Vie du sentiment	Vie de la volonté
Esprit	Vie de veille	Vie de rêve	Vie de sommeil
	Beauté	*Sagesse*	*Force*

Ces trois états, ces trois différents niveaux de l'être humain, nous pouvons les relier au passé, au présent et au futur du cosmos. Pour le corps physique, nous l'avons déjà fait hier. Nous avons dit : toute la formation de la tête est liée à ce qui s'est passé aux états antérieurs de la Terre, sur l'ancien Saturne, sur l'ancien Soleil, sur l'ancienne Lune. L'homme-membres témoigne qu'en l'être humain se façonne quelque chose qui ne peut point encore s'achever sur la Terre. Vous avez trouvé amusant que je vous aie parlé du stade de Vénus où la forme humaine évoluera tout à fait autrement que sur la Terre. Au milieu de l'évolution de sa vie, disais-je, l'homme sur Vénus perdra sa tête. En compensation, provenant de l'homme-membres, une autre tête repoussera : ceci, pensais-je, pourrait actuellement être

très agréable à certaines personnes, mais ce n'est pas possible. Il faut ici se contenter d'avoir une seule tête : l'homme-membres a tendance à devenir tête, mais cela ne pourra se faire que quand l'être humain aura traversé, en dehors de la terre, l'état qui va de la mort à une nouvelle existence. Cet homme-membres est orienté vers ce que deviendra notre corps physique en passant par le stade de Jupiter, de Vénus et de Vulcain. La tête rappelle l'ancien Saturne, l'ancien Soleil, l'ancienne Lune ; l'homme-membres oriente vers l'avenir selon Jupiter, Vénus, Vulcain. L'homme rythmique est orienté vers le présent de la Terre.

La vie de la représentation nous ramène moins loin en arrière que la tête. Il a bien fallu d'abord que la tête existe dans le cosmos en quelque sorte, avant qu'elle puisse avoir une activité représentative. Elle conduit notre regard seulement vers l'ancien Soleil et vers l'ancienne Lune. La vie de la volonté conduit notre regard vers l'avenir, vers Jupiter et Vénus futurs. Et la vie du sentiment, à son tour, appartient au présent.

Nous en arrivons maintenant au spirituel. Là, nous avons la vie de veille et la vie de sommeil. La vie de veille nous oriente seulement vers l'évolution lunaire ; c'est là qu'elle s'est formée. La vie de veille est l'héritage de l'évolution de l'ancienne Lune, de l'activité représentative imaginative de l'évolution de la Lune. Pendant l'évolution solaire, il n'y avait pas encore de vie de représentation à proprement parler. La vie de sommeil nous oriente vers le stade du futur Jupiter. Ce qui se meut aujourd'hui dans le sommeil revêtira des formes extérieures après le stade de Jupiter ; ce qui est état de volonté revêtira des formes exté-

rieures après le stade de Vénus. Et les membres revêtiront des formes extérieures en passant par les trois stades suivants de la Terre : cela a déjà été dit. Ainsi voyons-nous que l'homme peut être rattaché au cosmos selon le corps, l'âme et l'esprit.

Tête	*Vie de la représentation*	*Vie de veille*	*Vie de sommeil*	*Vie de la volonté*	*Homme membres*
Saturne			Jupiter	Jupiter	Jupiter
Soleil	Soleil			Vénus	Vénus
Lune	Lune	Lune			Vulcain

Pour ce qui est de la vie de veille, de la vie de rêve et de la vie du sommeil, voilà comment les disposer : dans l'esprit de l'ancienne sagesse, la beauté est reliée à la vie de veille, la sagesse à la vie de rêve ; la force est reliée à la vie de sommeil. C'est du sommeil que nous emportons de la force pour la vie. La sagesse des origines s'est appuyée notamment sur de telles choses, qui sont tirées des réalités de la vie.

Cette vue d'ensemble que nous avons déployée pour l'homme tripartite, en puisant à la science de l'esprit, maintenant nous allons pouvoir l'appliquer à la vie humaine. Nous pouvons peut-être commencer par le point de vue de l'esprit, en posant la question suivante : Quelle est l'attitude de l'homme dans la vie extérieure quand il veut avoir de cette vie extérieure des représentations claires ? Il peut introduire dans le monde extérieur la vie des représentations qui est dans sa tête. En partant de sa conscience de veille, il peut pénétrer sa vie extérieure par l'activité représentative. C'est une manière particulière de s'activer dans le monde extérieur que de le pénétrer de la

vie de représentation. Tout ce qui est fait de cette façon appartient au domaine particulier de la vie de l'esprit.

Continuons notre recherche et voyons quelles relations se dégagent de la vie qui est, d'un côté, au niveau de l'âme, vie du sentiment et, de l'autre côté, au niveau de l'esprit, vie de rêve ; quelle forme prend cette vie de rêve ? Eh bien, étudiez donc la vie, et vous sentirez justement la présence de la vie de rêve parmi les hommes. Je vous prie de bien observer cela quand vous vous liez d'amitié, quand vous sentez naître un sentiment d'affection entre vous et une autre personne ; ne savez-vous pas qu'en de telles circonstances, il est impossible d'être aussi éveillé que quand vous pensez le théorème de Pythagore ? Si vous examinez sincèrement vos expériences, vous devrez vous dire : Quand vous vous liez d'amitié avec quelqu'un, quand vous faites ceci ou cela par un penchant de sympathie pour quelqu'un, votre état intérieur est tout à fait comparable à la vie de rêve. Vous découvrez la vie de rêve dans les sentiments qui agissent d'une personne à l'autre dans la vie extérieure.

Et telle est la vie que nous déployons, par ailleurs, en un plus vaste contexte dans la vie juridique. Là, l'homme se trouve face à l'homme. Et là, il faut trouver d'une manière générale la relation d'homme à homme. Nous découvrons que nous avons des relations particulières, spéciales, lorsque nous aimons un tel, lorsque nous détestons tel autre, lorsque nous créons un lien d'amitié, lorsque nous ne pouvons pas sentir une certaine personne, etc. Ce sont les relations spécifiques apparaissant ici ou là, différenciées. Mais la vie

humaine n'est possible sur terre que si tous les hommes entre eux peuvent entrer dans certaines relations que nous pouvons présenter sous le nom de relations politiques, publiques, juridiques. Elles ne sont pas dirigées par la conscience éveillée qui pénètre notre vie diurne ; elles sont dirigées par la vie du rêve. Et nous avons à faire à la vie juridique quand l'homme incorpore au monde extérieur ce deuxième élément de l'être tripartite, la vie du rêve.

Et que voyons-nous quand l'homme incorpore la vie du sommeil au monde extérieur ? Observez la vie sans préjugé : vous avez faim, vous regardez avec plaisir une bague en or avec des pierres précieuses, vous ressentez le besoin d'un recueil de poèmes lyriques, bref, vous avez certains besoins. Ils sont satisfaits grâce à autrui. Et maintenant je vous demande : Pouvez-vous avoir de cela une vue complète, ne serait-ce que comme de vos amitiés ou de vos relations juridiques ? Personne ne peut le faire. L'homme individuel peut vivre les relations juridiques dans un état de rêve ; mais un homme seul ne peut pas avoir une vue d'ensemble des relations économiques ; il faut qu'il s'associe avec d'autres. Ce que l'un ne sait pas, l'autre peut le savoir. La conscience de l'être isolé disparaît dans l'unité de l'association. Il y a là quelque chose qui se passe totalement dans l'inconscient ; cela peut se produire justement du fait que l'individu n'est pas du tout capable d'en avoir une vue d'ensemble, mais qu'il laisse plonger sa conscience dans celle de l'association. Telle est la vie économique.

La vie de l'esprit, la vie culturelle, est dominée par un état de veille social ; la vie juridique par

un état de rêve social ; actuellement, dans les parlements, c'est le cauchemar, qui est aussi une forme de rêve. La vie économique est pénétrée par un état de sommeil social. Et là où la vie de l'âme humaine disparaît d'abord dans l'inconscient, il faut que l'amour se répande sur la vie associative. L'amour, qui est un élément volontaire, la fraternité, doit pénétrer la vie économique. La liberté est l'élément de la vie de veille, la fraternité est l'élément de la vie de sommeil au niveau social. Et ce qui se trouve entre les deux, c'est le domaine où tous les hommes sont égaux, où ils œuvrent à titre d'égaux, où disparaît l'individu avec sa vie de veille ; ce qui détermine les relations entre les hommes, c'est l'élément de rêve de la vie.

Ainsi, ce qui est dans l'être humain s'écoule, aimerais-je dire, dans la vie sociale ; et, en fait, on ne peut pas comprendre la vie sociale si on ne voit pas clairement ce qui, émanant de l'individu, s'écoule en elle.

1. Vie culturelle :	Éveil social
2. Vie juridique :	Rêve social
3. Vie économique :	Vie de sommeil sociale

En partant d'un certain point de vue, nous avons saisi un nouvel ensemble de relations de l'être humain. Nous allons continuer à le développer demain. Mais réfléchissez à la façon dont nos contemporains abordent effectivement ces choses : quelqu'un commencera peut-être par lire mon livre « Théosophie »[8]. Ce texte semble un peu contradictoire par rapport à ce qu'on a appris. Pour commencer, on peut éventuellement

ne pas être très intéressé par ce qui est exposé ; mais on peut continuer : lire les autres livres et y voir l'approfondissement de ce que contient « Théosophie ». Alors on verra que les choses se tiennent entre elles, une chose s'ajoute à l'autre et l'ensemble est bien fondé. Ou bien on peut, d'autre part, aborder les « Fondements de l'organisme social »[9]. A ce moment-là, on dira peut-être tout de suite : « Je ne peux pas encore comprendre que l'organisme social doive être soumis à une triple articulation ». Alors ajoutez-y toutes nos recherches réalisées de multiples points de vue pour confirmer et reconfirmer que la vie sociale doit vraiment être soumise à une triple articulation.

Pensez-donc : c'est en partant de l'être humain tel qu'il se présente dans ses états psycho-spirituels, dans cette triple articulation psycho-spirituelle, que nous en arrivons à la triple articulation sociale. Là encore une chose tient l'autre. Et bien sûr, on pourrait ajouter beaucoup d'autres choses à tout ce qui a déjà été rassemblé ici. On verrait de mieux en mieux qu'il est justifié d'exiger la triple articulation de l'organisme social. Mais comparez, avec ce que je viens de dire, l'attitude de nos contemporains. Quelle est bien souvent leur façon d'approcher cette réalité qui veut les rencontrer à travers la science anthroposophique de l'esprit ? Je ne sais pas comment s'est passée cette affaire, je ne veux pas non plus la raconter ici avec insistance, mais on m'a dit récemment que, lors d'une conférence que Monsieur *Boos* a faite pour des théologiens de Bâle[10] — si ce n'est pas exact, il peut éventuellement me corriger —, il a pu poser une question à celui qui m'a attaqué le

plus violemment ; il lui a demandé s'il avait déjà entendu mes conférences. Celui-ci aurait répondu qu'il en aurait entendu une ou peut-être deux. Or, voilà un exemple parmi beaucoup d'autres. Les gens ont le désir d'entendre une fois une conférence ou de jeter un coup d'œil dans un livre pour y lire quelques pages. Cela ne permet pas de juger de la science spirituelle et de tout ce qui en dépend, y compris les conséquences sociales ; car la science de l'esprit exige en toutes choses une autre relation que celle qui est mise en valeur par de telles personnes. Ces gens dressent ceux qui leur sont confiés, sans la science de l'esprit, autant que c'est possible — et ils se dressent eux-mêmes sans la science de l'esprit, et puis ils viennent prendre quelques renseignements rapides. Cela ne va pas ; la seule et unique solution, c'est que la science de l'esprit pénètre véritablement toute la vie culturelle, et que ce qui est pénétré d'Anthroposophie remplace ce qui s'est vidé d'esprit au cours des derniers siècles. Il est important que nous y prêtions attention et que nous sachions, au moins pour nous, ce qui est nécessaire. Cela ne peut jamais servir au développement dans le sens de la science de l'esprit — bien que cela arrive ici ou là pour tels ou tels motifs d'opportunité — de traîner quelqu'un pour qu'il vienne une seule fois assister à une conférence, car cette prise de contact en général ne lui apporte rien si ce n'est de le rebuter. La science de l'esprit, il faut qu'elle soit pratiquée de telle façon que le chemin lui soit aplani pour entrer dans toute la vie culturelle, dans toute la vie actuelle. Voilà, bien sûr, ce qui rend difficile le chemin de la science de l'esprit, mais d'autre part

cela nous impose la nécessité, le devoir, d'engager aussi notre être tout entier pour cette science de l'esprit, dès lors que nous en avons saisi le nerf.

Cet engagement de l'homme tout entier n'a malheureusement pas toujours été cultivé dans la Société anthroposophique justement. Il faut encore se souvenir comment parfois des personnes eurent honte de se déclarer anthroposophes. Il nous est arrivé d'organiser ici ou là une conférence et on nous a demandé de ne pas employer le mot « Théosophie » ou « Anthroposophie » ; il fallait seulement que le contenu soit anthroposophique, mais on ne voulait pas que nous citions les mots « anthroposophique » ou « mouvement anthroposophique » ou « Théosophie », etc. De même pour l'eurythmie, voici ce qui nous est arrivé : des gens réclamaient qu'elle soit enseignée à l'école, mais on ne devait pas dire d'où elle vient. On veut laisser « s'infiltrer » quelque chose ici ou là : telle est l'expression qu'on aime employer. Par cette attitude d'infiltration clandestine, par ce recul devant le plein engagement, nous ne progresserons pas, mais ce qui viendra partout à notre rencontre, ce sont les choses qui naissent de la mentalité actuelle et qui sont, en fait, des insolences de notre civilisation. Récemment, Madame *Baumann*[11], professeur d'eurythmie de l'école Waldorf, a écrit pour un journal féminin suisse un très bel article sur l'eurythmie en tant que moyen pédagogique. L'article a été imprimé ; mais lorsqu'étaient cités l'Anthroposophie ou, pire encore, mon nom, la rédaction les a soigneusement supprimés. Ces choses nous témoignent qu'il est possible d'utiliser le bien spirituel ; mais dans le monde menteur

d'aujourd'hui, on voudrait avoir ce bien spirituel, mais sans avoir des forces qui, comme le monde actuel l'exige, doivent porter ce bien spirituel.

La Société anthroposophique a elle-même causé une grande partie de cet état de choses par cette attitude d'« infiltration », en reculant devant le plein engagement. Celui qui aborde ce bien spirituel anthroposophique et qui voit qu'avec une clarté mathématique les choses se tiennent, celui-ci devrait trouver dans la cause même courage et force pour s'engager pleinement pour cette cause devant le monde. On ne rend vraiment pas un service à l'humanité quand on a peur de s'engager pleinement, et ce plein engagement, il nous faudra bien l'apprendre de nos adversaires. Ceux-ci s'engagent entièrement, ils affirment leur opposition franchement ! Et à diverses reprises nous pouvons constater à quel point ils s'irritent envers nous pour chaque parole dure qu'il faut bien arracher à la nécessité. C'est ainsi que récemment on s'est vivement irrité envers moi du fait que j'ai traité le comte *Keyserling* du nom qu'il mérite : j'ai dit qu'il a menti ![12] Celui qui dit que je suis parti de *Haeckel*, qu'il lise seulement mes travaux concernant les œuvres scientifiques de Goethe ; il verra d'où je suis parti également dans mes œuvres écrites, et il ment en disant que je suis parti de Haeckel parce que j'ai écrit une fois au cours de ma vie une brochure sur celui-ci[13]. Les sots comme Keyserling ne discernent pas les liens internes. Ces gens vides et creux ont un grand public parce qu'on n'a pas besoin de penser en les écoutant.

Il est nécessaire qu'on comprenne enfin que, lorsque sur notre terrain des paroles dures sont

prononcées, elle sont arrachées à la nécessité ; qu'on comprenne que nous n'éprouvons véritablement aucune sympathie pour ces paroles dures ; mais on ne doit pas non plus venir dire qu'il s'agit d'un manque d'amour. Doit-on aimer les gens qui mentent et qui par là barrent le chemin à la vérité ? Il faut aussi considérer les choses de ce point de vue. Celui qui trouve que nous sommes trop tranchants dans la polémique, qu'il ne s'adresse pas à nous, mais qu'il s'adresse à nos adversaires. En effet, tournons-nous énergiquement contre nos adversaires, et ce sera une aide efficace. Mais ce ne sera pas le cas si on laisse quelques-uns se débattre tout seuls pour assurer la défense qui s'impose.

TROISIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 28 novembre 1920

Si nous reprenons le thème d'hier et d'avant-hier, il faudra qu'une relation plus intime de l'homme à l'univers environnant se dévoile à nous. Nous sommes parvenus à relier le corps physique de l'homme au cosmos tout entier d'après l'organisation-tête, l'organisation rythmique, l'organisation métabolique ; nous avons également pu relier au cosmos l'homme psychique et l'homme spirituel. Vous avez là une vision de la relation de l'homme au cosmos, de l'intégration complète de l'homme dans le monde, qui, dans les temps anciens, devait être conçue autrement que de nos jours, et il faudra que de plus en plus elle soit conçue autrement, à mesure que l'humanité progressera vers l'avenir. Nous avons souvent évoqué comment, dans les temps anciens, une sagesse originelle instinctive était répandue dans l'humanité : une sagesse que l'homme n'avait pas élaborée intérieurement, mais qu'il avait senti monter en lui, presque en rêve. Elle lui était donnée et il n'avait en réalité rien d'autre à faire que d'ouvrir les organes de son âme et d'accueillir ce qui lui venait du cosmos comme cadeau des dieux.

Puisque l'homme est un être à structure triple, il fallait aussi qu'à cette sagesse originelle instinctive la position de l'homme apparaisse dans son ensemble sous une forme ternaire. Lorsque l'être humain tournait son attention davantage vers le

monde auquel il avait appartenu avant sa naissance et qui, pendant le temps entre la naissance et la mort, rayonnait de lumière comme une réalité spirituelle qui est essentiellement ce qui apparaît dans l'étendue du cosmos, alors l'homme disait que ce qui se montrait ainsi à lui, c'était la beauté : le cosmos en beauté, et l'homme né de ce monde de beauté quand on considère son organisation-tête, son organisation de la représentation, son existence de veille. Ainsi l'homme des origines ressentait des entités spirituelles bonnes se manifester autour de lui ; car l'homme des origines ne voyait pas les phénomènes de la nature d'un regard sec et prosaïque comme c'est le cas à notre époque quand nous nous laissons aller à l'état de conscience habituel. L'être humain des origines voyait partout se manifester le spirituel et le psychique, qui se dévoilaient à lui. Et ce cosmos qui était la manifestation du spirituel et du psychique et qui se dévoilait à sa conscience instinctive comme en de puissantes images de rêve, voilà ce que l'homme des origines nommait le cosmos en beauté.

Par ailleurs, l'être humain sentait qu'il se tenait debout sur sa planète. Il se sentait lié à sa planète. C'est d'elle que lui venait la nourriture, c'est sur elle qu'il avait sa demeure. Il sentait en quelque sorte la vigueur qui traversait son corps, qui se manifestait dans son âme comme volonté, qui le fortifiait en puisant à l'état de sommeil. Il sentait que cette vigueur était, elle aussi, un don des entités spirituelles bonnes, et il la nommait la force. La planète en force me pénètre de vigueur : voilà à peu près ce que l'homme des origines ressentait,

même s'il ne pouvait pas l'exprimer en paroles précises.

Ainsi l'homme se sentait en quelque sorte intégré pleinement dans ce qui prenait forme dans sa tête, ce qui s'éclairait dans ses représentations, ce qui rayonnait dans sa conscience de veille. Et il avait le sentiment de se tenir debout sur la planète par la relation qu'il avait avec la force vivant dans ses membres, et cette force, il la sentait se communiquer à lui, venant de la planète. Il se disait : La force qui agit dans une pierre quand elle tombe à terre, qui fait un trou quand la pierre tombe, cette même force vit dans mes jambes quand je marche. Cette force, ma force, me lie, à travers mes jambes, avec la planète terre. Elle vit aussi dans mes bras quand je travaille, elle pénètre mes muscles. Et l'homme se sentait intégré, inséré entre la beauté et la force, et il sentait qu'il avait pour tâche de créer l'équilibre dans la sagesse, par le rythme entre la beauté en haut et la force en bas. Et lorsqu'il avait à créer cet équilibre entre la beauté et la force, il se sentait là encore porté par les entités spirituelles qui étaient les porteurs de la sagesse et qui le pénétraient de la lumière de sa sagesse.

Ce don du cosmos, l'être humain le ressentait comme beauté, sagesse et force. A la lumière de l'enseignement des mystères éclairant le lointain, beauté, sagesse et force permettaient à l'homme des origines de se sentir lié avec l'univers entier, de se sentir lui-même pénétré de ces vertus. Le monde extérieur qui l'entourait, le monde intérieur qu'il éprouvait en lui et l'équilibre entre les deux, en tout cela, il ressentait beauté, sagesse et force.

Dans les différentes confréries secrètes, on a conservé les mots de sagesse, beauté et force, figurant encore sous forme de devise, ce qui montre très clairement comment parfois les mots seuls sont restés, comment la compréhension profonde a disparu. Car pour l'humanité une époque a commencé qui a fait davantage descendre dans les ténèbres ce ressentir et ce savoir — certes instinctif — de nos liens avec le cosmos. L'être humain vivait en quelque sorte dans des représentations de rang inférieur, dans des sentiments de niveau inférieur. Il engendrait les impulsions de sa volonté en les tirant des éléments d'ordre inférieur de son être. Il oubliait ce qu'il avait autrefois ressenti envers la beauté, la sagesse et la force, car il devait devenir un être libre. Il fallait qu'une force partant du centre surgisse en quelque sorte du chaos intérieur, auquel ne se dévoilait pas ce qui s'était dévoilé dans la lumière et avec force à l'homme des origines. Mais l'humanité contemporaine ne progressera pas si elle ne fait pas ressurgir de l'intérieur ce qui autrefois s'était manifesté dans la beauté, la sagesse et la force. A l'humanité, tant qu'elle est une humanité terrestre, le cosmos ne se manifestera plus de lui-même dans la beauté, de l'extérieur. De telles époques sont celles de la sagesse originelle instinctive. Ces temps sont des temps passés. Ce ne sont pas ceux où l'homme libre s'est developpé ; l'homme ne pouvait s'épanouir que privé de liberté et poussé par des instincts. Ces temps ne reviendront pas, mais de l'intérieur l'homme doit faire ressurgir ce qui venait vers lui de l'extérieur dans la sagesse, la beauté et la force.

L'intensité de la beauté que l'homme a reçue,

qu'il a aspirée, aimerais-je dire, de l'univers, c'est dans des vies terrestres très, très anciennes qu'il l'a accueillie en lui. Dans les vies terrestres intermédiaires qui ont suivi, celles que nous avons vécues aux époques égyptienne, grecque, moderne, dans ces vies terrestres, la puissance de la beauté a été aspirée encore, mais sans apparaître à la conscience humaine. Maintenant l'humanité est mûre pour l'obtenir par la conscience, et cela se fera. Ce qui a été aspiré, cette puissance de la beauté ressurgira de l'intérieur de l'homme, et la science de l'esprit nous montre comment elle doit naître de l'intérieur de l'être humain. Elle naîtra de l'intérieur, par l'Imagination. Et tout ce qui consciemment est transmis dans la science de l'esprit à travers l'Imagination, ce n'est rien d'autre que la vie ressurgissante de la beauté, telle qu'elle existait dans la sagesse des temps anciens. Et l'expérience que l'homme a faite en sentant la force de sa planète, dans laquelle était concentrée toute la force du cosmos — disons que cette force du cosmos était centrée ou est centrée dans la planète —, il faut que tout cela renaisse et que l'être humain saisisse cela de l'intérieur, par la connaissance de l'Intuition. La beauté, qui avait été aspirée du cosmos, devient l'Imagination, pour l'avenir de l'humanité à partir de maintenant. La force devient l'Intuition, saisie par l'activité individuelle libre de l'homme, et la sagesse devient l'Inspiration.

C'est ainsi que l'homme a quitté une époque où il avait reçu de l'extérieur beauté, sagesse et force. Dans certaines sociétés secrètes, dans les ordres maçonniques, etc., on continue d'utiliser, et de répéter machinalement, dirais-je, sans la

comprendre intérieurement, cette devise de sagesse, beauté et force. Si on comprenait intérieurement cette chose, on saurait que ce sont d'anciennes traditions qui doivent être ranimées pour devenir Imagination, Inspiration, Intuition. C'est donc une sagesse de qualité plutôt inférieure que l'on perçoit lorsque toutes sortes d'adeptes de tel ou tel ordre arrivent et trouvent une ressemblance entre l'enseignement de la science de l'esprit et ce qu'ils ont dans leurs traditions que, la plupart du temps, ils ne comprennent pas. Dans la science de l'esprit, le lien est tiré de la connaissance même de l'esprit.

Les hommes ont donc quitté une époque très ancienne où les secrets de l'univers se révélaient à eux par la beauté, la sagesse, la force. Il faut qu'ils progressent vers l'époque où les secrets de l'univers se révèlent à eux par l'Imagination, l'Inspiration et l'Intuition, perçus par ceux qui veulent ou doivent parvenir à ces forces de connaissance et qui peuvent les atteindre d'une façon ou d'une autre. Chacun, s'il le veut vraiment, peut comprendre ce qu'on lui apporte en puisant à l'inspiration, l'Intuition, l'Imagination.

Mais l'ancienne époque était exposée à un certain danger. Et ce danger atteignit son paroxysme vers la fin du deuxième millénaire avant Jésus-Christ dans le monde civilisé d'alors, en Égypte, au Proche-Orient, en Inde, etc. L'homme risquait de ne pas recevoir de la manière juste ce que le cosmos lui révélait par grâce et qu'il n'avait qu'à recevoir par une connaissance instinctive. Voici comment on pouvait être exposé à ce danger.

Il faut vous représenter ce que signifie la chose suivante : la nature environnant l'être humain ne

se limitait pas à révéler ce qui apparaît à la conscience prosaïque actuelle sous forme de nature et de lois naturelles, mais une beauté grandiose se révélait : Une apparence éclatante de beauté dans des manifestations imagées puissantes d'êtres spirituels qui vous regardaient partout, dans chaque source, dans chaque nuage. Cela eut lieu surtout à cette époque de la fin du deuxième millénaire de l'ère pré-chrétienne ; c'était différent des temps plus anciens, où bien sûr tout cela existait aussi, mais d'une façon plus spontanée. Il fallait qu'à l'époque en question l'homme participe à cette grâce, en faisant lui-même quelque chose dans ce but. Il ne devait pas faire comme nous qui cherchons en pleine conscience un développement spirituel supérieur, mais il avait la faculté — et c'était même une faculté fort douteuse — de développer des avidités envers le spirituel qui se manifestait dans la nature, il avait la faculté d'enflammer ses besoins, ses pulsions ; alors, émanant en quelque sorte de la nature, le spirituel se dévoilait à lui. Et cette manière d'enflammer des pulsions, des besoins, était un don luciférien puissant.

Vous savez pour la plupart d'entre vous comment, à l'ancienne époque atlantéenne, l'apparition des êtres élémentaires était évidente pour les hommes. Cette apparition se poursuivit comme une résonance dans la clairvoyance de l'époque post-atlantéenne. Mais peu à peu elle se perdit, et alors l'homme savait que, par une sorte de magie, il pouvait la faire sortir des phénomènes de la nature par la force de son désir. Voilà quel était le danger luciférien. L'être humain pouvait en quelque sorte se secouer, s'enflammer pour unir à lui

le spirituel. Mais cette façon de se secouer était en lui quelque chose de luciférien. C'est pourquoi, vers la fin du deuxième millénaire de l'ère préchrétienne, la culture et la civilisation étaient traversées d'une contamination fortement luciférienne. A d'autres occasions et à d'autres points de vue, nous avions mentionné cet état de contamination luciférienne[14]; je l'avais rattaché à d'autres causes ; mais nous allons le considérer maintenant du point de vue que nous avons adopté dans ces trois conférences.

En face de cette contamination luciférienne du monde d'autrefois, il s'en trouve une autre, ahrimanienne. Et cette contamination ahrimanienne s'approche actuellement, elle s'approche avec une force énorme, gigantesque. C'est vraiment effrayant de voir à quel point l'homme civilisé d'aujourd'hui est endormi vis-à-vis de ce qui se développe en réalité. Songez seulement combien, au cours de ces derniers temps, se sont développées les forces mécaniques, les forces des machines. J'en ai déjà parlé à d'autres points de vue. Il n'y a pas si longtemps, il fallait que les hommes fassent par la force de leurs muscles ce qu'ils peuvent, dans une certaine mesure, laisser maintenant faire aux machines qu'il suffit de toucher du bout du doigt. Les forces que l'homme tire de la terre par l'extraction du charbon sont à la base de ce qui se déroule dans les machines. Le charbon fournit la force qui travaille dans nos machines.

Quand l'homme réussit à faire travailler une machine à côté de lui, on peut dire qu'il confie en quelque sorte à la machine ce qu'il lui fallait faire autrefois lui-même. C'est la machine qui le fait. A

côté de lui se trouve la machine qui accomplit le travail qu'il devait accomplir lui-même auparavant. On mesure en chevaux[15] le travail fourni par la machine, et si on veut mesurer une grande quantité, on mesure le travail fourni à l'intérieur d'un territoire donné d'après la force mise en œuvre par un cheval en une année lorsqu'il accomplit son temps de travail quotidien. Maintenant prenez la chose suivante : En 1870 — on peut calculer ceci d'après la production de charbon — 6,7 millions d'« années-chevaux » ont été fournies en Allemagne — je choisis tout à fait exprès l'année de la guerre. Cela veut dire qu'en plus du travail fourni par les hommes, les machines ont fourni 6,7 millions d'« années-chevaux ». Il s'agit donc d'une force qui a été fournie par les machines elles-mêmes. En 1912, en Allemagne encore, la force des machines a fourni 79 millions d'« années-chevaux » !

Étant donné que l'Allemagne a presque 79 millions d'habitants, un cheval travaille donc toute l'année à côté de chaque habitant. Et songez à l'accroissement qui a eu lieu en peu d'années, du fait que la production est passée de 6,7 millions d'« années-chevaux » à 79 millions !

Et maintenant considérez dans quelles circonstances a éclaté la terrible catastrophe de la guerre. En cette même année 1912, la France, la Russie et la Belgique ensemble ont produit 35 millions d'« années-chevaux » ; la Grande-Bretagne 98 millions. En 1870, la guerre a été essentiellement menée par les hommes, car on ne pouvait pas mobiliser beaucoup de forces mécaniques. Il n'y avait en Allemagne que 6,7 millions d'« années-chevaux ». En quelques décennies, la

situation avait changé. Vous savez que, pendant cette dernière guerre de 1914, ce sont les machines qui ont eu un rôle essentiel dans les affrontements. Ce qui, au front, se trouvait face à face, cela venait des machines, de sorte qu'en réalité ce sont les « années-chevaux » des mécanismes qui ont été menées au front.

La Grande-Bretagne n'a pu mobiliser ses 98 millions d'« années-chevaux » qu'au bout d'un laps de temps relativement important. Alors dans ce qui venait de la force mécanique de ces pays, 133 millions d'« années-chevaux » se sont rassemblées contre 79 millions pour l'Allemagne, ou 92 millions environ si on y ajoutait l'Autriche. Tout d'abord les rapports furent équilibrés du fait que, comme nous l'avons dit, la Grande-Bretagne ne pouvait pas immédiatemnt transformer ses « années-chevaux » pour les déplacer de l'agriculture vers le front. Dans cette terrible catastrophe de la guerre, ce n'est pas la sagesse des généraux qui, de part et d'autre, s'est affrontée — bien que les généraux aient tout de même donné certaines orientations —, mais l'essentiel de l'affrontement était au niveau des forces mécaniques qui se sont entrechoquées aux fronts : elles ne dépendaient pas des généraux, mais des découvertes scientifiques que l'homme avait faites auparavant.

Alors qu'est-ce qui devait arriver, pour que le destin s'accomplisse, avec une nécessité d'airain, en quelque sorte ? Supposons que ce soient 139 millions d'« années-chevaux » de plus qui aient été envoyées au front par les États-Unis d'Amérique, à leur tour.

Vous voyez que la force des machines produite par l'homme en quelques décennies a prédéter-

miné le destin du monde, abstraction faite du génie des généraux. Contre ce destin du monde, contre cette nécessité où seuls les résultats des forces mécaniques s'entrechoquèrent aux fronts, il n'y avait rien à faire.

Eh bien, qu'est-ce qui se passe là en réalité ? L'homme, par son activité pensante, a inventé et construit les mécanismes. Ce faisant, il avait introduit dans les mécanismes son intelligence, cette intelligence acquise par la science. L'intelligence s'était en quelque sorte échappée de sa tête pour passer dans les « années-chevaux » de son environnement. Celles-ci, échappées, travaillaient elles-mêmes maintenant. A quelle vitesse folle, un monde inhumain, non-humain, a été créé par l'homme en ces dernières décennies : l'homme civilisé d'aujourd'hui, étant endormi, ne s'en fait pas facilement une représentation.

L'homme de la fin du deuxième millénaire avant Jésus-Christ, ainsi que je vous l'ai caractérisé, avait autour de lui une contamination luciférienne ; il éprouvait des besoins envers les êtres spirituels qui lui apparaissaient, en dehors de lui, émanant de la nature. S'il y avait ici un objet de la nature, l'être spirituel y apparaissait (Rudolf Steiner fit un dessin). De nos jours, c'est dans la matière, dans la mécanisation, que l'homme déverse son esprit. Voici un exemple de cet état de choses : en Allemagne, chaque habitant avait créé, à côté de lui, par l'intelligence humaine, un cheval qui travaillait à côté de lui, mais ce n'était pas un cheval, c'était la force des machines. C'est séparé de l'homme, comme autrefois ces êtres élémentaires étaient séparés de l'homme, mais dans un autre sens. Ils étaient séparés de l'être humain

de telle sorte qu'il fallait que l'homme utilise envers eux sa force luciférienne. Maintenant il utilise sa force ahrimanienne envers les choses. Il les ahrimanise, les mécanise. Nous vivons à une époque de contamination ahrimanienne. Les êtres humains ne remarquent pas du tout qu'ils se retirent effectivement du monde : ils incorporent leur intelligence au monde, et ils créent à côté d'eux un monde qui devient indépendant. Et depuis l'année 1914, une grande expérience diabolique, dirais-je, a été entreprise : au fond, une entité ahrimanienne a donné un coup décisif contre une autre entité ahrimanienne. Nous avons eu à faire à un combat ahrimanien, presque sur la terre entière. Le combat a reçu ce caractère ahrimanien du fait que l'homme a créé, dans la mécanisation qui l'entoure, un nouveau monde ahrimanien. Et c'est, en effet, un nouveau monde ahrimanien. Si vous regardez les chiffres : la force mécanique non-humaine est passée en quelques décennies de 6,7 millions à 79 millions d'« années-chevaux » — le taux de croissance est le même dans les autres pays —, vous voyez avec quelle rapidité Ahriman a grandi pendant ces dernières décennies !

Ne peut-on se demander si l'homme doit perdre totalement ce qui réside dans sa volonté, dans sa force d'initiative ? On peut se poser la question : l'homme doit-il de plus en plus être conduit à l'illusion que c'est lui qui fait les choses, alors qu'en vérité les forces ahrimaniennes, calculables en « années-chevaux », travaillent les unes contre les autres ? Celui qui jette un coup d'œil rapide sur le monde, s'intéressera, d'un point de vue moral, peut-être à *Foch*, à *Ludendorff*, à *Haig*[16]. Mais du point de vue de la pleine réalité, il s'inté-

ressera aux forces qui proviennent du charbon et qui s'entrechoquent aux fronts, qui viennent des ateliers de mécanique pour être conduites aux fronts, en fonction des capacités d'invention des années précédentes, et qui font de ce qui doit arriver un simple exercice de calcul.

Ainsi l'ahrimanisation du monde est une simple formule de calcul pour savoir ce qui doit arriver. Et dans quelle position se trouve l'homme à côté de cela ? Il se peut bien qu'il soit la dupe qui finalement voit ses machines se précipiter vers elle, lorsqu'il aura trouvé des combinaisons de forces un peu plus compliquées.

Cette ahrimanisation est la contrepartie moderne de la lucifërisation du monde dont j'ai parlé précédemment. Voilà ce qu'il faut voir clairement. N'est-ce pas peut-être la chose la plus caractéristique de toutes pour prouver qu'il est nécessaire que l'homme soit maintenant créateur dans le sens de l'intérieur vers l'extérieur ? Cette ahrimanisation, nous ne l'arrêterons pas, nous ne devons pas l'arrêter, sinon nous serions devant chaque progrès de la mécanisation comme le Collège des médecins de Nuremberg en 1839 ou comme le maître de poste berlinois qui disait avant la construction du chemin de fer : « Pourquoi les gens veulent-ils faire construire un chemin de fer de Berlin à Potsdam, puisque moi, j'y envoie chaque semaine deux diligences postales sans aucun voyageur ? » On ne peut pas arrêter la mécanisation, car il faut que la civilisation aille dans cette direction. La civilisation exige l'ahrimanisation. Mais celle-ci doit aller de pair avec un travail qui puise à l'intérieur de l'homme, qui puise à nouveau sagesse, beauté et force à l'inté-

rieur de l'homme, dans l'Imagination, l'Inspiration et l'Intuition. Car les mondes qui se lèveront, qui seront les mondes de l'homme, sont ceux que nous avons devant nous en esprit et dans l'âme, tandis qu'à l'extérieur se déploient les forces des machines ahrimaniennes. Et les puissances qui s'élèvent de l'Imagination, de l'Inspiration, de l'Intuition auront le pouvoir de maîtriser ce qui, tout autour de l'homme, menace de l'écraser dans la rapidité folle de l'ahrimanisation. Ce qui provient du monde spirituel, de l'Imagination, de l'Inspiration, de l'Intuition, c'est plus fort que toutes les «années-chevaux» qui peuvent venir encore de la mécanisation du monde. Mais ces forces mécaniques écraseraient l'homme s'il ne trouvait pas un contrepoids dans ce qu'il peut tirer des révélations des mondes spirituels vers lesquelles il faut qu'il tende.

Ce n'est pas n'importe quelle découverte, n'importe quel idéal abstrait, n'importe quelle devise, ce qui apparaît avec la science de l'esprit et qui tend vers la connaissance de l'Imagination, de l'Inspiration, de l'Intuition, mais au contraire c'est quelque chose qui, dans sa nécessité, peut être lu, de manière palpable, dans la marche de l'évolution de l'humanité. Et il faut signaler que l'être humain serait écrasé par le non-humain qu'il a créé lui-même dans ce monde ahrimanisé des chevaux-vapeur calculables. Lorsque la sagesse, la beauté et la force venaient à lui de l'extérieur comme des dons, l'homme n'avait pas encore autour de lui ce monde ahrimanisé, il pouvait recevoir ces dons comme une grâce, ou par grâce, et il avait sur la terre ce qu'il faisait lui-même par son travail, à l'aide tout au plus de la

force du feu ou des outils mécaniques les plus simples, qui n'ajoutaient pas grand-chose à la force humaine. Et c'est seulement à peu près depuis la deuxième moitié du XIXe siècle que nous avons un monde nouveau, j'aimerais dire : une énorme couche géologique nouvelle qui recouvre la terre. A toutes les couches telles que le diluvium, l'alluvium, s'ajoute la couche ahrimanienne des forces mécanisées qui recouvre la terre comme une croûte. Donc des profondeurs monte ce qui écrase l'homme si celui-ci ne s'engage pas dans le monde extérieur avec cet autre monde qui vient à lui de l'esprit, c'est-à-dire de l'Imagination, de l'Intuition, de l'Inspiration.

La connaissance de la marche du monde nous incite vigoureusement à voir la nécessité d'une culture et d'une civilisation orientées selon la science de l'esprit. Aujourd'hui ce sont déjà des nécessités calculables. Car n'est-ce pas terrible qu'à côté de l'homme, à une vitesse folle, une couche, disons, une sur-couche géologique s'élève comme une nouvelle croûte terrestre et que de nombreuses personnes pensent encore aujourd'hui comme on pensait au temps où la production mécanisée était, en Allemagne par exemple, de 6,7 millions d'« années-chevaux » seulement ? Les gens se rendent-ils compte d'où vient ce qui réellement met en branle la marche du monde ? Est-on conscient de ce qui se passe en réalité ? Sûrement pas ; sinon la connaissance de ce qui se passe nous amènerait à voir réellement la nécessité de trouver une nouvelle forme pour imprégner l'être humain de beauté, de sagesse et de force telles que les temps passés les nommaient : nous devons les nommer Imagination,

Inspiration, Intuition, d'après la démarche qu'il faut que la personnalité humaine suive pour y accéder.

Notre regard pénètre donc dans un monde où règne la contamination ahrimanienne. J'ai déjà dit souvent : Je ne veux pas utiliser à la légère l'expression « époque de transition », car au fond toute époque est une époque de transition ; mais une époque où cette réalité, l'ahrimanisme, s'est développée à une vitesse aussi vertigineuse que depuis le dernier tiers du XIXe siècle, est une époque très exceptionnelle. Et l'époque précédente du milieu du XIXe siècle (pour une grande partie de l'Europe centrale elle s'appelait « Biedermeierzeit ») n'est vraiment pas comparable avec ce qui s'est passé ces dernières décennies. Il faut bien sentir toute la pesanteur de ces événements contemporains. Et il faut sentir ce qui suit.

Si l'on considère un événement comme celui de cette guerre qui eu lieu en Europe en 1870-71 : on pouvait réfléchir à cet événement, on pouvait le suivre en pensée. Mais je vous prie, remarquez bien comme les gens essaient toujours de la même manière de se représenter les événements de ces dernières années ! Ils pensent encore comme on pensait au temps où on ne disposait que de 6,7 millions d'« années-chevaux » en Allemagne ! On ne comprend pas qu'il faut penser autrement lorsque 79 millions d'« années-chevaux » travaillent en plus des hommes ! Cela exige qu'une manière de penser tout autre se répande. Si on ne se tourne pas vers la science de l'esprit, les énigmes liées à ces événements seront absolument insolubles. Si, par la science extérieure, l'homme mécanise le monde qui l'entoure, il faut d'autant

plus que, de l'intérieur, il fasse naître une science intérieure qui soit de nouveau sagesse. Celle-ci aura la force de diriger ce qui, sinon, écraserait l'être humain.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 4 décembre 1920

J'aurai prochainement la tâche de vous présenter quelques points de vue concernant le rapport entre l'être humain et le monde cosmique d'une part, l'être humain et l'évolution historique de l'humanité d'autre part. Ces considérations viendront en complément de ce que j'ai déjà présenté à vos âmes. Je voudrais introduire aujourd'hui mes prochains propos par ce qui vous paraîtra peut-être un grand détour, mais dont vous reconnaîtrez la nécessité par la suite. J'aimerais encore attirer votre attention sur l'évolution de la pensée en Europe centrale, plus précisément en Allemagne, au cours de la première moitié du XIXe siècle. Nous avons déjà considéré certains faits, mais je voudrais maintenant en évoquer encore un autre, qui est extrêmement caractéristique. Il y a peu de temps, je vous ai montré l'opposition[17] qui ressort de l'étude des « Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme » de *Schiller*[18] comparée à celle du conte de *Goethe*[19] « le Serpent vert ». Je voudrais évoquer aujourd'hui un contraste similaire qui apparut dans cette histoire de la pensée de la première moitié du XIXe siècle : il s'agit cette fois de *Hegel* et *Schopenhauer.* Goethe et Schiller ont incarné, à une certaine période de leur vie, une opposition typique dans l'évolution de cette pensée européenne, une opposition qui est en perpétuelle recherche d'équilibre ; les deux personnalités en question ont trouvé cet équilibre dans

l'amitié profonde qui suivit leurs premiers affrontements.

Nous retrouvons cette opposition typique chez ces deux autres personnalités, dont on ne peut dire cette fois qu'elles sont parvenues à un équilibre : Hegel[20] et Schopenhauer[21]. Il suffit de reprendre ce que j'ai présenté dans mes « Énigmes de la philosophie »[22] pour remarquer l'opposition profonde qui règne entre les deux. On s'apercevra que Schopenhauer n'a pas été avare d'injures pour qualifier à sa manière son adversaire, Hegel. Les ouvrages de Schopenhauer regorgent des pires insultes à l'adresse de Hegel, du hégélianisme et de tout ce qui lui est apparenté. Hegel avait moins lieu d'attaquer Schopenhauer, car ce dernier, jusqu'à la mort de Hegel, était resté sans influence : ce n'était pas un philosophe qui avait été remarqué. Comment caractériser l'opposition entre ces deux personnalités ? Simplement ainsi : Hegel voit l'origine du monde, de son évolution et de tout ce qui s'y rattache, dans l'élément réel de la pensée. Pour Hegel, l'Idée, la pensée, est le fondement de toutes choses. La philosophie de Hegel se divise en trois parties : d'abord, la logique — mais ce n'est pas la logique humaine subjective, c'est le système des pensées qui doivent servir de fondement au monde. Hegel place la nature en seconde partie de sa philosophie. Mais pour lui, la nature n'est rien d'autre qu'une Idée : l'Idée dans son être-autre, l'Idée dans son hors-de-soi. La nature est donc aussi Idée, l'Idée sous une autre forme, la forme sous laquelle on peut la voir, l'observer par les sens, l'Idée dans son être-autre. L'Idée, lorsqu'elle revient ensuite auprès d'elle, est, selon

Hegel, l'esprit humain, qui se manifeste depuis les activités humaines les plus simples jusqu'à l'histoire universelle : cet esprit humain subjectif grandit et s'élève aux manifestations de l'art, de la science, de la religion. Si l'on veut étudier la philosophie de Hegel, il faut admettre l'évolution des pensées universelles à la manière dont Hegel a pu se les expliquer.

Schopenhauer représente le pôle opposé. Pour Hegel, les pensées, les pensées cosmiques, sont l'élément créateur, donc la véritable réalité dans les choses. Pour Schopenhauer, tout élément de pensée est quelque chose de subjectif et, en tant que tel, une simple image, quelque chose d'irréel. Pour lui, la seule chose réelle est la volonté. Hegel, dans les règnes minéral, animal, végétal, humain poursuit la pensée. Dans tous ces règnes, Schopenhauer, lui, poursuit la volonté. Le traité de Schopenhauer le plus intéressant[21] est celui qui s'intitule « De la volonté dans la nature ». On peut donc dire : Hegel est le philosophe de la pensée, Schopenhauer est le philosophe de la volonté.

Ainsi, chez ces deux personnalités, deux éléments se font face. En effet, qu'avons-nous dans la pensée, et qu'avons-nous dans la volonté ? En introduction à notre prochaine conférence, nous allons commencer par observer cette polarité chez l'être humain, et la placer ainsi devant notre âme. Indépendamment de la philosophie de Hegel et de celle de Schopenhauer, regardons la réalité de l'être humain : comme nous le savons, on remarque dans l'homme, principalement, un élément intellectuel, c'est-à-dire un élément de pensée, puis un élément de volonté. L'élément « pensée »

est plus particulièrement associé à la tête humaine, l'élément « volonté » plus particulièrement associé à l'organisme-membres. Nous avons déjà vu que l'élément intellectuel est en fait ce qui, venant de notre existence prénatale qui s'est écoulée dans des mondes spirituels entre notre mort précédente et notre naissance, vient s'incorporer dans cette vie terrestre et continue de vivre de ce côté-ci, en quelque sorte. L'élément volontaire, comparé à cet élément de pensée, est quelque chose de jeune en l'homme, quelque chose qui franchit la porte de la mort, pénètre alors dans le monde entre la mort et une nouvelle naissance, s'y métamorphose et constituera l'élément intellectuel de la vie suivante. Au fond, dans notre organisation psychique, nous avons l'élément intellectuel, qui nous renvoie au passé ; l'élément volontaire, lui, est orienté vers l'avenir. Nous avons ainsi observé en l'homme cette polarité pensée-volonté.

Naturellement, quand nous abordons la réalité, nous ne devons pas schématiser tout cela. Or ce serait schématiser que d'affirmer : tout élément ayant rapport avec la pensée nous renvoie à un temps antérieur qui fut le nôtre, tout élément volontaire est associé à ce que sera notre vie ultérieure. Il n'en est point ainsi. Si nous associons au passé l'élément « pensée », c'est qu'il s'y retrouve là de façon prépondérante, de même que c'est principalement l'élément volontaire qui nous relie à l'avenir. Mais en l'homme, il y a également un élément de nature volontaire adjoint à l'élément « pensée » tourné vers l'arrière. Et il y a aussi un élément « pensée » mêlé à la vie bouillonnante de notre nature volontaire, qui traversera la mort,

marchant vers le futur. Lorsqu'on veut pénétrer dans la réalité par une activité cognitive, on n'a jamais le droit de schématiser, de juxtaposer simplement les idées : la réalité comporte toujours un aspect prépondérant, où vivent toutefois également ses autres éléments constitutifs, mais ce qui se tient à l'arrière-plan apparaît en un autre lieu comme l'élément prépondérant à son tour, tandis que les autres choses passent à l'arrière-plan.

Quand les philosophes considèrent de leur point de vue particulier tel ou tel aspect, ils en viennent à leurs philosophies unilatérales. Ce que je vous ai caractérisé comme étant l'élément «pensée» en l'homme n'est pas présent uniquement en l'homme, où il est lié à l'organisation-tête : la pensée est réellement étendue dans tout le cosmos. Le cosmos entier est traversé de pensées cosmiques. Hegel était un esprit puissant, il sentait, dirais-je, le résultat de nombreuses vies terrestres écoulées ; cela lui permettait de concentrer son attention sur les pensées cosmiques.

Schopenhauer sentait moins vivement en lui le résultat de vies terrestres antérieures : il tournait davantage son attention vers la volonté cosmique. Car la volonté et la pensée vivent aussi dans l'univers comme elles vivent dans l'homme. Mais que signifie pour le cosmos la pensée que privilégiait tout particulièrement Hegel, et que signifie pour le cosmos la volonté que privilégiait plutôt Schopenhauer ? Hegel ne regardait pas la pensée qui se forge en l'être humain. Le monde entier n'était pour lui, au fond, qu'une manifestation des pensées. C'était donc la pensée cosmique qu'il regardait. Si on considère la tournure d'esprit propre à Hegel, on doit se dire qu'elle évoque l'Ouest de la

terre. Dans ce qui s'exprime à travers la théorie matérialiste de l'évolution élaborée par l'Ouest ou la physique matérialiste de l'Ouest, par exemple, Hegel a mis en évidence l'élément « pensée ». On trouve une théorie de l'évolution chez *Darwin*[23], on trouve une théorie de l'évolution chez Hegel. Chez Darwin, il s'agit d'une théorie matérialiste : tout s'y déroule comme si seules des substances naturelles grossières pénétraient dans l'évolution pour en être le moteur ; chez Hegel, tout ce qui est en évolution est impulsé par la pensée, c'est la pensée elle-même qui, dans ses configurations particulières, à travers toutes les formes concrètes qu'elle revêt, est engagée dans un processus d'évolution.

Nous pouvons donc dire : à l'Ouest, les esprits regardent le monde du point de vue de la pensée, mais ils matérialisent la pensée. Hegel, lui, idéalise la pensée, et il parvient ainsi à la pensée cosmique.

Quand, dans sa philosophie, Hegel parle de la pensée, il parle en fait de la pensée cosmique. Il dit : quand nous regardons un phénomène quelconque du monde extérieur, que ce soit la trajectoire d'une étoile, un animal, une plante, un minéral, nous voyons en réalité partout des pensées. Simplement, ce genre de pensées est présent dans le monde extérieur sous une autre forme que celle de la pensée. On ne peut pas dire que Hegel désirait faire de cette doctrine des pensées du monde une doctrine ésotérique. Si elle est restée ésotérique, c'est que les œuvres de Hegel ont été peu lues. Mais ce n'était pas l'intention de Hegel de demeurer dans l'ésotérisme avec cette doctrine du contenu cosmique du monde. Il est pourtant

extraordinairement intéressant de constater que cette doctrine, qui présente les pensées comme étant constitutives du monde, est considérée, dans les rangs des sociétés secrètes occidentales, comme un enseignement ésotérique de la plus grande profondeur. Ce que Hegel disait du monde de façon si naïve est devenu le contenu des doctrines secrètes des sociétés occultes de l'Ouest, de l'humanité anglo-américaine. Et elles pensent qu'il ne faut point vulgariser cet enseignement. Si grotesque que cela puisse paraître, la philosophie de Hegel est devenue, en quelque sorte, le centre de l'enseignement occulte de l'Occident.

Voyez-vous, il y a là un problème important. Si vous prenez connaissance des doctrines les plus ésotériques des sociétés secrètes anglo-américaines, vous ne pourrez guère trouver autre chose, quant au contenu, que la philosophie de Hegel. La différence ne réside pas dans le contenu, mais dans l'utilisation. Hegel tenait ces considérations pour quelque chose de tout à fait public. Les sociétés secrètes de l'Ouest, elles, veillent soigneusement à ce que l'œuvre que Hegel a donnée au monde ne soit pas connue du plus grand nombre, mais demeure une doctrine ésotérique secrète.

Pourquoi cela ? C'est un problème très important : quand on considère comme une proriété secrète un contenu quelconque né de l'esprit, ce contenu confère un pouvoir, tandis que, s'il est popularisé, il cesse de conférer ce pouvoir. Je vous prie vraiment de bien noter cela : tout contenu que l'on possède en tant que donnée de connaissance se transforme en un instrument de puissance si on le tient secret. Ceux qui veulent

donc tenir secrètes certaines doctrines se sentent touchés de façon fort désagréable par la vulgarisation de ces choses-là. Une chose qui, sous une forme popularisée, donne simplement une connaissance, confère de la puissance si elle est maintenue secrète : c'est une loi universelle.

Au cours des dernières années, je vous ai, à diverses reprises, parlé de ces forces issues de l'Ouest. Non point qu'un savoir eût été là présent qu'aurait ignoré l'Europe centrale ; mais ce savoir fut traité différemment. Pensez à la singulière tragédie que cela signifie ! On aurait même pu notoirement parer aux événements mondiaux sécrétés par la puissance des sociétés occultes occidentales si l'Europe centrale avait pris la peine d'étudier ses propres penseurs, et si on n'avait pas dû faire la constatation suivante : dans les années quatre-vingt — je l'ai souvent dit — *Eduard von Hartmann*[24] a écrit dans des publications officielles que, dans l'ensemble des facultés d'Europe centrale, deux philosophes seulement avaient lu Hegel. Naturellement, de nombreuses personnes avaient parlé de lui, avaient fait des conférences sur lui, mais il n'y avait que deux professeurs de philosophie véritablement formés à l'esprit de Hegel. Celui qui était sensible à de telles choses pouvait également faire l'expérience suivante : quand il empruntait un volume des œuvres de Hegel dans une bibliothèque quelconque, il constatait que le volume en question n'était guère usé par des lectures répétées ! Je peux même dire par expérience personnelle qu'on trouvait parfois des pages non coupées, parce que l'exemplaire était encore tout neuf. Et il n'existe de « nouvelles éditions » de Hegel que depuis peu.

Je ne voulais pas insister particulièrement sur ces derniers faits, je voulais surtout montrer, à travers eux, comment ce qui vivait sous une forme idéale chez Hegel réapparaît à l'Ouest d'une part dans les grossières pensées matérialistes du darwinisme, du spencérisme, d'autre part dans l'ésotérisme des sociétés secrètes.

Prenons à présent Schopenhauer. Il est — aimerais-je dire — l'adorateur de la volonté. Et c'est la volonté cosmique qu'il contemple ; cela ressort en fait de chaque page de ses ouvrages, particulièrement dans son traité si intéressant intitulé « De la volonté dans la nature » où il présente tout ce qui a corps et vie dans la nature comme l'expression d'une volonté fondamentale qui serait la force originelle de la nature : Schopenhauer matérialise la volonté cosmique.

Si l'âme de Hegel indique l'Occident, quelle est donc l'orientation de cette âme schopenhauérienne ? C'est Schopenhauer lui-même qui le révèle. Si vous l'étudiez, vous en viendrez rapidement à découvrir la profonde sympathie — d'origine fort confuse, quasi viscérale — qu'il éprouvait envers l'Orient. Cette prédilection de Schopenhauer pour le Nirvana, et pour tout ce qui est oriental, cette inclination vers l'indouisme, elle est irrationnelle, comme toute sa philosophie de la volonté, elle s'élève en quelque sorte de ses penchants subjectifs. Mais il y a là une certaine nécessité. Ce que Schopenhauer présente comme sa philosophie est une philosophie de la volonté. Il présente cette philosophie de la volonté — Europe centrale oblige — sous une forme dialectique, en pensées : il rationalise la volonté. Il s'exprime par le moyen de pensées, mais il parle

de la volonté. Et tandis qu'il parle ainsi de la volonté, tandis qu'il matérialise en réalité la volonté cosmique, monte à sa conscience, depuis les profondeurs de son âme, son attirance pour l'Orient. Il s'enflamme pour tout ce qui émane de l'Inde. Nous avons vu que Hegel, objectivement, indique la direction de l'Occident. Schopenhauer, lui, indique celle de l'Orient. Mais en Orient, nous ne trouvons pas cet élément volontaire, que Schopenhauer ressent comme l'élément caractéristique de l'Orient, sous une forme matérialisée, condensée dans des pensées, intellectualisée. L'expression de la volonté cosmique, qui soustend effectivement la vie de l'âme orientale, se fait soit sous une forme poétique, soit à partir de la vision immédiate. Ce que l'Orient aurait dit en images, Schopenhauer l'intellectualise à la façon de l'Europe centrale. Mais ce qu'il montre, la volonté cosmique, est bien l'élément d'où l'Orient tire sa conception de l'âme. C'est l'élément dans lequel vivait la conception orientale du monde. Quand cette dernière met particulièrement l'accent sur l'amour qui pénètre toutes choses dans l'univers, cet amour n'est autre qu'un aspect de la volonté cosmique, dégagée ici de sa gangue intellectuelle. Nous pouvons dire : ici, la volonté est spiritualisée. De même qu'à l'Ouest, la pensée est matérialisée, à l'Est, la volonté est spiritualisée.

Nous voyons le jeu de ces deux mondes sur le sol de l'Europe centrale, dans la pensée cosmique idéalisée, dans la volonté cosmique matérialisée, mais traitée également sous une forme conceptuelle : le lien de l'hégélianisme avec les sociétés secrètes de l'Ouest marque une parenté profonde

du système de pensées cosmiques de Hegel avec cet Occident, tandis que le penchant subjectif qu'éprouvait Schopenhauer pour l'Orient révèle sa parenté avec l'ésotérisme oriental.

Si on laisse agir sur soi cette philosophie de Schopenhauer, on lui trouvera, curieusement, une certaine platitude en ce qui concerne l'élément « pensée ». La philosophie de Schopenhauer n'est pas profonde, mais elle a quelque chose d'enivrant, comme une veine volontaire qui la traverserait. Quand Schopenhauer imprègne de sa volonté des pensées plutôt plates, il est particulièrement attrayant, captivant. Car alors, c'est quasiment le feu de la volonté qui jaillit de ses phrases. C'est ainsi qu'il est devenu, pour une époque caractérisée par sa platitude, le philosophe de salon par excellence. Quand s'acheva l'époque de brillante pensée que représenta la première moitié du XIXe siècle, quand les hommes perdirent leur richesse de pensée, Schopenhauer devint le philosophe à l'honneur dans les salons. On n'avait pas besoin de beaucoup penser, mais on pouvait laisser agir sur soi cette volonté pétillante qui coulait dans les pensées, quand on étudiait un ouvrage comme les « Parerga et Paralipomena »[21] où ce pétillement des pensées s'exerce avec un raffinement particulier.

Dans cette opposition Hegel-Schopenhauer, nous avons, réunis dans notre civilisation d'Europe centrale, deux pôles dont l'un a été élaboré à l'Ouest, l'autre à l'Est. Dans cette partie de l'Europe, leur rencontre appelle un équilibre : il a été illustré dans une forme harmonieuse par l'incomparable amitié qui a uni Goethe et Schiller, et, dans une forme disharmonieuse, par

l'apparition conjointe mais sans lien de Hegel et Schopenhauer. Schopenhauer donnait des cours privés à l'université de Berlin à l'époque même où Hegel y enseignait brillamment sa philosophie. C'est à peine si Schopenhauer avait des auditeurs, sa salle de cours restait vide. Et quand il advenait que l'on interroge Hegel sur la philosophie de Schopenhauer, il avait un haussement d'épaules — il pouvait se le permettre, car il était un philosophe de renom, imposant. Si quelqu'un parlait plutôt à partir de cet élément volontaire et mettait en valeur cette volonté comme *Schleiermacher*[25], et jouissait à côté de Hegel d'une certaine notoriété, Hegel perdait alors sa placidité. Lorsque Schleiermacher voulut expliquer le christianisme à partir de cet élément où la pensée n'avait pas de place et dit : « le christianisme ne serait pas saisi dans un élément de pensée si on concevait autrement les pensées de l'univers, les pensées divines, qu'en se sentant dépendant de Dieu, qu'en cultivant un sentiment de dépendance envers l'univers », Hegel lui répliqua[26] : « Alors, le meilleur chrétien, c'est le chien, car c'est lui qui connaît le mieux le sentiment de dépendance ! » Hegel aurait, de la même façon, voué Schopenhauer aux gémonies si cela avait valu le peine. Hegel a toujours ainsi envoyé au diable quiconque ne pouvait élever son esprit à concevoir la réalité des pensées. Mais pour Schopenhauer, les pensées n'étaient rien d'autre que l'écume mousseuse des vagues déferlantes de la volonté cosmique. Et Schopenhauer, qui avait objet de se plaindre à cause de la situation que j'ai décrite, adresse à Hegel, dans ses œuvres, des insultes de la pire espèce.

Cet affrontement, qui résume les énigmes de la vie culturelle européenne, n'a pas trouvé d'issue harmonieuse. Mais il manque une chose à Hegel comme à Schopenhauer : ni l'un ni l'autre n'ont compris ce qu'était l'homme. Hegel vit dans la pensée cosmique, et de là vient son impopularité. Car en général, les hommes n'aiment pas s'élever vers les pensées cosmiques. Une certaine impression, qu'ils cultivent par commodité, leur fait dire : « Pourquoi devrions-nous nous casser la tête avec des pensées cosmiques ? Dieu, ou les dieux s'en chargent pour nous. » Quand on est un protestant, on dit : c'est la tâche du Dieu unique. Si les dieux s'occupent des pensées cosmiques, pourquoi nous en soucierions-nous de surcroît ? Ce qui apparaît dans les manifestations des pensées, chez Hegel, a vraiment quelque chose d'extrêmement impersonnel. L'histoire, par exemple, telle que la présente Hegel, a quelque chose de tout à fait impersonnel ; du début à la fin de l'évolution terrestre, il n'y a qu'une chose : la pensée qui se déploie.[20]

Si on voulait dessiner schématiquement cette philosophie de l'histoire hégélienne, on devrait dire (un dessin est tracé) : les pensées montent et descendent, s'imbriquent les unes avec les autres, traversent ainsi l'évolution historique, et les hommes sont pris partout dans ces toiles d'araignées de pensées, ils sont entraînés par les pensées. Pour Hegel, l'histoire est faite en réalité de ces pensées fluctuantes qui se nouent, emprisonnant l'homme comme un automate, qui, dans ces toiles d'araignées des pensées cosmiques historiques, est dans l'obligation de suivre, lui aussi, l'évolution de ce système de pensées. Pour Scho-

penhauer, la pensée humaine n'est rien que de l'écume. Il tourne son regard vers la volonté cosmique, j'aimerais dire : vers l'océan du vouloir cosmique. L'homme n'est qu'un réservoir qui a capté un peu de cette volonté cosmique. La philosophie de Schopenhauer n'a rien de cette raison en perpétuel devenir, de la pensée en continuelle évolution : le flot qu'il contemple est celui de l'élément non raisonnable, non pensant, irrationnel de la volonté. Les hommes y sont plongés, et en eux se reflète cette puissance non raisonnable en perpétuel mouvement, et qui prend les apparences de la raison. Pour Hegel, le monde est la manifestation de la raison la plus sage. Pour Schopenhauer, oui, qu'est-ce que le monde pour Schopenhauer ? C'est une chose curieuse que de tenter de répondre à cette question : « Qu'est-ce que le monde pour Schopenhauer ? » Je fus frappé par cette chose étrange lorsque j'écrivis un article sur *Eduard von Hartmann*[27], où il était nécessaire de mentionner Schopenhauer, car Eduard von Hartmann est parti de Hegel et de Schopenhauer — mais plutôt de Schopenhauer. Dans cet article, qui était un article purement philosophique sur la philosophie d'Eduard von Hartmann, je voulais montrer que, pour Schopenhauer, la solution de l'énigme du monde consistait nécessairement en ceci : « Le monde est une énorme bêtise de Dieu. » Je l'ai écrit parce que je considérais que cela était vrai. Le rédacteur du journal, qui paraissait en Autriche, me répondit qu'il était obligé de rayer cette phrase, car on lui confisquerait l'article entier si cela venait à être imprimé dans un journal autrichien ; il ne pouvait tout simplement pas écrire que « le monde était

une énorme bêtise de Dieu». Je n'ai pas voulu bloquer la situation, j'ai donc écrit à ce monsieur, qui était alors rédacteur de ces «Deutsche Worte» (Paroles allemandes) : «Eh bien, supprimez la «bêtise de Dieu». Mais je vais vous rappeler quelque chose : alors que j'étais rédacteur de la «Deutsche Wochenschrift» (revue allemande hebdomadaire)[28], vous écrivîtes un jour non pas que le monde était une bêtise de Dieu, mais que l'enseignement autrichien était une bêtise du ministère de l'éducation, et je n'ai pas censuré ces termes-là.» Certes, l'hebdomadaire m'a été confisqué à ce moment-là. Je voulais simplement rappeler à cet homme qu'il lui est arrivé la même chose qu'à moi, sauf que moi, c'était au sujet du bon Dieu, tandis que lui, il a eu affaire au ministre de l'éducation autrichien, le baron *von Gautsch.*

Quand on considère l'essentiel de l'énigme du monde, on voit en polarité ce couple Hegel-Schopenhauer et ils apparaissent chacun dans leur admirable grandeur. Certains pourront trouver singulier que, lorsqu'on est comme moi un grand admirateur de Hegel, on puisse tracer un tel dessin... Beaucoup de personnes ne peuvent imaginer que, vis-à-vis de quelque chose que l'on ressent comme «grand», on puisse conserver aussi de l'humour. Les gens croient qu'il faut absolument prendre une mine de quatre pieds de long — et c'est l'usage ! — quand on ressent que quelque chose est grand.

Nous avons donc ces deux pôles devant nous qui, à la différence de Goethe et Schiller, ne sont point parvenus à un équilibre harmonieux. Et nous trouverons un début d'explication de cette

disharmonie quand nous verrons que, pour Hegel, l'homme est un être en évolution, pris dans la toile d'araignée des concepts de l'histoire universelle, et que, pour Schopenhauer, l'homme n'est qu'un petit récipient — une écuelle — où s'est déversée une partie de la volonté cosmique, une simple parcelle au fond de la volonté cosmique universelle. Aucun des deux ne prend en compte ce qui est individuel, personnel, dans l'être humain. Mais ils ne peuvent pas non plus saisir l'essence véritable de ce qu'ils voient dans le cosmos.

Hegel contemple le cosmos et voit en l'histoire une toile d'araignée de concepts. Schopenhauer contemple le cosmos et ne voit pas cette toile d'araignée de concepts — pour lui, ce n'est qu'un reflet —, mais il y voit en revanche l'océan du vouloir agissant ; et on met pour ainsi dire en bouteille ce qui surnage là, emporté par cet océan de volonté irrationnel, non raisonnable : l'être humain (dessin). Les hommes sont trompés lorsqu'ils prennent pour de la raison, des représentations ou des pensées les simples reflets en eux de la volonté non raisonnable. Mais ces deux éléments sont bel et bien dans le cosmos : ce que voit Hegel, les pensées, cela est dans le cosmos. Hegel et l'Ouest regardent le cosmos et voient les pensées cosmiques. Schopenhauer et l'Est regardent le cosmos et voient la volonté cosmique. Les deux sont partie intégrante du cosmos. Il aurait pu naître une vision du monde féconde quant à son approche du cosmos si ce fait paradoxal s'était produit : Schopenhauer aurait été si loin avec ses insultes qu'il se serait mis « hors de lui » et que, bien que l'âme de Hegel fût restée en Hegel, il fût

entré en Hegel, si bien que Schopenhauer se serait trouvé à l'intérieur de Hegel. Alors, il aurait vu la pensée cosmique et la volonté cosmique, fruit de l'union des esprits de Schopenhauer et de Hegel ! C'est ce qui est en réalité dans le monde : pensée cosmique et volonté cosmique. Elles y sont présentes dans des formes très différentes.

Que nous apprend l'investigation spirituelle véritable au sujet de cette cosmologie ? Elle nous dit : si nous regardons dans le monde pour laisser agir sur nous les pensées cosmiques, que voyons-nous ? En laissant agir sur nous les pensées cosmiques, nous voyons les pensées des temps antérieurs, tout ce qui a agi dans le passé jusqu'à l'instant présent. C'est ce que nous voyons quand nous voyons les pensées cosmiques, car la pensée cosmique, quand nous regardons le monde, nous apparaît engagée dans un processus de mort : de là le caractère figé, mort, des lois naturelles, et de là l'emploi presque exclusif des mathématiques, qui traitent de ce qui est mort, quand il s'agit d'embrasser du regard ce qui régit la nature. Mais en ce qui parle à nos sens, en ce qui nous ravit dans la lumière, en ce que nous entendons dans le son, dans tout ce qui vient à nous par les sens, c'est le vouloir cosmique qui est à l'œuvre. C'est ce qui s'élève de l'élément mort des pensées cosmiques et qui, au fond, montre la direction de l'avenir. La volonté cosmique a quelque chose de chaotique, d'indifférencié ; mais elle vit au moment cosmique présent comme le germe de ce qui passe dans l'avenir. Si nous nous abandonnons à l'élément « pensée » du monde, nous avons en lui le reflet actuel d'obscures périodes révolues. Cela est différent pour la tête humaine.

Dans la tête humaine se trouve la pensée, mais elle est isolée de la pensée cosmique extérieure, et, à l'intérieur de la personnalité humaine, elle est liée à un élément de volonté individuel, que l'on pourrait comparer à un élément de volonté cosmique capté dans un petit réservoir, une petite écuelle. Ce que l'homme porte dans son intellectualité renvoie à quelque chose qui est en arrière, dans le passé : nous en avons développé le germe dans la vie terrestre antérieure. C'était alors de la volonté. Maintenant, cela est devenu de la pensée, cela est lié à notre organisation-tête, cela est né dans notre organisation-tête comme une vivante image du cosmos. Nous le relions à la volonté, nous le plongeons dans le bain de jouvence de la volonté, et, ce faisant, nous l'envoyons dans notre prochaine vie terrestre, dans notre prochaine incarnation terrestre.

Nous devrions dessiner encore différemment cette image du monde : il faudrait montrer l'abondance des éléments « pensée », de ce qui était autrefois cosmique et extérieur, montrer son déclin progressif quand nous pénétrons dans le présent, montrer que la pensée, telle qu'elle est dans le cosmos, se meurt peu à peu. L'élément

volontaire, il nous faut le dessiner d'abord très finement. Plus nous reculons, plus la pensée prédomine dans les images de l'Akasha ; plus nous avançons, plus l'élément volontaire s'épaissit. Si nous pénétrions du regard cette évolution, nous découvririons un élément de pensée lumineux appartenant au passé le plus obscur, ainsi que l'élément volontaire non raisonnable appartenant à l'avenir.



Mais cela ne reste pas ainsi, car l'homme introduit là les pensés qu'il a conservées dans sa tête. Il les lance en direction de l'avenir. Et tandis que les pensées cosmiques s'éteignent peu à peu, les pensées humaines germent. Partant de leur point-source, elles pénètrent, dans l'avenir, l'élément cosmique de la volonté.



Ainsi l'homme est-il le dépositaire de la pensée cosmique, ainsi fait-il surgir la pensée cosmique de lui-même, pour la porter dans le monde : c'est par l'intermédiaire de l'être humain que la pensée cosmique poursuit sa vie depuis le lointain passé jusque dans l'avenir. L'homme fait partie du cosmos, mais cette appartenance n'a pas la forme que lui prête le matérialiste : l'homme ne s'est pas développé à partir du cosmos dont il ne serait qu'un surgeon, l'homme fait partie aussi de l'élément créateur du cosmos. Il transporte la pensée du passé dans l'avenir.

Voyez-vous, nous arrivons là dans le concret. Quand on comprend vraiment l'être humain, on pénètre dans ce que Schopenhauer et Hegel ont apporté de façon unilatérale. Et vous voyez ainsi comment, même dans le domaine philosophique, il faut faire la synthèse, à un degré supérieur, de ce qui est tripartite, vous voyez comment il faut concevoir l'homme au sein du cosmos.

Demain, nous regarderons plus clairement ce rapport de l'homme avec le cosmos. Je voulais vous donner cela en guise d'introduction, dont vous comprendrez par la suite le bien-fondé.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 5 décembre 1920

Après les considérations d'hier, vous pouvez comprendre en quoi la vision *hégélienne* du monde, si remarquable soit-elle, est unilatérale : le monde serait imprégné de ce que l'on peut appeler la pensée cosmique. C'est une vision tout aussi parcellaire que de penser le fondement du monde en termes de volonté. Telle était l'idée de *Schopenhauer*: penser le monde comme volonté. Nous avons vu que cette inclination particulière à considérer le monde comme un produit de la pensée caractérise la nature humaine occidentale, qui accorde une plus grande place au côté « pensée ». Nous avons pu montrer que la philosophie hégélienne occupe une place particulière dans les conceptions occidentales du monde, tandis que la sensibilité de Schopenhauer a une qualité tout orientale, manifeste dans la prédilection qu'avait ce dernier pour le bouddhisme et, plus généralement, pour la conception orientale du monde.

Mais on ne peut guère apprécier la valeur de ces systèmes qu'en s'élevant au point de vue de la science de l'esprit. On s'aperçoit alors que c'est abstrait de considérer le monde uniquement sous l'angle de la pensée, ou uniquement sous l'angle de la volonté. Notre époque, au stade d'évolution où se trouve l'humanité, est particulièrement encline à ce genre d'abstractions, je l'ai souvent dit. La science de l'esprit doit reconduire l'humanité vers une appréhension concrète du monde,

qui soit conforme à la réalité. Ainsi pourront apparaître les raisons intérieures du caractère parcellaire de ces conceptions. Ce que voient des hommes comme Hegel, Schopenhauer, qui sont tout de même de grands esprits, importants, géniaux, cela est effectivement présent dans le monde. Il faut seulement mettre ces choses à leur juste place.

Nous voulons aujourd'hui examiner ce fait : en tant qu'êtres humains, nous faisons en nous l'expérience de la pensée. Quand l'homme parle de son expérience de la pensée, elle est pour lui immédiate. Or il ne pourrait pas faire cette expérience de la pensée si le monde n'était pas imprégné de pensées. Car comment l'homme qui perçoit le monde avec ses sens pourrait-il retirer de sa perception sensorielle la pensée, si la pensée n'était pas présente en tant que telle dans le monde ?

Comme nous l'avons déjà vu à d'autres occasions, la tête humaine est constituée de telle sorte qu'elle a la faculté particulière de capter la pensée présente dans le monde. Elle est formée à partir des pensées. Mais elle est en même temps un rappel de notre vie terrestre précédente. Vous savez que la tête humaine est le résultat métamorphosé de nos vies terrestres précédentes, tandis que l'organisation des membres est tournée vers les futures vies terrestres. Pour résumer brièvement, disons que notre tête est une métamorphose des membres que nous avions lors de la vie terrestre antérieure. Les membres que nous portons et tout ce qui leur est associé se métamorphoseront en tête, celle qui sera nôtre dans notre prochaine vie terrestre. Actuellement, ce sont les pensées qui

travaillent dans notre tête, particulièrement au cours de la vie entre la naissance et la mort. Ces pensées, comme nous l'avons vu, sont la métamorphose de la volonté qui a agi dans nos membres dans la vie terrestre antérieure. Et ce qui agit présentement dans nos membres en tant que volonté sera métamorphosé en pensée dans les prochaines vies terrestres.

Si vous faites une synthèse de ces données, vous pouvez vous dire : « La pensée apparaît dans l'évolution humaine comme ce qui surgit continuellement de la volonté. La volonté est en quelque sorte le germe de la pensée. La volonté, en se développant, prend peu à peu la forme de la pensée. » Ce qui est d'abord volonté devient ensuite pensée. Si nous considérons en nous l'homme-tête, nous dirigeons le regard vers notre passé, là où nous avions le caractère volontaire. Si nous regardons vers l'avenir, il nous faut assigner à nos membres ce caractère volontaire, et dire : dans l'avenir, ce sont ces forces qui modèleront notre tête, la qualité volontaire de nos membres deviendra l'homme-pensée. Mais nous portons continuellement en nous les deux. L'univers conjugue en nous la pensée venue du passé et la volonté dont le mouvement est tendu vers l'avenir.

Ce qui organise ainsi l'homme pour en faire un lieu où se rencontrent pensée et volonté, trouvant son expression dans l'organisation humaine extérieure, est particulièrement manifeste si on l'observe du point de vue de l'investigation spirituelle.

Celui qui peut accéder aux connaissances de l'Imagination, de l'Inspiration, de l'Intuition, ne voit pas en l'homme que la tête extérieure, visible,

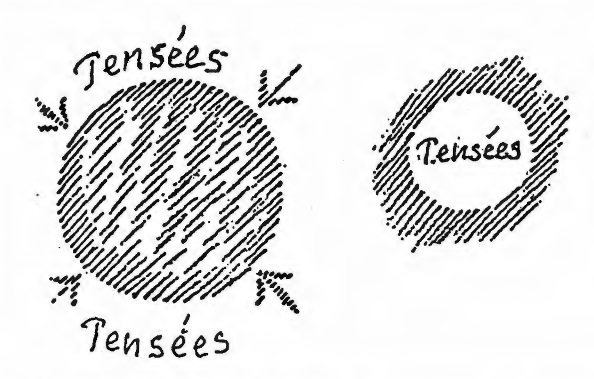
mais il voit objectivement l'homme-pensée révélé par la tête. Il acquiert la vision des pensées. Avec les facultés normales que reçoit l'homme entre la naissance et la mort, il perçoit la configuration ordinaire de la tête, telle qu'elle se présente au premier abord. Par la connaissance supérieure devenue Imagination, Inspiration, Intuition, les forces organisatrices de la tête, qui sont par essence des pensées, et proviennent d'incarnations antérieures, deviennent visibles, visibles bien sûr au seul regard de l'âme et de l'esprit. Comment ? On ne peut décrire cette manifestation qu'en termes de lumière : c'est comme si cela se mettait à briller.

Quand des personnes qui veulent s'en ternir au point de vue matérialiste critiquent de telles choses, on voit tout de suite à quel point la sensibilité qui permettrait de saisir le sens de ces descriptions fait défaut à l'humanité actuelle. J'ai suffisamment insisté dans ma « Théosophie », et dans d'autres ouvrages, sur le fait que la vision par Imagination, Inspiration, Intuition de l'homme-pensée n'est pas celle d'un nouveau monde physique, n'est pas une « réédition » du monde physique. Mais l'expérience qui est offerte est la même que celle que l'on fait dans le monde physique au contact de la lumière. Pour parler en termes précis, il faudrait dire : « L'homme qui perçoit la lumière extérieure en fait une certaine expérience. Quand, par l'Imagination, il perçoit l'élément-pensée constitutif de la tête, il fait la même expérience. Cet élément de la pensée, quand il est regardé objectivement, est perçu en tant que lumière, ou plutôt : on l'éprouve comme de la lumière ». Quand nous, êtres humains, exer-

çons notre activité de pensée, nous vivons dans la lumière. On voit avec des sens physiques la lumière extérieure ; on ne voit pas la lumière qui se transforme en pensée, parce qu'on vit à l'intérieur de cette lumière, parce que, en tant qu'homme-pensée, on est soi-même cette lumière. On ne peut pas voir immédiatement ce que l'on est soi-même. Quand on sort de ces pensées, quand on pénètre dans l'Imagination, l'Inspiration, on se trouve placé en face de cela, et on voit alors cet élément de pensée sous forme de lumière. Quand nous parlons du monde dans sa totalité, nous pouvons donc dire : « Nous avons en nous la lumière ; mais elle ne nous apparaît pas là en tant que lumière, parce que nous vivons en elle, et que nous nous servons d'elle, faisant d'elle en nous une pensée. » D'une certaine façon, vous vous emparez de la lumière ; la lumière qui sinon vous apparaît au dehors, vous la prenez en vous ; là, vous lui faites subir un processus de différenciation. Vous travaillez en elle : votre activité pensante est en réalité un mouvement agissant dans la lumière. Vous êtes un être de lumière. Vous ne savez pas que vous êtes un être de lumière parce que vous vivez dans la lumière. Mais l'activité de pensée que vous déployez, c'est de la vie au sein de la lumière. Et quand vous regardez l'activité pensante de l'extérieur, c'est bien de la lumière que vous voyez.

Représentez-vous maintenant l'univers (dessin de gauche). Vous le voyez — quand c'est le jour, évidemment — traversé par les flots de la lumière. Imaginez que vous voyiez cet univers de l'extérieur. Et maintenant, faisons l'inverse. Nous venons de considérer la tête humaine (dessin de

droite), qui porte à l'intérieur la pensée en évolution, et voit à l'extérieur de la lumière. Dans l'univers, nous avons la lumière accessible aux sens. Si nous sortons de l'univers et que nous le regardons de l'extérieur (flèches), sous quelle forme nous apparaît-il alors ? Comme un tissu de pensées ! L'univers — intérieurement : de la lumière, vu du dehors : des pensées. La tête humaine — intérieurement : de la pensée, vue de l'extérieur : de la lumière.



C'est une façon de voir le cosmos qui peut vous être éminemment utile et féconde si vous voulez bien y travailler, si vous voulez vraiment approfondir de telles choses. Votre penser, toute la vie de votre âme gagnera grandement en mobilité si vous apprenez à vous représenter cela : si je sortais de moi, comme c'est le cas continuellement quand je m'endors, et si je regardais ma tête, si je me regardais en tant qu'homme-pensée, je me verrais brillant. Si je sortais de ce monde lumineux, si je le voyais de l'extérieur, je le verrais comme un tissu de pensées. Je percevrais le

monde comme une entité constituée de pensées. Vous voyez, lumière et pensée s'appartiennent, c'est en réalité une seule et même chose, vue simplement de côtés différents.

La pensée qui vit en nous provient du passé, c'est la chose la plus mûre que nous portions, c'est le résultat de vies terrestres antérieures. Ce qui était autrefois volonté est devenu pensée, et la pensée apparaît sous forme de lumière. Vous en viendrez à ressentir ceci : là où il y a de la lumière, là se trouve aussi la pensée — mais comment ? Pensée dans laquelle un monde vient continuellement mourir. C'est un monde antérieur qui vient mourir dans la pensée, ou, autrement dit, dans la lumière. C'est là l'un des mystères du monde. Nous tournons nos regards vers l'univers. Il est baigné par les flots de la lumière. Dans la lumière vit la pensée. Mais dans cette lumière imprégnée de pensée vit un monde qui se meurt : dans la lumière, le monde se meurt continuellement.

Quand un homme comme Hegel regarde le monde, il y voit en fait cette agonie perpétuelle du monde. Il incarne le type de l'homme-pensée, qui éprouve une attirance particulière pour tout ce qui sombre dans le monde, tout ce qui se meurt, tout ce qui se paralyse. En mourant, le monde se pare de beauté. Les Grecs, des êtres humains pénétrés de vie intérieurement, se réjouissaient extérieurement au spectacle de la beauté éclatante du monde qui se mourait. La beauté du monde resplendit en effet dans la lumière où vient mourir le monde. Le monde ne saurait être beau s'il ne pouvait mourir. Et en mourant, il brille, le monde. Il s'agit donc de la

beauté qui se manifeste dans l'éclat lumineux du monde qui se meurt continuellement. C'est ainsi que l'on peut avoir une vision qualitative de l'univers. Les temps nouveaux ont commencé avec *Galilée*[29] et les autres, qui ont fait une observation quantitative du monde. Aujourd'hui, on est très fier de saisir, partout où c'est possible, les phénomènes naturels par les mathématiques, par ce qui est mort : c'est ce qui se passe partout dans le domaine scientifique. Hegel a certes employé, pour saisir le monde, des concepts plus riches que ceux des mathématiques. Mais il était particulièrement attiré par ce qui était parvenu à maturité, par ce qui était en voie de mourir. On pourrait dire : Hegel a regardé le monde comme un homme qui se tiendrait devant un arbre en pleine floraison. Au moment où les fruits vont poindre, mais ne sont pas encore là, où les fleurs ont atteint leur épanouissement maximal, l'arbre se trouve entièrement sous le pouvoir de la lumière, c'est la pensée portée par la lumière qui est à l'œuvre en lui. Hegel avait cette attitude pour regarder tous les phénomènes du monde : il regardait la floraison à son apogée, les formes les plus concrètes de ce déploiement éclatant.

La position de Schopenhauer était différente. Si nous voulons examiner la nature de l'élan schopenhauérien, il nous faut regarder l'être humain sous l'aspect de ce qui commence : c'est l'élément volontaire que nous portons dans nos membres. J'en ai souvent parlé : nous en faisons une expérience semblable à celle que nous faisons du monde en dormant ; nous faisons une expérience inconsciente de cet élément volontaire. Pouvons-nous parvenir à le regarder, lui aussi, de

l'extérieur, comme nous avons regardé la pensée de l'extérieur ? Prenons la volonté qui se déploie dans un membre humain : si nous la regardions de l'autre côté, celui de l'Imagination, de l'Inspiration, de l'Intuition, qu'est-ce qui correspondrait à la lumière, cette autre face de la pensée ? Comment la volonté apparaît-elle au regard clairvoyant exercé ? Quand nous avons la force d'observer la volonté par vision immédiate, par clairvoyance, nous faisons aussi l'expérience de quelque chose que nous voyons extérieurement. Quand nous regardons la pensée avec la force de la clairvoyance, nous faisons l'expérience de la lumière, de quelque chose de lumineux. Quand nous avons le pouvoir de regarder par clairvoyance la volonté, elle devient de plus en plus épaisse, elle devient matière. Si Schopenhauer avait été clairvoyant, il aurait vu devant lui cet être de volonté comme un automate fait de matière, car la matière est l'aspect extérieur de la volonté. Intérieurement, la matière est volonté ; intérieurement, la lumière est pensée. Extérieurement, la volonté est matière, et la pensée, lumière. C'est pourquoi j'ai déjà fait allusion à cela dans de précédentes considérations[30] : certaines personnes croient pouvoir trouver l'esprit au terme d'une introspection qui consiste à plonger de façon mystique dans sa nature volontaire ; mais ce sont des gens qui jouent avec la mystique, qui ne cherchent en réalité qu'un bien-être personnel, une satisfaction du pire des égoïsmes. S'ils allaient suffisamment loin dans cette introspection, ils découvriraient la véritable nature matérielle de l'intérieur de l'être humain. Car il ne s'agit de rien d'autre que d'une plongée dans la

matière. Quand on plonge dans la nature volontaire, on accède à la révélation de l'essence véritable de la matière. Les philosophes de la nature ne font que phantasmer lorsqu'ils affirment que la matière se compose de molécules et d'atomes. C'est par une plongée mystique en soi-même qu'on trouve l'essence véritable de la matière. Et c'est l'autre côté de la volonté, qui est matière. Et dans cette matière, dans la volonté donc, se dévoile en somme un monde en perpétuelle genèse, en germination.

Vous regardez le monde : vous êtes entourés des flots de la lumière. Dans la lumière, un monde antérieur vient mourir. Vous vous tenez sur la matière dure : c'est la solidité du monde qui vous porte là. Dans la lumière, la beauté rayonne sous forme de pensée. Dans l'éclat de la beauté, le monde antérieur se meurt. Du sein de sa solidité, de sa force, de sa puissance, mais aussi de ses ténèbres, le monde se lève. Le monde futur se lève dans les ténèbres d'une substance matérielle-volontaire.

Quand les physiciens se mettront à parler sérieusement, ils ne se livreront pas aux spéculations actuelles sur les atomes et les molécules, ils diront : le monde extérieur est fait de passé, et, à l'intérieur, ce ne sont pas des molécules et des atomes qu'il porte, c'est de l'avenir. Et lorsqu'on dira : dans le présent, c'est le passé qui nous apparaît sous une forme rayonnante, et le passé, partout, enveloppe le futur, on tiendra alors des propos justes au sujet du monde, car le présent n'est partout que le résultat de l'action conjuguée du passé et du futur. Le futur est ce qui réside en fait dans la solidité de la matière. Le passé est ce

qui resplendit dans la beauté de la lumière, le terme lumière décrivant ici tout ce qui se manifeste, y compris bien sûr ce qui apparaît dans un son, ou dans la chaleur.

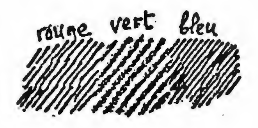
L'homme ne peut donc se comprendre lui-même que s'il se saisit comme un noyau d'avenir, enveloppé de l'aura de lumière de la pensée, qui lui vient du passé. On peut dire : d'un point de vue spirituel, là où l'homme rayonne dans son aura de beauté, il appartient au passé. Mais des ténèbres, mêlées à la lumière qui rayonne depuis le passé, sont insérées dans cette aura, et indiquent la direction de l'avenir. La lumière est ce qui rayonne depuis le passé ; les ténèbres, ce qui tire vers l'avenir. La lumière a pour essence la pensée ; les ténèbres, elles, sont de nature volontaire. Hegel était tourné du côté de la lumière, celle qui se déploie dans les phénomènes de croissance, dans les fleurs largement épanouies. Schopenhauer regarde le monde à la manière d'un homme qui se tiendrait devant un arbre, sans éprouver aucune joie face à la magnificence des fleurs, mais qui attend de tout son être la fin de la floraison pour voir jaillir partout les germes pour les fruits. La force de croissance qui est enfermée là le réjouit au plus haut point, cela l'aiguillonne, l'eau lui vient à la bouche quand il pense aux pêches qui vont naître des fleurs de pêcher. Détournant son regard de la nature lumineuse, il se sent pris intérieurement par ce qui émane de la floraison lumineuse et peut couler matériellement sur sa langue, les fruits qui paraîtront bientôt. Telle est en effet la double nature du monde, et on ne l'observe justement qu'en tenant compte de sa dualité, qui en donne une vision concrète.

Sinon, on reste dans l'abstraction. Quand vous sortez et que vous regardez les arbres en fleurs, c'est en réalité le passé qui vous fait vivre. Donc, en regardant le monde printanier, vous pouvez vous dire : l'œuvre accomplie autrefois dans le monde par les dieux se manifeste dans la floraison printanière. En regardant le monde automnal, celui de la fructification, vous pouvez vous dire : voici un nouvel acte divin qui commence, ce qui tombe là est appelé à une évolution ultérieure.

Il ne s'agit pas de se forger une image du monde par la simple spéculation, mais de saisir le monde intérieurement avec la totalité humaine de son être. Dans la fleur du prunier, on peut littéralement saisir le passé, et, dans la prune, sentir l'avenir. Tout éclat qui paraît à nos yeux est intimement lié à notre matrice cosmique passée. Tout ce que vous goûtez par la langue est intimement lié à ce dont nous renaîtrons à l'avenir, pareil au phénix s'élevant de ses cendres. On saisit ainsi le monde par le biais de la sensation. « Saisir-le-monde-par-sensation », ce fut toujours le souci de *Goethe* lorsqu'il voulait regarder ou ressentir quelque chose dans le monde. Par exemple, il regardait le monde végétal vert. Il ne disposait pas de la science spirituelle actuelle, mais, en contemplant cette couleur verte du monde des plantes qui n'avaient point encore atteint le stade de la floraison, il voyait l'incursion du passé végétal dans le présent ; le passé, dans la plante, se manifeste certes dans la fleur ; mais la verdure de la feuille évoque quelque chose qui n'est pas encore tout à fait passé.

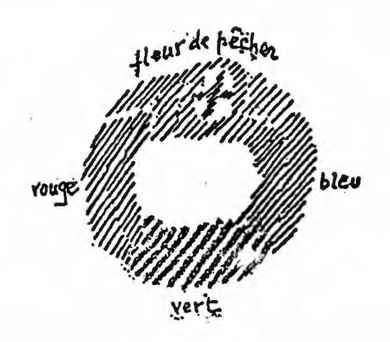
Si l'on regarde cette verdure de la nature, c'est quelque chose qui n'est pas encore tout à fait

mort, pas encore tout à fait sous l'emprise du passé (voir le dessin : vert). Mais ce qui est tourné vers le futur provient des ténèbres, de l'obscurité. Là où le vert se dégrade dans les tons bleus, c'est la marque de l'avenir dans la nature (bleu). En



revanche, là où nous rencontrons le passé, là où se trouve ce qui mûrit, ce qui fait fleurir les choses, il y a la chaleur (rouge), là où la lumière non seulement s'éclaire, mais aussi se pénètre intérieurement de force, devient chaleur. Il faudrait dessiner le tout de façon à pouvoir dire : on a le vert, le monde végétal — Goethe ressentirait les choses ainsi, même s'il ne l'a pas transposé dans les termes de la science de l'esprit ou de la science de l'occulte —, le vert se prolonge par degrés dans les tons bleus, vers l'obscurité. La région qui s'éclaire, qui se pénètre de chaleur, s'adjoindrait aux précédentes vers le haut. C'est là qu'on se tient soi-même en tant qu'être humain, c'est là qu'on porte intérieurement ce qui se trouve extérieurement dans la couleur verte du monde végétal, et c'est là qu'on se trouve intérieurement en tant que corps éthérique humain — comme je l'ai souvent dit — avec la couleur fleur de pêcher. C'est cette même couleur qui apparaît ici, quand le bleu pénètre dans le rouge. Mais cela n'est autre que nous-mêmes. Quand on regarde le

monde coloré, on peut dire : on se tient soi-même dans la couleur fleur de pêcher, et on a, face à soi, le vert. Cette vision s'offre objectivement à l'hom-



me dans le monde végétal. D'un côté, on a les teintes bleues, sombres, de l'autre, les teintes claires, les tons rouge-jaune. Mais comme on y vit, on est aussi peu en mesure de percevoir cela dans la vie habituelle qu'on ne perçoit la pensée en tant que lumière. Nous ne percevons pas immédiatement le milieu où nous sommes plongés et d'où nous faisons nos expériences : nous ne prenons donc pas note de cette couleur fleur de pêcher, et regardons seulement le rouge, que nous étendons d'un côté, et le bleu, que nous étendons de l'autre côté ; nous obtenons ainsi un spectre coloré de ce genre. Mais ce n'est qu'une illusion. On obtiendrait le spectre réel si l'on incurvait ce ruban coloré, pour en faire un anneau. Si on le laisse en demi-cercle, c'est que, en tant qu'être humain, on est immergé dans la couleur fleur de pêcher, et on n'a qu'une vision partielle du monde coloré, du bleu au rouge, et du rouge au

bleu en passant par le vert. A partir du moment où on pourrait avoir cet autre aspect, tout arc-en-ciel apparaîtrait en réalité comme une courbe fermée, un cercle, une bande enroulée de section circulaire.

J'ai évoqué cela pour montrer que la vision goethéenne de la nature est en même temps une observation de l'esprit, elle correspond tout à fait à ce que découvre la contemplation spirituelle. Si l'on considère Goethe en tant que naturaliste, on peut dire qu'il ne possédait pas encore la science de l'esprit, mais qu'il a eu une approche des sciences de la nature tout à fait spirituelle. Mais ce qui doit être essentiel pour nous aujourd'hui, c'est que le monde, y compris l'être humain, est un tissu organisé de lumière faite de pensée, de pensées lumineuses et de substance volontaire, de volonté dense jusqu'à la matérialisation. Ce que nous rencontrons concrètement est construit, sous les formes les plus diverses, de lumière faite de pensées, de pensées lumineuses, de volonté densifiée en matière, de substance volontaire.

Il faut faire une observation qualitative du cosmos, non seulement quantitative, si on veut le comprendre justement. Ce cosmos s'articule selon un processus continuel de mort, le passé qui vient mourir dans la lumière, et une montée du futur à partir des ténèbres. Les anciens Perses, par leur clairvoyance instinctive, nommaient Ahoura-Mazdao ce qu'ils ressentaient comme le passé venant mourir dans la lumière, et Ahriman ce qu'ils ressentaient comme l'avenir dans la volonté obscure.

Nous avons maintenant ces deux entités cosmiques, la lumière et les ténèbres : dans la

lumière, la pensée vivante, le passé qui se meurt ; dans les ténèbres la volonté naissante, le futur qui vient. Nous ne regardons plus abstraitement la pensée ni la volonté : nous les considérons respectivement comme de la lumière et de l'obscurité, nous regardons la nature matérielle de cette volonté. De même, en considérant que la zone de chaleur du spectre lumineux coïncide avec le passé, que la zone matérielle, chimique, du spectre coïncide avec le futur, nous quittons les théories abstraites pour aborder le monde de façon vraiment concrète. Nous cessons d'être des penseurs desséchés, pédants, qui ne travaillent qu'avec leur tête ; nous savons que ce qui pense là, à l'intérieur de notre tête, est la même chose que les flots de lumière qui nous baignent. Nous cessons d'être des hommes emplis de préjugés qui éprouvent simplement de la joie à cause de la lumière, nous savons que la lumière est porteuse de mort, d'un monde qui se meurt. Au travers de la lumière, nous pouvons ressentir la tragédie cosmique. Nous quittons l'abstraction, la pensée figée, pour pénétrer dans le drame fluctuant du monde. Dans les ténèbres, nous voyons se lever le futur. Nous y voyons même ce qui a aiguillonné des natures passionnées comme Schopenhauer. Bref, nous quittons l'abstrait pour pénétrer dans le concret. Ce sont des images cosmiques qui naissent devant nous, au lieu de simple pensées ou d'impulsions volontaires abstraites.

Voilà ce que nous avons tenté de faire aujourd'hui. La prochaine fois, nous chercherons l'origine du bien et du mal dans ce que nous venons de rendre singulièrement concret : la pensée devenue lumière, la volonté devenue ténèbres.

A partir du monde intérieur, nous pénétrerons dans le cosmos, et nous n'y chercherons pas les raisons du bien et du mal dans un monde abstrait — fût-il religieux —, mais nous verrons comment se frayer le chemin vers une connaissance du bien et du mal, grâce à ces prémisses : la pensée saisie dans son essence lumineuse, la volonté dans son essence qui s'enténèbre. Nous poursuivrons donc cela la prochaine fois.

SIXIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 10 décembre 1920

Lors de nos précédentes considérations, nous avons abordé la question suivante : « Est-il possible de voir transparaître dans le règne de la nature une réalité morale, appartenant au domaine de l'âme, et réciproquement, de voir dans l'âme ce qui existe aussi dans la nature ? » L'humanité présente se tient là devant une énigme préoccupante. C'est un fait que j'ai souvent évoqué, même dans des conférences publiques ; si l'homme applique les lois naturelles à l'univers et regarde le passé, il lui faut se dire : « Tout ce qui nous entoure provient de quelque état nébuleux originel, de quelque chose de purement matériel, qui s'est ensuite différencié, métamorphosé, et d'où sont nés à leur tour les êtres des règnes minéral, végétal, animal, et l'homme. L'univers prendra fin sous un état indifférencié similaire à celui de son origine, donc purement physique. Mais alors, la morale qui a pris vie en nous, nos idéaux, seront voués à la disparition et à l'oubli. Il n'y aura plus que le grand cimetière du monde physique et, dans cet état final, l'évolution qui contribua à l'élévation de l'âme humaine, ramenée au rang d'une simple mousse d'écume, n'aura aucune signification. L'unique réalité serait ce déploiement physique à partir d'une nébuleuse originelle, qui se différencierait à l'extrême en êtres les plus divers et retournerait ensuite à l'état de conglomérat universel. »

C'est à cette vision-là que doit parvenir tout tenant de l'actuelle conception naturelle du monde — s'il veut bien être honnête avec lui-même. Et cette vision ne permet de construire aucun pont entre ce qui est physique et la morale liée à la vie de l'âme. C'est pourquoi une conception de ce genre, si elle ne veut pas être tout à fait matérialiste et voir dans les processus matériels l'unique réalité du monde, a toujours besoin d'une sorte de deuxième monde, surgi de l'abstraction, et accessible à la seule foi — le premier étant réservé à la science. Et cette foi s'exprime ainsi : le bien qui naît dans l'âme humaine ne peut tout de même pas rester sans compensation dans le monde ; il faut qu'il y ait certaines puissances qui — finalement, on a beau revêtir cela des pensées les plus philosophiques — récompensent le bien et punissent le mal, etc. Il existe des hommes qui adhèrent aujourd'hui à ces deux conceptions, qu'aucun pont ne relie. Il y a des hommes qui accueillent tout ce qu'offre la conception scientifique du monde — admettant la théorie de la nébuleuse originelle de Kant-Laplace, admettant l'hypothèse d'un conglomérat au terme de notre évolution, et qui se réclament en même temps d'une conception religieuse du monde : c'est-à-dire que les bonnes œuvres se voient récompensées, les méchants pécheurs punis, etc. Pourquoi y a-t-il un si grand nombre d'hommes qui puissent porter en leur âme à la fois l'une et l'autre conception ? C'est qu'à notre époque, on trouve bien peu de réelle activité dans les âmes. Car si les âmes étaient intérieurement actives, elles ne pourraient pas accepter d'un côté un ordre du monde d'où est exclue la réalité de la

force morale, et de l'autre côté, supposer l'existence de puissances qui récompensent le bien et punissent le mal.

Comparez cette juxtaposition des deux conceptions — la morale et la physique, sans pont qui les relie, avec les résultats de la science de l'esprit que je vous ai exposés ici, la dernière fois : cette juxtaposition est due à la paresse du penser et du ressentir des hommes d'aujourd'hui. J'ai attiré votre attention sur la perception immédiate du monde des phénomènes lumineux autour de nous : dans la nature extérieure, ce que nous regardons nous apparaît grâce à ce que nous nommons « lumière ». Je vous ai indiqué que nous devions voir dans cette lumière qui nous entoure des pensées cosmiques en train de mourir, pensées cosmiques qui furent, dans un lointain passé, les mondes de pensées de certaines entités, des mondes de pensées où des entités cosmiques ont alors connu les mystères qui correspondaient à leur époque. Aujourd'hui, ces pensées devenues cadavres nous illuminent : de la pensée cosmique qui meurt, voilà ce qu'est la lumière qui maintenant nous éclaire. Ouvrez ma « Science de l'occulte »[31]. Vous saurez, en lisant les pages correspondantes, que, dans des temps infinement reculés, l'homme tel que nous le saisissons aujourd'hui n'était pas présent. A l'époque de l'ancien Saturne par exemple, il n'était qu'une sorte d'automate sensoriel. Mais l'univers était déjà habité. En ce temps-là, d'autres êtres qui peuplaient cet univers avaient le rang qu'occupe actuellement l'homme : les esprits que nous nommons Archées ou Principautés se tenaient pendant l'ancien Saturne au stade de

l'humanité. Ils n'étaient point des hommes semblables à ceux d'aujourd'hui, mais ils occupaient le rang humain, et ce, avec une constitution toute particulière. Pendant l'ancien Soleil, ce furent les Archanges qui occupèrent ce rang-là, et ainsi de suite.

Nous tournons ainsi nos regards vers ces temps infiniment reculés, et nous nous disons : Nous sommes actuellement des êtres pensants qui allons de par le monde ; de même, ces entités allaient autrefois de par le monde en portant le caractère d'humanité. Or ce qui a vécu alors en elles est devenu pensée cosmique extérieure. Ce qui a vécu sous forme de pensée en elles, et qui n'aurait été visible de l'extérieur que comme leur aura de lumière, apparaît ensuite dans l'atmosphère cosmique, dans les processus de la lumière, si bien qu'il nous fait voir, dans les phénomènes lumineux, des mondes de pensées en train de mourir. Maintenant, dans ces processus de lumière, les ténèbres interviennent, et en elles, face à la lumière, s'exprime ce qui, du point de vue de l'âme et de l'esprit, peut être nommé la volonté ou encore, avec une teinte orientale : l'amour. De sorte que, lorsque nous tournons notre regard vers le monde, nous voyons d'un côté le monde lumineux, si je puis dire ; mais nous ne verrions pas ce monde, qui resterait toujours transparent à nos sens, si les ténèbres n'y étaient perceptibles. Dans ce qui imprègne ainsi le monde, sous forme de ténèbres, il nous faut chercher, au premier degré du monde de l'âme, ce qui vit en nous sous forme de volonté. Le monde extérieur peut être considéré comme un accord de lumière et de ténèbres. De même notre monde

intérieur, dans la mesure où il se déploie dans l'espace, peut être considéré comme une conjugaison de lumière et de ténèbres. Seulement, pour notre propre conscience, la lumière est pensée, représentation, et les ténèbres en nous sont volonté, qui se métamorphose en bonté, en amour, etc.

Voyez-vous, nous obtenons ainsi une conception du monde où ce qui est dans l'âme n'est pas seulement psychique, où ce qui est dehors, dans la nature, n'est pas seulement naturel : nous obtenons une conception du monde où ce qui est dehors, dans la nature, est le résultat de processus moraux antérieurs, où la lumière est constituée par des mondes de pensées en train de mourir. Il en découle ceci : lorsque nous portons nos pensées en nous, elles sont, en effet, quant à leur force provoquées par notre lointain passé. Mais ces pensées, nous les pénétrons continuellement, depuis le reste de notre organisme, de volonté. Ce que nous appelons pensées particulièrement pures, ce sont précisément des restes d'un lointain passé, imprégnés de volonté. Si bien que le penser pur également — je l'ai exprimé avec une énergie particulière dans la nouvelle édition de ma « Philosophie de la liberté »[32] — est traversé de volonté. Mais ce que nous portons ainsi en nous se prolonge vers de lointains futurs : et là, ce que nous portons en premier germe brillera dans les phénomènes du monde extérieur. Il y aura alors des êtres qui regarderont le monde, comme nous aujourd'hui, nous regardons le monde depuis la terre, et ces êtres diront : « Une nature nous entoure et brille pour nous. Pourquoi nous éclaire-t-elle ainsi ? Parce que, sur la terre, d'une

certaine façon, des actes ont été accomplis par des hommes. Ce que nous voyons autour de nous, c'est le déploiement des germes qu'ont portés les hommes terrestres. » Maintenant, nous sommes là, nous regardons la nature extérieure. Nous pouvons nous conduire en êtres secs, férus d'abstraction, analysant la lumière et ses manifestations à la manière des physiciens : froidement, en hommes de laboratoire ; il peut ressortir de ces travaux-là de belles choses de haut niveau, mais qui ne nous placent pas en face du monde au titre d'êtres humains à part entière. Face au monde extérieur, nous ne sommes pleinement humains que si nous pouvons ressentir la réalité qui transparaît dans les couleurs de l'aurore, dans le firmament bleu, dans la plante verte, dans le clapotis d'une vague — car la lumière n'est pas seulement la lumière perceptible à l'œil : j'emploie ici l'expression « lumière » à propos de toutes les perceptions sensorielles. Dans tout ce que nous percevons autour de nous, que voyons-nous ? Nous voyons un monde qui peut élever notre âme, qui se manifeste à elle comme le bien par excellence sans lequel nous ne pourrions sensément regarder dans un monde pourvu de sens. Nous ne sommes pas pleinement hommes si nous nous tenons face au monde et que nous l'analysons comme des physiciens. Nous devenons des hommes dignes de ce nom à partir du moment où nous nous disons : Ce qui brille et résonne là, c'est le dernier écho de ce que des êtres, dans des temps infiniment reculés, ont forgé en leur âme ; nous devons leur être reconnaissants. Alors, nous ne regardons pas le monde en physiciens desséchés, mais nous le contemplons, emplis de grati-

tude envers ces entités qui, il y a des millions d'années — disons : à l'époque de l'ancien Saturne, ont vécu en tant qu'êtres humains, de même que nous, à présent, nous vivons en tant qu'êtres humains, et qui ont pensé et ressenti de telle sorte que nous avons, aujourd'hui, ce monde magnifique qui nous entoure. C'est une conséquence importante d'une conception du monde saturée de réalité que de nous conduire à regarder le monde non pas seulement de façon neutre et sèche, mais d'un cœur empli de gratitude envers ces êtres qui, dans un passé incommensurable, par leur penser et leurs actes, ont œuvré à l'apparition de ce monde qui nous entoure et nous élève. Représentons-nous cela avec une intensité suffisante, emplissons-nous ainsi d'un sentiment d'obligation et de gratitude envers ces ancêtres humains éloignés qui ont fait pour nous ce monde qui nous environne. Emplissons-nous de cette pensée, et allons jusqu'à nous dire : il nous faut ordonner nos pensées et nos sentiments selon un idéal moral pressenti, afin que les êtres qui viendront après nous puissent voir un monde qui les emplisse à notre égard de la même gratitude que celle que nous éprouvons envers nos ancêtres éloignés, qui agissent aujourd'hui, autour de nous, littéralement, comme esprits lumineux. Nous voyons aujourd'hui un monde lumineux ; il y a des millions d'années, ce monde-là était un monde moral. Nous portons en nous un monde moral ; dans des millions d'années, ce monde-là sera un monde lumineux.

Voyez-vous, cette façon-là de ressentir l'univers découle d'une conception du monde globale. Une conception du monde parcellaire conduit

certes à toutes sortes d'idées et de concepts, de théories sur le monde, mais elle ne comble pas l'homme en sa totalité, car elle ne nourrit point son ressentir. Il y a bien à cela un côté pratique, que l'homme actuel d'ailleurs discerne à peine. Mais celui qui regarde le monde d'aujourd'hui en toute honnêteté sait qu'il n'a pas le droit de le laisser partir à la ruine ; il voudrait voir une école et une université de l'avenir dont les hommes franchissent le seuil à huit heures du matin autrement qu'avec une indifférence indolente, la même qui marque leur sortie à onze heures, midi ou une heure, doublée tout au plus d'un brin de fierté pour ce qu'ils ont appris — à supposer qu'ils aient appris quelque chose. Non, on peut avoir la perspective de sorties de onze heures, midi ou une heure où les étudiants quittent les salles de cours emplis de sentiments à dimensions universelles, parce que, à côté du savoir concernant ce monde en devenir, on a déposé en leur âme un sentiment de gratitude envers le passé infiniment éloigné où des êtres ont œuvré pour former la nature qui nous entoure, et le sentiment de l'immense responsabilité que nous portons quant aux impulsions morales qui vivent en nous, puisqu'elles deviendront plus tard des mondes manifestés. C'est un acte de foi que dire aux gens : la nébuleuse originelle est une réalité, le conglomérat futur est une réalité, et entre les deux, les êtres nourrissent des illusions morales semblables à de l'écume. L'acte de foi ne comporte pas cette dernière assertion, mais le devrait, s'il était conséquent. N'y a-t-il pas une différence essentielle à dire plutôt : la compensation est aussi un fait de nature ; tes pensées deviennent

lumière extérieure, l'ordre moral du monde se manifeste au dehors. Ce qui est ordre moral du monde à une époque donnée devient ordre physique du monde à une autre époque, et ce qui est ordre physique du monde à une époque donnée fut, à une autre époque, ordre du monde moral. Tout ce qui est de nature morale est destiné à paraître dans une forme physique. L'homme qui regarde spirituellement la nature a-t-il besoin d'une preuve supplémentaire pour affirmer la réalité d'une ordonnance morale du monde ? Non, la nature qui se révèle au regard de l'esprit porte en elle la justification de l'ordre moral du monde. On accède à cette image si l'on considère l'homme dans sa pleine humanité.

Partons d'un phénomène que nous vivons tous les jours. Nous savons que l'endormissement et le réveil reposent sur le fait que l'homme, dans son Je et son corps astral, se détache du corps physique et du corps éthérique. Que signifie cela par rapport au cosmos ? Représentons-nous les corps physique, éthérique, astral et le Je liés à l'état de veille. Représentons-nous-les ensuite séparés à l'état de sommeil. Quelle est la différence cosmique entre les deux ? Voyez-vous, dans l'état de sommeil, vous faites l'expérience de la lumière. Et ce faisant, vous saisissez le monde mourant constitué des anciennes pensées. Cette expérience vous rend sensibles à l'élément spirituel qui se prolonge vers l'avenir. Ce n'est encore pour l'homme actuel qu'une sourde perception, mais cela ne change rien. L'essentiel à présent pour nous, c'est que, dans cet état, nous soyons sensibles à la lumière.

Quand nous plongeons dans le corps, notre

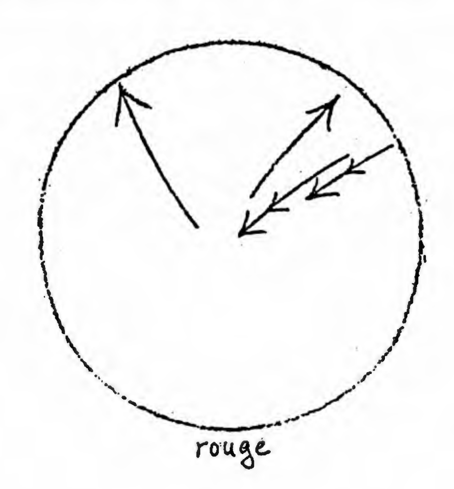
âme devient sensible — pas à la manière d'une balance qui est sensible au poids, mais intérieurement — non plus à la lumière, mais à l'obscurité. Cette obscurité qui s'oppose à la lumière n'est pas quelque chose de purement négatif : dans le sommeil, nous étions sensibles à la lumière ; en nous éveillant, nous devenons sensibles à la pesanteur. Nous ne sommes point des balances, nous ne pesons point nos corps. Mais, en plongeant en eux, nous devenons intérieurement, par notre âme, sensibles à la pesanteur. Ne soyez point surpris du caractère tout d'abord fort imprécis de cette expression. Par rapport aux véritables expériences que fait l'âme, la conscience ordinaire dort pendant la veille, tout autant qu'elle dort pendant le sommeil. Pendant le sommeil, l'homme, avec la conscience normale actuelle, ne perçoit pas qu'il vit dans la lumière. A l'état de veille, il ne perçoit pas qu'il vit dans la pesanteur. Mais il en est bien ainsi : l'expérience fondamentale de l'homme qui dort, c'est la vie au sein de la lumière. Dans son sommeil, son âme n'est pas réceptive à la pesanteur, à la réalité de la pesanteur. La pesanteur lui est pour ainsi dire retirée. Il vit dans la lumière légère. Il ne sait rien de la pesanteur. Il découvre la pesanteur d'abord intérieurement, et sous le seuil de la conscience. Ceci se révèle immédiatement à l'Imagination : il découvre la pesanteur du fait qu'il plonge dans son corps.

La recherche de science spirituelle découvre cela de la manière suivante. Quand vous avez atteint le niveau de l'Imagination, vous pouvez observer le corps éthérique d'une plante. Vous ferez alors cette expérience intérieure : ce corps

éthérique de la plante vous tire sans cesse vers le haut, il n'a pas de pesanteur. Mais si vous observez le corps éthérique d'un être humain, vous y trouvez de la pesanteur, perceptible à la représentation imaginative. Vous avez simplement ce sentiment : il est lourd. On en vient ainsi à découvrir que le corps éthérique de l'être humain — par exemple —, lorsqu'il est habité par l'âme, confère à cette âme la pesanteur. C'est un phénomène suprasensible primordial. Dans le sommeil, l'âme vit dans la lumière, donc dans la légèreté. A l'état de veille, l'âme vit dans la pesanteur. Le corps est lourd. Cette force se transmet à l'âme. L'âme vit dans la pesanteur. Et de ce fait-là, quelque chose passe dans la conscience. Pensez au moment du réveil, en quoi consiste-t-il ? Quand vous dormez, vous êtes étendu dans votre lit, vous ne bougez point, la volonté est paralysée. Les représentations aussi, d'ailleurs, mais c'est à cause de cette volonté paralysée, qui ne pénètre pas dans son propre corps, qui ne se sert pas des sens. Cette paralysie de la volonté est donc le fait primordial. Qu'est-ce donc qui réanime la volonté ? Le fait que l'âme, par le biais du corps, sente la pesanteur. Cette vie commune avec l'âme provoque, dans l'homme terrestre, le processus de la volonté. Et la volonté de l'homme s'éteint quand l'homme est dans la lumière.

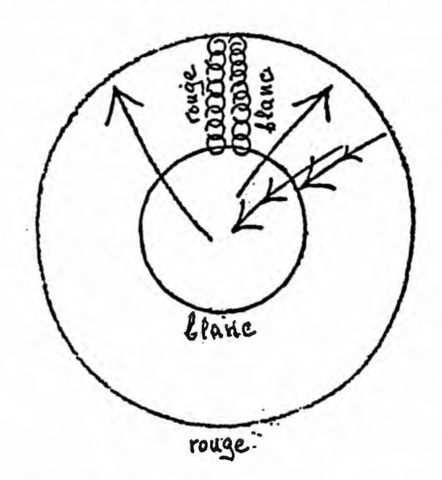
Ainsi voyons-nous les deux forces cosmiques, lumière et pesanteur, comme les grands antagonistes dans le cosmos. En fait, lumière et pesanteur constituent une polarité cosmique. Représentez-vous la planète : la pesanteur attire vers le centre, la lumière exerce une action centrifuge en direction du cosmos (flèches). On s'ima-

gine que la lumière est au repos. En vérité, elle est centrifuge par rapport à la planète. Celui qui, comme Newton, pense que la pesanteur est une force d'attraction, pense d'une façon éminemment matérialiste, car il imagine un démon ou quelque chose d'analogue assis dans la terre, muni d'une corde invisible et tirant à lui la pierre. On parle d'une force de gravitation que personne ne peut mettre en évidence ailleurs que dans la représentation. Mais on en parle. Les gens ne peuvent pas rendre ce fait palpable, mais ils parlent, en disciples de Newton, de la gravitation. Dans la culture occidentale, il faudra un jour que tout phénomène puisse être représenté sur le plan sensible, d'une manière ou d'une autre. On pourrait dire aux gens : Admettons que vous donniez de la gravitation l'image d'une corde invisible ; alors vous vous devez au moins de représenter la lumière comme une fuite, une expansion. Pour celui qui veut rester davan-



tage dans la réalité, il suffit de comprendre l'opposition cosmique de la lumière et de la pesanteur.

Ce que je viens de dire est le fondement de mainte chose concernant l'être humain. En observant le phénomène quotidien de l'endormissement et du réveil, nous avons dit : quand l'homme s'endort, il quitte le champ de la pesanteur pour s'adonner à celui de la lumière. Là, s'il vit assez longtemps sans pesanteur, il éprouve l'intense nostalgie de se laisser reprendre par elle, et il retourne vers la pesanteur : il s'éveille. C'est une oscillation continuelle entre vie dans la lumière et vie dans la pesanteur, éveil et endormissement. Quiconque affinera sa sensibilité pourra faire de cela une expérience personnelle immédiate : la montée dans la lumière, depuis la pesanteur, et, au réveil, les retrouvailles avec cette pesanteur.



Maintenant, représentez-vous autre chose : entre la naissance et la mort, l'homme est un être

lié à la terre. Dans cet état en effet, son âme, quand elle a vécu un certain temps dans la lumière, éprouve à nouveau de la faim pour la pesanteur, revient à un état de pesanteur. Lorsque — nous en reparlerons — l'homme entre dans un état où cette faim de pesanteur n'est plus là, il va suivre de plus en plus la lumière, jusqu'à une certaine limite (dessin, rouge). Et quand il parvient aux confins de l'univers, il a épuisé tout ce que la pesanteur lui avait donné entre la naissance et la mort. Alors il éprouve à nouveau la nostalgie de la pesanteur, et il reprend le chemin d'une nouvelle incarnation (dessin, blanc). Dans ce temps entre la mort et une nouvelle naissance, au minuit de l'existence, surgit une sorte de faim de pesanteur. C'est d'abord le concept le plus universel pour décrire la nostalgie que l'homme éprouve, le désir de retourner vers une nouvelle vie terrestre. Sur le chemin du retour vers une nouvelle vie terrestre, il aura à traverser la sphère des corps célestes voisins. Ils agiront sur lui de diverses façons, qu'il emportera dans la vie physique où la conception le reconduira. Vous voyez donc que la question suivante a bien un sens : « Comment se trouvent les étoiles dans les sphères que l'homme traverse en revenant vers la terre ? » Car selon la manière dont il traverse ses sphères stellaires, sa nostalgie de la pesanteur terrestre prend des nuances différentes. Ce n'est pas seulement la terre qui rayonne une certaine pesanteur dont l'homme a la nostalgie : les autres corps célestes dont il traverse les sphères pour se rendre à sa nouvelle vie exercent sur lui leur pesanteur. L'homme qui revient peut se trouver ainsi dans

différentes situations qui permettent de dire ceci : cet homme qui va retrouver la terre éprouve à nouveau la nostalgie de vivre dans la pesanteur terrestre. Mais il traverse d'abord la sphère de Jupiter. La pesanteur qui émane de Jupiter a la propriété d'ajouter un élément de joie à cette nostalgie de la pesanteur terrestre. L'âme recevra donc une nuance de joie supplémentaire. L'homme franchit la sphère de Mars. Il a la nostalgie de la pesanteur terrestre, teintée d'un élément de joie. A cette âme, la pesanteur de Mars insuffle un élan d'activité pour retrouver la pesanteur terrestre, afin de mettre énergiquement à profit la prochaine vie physique entre la naissance et la mort. L'âme, à ce stade, porte en ses profondeurs inconscientes l'ardent désir de la pesanteur terrestre, et celui de mettre énergiquement à profit l'incarnation prochaine, si bien que cette joie de l'attente s'exprime avec intensité. L'homme franchit encore la sphère de Vénus. Porteuse de cette nostalgie empreinte de force et de joie, l'âme se pénètre ici d'amour envers les tâches qui vont lui incomber.

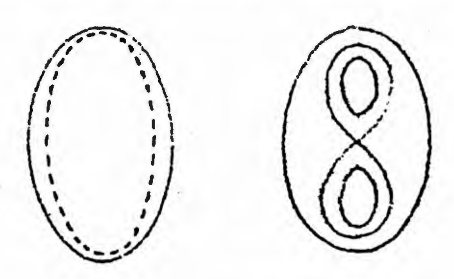
Vous voyez, nous parlons de différentes pesanteurs qui émanent des corps célestes, et nous les mettons en rapport avec ce qui peut vivre dans l'âme. En tournant nos regards vers l'espace, nous cherchons à parler en termes moraux de ce que nous voyons étendu physiquement dans l'espace. Si nous savons qu'un élément volontaire vit dans la pesanteur et que, d'autre part, la lumière est opposée à la volonté, nous pouvons dire : de la lumière est réfléchie par Mars, de la lumière est réfléchie par Jupiter, de la lumière est réfléchie par Vénus ; dans les forces de pesanteur vit simul-

tanément la modification par la lumière. Dans la lumière vivent des pensées cosmiques mourantes, dans les forces de pesanteur vivent des mondes en devenir sous forme de germes de volonté. Tout cela irradie les âmes qui se meuvent dans l'espace. Nous observons le monde de façon physique et, en même temps, nous le contemplons dans une perspective morale. L'aspect physique et l'aspect moral ne sont pas en situation de juxtaposition, cette description n'est due qu'à l'étroitesse de l'esprit humain, qui distingue d'un côté le physique et de l'autre le moral. Non, ce sont deux points de vue d'une seule et même réalité. Le monde qui devient un monde de lumière devient en même temps un monde de compensation, de compensation qui se révèle. Un ordre du monde empli de sens se manifeste à partir de l'ordre naturel du monde.

Il doit vous être clair que l'on ne parvient pas à cette conception du monde par une interprétation philosophique, mais en apprenant peu à peu à spiritualiser les concepts physiques par la science de l'esprit ; cette conception devient ainsi d'elle-même une conception morale. Et quand on apprend à voir, au travers du monde physique, le monde où cesse le physique et où commence le spirituel, on acquiert cette certitude : là est l'élément moral.

Voyez-vous, à partir de certaines représentations, il serait d'ores et déjà possible que des hommes transcrivent de façon savante, en leur âme, ce que je viens de dire. Je ne vous présente cela qu'en conclusion, bien que cela soit étranger à la manière de penser de la plupart d'entre vous. Vous avez donc cette ligne, qui n'est pas une

ellipse[33], qui s'en distingue par sa plus grande incurvation (dessin de gauche) — dans l'édifice du Goetheanum[5], vous trouvez souvent cette ligne. L'ellipse correspondrait au pointillé. Mais ce n'est qu'une forme particulière de cette ligne : si on en transforme l'équation mathématique, elle peut prendre l'aspect d'une lemniscate. C'est la même ligne. La première fois, je fais le tour et je ferme ; dans le second cas, avec certaines présuppositions, je ne remonte pas vers le point supérieur par le même chemin, mais je passe ici, puis je reviens, et ferme vers le bas. Mais cette même



ligne a encore une autre forme. Si je commence ici, je ne dois fermer qu'en apparence ; maintenant il me faut quitter le plan, l'espace, passer de l'autre côté, et je reviens. Et alors, il me faut à nouveau quitter l'espace, poursuivre ici la ligne, et fermer en bas. La ligne a simplement subi une modification. Ce ne sont pas deux lignes, ce n'en est qu'une seule, avec une seule équation mathématique. C'est une ligne unique, bien que, en la suivant, je sorte de l'espace. Si on va encore plus loin en ce sens, il y a encore une autre possibilité : je peux prendre cette lemniscate, et me la représenter étant pour moitié dans l'espace. En tour-

nant ici, je dois quitter l'espace. Je termine alors ainsi : voilà l'autre moitié, mais elle se trouve en dehors de l'espace habituel. Elle est là, pourtant. Si l'on cultivait ce genre de représentation, tout à fait admissible pour des mathématiciens, par exemple, — il leur suffirait de le vouloir —, on parviendrait à l'autre représentation : celle où il y a sortie de l'espace et retour dans l'espace. C'est quelque chose qui correspond à la réalité. Car, à chaque fois que vous vous proposez quelque chose, vous pensez votre projet ; avant de vouloir, vous sortez de l'espace, et quand vous bougez la main, vous rentrez dans l'espace. Entre temps, vous avez quitté l'espace, vous êtes de l'autre côté de l'espace.

Il faut absolument se représenter cet autre côté de l'espace. On parvient alors à la représentation de ce qui est réellement suprasensible, et avant tout, du monde moral dans sa réalité. La conception actuelle du monde peut difficilement s'en faire une représentation, parce que les gens veulent tout se représenter dans l'espace, avec des poids, des mesures et des nombres. En fait, en chaque point de l'espace, la réalité dépasse l'espace, puis y revient. Il y a des gens qui se représentent un système solaire, dans ce système, des comètes, et ils disent : « La comète apparaît, elle décrit une immense ellipse, puis elle revient, au bout d'un temps très long ». Pour beaucoup de comètes, cette affirmation n'est pas vraie. Les comètes apparaissent, sortent, disparaissent en poussière, mais se reconstituent de l'autre côté, et reviennent. Elles décrivent en fait des lignes qui ne reviennent pas du tout. Pourquoi ? Parce que les comètes sortent de l'espace et reviennent à un

tout autre endroit. Dans le cosmos, c'est quelque chose de tout à fait possible que les comètes sortent de l'espace pour se désagréger, puis reviennent à un autre endroit.

En poursuivant ces considérations demain, je ne vous importunerai plus avec les représentations que je viens d'exposer pendant les dix dernières minutes, car je sais qu'elles sortent du champ conceptuel d'un grand nombre d'entre vous. Mais je dois faire remarquer que cette science spirituelle que nous cultivons ici pourrait compter avec les représentations scientifiques les plus poussées, si l'occasion se présentait, c'est-à-dire s'il existait la possibilité de pénétrer vraiment d'esprit les sciences soi-disant exactes, qui en sont tant dépourvues. Cette possibilité, malheureusement, n'est pas présente ; des disciplines comme les mathématiques, particulièrement, sont pratiquées de la façon la moins spirituelle qui soit. C'est pourquoi la science de l'esprit, comme je le rappelais récemment dans une conférence publique à Bâle[34], est dans la nécessité provisoire — ce que lui reprochent beaucoup de personnes qui se disent érudites — de faire valoir ses assertions à un public cultivé mais non expert. Si les savants n'étaient pas si paresseux vis-à-vis des considérations spirituelles, la science de l'esprit n'en serait pas réduite à s'adresser uniquement à un public cultivé mais profane, car en fait, elle est en mesure de compter avec les représentations scientifiques les plus élaborées, elle sait les utiliser avec une très grande exactitude, parce qu'elle est consciente de sa responsabilité.

Les scientifiques ont un étrange comportement en cette matière. Il y a un savant[35] — sur lequel

j'ai déjà attiré l'attention en conférence publique — qui a visiblement entendu parler des cours universitaires donnés ici à Dornach. Auparavant, il avait entendu parler de l'école Waldorf[36], il a lu entre autres dans les « Nouvelles Waldorf » mon discours d'inauguration de l'école Waldorf (et encore un autre article). Dans ce discours, j'ai eu l'occasion de citer un pédagogue proche en esprit de ce savant. En un tel cas, les messieurs qui reprochent si souvent à l'Anthroposophie de conduire à la suggestion ou à l'autosuggestion sont immédiatement hypnotisés : « Je viens d'entendre citer quelqu'un qui partage mes opinions scientifiques. » Voilà de quoi capter l'attention de notre savant. Visiblement, il était accablé par tout le travail effectué dans les cours d'université de Dornach. C'est pourquoi il n'a pas pu s'empêcher d'écrire ce qui suit : « Pendant les cours universitaires des anthroposophes à Dornach, qui ont eu lieu à l'automne dernier, fut exprimé l'espoir d'insuffler à notre peuple, par les grandes et fortes idées émanant de ce lieu, une évolution et une vie nouvelles. Celui qui examine la valeur réelle des bases éthiques de ce mouvement ne peut pas partager cette espérance sans soumettre à critique lesdites bases. D'où ces lignes. »

Mais pourquoi donc « ces lignes » ont-elles été écrites ? Il faut donc soumettre à critique les cours faits à Dornach, examiner leur fondement éthique, car ils doivent être liés au périgée moral qu'évoque ce savant dans ses déclamations. Il commence en effet son article, intitulé « Doctrines éthiques erronées », ainsi : « A notre époque de périgée moral, tel que le peuple allemand n'en

a encore jamais connu, il est doublement urgent de défendre les grands jalons de la morale, édifiés par Kant et Herbart, afin qu'ils ne reculent point devant des tendances relativistes. La maxime du baron von Stein, disant qu'un peuple ne peut rester fort que par les vertus qui l'ont rendu grand, doit reprendre vie : cela compte parmi les premiers devoirs qui s'imposent face à la dissolution de tous les concepts moraux. »

Notre savant fait remonter cette dissolution des concepts moraux à la guerre et souligne ceci : « Il faut particulièrement regretter qu'un écrit du chef de file des anthroposophes en Allemagne, Dr. Rudolf Steiner, ait contribué à cette dissolution. D'autant plus qu'on ne saurait nier le caractère fondamentalement idéaliste de ce mouvement, qui vise à une forte intériorisation de l'individu » — cela, il l'a trouvé dans quelques articles des « Nouvelles Waldorf » —. « On trouve même dans son plan de triple articulation du corps social, commenté dans le N° 222 du journal « Der Tag », de saines pensées, fécondes pour le bien public. Mais dans son livre « la Philosophie de la liberté » (Berlin 1918), il formule sa prise de position individualiste d'une manière qui ne peut conduire qu'à la dissolution de la communauté sociale, et qui doit donc être combattue. »

Vous voyez : en 1918, « la Philosophie de la liberté » a été écrite à l'issue du périgée moral dû à la guerre ! Le brave homme ne s'est évidemment pas soucié de la « Philosophie de la liberté » pendant des décennies — alors qu'elle était déjà écrite —, il n'a lu que la dernière édition, celle de 1918, avec tellement de soin qu'il n'a pas vu l'âge de ce livre, ni remarqué qu'il date de l'époque où,

selon ses propres paroles, nous étions parvenus à la vue claire des sommets, où il n'était point encore question de périgée moral. Voilà quelle est la conscience d'un être chargé de former la jeunesse. Cet homme est non seulement professeur de philosophie, il est avant tout pédagogue. Il ne fait pas que dispenser un enseignement universitaire, il a également la tâche d'éduquer des enfants. Et il est lui-même si bien éduqué qu'il ressent « la Philosophie de la liberté » comme un écrit datant de 1918. Il peut donc aisément parler du but de cet ouvrage ! Considérez la situation : en 1893 paraît « la Philosophie de la liberté ». Les idées qu'elle contient naissent donc à ce moment-là. Quel sens ont alors ces paroles, qui constituent le centre de l'article : « Mais ces hommes libres que décrit Dr. Steiner ne sont plus des hommes. Bien qu'encore sur terre, ils sont déjà dans le monde des anges. C'est l'anthroposophie qui les y a aidés. »

Je vous en prie : en 1893 paraît donc « la Philosophie de la liberté », publiée dans le but d'offrir aux hommes une éthique que l'Anthroposophie leur rend accessible : « Ne serait-ce point un bienfait indicible que d'être transporté dans un tel univers, au milieu des inextricables situations de la vie terrestre ? A supposer qu'un petit nombre d'individus parviennent à se détacher de tout ce qui est humain en eux, et à pénétrer dans un mode d'existence plus pure qui permet à ceux qui sont véritablement libres de s'exprimer totalement, au-delà du bien et du mal — que reste-t-il à la large part de population qui est, elle, intimement mêlée aux détresses matérielles et aux soucis de la vie ? »

Vous voyez donc : d'après sa présentation, il semblerait que « la Philosophie de la liberté » ait paru à Berlin en 1918, et que l'Anthroposophie ait la mission de former des hommes semblables à ceux que décrit la « Philosophie de la liberté » !

Voilà avec quelle délicatesse de conscience nos savants parlent aujourd'hui de ces choses. De même, un docteur en théologie[37] écrit qu'une statue du Christ, haute de neuf mètres, a été fabriquée ici, portant des traits lucifériens dans sa partie supérieure et des caractères animaux dans sa partie inférieure. Cette « statue du Christ » a en fait un visage idéal purement humain et, dans le bas, c'est encore une masse de bois : quelque chose d'inachevé. La description laisse supposer que ce docteur en théologie a constaté lui-même le fait, qu'il ne tient pas cela d'une tierce personne. Cela rappelle cette anecdote que j'ai racontée à Bâle lors d'une conférence publique : comment quelqu'un peut-il savoir, quand il rentre le soir à la maison, s'il est ivre ou non ; il se met au lit, pose un chapeau haut de forme devant lui sur sa couverture ; s'il n'en voit qu'un, c'est qu'il n'est point gris, s'il en voit deux, c'est qu'il est ivre. Il faut être au moins dans cet état pour voir la statue du Christ que nous faisons ici comme l'a vue ce docteur en théologie.

Par-delà ces attaques, on peut encore se demander : quel genre de théologiens, de chrétiens, d'éducateurs trouve-t-on là, avec un pareil sens de la vérité et de la véracité, quelle sorte de science peuvent-ils produire ? De nos jours, cette science-là pourtant est largement représentée dans les chaires d'enseignement, les livres, et c'est d'elle que vit l'humanité.

Parmi toutes ses autres tâches, la science de l'esprit a également celle-ci : purifier notre atmosphère spirituelle des vapeurs de fausseté et de mensonge, qui troublent non seulement la vie extérieure, mais peuvent être décelées jusque dans les profondeurs de chaque science particulière. Et de ces profondeurs ressort ensuite une force qui dévaste tant la vie sociale. Il faut avoir le courage d'éclairer ces choses d'une lumière juste. Mais pour cela, il faut d'abord ouvrir son cœur à une conception qui jette vraiment un pont entre l'ordonnance morale et l'ordonnance physique du monde, capable de voir dans le soleil resplendissant une concentration de mondes de pensées en train de mourir et, dans ce qui s'élève en bouillonnant des profondeurs de la terre, des germes de nature volontaire, qui imprégnent le monde, et qui perdureront, portant la vie vers l'avenir. Nous poursuivrons demain cet exposé.

SEPTIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 11 décembre 1920

Nous allons parler aujourd'hui de l'homme moral pour montrer demain comment l'élément moral qui vit dans l'âme humaine conduit dans le macrocosme. Il s'agit d'appréhender à leur juste valeur deux qualités humaines, si l'on veut parvenir à une appréciation pertinente de l'homme en tant qu'être moral doué d'âme.

L'homme est situé entre deux extrêmes, deux ordres en position polaire que lui révèle sa conscience : celui de la nature, celui du monde moral. Dans la conception du monde qui s'est installée dans les siècles derniers, puis vulgarisée, on ne peut pas construire de pont entre l'ordre naturel et l'ordre moral dans l'univers. Il faut considérer tout spécialement deux qualités humaines si l'on veut approcher les énigmes de la vie et du cosmos liées à cette opposition de la nature et de l'esprit, autrement dit de la nature et de l'ordonnance morale du monde. L'homme est livré à la nature, cela est indéniable ; son âme, donc aussi son être moral, se trouve dans une relation de dépendance par rapport à l'ordre naturel. Mais, s'il veut éprouver réellement son humanité, il est appelé à s'élever au-dessus de cet ordre naturel donné, à sentir qu'il appartient aussi à un ordre cosmique qui ne s'assimile pas entièrement à la nature. Seul le chemin de la science de l'esprit pourra conduire à une vision claire de ce fait-là. Indiquons d'abord une erreur

fondamentale qui barre aux hommes l'accès à la solution des énigmes cachées ici. Par tradition, les hommes croient qu'il suffit de chercher le rapport présent de l'esprit et de l'âme avec ce qui est physique-vivant en l'homme. On s'imagine qu'il y aurait l'entité physique de l'homme, et, à l'intérieur de cet être humain physique-vivant, sa partie psychique-spirituelle. On cherche donc le rapport entre les deux. La quête philosophique de



l'humanité est principalement tournée vers cette question : Quel rapport y a-t-il entre ce qui est psycho-spirituel d'une part, et ce qui est physique-vivant d'autre part ?

Vous savez que, dans la science de l'esprit, les questions les plus communes apparaissent sous un jour tout autre. Elle exige en effet que les questions soient posées autrement que sous leur forme triviale. Certaines théories se sont imposées au XIXe siècle, véhiculant l'idée qu'on ne pouvait pas trouver un élément psycho-spirituel à côté de l'élément physique-vivant : il fallait voir dans le premier une sorte de résultat du second. Pour les hommes qui se familiarisaient avec les grandes découvertes de la recherche scientifique, cette vision avait un aspect extrêmement séduisant. Il

suffit de considérer à quel point l'homme — dans sa vie entre la naissance et la mort — dépend de toute son organisation physique. Les tenants de la pensée matérialiste ont bien montré que le développement du corps extérieur, dès les premiers jours de la vie, entraîne le développement des facultés psycho-spirituelles, que, si l'être humain ne reçoit pas les soins corporels nécessaires, son âme et son esprit ne pourront évoluer, que l'homme, en vieillissant, par la décadence de ce qui est en lui physique-vivant, perd ses facultés psycho-spirituelles, qu'un homme blessé physiquement présente aussi des anormalités au niveau psycho-spirituel. Tout cela montre à quel point l'homme dépend de son organisme physique. Autre démonstration : l'homme absorbe certains poisons, qui ne peuvent avoir en lui qu'un effet chimique, mais provoquent toutefois en lui des effets psychiques pathologiques. Ou encore : on peut provoquer des paralysies psycho-spirituelles par des substances physiques administrées au corps, etc. Toutes ces claires données de la recherche physique extérieure prouvent que l'âme et l'esprit humains ne sont qu'une fonction de l'organisme physique vivant. Partant de cette hypothèse, certains chercheurs ont pu mettre en évidence des faits encore plus précis : un fonctionnement pathologique de la glande thyroïde exerce une influence sur les facultés psycho-spirituelles. Cela a conduit un savant comme *Gley*[38], par exemple, à affirmer que les plus hautes facultés humaines, celles de l'âme et de l'esprit, dépendaient finalement des processus chimiques qui se déroulent dans la glande thyroïde. Le récent développement de la pensée scientifique a éclairé ces

données sous un jour séduisant. Et, comme un nombre d'hommes grandissant a embrassé cette manière scientifique de penser, les concepts attachés à l'âme et à l'esprit ont perdu peu à peu leur ampleur. On a considéré de plus en plus cet élément psycho-spirituel comme n'ayant aucune signification en soi. C'est ainsi qu'est née une forte opposition au sein de notre monde civilisé : d'un côté se tiennent les adeptes de la pensée scientifique moderne, qui refusent toute allusion à un élément psycho-spirituel qui serait indépendant, et considèrent ce refus comme un progrès spirituel personnel (si toutefois ils souhaitent admettre un tel développement). De l'autre côté, il y a ceux qui veulent conserver leurs vieilles confessions religieuses, leurs anciennes représentations de l'âme et de l'esprit, d'un ordre cosmique divin et moral, mais qui ne peuvent maintenir ces antiques images qu'en demeurant étrangers aux visions de la pensée scientifique.

Nous avons donc d'un côté une part importante de la population, considérée par l'autre comme demeurée, ne voulant rien savoir des lois de l'ordre naturel et s'en tenant donc aux vieilles représentations religieuses. Un phénomène plus récent est encore apparu : la force de persuasion émanant des représentations scientifiques et qui fascinait une grande partie de l'humanité au milieu et au début du dernier tiers du XIXe siècle a décru peu à peu, même parmi les scientifiques. On est devenu plus tolérant pour ce qui vivait encore chez les hommes ignorants et demeurés, et que l'on avait autrefois condamné à disparaître. Mais cette attitude découle tout simplement de l'état de somnolence généralisé où se trouvent les

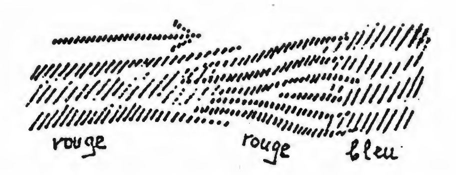
âmes modernes. Car il est absolument impossible d'avoir d'un côté l'ordre naturel omnipotent et, de l'autre, d'attribuer une quelconque réalité à un ordre moral et spirituel du monde. L'ordre naturel défini par la pensée moderne ne s'accommode point d'un ordre moral du monde. Seule une pensée molle peut juxtaposer la vision naturaliste et le contenu des différentes confessions religieuses d'autrefois. Les seuls êtres vraiment conséquents sont ceux qui ont affirmé, au milieu et dans les années cinquante, soixante du XIXe siècle, que l'homme était un être physique-vivant, que les manifestations de sa vie psycho-spirituelle découlaient des processus physiques, et qu'il fallait faire disparaître tout ce qui contredisait cette vision. En conférence publique à Bâle et en d'autres lieux, j'ai rappelé que certaines personnes[39] ont soutenu la nécessité de rejeter toute justification d'un ordre moral du monde : un criminel aurait tout autant le droit de vivre sa vie qu'un autre homme porteur de représentations soi-disant morales.

Voilà ce qu'ont soutenu les gens conséquents. Mais on n'a pas été capable de maintenir courageusement une telle position. La tension de l'esprit s'est relâchée, on s'est remis à somnoler, et le phénomène que j'ai décrit est apparu. Un autre groupe est, lui aussi, conséquent : il réunit les porteurs de la pensée teintée de jésuitisme au sein de l'Église catholique et dit : une science qui voudrait appréhender autre chose que des faits extérieurs n'a pas lieu d'être. Ils veulent imposer la foi en un ordre spirituel du monde par la force extérieure, de tout un tas de façons différentes.

Ces deux attitudes sont tout à fait insoutenables au regard de la future évolution de l'humanité.

Tout aussi caduc est l'héritage livré par les concepts confus d'autrefois et, avant tout, cette représentation qui fait de l'homme une entité physique vivante, porteuse d'une âme, et qui cherche comment cette âme se relie au corps, en ne considérant que le présent. En effet, si l'on ne fait pas intervenir le temps dans son observation, on ne peut aller très loin dans la compréhension de l'homme. Le schéma qui ne tient compte que du présent est tout à fait impossible. Seules les représentations suivantes conduiront aux concepts clairs qui permettront, comme nous le verrons, de jeter un pont entre la conception physique et la conception morale du monde.

Nous savons que l'homme, avant d'entrer dans l'existence physique terrestre, vit, entre la mort et une nouvelle naissance, dans un monde spirituel. Supposons que cette ligne représente le temps (flèche). Nous avons, entre la mort et une nou-



velle naissance, une vie spirituelle et psychique qui suit le courant du temps. Selon les faits que j'ai tenté de vous exposer hier, il se forme, au cours du temps où l'homme évolue sans corporéité physique, au cœur même de cette entité humaine psycho-spirituelle, ce qu'on peut appe-

ler le désir d'avoir une corporéité physique. Cette évolution devient peu à peu désir d'une corporéité physique (rouge). Si l'on parvient à saisir l'idée de métamorphose, on en arrive à ce fait : le désir passe effectivement dans la corporéité physique (bleu), si bien qu'en face de l'enfant, nous devons nous dire : ce qui nous apparaît en lui, c'est l'accomplissement du désir d'une corporéité physique, désir qui emplissait son âme et son esprit avant son arrivée dans l'existence physique. Il ne faut pas voir une dualité entre l'élément physique-vivant et l'élément psycho-spirituel. Il ne faut pas imaginer que ce dernier se glisse en quelque sorte dans le premier. Non : la constitution physique vivante est en fait une métamorphose de l'entité phycho-spirituelle.

Il s'ensuit évidemment de sérieuses difficultés pour la pensée scientifique moderne. Elle en reste aux données immédiates de l'expérience, qui voit le germe humain se développer dans le corps maternel, et croit que cet être humain se met à grandir, après la fécondation, simplement grâce aux forces du corps maternel. Mais il n'en est pas ainsi. Une telle interprétation se base sur un champ visuel très restreint. L'homme est en relation, en échange continuel avec le cosmos tout entier. Que diriez-vous si quelqu'un affirmait : « La quantité d'air que vous portez à un moment donné provient de votre corps. » Elle ne provient pas de votre corps, vous l'avez inspirée, elle est en vous parce que vous formez un tout avec l'ensemble du monde qui vous environne. Faute de percevoir le macrocosme entier à l'œuvre de façon périphérique dans le corps maternel, faute de percevoir cette communion de l'homme avec la tota-

lité du macrocosme, on croit que l'embryon grandit à partir des forces du corps maternel. Or, il est clair que ce germe humain provient du monde spirituel. Il utilise simplement le lieu où il trouve en quelque sorte une porte pour pénétrer dans le monde physique. Dans l'espace qui s'étend autour de nous, il n'y a nulle part, pour l'être humain qui a parcouru le chemin menant de la mort à une nouvelle naissance, de porte qui lui permettrait d'entrer dans le monde physique. Cette porte n'existe qu'à l'intérieur du corps humain lui-même. Et ce qui est à l'œuvre là, ce ne sont pas les forces du père et de la mère, ce sont des forces cosmiques qui cherchent à pénétrer dans le monde physique, à travers le corps maternel et après la fécondation, après avoir nourri un désir quand elles étaient un être psycho-spirituel.

Ainsi l'homme se métamorphose-t-il en un être physique, qui n'est que la forme extérieure d'une entité spirituelle. Les traits de l'enfant sont d'abord indifférenciés, la stature humaine émerge peu à peu de lui. Et c'est un tort de dire : Dans l'enfant, il y a quelque chose qui se développe. Il est seulement juste, à partir de cet enfant, de tourner notre regard vers les forces à l'œuvre avant la naissance, avant même la conception, et dont l'action continue de s'exprimer. Dans ce que nous observons chez l'enfant de jour en jour, de semaine en semaine, d'année en année, nous voyons l'effet d'une évolution passée, que l'être humain, sous une forme psycho-spirituelle, a accomplie avant sa naissance et avant sa conception. La seule attitude juste est la suivante. Nous observons un enfant ; nous regardons la constitution enfantine ; nous voyons en l'enfant se déve-

lopper certains caractères ; nous ne cherchons pas leur source à l'intérieur de l'enfant, d'où ils rayonnent, mais dans le temps prénatal : c'est de là que les rayons continuent d'agir. Le grand malheur de la conception du monde moderne, c'est qu'elle refuse cette perspective. Il s'agit d'introduire le paramètre « temps », de penser comme actif au présent quelque chose qui est passé. Et, en suivant le cours de la vie dans le temps (bleu à droite), nous métamorphosons peu à peu ce qui est de nature physique vivante en une réalité psycho-spirituelle (rouge, à droite). Quand nous



sommes devenus des hommes physiques, notre nature psycho-spirituelle s'est transformée en nature physique vivante, puis nous transformons à nouveau cette nature en la reconduisant à son état psycho-spirituel. Vous allez dire : « Oui, mais il y a quand même une difficulté ! » On pourrait à la rigueur comprendre que le physique vivant se métamorphose à nouveau en un élément psycho-spirituel si c'était une transformation progressive, si on voyait par exemple un homme de trente-cinq ans — âge où la nature physique est à son développement maximal — redevenir peu à peu spirituel, à tel point qu'à la fin de sa vie, la mort ne représente plus qu'un passage en douceur dans le monde spirituel. C'est bien ce qui se passe inté-

rieurement, mais pas extérieurement, car ici, l'apparence est trompeuse. Dans la moitié descendante de notre vie — les personnes d'un certain âge ici présentes voudront bien me concéder cette affirmation — il est vrai que nous traînons déjà notre corps comme quelque chose qui ne nous appartient plus entièrement. Nous devenons insensiblement des cadavres. Quand ce cadavre devient trop lourd pour nous, quand la pesanteur devient trop forte au moment du retour matinal de l'âme dans ce corps, c'est la mort. Seulement, si les sens sont dirigés vers l'apparence extérieure, on ne peut pas voir les transformations que subit l'être humain, et qui font de cette seconde moitié de la vie un lent processus de mort.

Il ne s'agit pas de prendre d'un côté ce qui est psycho-spirituel et de l'autre ce qui est physique-vivant. Il faut essayer de comprendre, en s'aidant du paramètre « temps », comment l'un se métamorphose en l'autre, et réciproquement. Ceci, bien que n'exprimant qu'extérieurement le cours du développement humain, est lié à deux qualités humaines importantes. Comment pouvons-nous nous métamorphoser progressivement, à partir d'un état psycho-spirituel, en un être physique-vivant, devenir cet être, nous unir à lui ? L'homme peut saisir cela s'il apprend à connaître la nature de la qualité morale de l'amour. Voici une vérité fondamentale : l'homme pénètre dans le monde physique grâce à l'amour, du fait qu'il s'écoule lui-même dans ce qui est de nature physique-vivante. Et grâce à quoi en ressort-il ? Il reprend possession de lui-même à partir de son état physique et corporel, il se métamorphose à nouveau, et la force qui lui donne cette possibilité n'est autre

que la liberté. C'est par la liberté que nous poursuivons notre développement, que nous traversons la mort. C'est l'amour cosmique qui nous fait naître, c'est la force de la liberté, que nous portons en nous, qui nous permet de franchir la porte de la mort pour retourner dans le monde psycho-spirituel. Quand nous éprouvons de l'amour dans le monde, cet amour est au fond l'écho de notre entité psycho-spirituelle telle qu'elle était avant notre naissance, avant notre conception. Et quand nous faisons acte de liberté dans notre existence entre la naissance et la mort, nous déployons prophétiquement une force spirituelle qui sera notre force principale lorsque nous aurons, par la mort, quitté notre corps.

D'un point de vue cosmique, qu'est-ce qu'un être libre ? Être libre, être capable de se remétamorphoser à partir de l'état physique-vivant en entité psycho-spirituelle, c'est au fond être capable de mourir. L'amour, lui, est la faculté de passer de l'état psycho-spirituel à un état physique-vivant. Pouvoir aimer, en langage cosmique, signifie pouvoir vivre.

Vous voyez ici que le fait de naître et celui de mourir peuvent être conçus comme des phénomènes absolument naturels — c'est le point de vue de la science — mais aussi comme des manifestations de l'amour et de la liberté. Et, quand nous faisons grandir l'amour en nous, à partir de notre volonté, que se passe-t-il en réalité sur le plan psycho-spirituel ? Nous créons en nous, à l'intérieur de notre peau, un reflet psycho-spirituel de ce qui constituait la substance de tout notre être avant notre conception : car alors, nous vivions dans le cosmos par la force de l'amour. Le

déploiement de l'amour comme vertu morale dans notre vie entre la naissance et la mort est une sorte de souvenir, porté par notre cœur et notre volonté, de cette vie cosmique. La vertu d'amour est la transposition microcosmique, affinée, de l'espace macrocosmique prénatal, et la conscience de notre liberté provient d'un potentiel spirituel que nous portons pendant notre vie terrestre et qui agira entièrement dans le cosmos quand nous aurons franchi la porte de la mort. Entre la naissance et la mort, nous faisons l'expérience de l'amour et de la liberté, échos humains de forces cosmiques ; car il n'est pas de naissance sans l'amour cosmique, et il n'est pas de mort sans la liberté cosmique. Depuis le triomphe des sciences de la nature, nous parlons de toutes sortes de forces : la lumière, la chaleur, l'électricité, etc. Mais nous ne parlons pas de ces forces naturelles, ou plutôt universelles, qui font par deux fois franchir à l'être humain le seuil de l'existence physique sensible. Regardez la physique, la chimie, la biologie, et considérez les descriptions qu'elles donnent des forces constitutives du monde : vous pourrez en retirer la compréhension de tout ce qui n'est point humain dans le monde, mais jamais celle de l'homme. Car son existence, outre l'électricité, la lumière, la chaleur, suppose la liberté et l'amour. Si l'on veut bien regarder l'homme sous ce jour-là, le comprendre, on parvient à des concepts sur la nature qui sont à la fois moraux et naturels. On ne voit plus flotter d'un côté l'ordre moral du monde sans lien aucun avec la nature et, de l'autre, l'ordre naturel sans lien avec la moralité.

Dans l'évolution de l'humanité, il s'est produit

quelque chose qu'une loi profonde certes régit, mais que l'humanité terrestre doit à l'avenir surmonter, si elle ne veut pas périr. L'humanité terrestre s'est développée à partir de la spiritualité qui a fleuri en Orient, qui, comme nous le savons, dépassait encore, à l'époque post-atlantéenne, tout ce qui parut plus tard dans les poèmes védiques ou la philosophie du Vedanta[40]. Mais c'était une vision qui ne considérait essentiellement qu'un ordre cosmique moral et spirituel. Cet ordre a connu son éclat et sa grandeur à des périodes révolues de l'évolution de l'humanité, mais, en Orient justement, il est ensuite entré en décadence. Il n'a pas été en mesure d'engendrer un ordre naturel.

Plus récemment, il s'est élaboré à l'Ouest la vision de l'ordre naturel du monde. Selon elle, le monde n'est constitué que des forces observables par les sens dans la nature extérieure. Elle ne peut parvenir à l'idée d'une ordonnance morale du monde. Nous l'avons déjà constaté sous de nombreux points de vue : la formidable opposition entre l'Est et l'Ouest consiste en ceci qu'à l'Est, l'humanité a des dispositions pour appréhender exclusivement l'âme et l'esprit, tandis qu'à l'Ouest, l'humanité s'est orientée vers une approche tout aussi exclusive du physique-vivant. Toutes les autres conceptions se rapportent à l'une ou à l'autre de ces deux-là. Habituellement, on ne se rend pas compte à quel point peut varier le sens d'un même concept d'un endroit de la terre à l'autre. Quand l'Occidental parle de l'homme qu'il observe, il décrit quelque chose qui est étranger à l'Oriental. Quand l'Oriental, lui, parle de l'homme, il parle de quelque chose qui

n'est même pas sur la terre : son âme se tourne exclusivement vers ce qui, au fond, n'est pas touché par la terre. Si on pouvait voir le monde à la manière des anciens Orientaux, on considérerait les naissances, et tout ce qui régit l'évolution de l'humanité, sans tenir aucun compte de l'existence physique sensible. L'homme n'y est considéré que comme un être d'âme et d'esprit, et il ne développe aucun sens de l'existence terrestre. Cela influence grandement tout ce que peut penser l'Oriental. Aujourd'hui règne la décadence. Mais dans les temps anciens, ce que l'Oriental pouvait penser de l'homme en tant qu'être social avait un réel poids.

Et que pense l'Occidental ? Prenons les penseurs occidentaux les plus éminents en matière sociale, par exemple *AdamSmith*[41]. La science de l'Occident, tout comme sa science sociale, ignore l'homme : elle ne saisit que le non-humain. Étudiez Adam Smith : dans son économie nationale, il ne parle pas de l'homme. Il parle d'un certain coin de terre, de ce qui y pousse, de ce qui s'y trouve, et encore d'un automate auquel il fait semer, récolter, etc. Voilà le lopin de terre, voilà l'automate (dessin) qui, partant de son automatisme, doit pouvoir user librement, et justement, de cette terre. Adam Smith parle de ces deux facteurs. La qualité principale de son automate est, d'après lui, la liberté économique, et le morceau de terre, il le nomme « propriété privée ». Telle est la cellule originelle de son organisation sociale : un lopin de propriété privée sur lequel œuvre un automate, indépendant des autres automates qui habitent d'autres lopins de propriété privée. Les concepts d'Adam Smith traitent de la terre tra-

vaillée, de la propriété privée et d'un automate économique doué de liberté économique. Voilà ses vrais concepts. S'il recontre un homme, ce n'est pas un être humain qu'il voit, mais il se dit : « Cela représente un bout de propriété privée et un automate économique, pourvu accessoirement d'une tête en haut, d'un tronc au milieu, et de membres, et à tout cela s'ajoute encore une espèce de fantôme. » Mais à ce fantôme-là, on ne réfléchit absolument pas, on n'en a d'ailleurs aucun concept. Cela apparaît simplement sur la propriété privée. Pour se mettre au travail, l'automate économique prend la forme extérieure d'un fantôme pourvu de tête, de tronc et de membres. Chez Adam Smith, vous ne trouvez nulle part le concept d'être humain. Vous avez beau chercher : il n'y a que le complexe propriété privée — automate économique. Vous trouverez ce qui est autour de l'homme, mais vous ne trouverez jamais l'homme. La dernière ombre de la liberté a été assignée à l'automate économique. On ne parle pas de la liberté humaine, de ce que l'imagination morale sature d'esprit pour combler pleinement l'être humain, car alors, il faudrait reprendre les termes de ma « Philosophie de la liberté », on parle simplement d'un rapport entre la propriété privée et un automate économique. Nous avons d'une part le résidu de la sagesse orientale, l'incapacité d'intégrer l'âme et l'esprit humains au monde physique, et d'autre part la faculté occidentale de voir la réalité du monde là où travaille un automate sur un coin de terre ; Sa Seigneurie a de grands biens, des forces extérieures qui amassent ces biens et les administrent. Sa Seigneurie a

là vraiment quelque chose. Mais ce qui déambule là, ce n'est qu'un fantôme humain.

Vous voyez ce qui doit être recherché : c'est l'homme en tant que tel. Il faut parvenir à porter en son âme une image vivante de l'être humain véritable. La science occidentale voit ainsi l'évolution du règne animal : animaux simples au départ, puis de plus en plus complexes, marchant à quatre pattes, puis voilà qu'ils se redressent, subitement verticaux au lieu d'être horizontaux : il s'agit alors d'un animal supérieur qu'on appelle « homme ». On ne connaît que cette série évolutive là, avec, comme élément supérieur de la chaîne animale, l'homme. Du côté des sciences de la nature, on ne prend donc pas l'être humain en considération. Du côté des sciences sociales, non plus. On ne s'intéresse là qu'à la propriété privée et à l'automate économique. L'être humain ne fait pas partie du champ d'observation social naturel. Et l'humanité moderne, fort singulièrement, ne remarque même pas qu'il n'y a là rien d'humain, absolument rien d'humain. C'est alors qu'apparaît un certain besoin. Les hommes vivent dans la vie sociale extérieure. Supposons qu'ils vivent selon la description d'Adam Smith — sa vision ne fait que traduire la tendance de la pensée d'un grand nombre d'hommes. Imaginez que les Occidentaux se mettent à observer leur existence sociale : en tant qu'hommes, *ils* ne sont pas là ! Il y a la propriété privée, il y a l'automate économique ; mais les êtres humains, eux, ne sont pas là. Comment peut-on extraire de ce concept-là d'homme quoi que ce soit qui se tienne au-delà de la naissance et de la mort ? On ne peut recevoir des données en ce sens qu'en faisant appel à une

autorité quelconque. Au fur et à mesure que fleurissaient de tels concepts, tout ce qui se rapportait à l'esprit fut placé sous une autorité. Si bien que les hommes éprouvent de l'antipathie lorsqu'il s'agit de penser l'esprit. La science prolétarienne moderne[42] a fait un pas de plus, et pris cela très au sérieux, disant : « Les bourgeois ont réfléchi sur l'être humain, mais l'ignorent totalement. Il n'y a que propriété privée et automate économique. Ne parlons donc pas de cette fanfreluche que serait l'homme particulier, parlons uniquement de forces économiques. Elles sont le véritable moteur de l'évolution. Prenons cette vision au sérieux ! Les autres ne sont pas vraiment sérieux ; toute la semaine, ils parlent comme s'il n'y avait que la propriété privée et la liberté économique de l'automate, et, le dimanche, ils écoutent des sermons sur l'âme immortelle. »

C'est un raisonnement qu'il faut saisir avec une attention concentrée. Car si l'on n'a pas le courage de regarder très attentivement ces choses, on ne peut avancer. Et il est compréhensible qu'à l'heure actuelle, maintes forces ne veuillent pas voir ces choses correctement éclairées. Il est en effet très désagréable de se voir démontrer que la science sociale, qui devrait penser des rapports d'harmonie entre les hommes, ignore tout de l'être humain, et ne parle que de propriété privée et de la liberté économique de l'automate économique.

J'ai tenté de vous montrer à quoi ressemble une méthode d'observation de la vie fondée sur le principe de métamorphose, et où mène une méthode qui ne veut rien savoir de ce principe-là. Demain, nous considérerons les raisons pro-

fondes qui empêchent les hommes d'approcher la conséquence macrocosmique d'une telle vision. Nous développerons demain la contre-image macrocosmique des faits présentés aujourd'hui et poursuivrons par l'étude des conséquences humaines de l'une et l'autre vision.

HUITIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 12 décembre 1920

Dans ces considérations, qui seront poursuivies vendredi prochain, je voudrais donner une image la plus vaste possible du rapport de l'homme avec l'univers entier, avec le cosmos physique et spirituel. Je voudrais aussi montrer comment on peut progressivement parvenir, par une approche fondée sur la science de l'esprit, à un véritable pont entre ordre naturel et ordre spirituel-moral. En intermède, je voudrais montrer aujourd'hui comment, même à l'échelle de l'humanité, on peut relier l'esprit aux données physiques, si l'on veut accéder à une vision globale de l'évolution humaine. Le même obstacle qui empêche de construire un pont, dans la cosmologie, entre le physique et le spirituel, empêche toutes les conceptions traditionnelles d'appréhender dans sa totalité ce qui est vraiment à l'œuvre dans l'évolution humaine. La science de l'esprit n'est pas une théorie ni une somme de représentations abstraites qui éclairent le problème de l'essence éternelle de l'homme ou celui des vies terrestres successives. Non, ce n'est pas ainsi que nous pouvons faire nôtre une science de l'esprit, car nous ferions preuve alors d'une incompréhension totale à son égard. Il faut nous représenter que la science spirituelle pénètre la vie. Ce qui, même dans le domaine de la science de l'esprit, doit être exposé effectivement sous forme abstraite, théorique, nous devons en faire l'applica-

tion, très concrètement, dans la vie. Je vais vous donner un exemple tiré d'investigations en matière de science de l'esprit : ce qui, dans un premier temps, n'est qu'un simple rapport de recherche doit pouvoir ensuite être vérifié dans la vie elle-même.

Voici le processus : celui qui fait des recherches dans le domaine de l'esprit découvre certaines relations. Il les exprime. Il les applique à la vie. Tout homme a la possibilité d'observer de l'extérieur le cours de la vie. L'observation de la vie, si elle est dépourvue de préjugés, confirme les données qui se dévoilent au regard de l'investigateur de l'esprit. Il devrait en être ainsi pour l'exemple que je vais vous exposer aujourd'hui.

L'approche actuelle de l'histoire est très fortement influencée par la manière scientifique de penser. Face à cette dernière, elle s'est peu à peu résignée à capituler, en quelque sorte : quand on considère le devenir historique de l'humanité, on cherche des effets, puis les causes qui les ont provoqués ; on transpose ainsi sur l'histoire une structure causale empruntée à celle des phénomènes naturels. Ce type d'explication, sous sa forme radicale, n'est encore le fait que d'historiens isolés, mais la tendance à aborder la recherche historique avec une démarche scientifique existe bel et bien.

Notamment quand on regarde la vie quotidienne dans son devenir, et que l'on replace l'individu dans le devenir général de l'humanité, de génération en génération, on en vient de plus en plus à considérer les choses de façon extérieure, sous l'éclairage d'une nécessité scientifique. Beaucoup aujourd'hui trouvent désolant,

mais en même temps nécessaire, de rapporter les qualités humaines à l'hérédité physique : l'homme tient de ses ascendants tel ou tel caractère extérieur, intérieur, physique ou psychique. C'est un discours usuel relatif à la vie quotidienne, et nous utilisons par extension en histoire le même raisonnement ; nous observons notre façon de vivre dans la génération présente, et nous cherchons comment elle découle des générations précédentes et ainsi de suite. On finit par assimiler le devenir historique à la succession des générations.

Prenons un endroit du globe quelconque, par exemple de l'Europe. On considère les caractères de ses habitants dans les dernières décennies. On remonte alors à des décennies antérieures, et cherche à rapporter les caractères des Allemands d'aujourd'hui, des Français d'aujourd'hui — tels qu'ils apparaissent à l'observation rationnelle — aux caractères des Allemands du XVIIIe siècle, des Français du XVIIIe siècle, etc. On suppose ainsi que l'évolution de l'humanité suit un courant linéaire, et on se contente de cela. Les hommes de science diraient : le besoin d'explication causale est satisfait si l'on peut rapporter les qualités psycho-spirituelles de certaines populations actuelles aux qualités psycho-spirituelles propres aux générations antérieures du même peuple ou de la même race, etc., c'est-à-dire si l'on peut trouver un rapport de cause à effet qui suit le déroulement linéaire du temps.

La conception du monde qui est apparue au cours des trois ou quatre siècles derniers a beau se prétendre religieuse et spiritualiste, dès qu'elle quitte ses abstractions, elle n'en lie pas moins

étroitement la vie psycho-spirituelle à la vie physique. Comment pourrait-elle donc envisager autre chose que la simple succession des générations dans le temps, liée par un rapport de cause à effet pour expliquer leur évolution ? C'est précisément là que les données de connaissance anthroposophique doivent être prises au sérieux : il ne faut pas considérer un homme ou un groupe d'hommes actuel comme simple porteur de caractères hérités des générations précédentes, il faut savoir que chaque individu abrite aussi une entité psycho-spirituelle qui a passé un certain temps dans le monde de l'âme et de l'esprit avant d'entrer dans le corps physique. En présence d'un être humain, nous devons donc nous dire ceci : nous voyons son corps ; ce dernier porte les caractères hérités de générations précédentes. Mais nous pouvons le regarder également en tant qu'être porteur d'une âme et d'un esprit : cette âme n'a tout d'abord rien à voir avec les générations immédiatement précédentes, ni d'ailleurs avec des générations encore plus reculées, elle était sur terre à une période fort lointaine, et ne s'est aucunement trouvée en rapport immédiat avec l'évolution terrestre qui a vu se succéder ces générations-là : en effet, elle se trouvait pendant ce temps-là dans le monde purement psycho-spirituel. C'est une vision très limitée que de considérer l'être humain uniquement par le biais des caractères hérités au cours des générations. C'est une approche illusoire du devenir humain et historique. On s'imagine que l'on comprend. Mais en réalité, on ne comprend rien du tout. On n'élabore que des théories sans fondement qui prétendent que les actes présents des hommes, leur

manière de vivre proviennent de telles ou telles qualités héritées. Mais si on voulait bien regarder les choses sans prévention aucune, on pourrait constater partout que ces qualités physiques qui soi-disant évoluent de génération en génération ne sauraient expliquer aucune situation actuelle, ni chez un individu, ni dans un peuple ou race donnés. Si l'on veut cerner la réalité, et non demeurer dans cette abstraction matérialiste peut-être, mais abstraction quand même — justement, cette abstraction matérialiste —, il faut expliquer une forme de vie actuelle non seulement par le courant héréditaire porté par le sang, mais aussi par les forces des âmes qui ont passé une longue période au sein du monde spirituel avant de descendre se réincarner dans ces corps.

Au cours des années passées, j'ai fréquemment évoqué ce sujet. J'ai montré[43] comment à notre époque, notamment à l'époque qui a précédé les événements catastrophiques, la population européenne en particulier comptait des hommes dont les âmes venaient des premiers siècles chrétiens. Mais le monde est complexe, et de telles données sont toujours partielles, il faut sans cesse les élargir pour s'approcher peu à peu d'une vision complète. Cela ne signifie pas que ces données anciennes doivent être corrigées. Elles demeurent exactes, mais ne concernent qu'un certain nombre d'hommes ; j'aimerais donc à présent apporter quelques éléments complémentaires.

Seule une petite partie de la population d'Europe centrale abrite des âmes ayant vécu aux premiers siècles chrétiens tels que nous nous les représentons d'après l'histoire courante. Les choses sont beaucoup plus compliquées. Il se

révèle à la recherche spirituelle quelque chose qui peut paraître paradoxal à maint égard ; mais cette recherche-là doit accéder à des faits à partir d'une contemplation réelle, d'une expérience suprasensible authentique. Les spéculations philosophiques ou autres à propos de ces choses ne mènent que d'erreur en erreur. Les faits d'expérience diffèrent souvent considérablement de nos représentations, l'investigateur spirituel est le premier à faire cette constatation, il est lui-même surpris des résultats auxquels il parvient — bien qu'il ne s'attende pas a priori à tel ou tel fait précis. Oui, il est surpris de ses résultats.

Pour vous exposer des résultats de ce genre, je voudrais orienter le regard de vos âmes vers cette population qui vivait en Amérique quand les Européens ont entrepris la conquête de ce continent. Vous savez que, de leur point de vue civilisé, ils tenaient ce peuple pour sauvage. Les Indiens d'Amérique sont peut-être sauvages par rapport à ce que l'Europe appelle la civilisation moderne, mais on trouve en eux des forces de l'âme non intellectuelles que l'homme soi-disant civilisé pourrait envier. Ces Indiens avaient en particulier une vision impressionnante des puissances cosmiques spirituelles. Ils vénéraient un Grand Esprit. Au moment de la conquête européenne, cette vie religieuse portait déjà des signes de décadence, mais conservait la trace de ce Grand Esprit vénéré dont les flots animent la création entière, et qui se ramifie dans les esprits élémentaires particuliers.

La population américaine vivait avec ces représentations religieuses panthéistes. Et surtout, elle était restée complètement à l'écart de l'évolution

européenne chrétienne et de ses fruits. Les âmes des Indiens étaient animées d'intenses sentiments panthéistes qui motivaient leurs actes. Ces âmes ne pouvaient demeurer qu'un temps relativement bref dans le domaine entre la mort et une nouvelle naissance. Leur vie intense, mais d'une simplicité extrême, n'avait pas besoin d'être ensuite longuement élaborée dans le monde spirituel : presque toutes les âmes des Indiens d'Amérique de l'époque des premières conquêtes, ainsi que des âmes plus jeunes encore sont déjà revenues, et vivent pour l'essentiel au sein de la population d'Europe occidentale.

Nous pouvons donc remonter le courant des générations jusqu'au Moyen Âge : nous trouverons les caractères physiques transmis par l'hérédité. Mais ce n'est pas là l'unique réalité. Rapporter les caractères des peuples actuels de l'Europe de l'Ouest, d'Europe centrale et d'une partie de l'Europe de l'Est à ceux des générations européennes antérieures est une illusion, une vision abstraite. Ces corps véhiculent bien le sang des ascendants, mais aussi — pour la plupart — les âmes venues de l'Ouest, des âmes qui avaient évolué sans recevoir aucune impulsion chrétienne, mais qui portaient presque uniquement des impulsions panthéistes. Ces hommes reçurent le christianisme de façon extérieure, dès les premières semaines de leur vie dans ce monde nouveau pour elles, par l'éducation. Car la culture extérieure, elle se transmet en ligne droite de génération en génération. Mais ce n'est pas le cas pour les impulsions intérieures de l'âme. Ils ont reçu de l'extérieur une forme qui nous paraît aujourd'hui souvent être l'unique réalité. Mais celui

qui peut observer ces hommes sans préjugé et apprécier leur caractère réel voit vivre en eux les forces que leurs âmes ont apportées de l'Ouest.

Je disais que les résultats de l'investigation spirituelle sont fort paradoxaux. On ne peut pas spéculer sur ces choses-là. Il faut en faire l'expérience en suivant les méthodes que j'ai souvent décrites et qui sont consignées dans mes différents ouvrages. Celui qui voudra bien les vérifier dans le monde extérieur trouvera que ce dernier devient explicable si on l'observe sous l'éclairage des données de telles connaissances.

Nous trouvons des hommes qui ont vécu en Europe à l'époque dite des grandes invasions, et qui ont participé aux migrations. Les âmes de ces peuples étaient semblables à celles qui ont accueilli le christianisme qui se répandait depuis le Sud vers le Nord, des âmes qui grandirent donc de façon tout extérieure dans une atmosphère chrétienne. Ces âmes qui ont accueilli le christianisme tel qu'il vivait en Europe aux premiers siècles de notre ère — ce qui était fort différent de sa façon de vivre actuelle — ne se réincarnèrent pas dans un peuple d'Europe centrale. Ces âmes avaient besoin de passer entre la mort et une nouvelle naissance un temps plus long que les âmes des Indiens d'Amérique. Mais ce sont des âmes qui ont accompli ici leur existence physique plus tôt que les âmes des derniers Indiens, ceux de l'époque des conquêtes. Nous ne nous pencherons pas sur le destin des premières âmes amérindiennes. Mais les âmes incarnées en Europe dans les premiers siècles chrétiens, quand le christianisme se répandait du Sud vers le Nord dans la culture européenne, elles, se réincarnèrent plutôt

vers l'Asie. Ce que je décris là est particulièrement net pour les temps qui ont vu approcher la terrible catastrophe de la deuxième décennie du XXe siècle. Pour la compréhension de notre actuelle civilisation terrestre, il est très important de savoir que ces âmes sont incarnées dans le peuple japonais ; des âmes donc qui ont vécu la christianisation de l'Europe, mais qui, à présent, grandissent sans plus jamais entendre parler du christianisme, qui portent dans leurs couches inconscientes la décadence orientale nuancée par leurs impulsions chrétiennes antérieures, qui portent tout ce qui se tourne contre l'Europe actuelle. C'est une résultante de la sagesse orientale totalement décadente — elle qui fut si grande — conjuguée aux impulsions du christianisme primitif tel qu'il se répandit en Europe du Sud vers le Nord parmi les populations barbares. Telle était la situation pour la plus grande partie de la population. Mais d'autres éléments rendent la chose encore plus complexe : dans cette population ainsi constituée — les âmes de la population américaine originelle, ainsi que celles de la population d'Europe centrale partirent, elles, vers l'Est — s'immiscèrent des corps isolés porteurs d'âmes qui vivaient, aux premiers siècles chrétiens, plutôt dans les régions méridionales.

Si nous regardons la civilisation actuelle, nous avons un grand nombre d'âmes qui, dans les siècles ayant précédé la fondation du christianisme, ont vécu en Asie ou au Proche-Orient. La sagesse orientale n'était bien sûr plus à son apogée, mais cette époque livra les matériaux avec lesquels se forgèrent les concepts et les idées qui ont appréhendé ensuite le mystère du Golgotha. Je parle

donc maintenant des âmes éloignées du mystère du Golgotha, mais porteuses d'une certaine sagesse qui se propagea ensuite vers l'Ouest et par laquelle a été compris, en Grèce et à Rome, le mystère du Golgotha.

Il nous faut toujours faire la distinction entre le mystère du Golgotha comme fait, et les différentes interprétations auxquelles il a donné lieu au cours des siècles. Car chaque époque peut interpréter ce fait d'une façon nouvelle, et il serait insensé d'identifier une doctrine quelconque qui prétendrait cerner le mystère du Golgotha avec le fait qu'il représente. Je vais illustrer cela par un exemple. Imaginez ici un homme particulièrement génial. Face à lui, un enfant, puis un homme médiocre, qui n'a aucun sens de la dimension véritable des choses — un petit-bourgeois en somme, un homme moyen, et enfin un homme qui a des dispositions géniales. Tous trois ont la même chose devant eux : la réalité de l'homme génial. L'enfant expliquera à sa façon ce que fait le génie. Le philistin trouvera, lui aussi, une explication, à la mesure de sa platitude, et l'homme aux dispositions géniales aura encore une autre explication. Tous trois ont affaire à la même réalité, mais leurs explications sont totalement différentes, et il n'est pas juste d'identifier l'une ou l'autre à la véritable réalité. Il ne faut pas non plus identifier les enseignements du christianisme primitif avec le christianisme en tant que fait. Les enseignements des premiers siècles chrétiens venaient de l'Orient. On a repris les doctrines de la sagesse orientale pour expliquer le mystère du Golgotha. L'Église a fait montre d'une tyrannie terrible en les considérant comme seules valables,

car elles ne sont rien d'autre que l'explication qu'en a donné une époque en fonction de ses conditions propres. D'autres époques peuvent fournir d'autres explications. Pour répondre aux exigences du temps présent, il nous faut donner une explication du mystère du Golgotha par la science de l'esprit.

Les enseignements des premiers siècles concernant l'impulsion du Christ ont été en réalité élaborés en Orient, et transmis non par la majorité de la population, mais par l'élite cultivée de l'époque qui, ce faisant, a plus ou moins éludé le centre du phénomène chrétien, le mystère du Golgotha. Les âmes qui ont vécu immédiatement avant le mystère du Golgotha, ou qui ont été les contemporaines de son déroulement, ces âmes orientales ont dû demeurer longtemps ensuite dans la sphère entre la mort et une nouvelle naissance, à cause des représentations extrêmement complexes que leur avait livrées la culture orientale décadente.

Ces âmes constitueront la future population américaine, le flot des conquérants venus d'Europe. La nuance matérialiste qui caractérise toute la civilisation américaine vient de ces âmes, qui étaient orientales à l'époque dont j'ai parlé, et qui plongent à présent dans une corporéité qui leur est étrangère avec des concepts décadents qui ne peuvent saisir la nature de cette corporéité : ils en ont donc une vue assez primitive, matérialiste. Pour s'être nourris dans leur vie terrestre précédente de fortes abstractions, ils demeurent maintenant plus ou moins étrangers à l'être humain et à son essence. Ils ne peuvent assumer pleinement cette incarnation présente, mais apportent de leur

vie précédente une religiosité à tendance sectaire, sans lien avec l'observation de la nature. Nous trouvons cela dans la façon dont Mrs *Eddy*[44] nie la matière, chez les scientistes, etc. Les productions du monde extérieur confirment ces faits : il suffit que nous fassions nos observations en toute objectivité.

Vous voyez, si l'on ajoute les données de la science spirituelle anthroposophique à celles, tout extérieures, de l'anthropologie, on parvient à une image de la véritable réalité. Mais il faut prendre au sérieux ce que cette science de l'esprit peut nous donner. La notion de vies successives n'est tout d'abord qu'une théorie dont il ne faut pas se contenter. Il faut observer la réalité extérieure à la lumière de ces données, elles pourront alors porter progressivement leurs justes fruits dans la vie sociale et pratique. Les hommes qui s'agrippent à une conception du monde qui ne tient compte que de l'ordre naturel extérieur, que de l'hérédité physique au sein de l'humanité, à la manière des anthropologues, se tiendront devant des énigmes de plus en plus nombreuses. On peut tenter, un certain temps, de les résoudre de façon illusoire, croire que l'on comprend le cours de l'humanité : ces illusions reposent sur des théories ingurgitées depuis la prime jeunesse et qui enchaînent le regard au courant héréditaire physique. Mais les hommes en viendront peu à peu à se dire : « Il y a des faits absolument indéniables qui ne sont pas explicables par la théorie anthropologique causale. » Il nous faut tenir compte du fait qu'une génération quelconque d'un peuple actuel quelconque comporte des âmes qui viennent d'ailleurs que des arrière-arrière-arrière-grands-pères de ce

peuple. Ce fait ne répond sans doute pas aux aspirations de l'égoïsme national, mais cet égoïsme-là est appelé de toutes façons à disparaître si l'humanité veut progresser. Une grande partie de la population européenne a reçu et transmet le sang de ses ancêtres médiévaux, certes, mais elle porte aussi des âmes amérindiennes, tandis que les âmes qui ont vécu ici en Europe — pour la plupart à l'époque d'Attila —, et qui ont alors rencontré le christianisme, sont actuellement incarnées en Asie et, de là, viennent à notre rencontre. Si l'on regarde sans préjugé, on peut observer cela jusque dans certaines âmes cultivées. Il ne faut pas toutefois devenir pédant et schématiser ces choses, comme c'est la tendance aujourd'hui. On ne pourrait pas alors atteindre des réalités de cet ordre. Mais si l'on veut se forger des concepts capables de saisir la réalité concrète, il faut partir des points de vue qui sont exposés ici. On trouvera alors différentes choses qui semblent paradoxales, mais qui sont quand même l'explication de cette réalité.

Par exemple, il est possible de percevoir ce parfum singulier dans les productions parfois coquettes de *Rabindranath Tagore*[45]. On peut littéralement toucher du doigt l'origine chrétienne de l'âme et l'origine orientale du corps, qui explique cette coquetterie tout orientale. Et cette chaleur bienfaisante qui se communique à l'âme — justement chez Rabindranath Tagore, et que ressent tout particulièrement l'Européen, elle émane d'une âme qui a baigné autrefois dans le christianisme, et qui n'est pas chrétienne dans l'incarnation présente du seul fait qu'elle vit dans une civilisation extérieure non chrétienne.

La sentence grecque « Connais-toi toi-même »[46] ne s'adresse pas qu'à l'homme individuel, n'exhorte pas à une triviale démarche introspective, elle s'adresse à l'humanité. Mais l'humanité trouve en général cette observation importune. Pourtant, notre civilisation ne pourra pas progresser, elle ne pourra que régresser, si nous n'attachons pas l'importance et la gravité nécessaires à la parole apollinienne « Connais-toi toi-même » qui est une exhortation adressée à l'humanité. Et elle dérange effectivement le confort routinier. Dans la conférence publique de Bâle, j'ai cité *Kurt Leese*[47] : pour des gens comme lui, la démarche de connaissance de l'homme qui veut aller plus loin que l'apparence de son nez, de sa bouche, de ses yeux, et prétend explorer aussi son âme, a quelque chose d'« agaçant », d'« irritant ». Mais une conception spirituelle du monde pourrait-elle vraiment pénétrer dans l'humanité, si nous nous contentions de parler par abstractions et avec grandiloquence de vies terrestres successives, d'une destinée qui se réalise à travers ces vies successives, et si nous reculions ensuite devant l'application pratique de ces données-là dans la vie, si nous ne voulions pas rechercher en l'homme autre chose que la couleur de ses cheveux ou la forme des sourcils et de son nez ? Si nous voulons vraiment qu'une conception spirituelle du monde se répande dans l'humanité, il faut inclure dans « l'étude » de l'être humain des impulsions psycho-spirituelles, en dépit de la difficulté, de l'inconfort que représente l'approche véritable de l'âme présente en l'homme — en nous-mêmes et dans les autres hommes. De même que nous regardons les caractères du nez, il nous

faut considérer aussi les qualités de l'âme : le progrès de l'humanité pour un proche avenir consistera à ne plus regarder simplement la forme extérieure du nez, mais à instituer entre les hommes des relations d'âme à âme, fondées sur une connaissance véritable de l'âme. Ce que l'on nomme question sociale est quelque chose de beaucoup plus profond que ne se l'imaginent la plupart des hommes. Cette question sociale demeure absolument inabordable aux hypothèses d'une anthropologie comme celle que je vous ai décrite hier à la fin de la conférence. Là, en effet, on exclut l'être humain en tant que tel, on ne parle que de la propriété privée qu'il gère et des automates au travail. La faculté d'une connaissance instinctive de l'âme ayant décliné, on a désappris à regarder l'être humain, et la vie sociale ne se joue plus qu'au niveau humain le plus extérieur. A cause de cela, les instincts les plus sauvages remontent en surface. L'humanité tomberait dans une vie régie par les instincts les plus sauvages si elle ne faisait pénétrer dans la vie humaine immédiate la réalité de l'âme et de l'esprit. Pour cela, nous devons absolument voir à côté de la causalité historique extérieure qui fait des descendants un simple reflet des ascendants physiques un autre élément constitutif de l'actuelle humanité : les âmes qui, en tant que telle ou telle entité psycho-spirituelle, ont vécu sur terre à telle ou telle époque. La civilisation présente est une conjugaison des qualités des âmes réincarnées avec les caractères physiques héréditaires.

La réaction courante contre une conception spirituelle du monde n'est pas le simple fait de la

pensée scientifique mécaniste et matérialiste et de son approche théorique des choses ; cette réaction a des causes beaucoup plus profondes. Elle se manifeste parce qu'on veut justement instaurer un ordre du monde qui ne tienne aucun compte de la réalité d'une âme et d'un esprit, et n'envisage que l'aspect physique, anthropologique, de la succession des générations. On veut établir une carte de l'Europe qui ne décrive que la configuration héréditaire des peuples, celle qui se transmet par le sang, et qui est portée par des impulsions chauvines, par l'égoïsme national. C'est la réaction sociale pratique contre l'entrée en vigueur d'une conception du monde qui prenne en considération l'âme et l'esprit. En acceptant les déclamations du wilsonisme[48], qui vont dans le sens d'une autogestion des peuples liés par le sang, l'Europe affirme en fait qu'elle rejette l'idée d'impulsions psycho-spirituelles. C'est une opposition à l'introduction de l'élément psycho-spirituel.

Ce n'est pas une critique, c'est une simple description des faits. Car ce qui se fait valoir là, c'est l'opposition raciste, sur le plan social, à la reconnaissance des forces spirituelles et psychiques. Mais si ces forces trouvent place dans les pensées des hommes, elles s'empareront aussi de la vie pratique pour la féconder. Et c'est une nécessité urgente pour les âmes des hommes du temps présent que d'intégrer à leur vie une réalité de nature psycho-spirituelle. Ceux qui commencent à comprendre quelle peut être l'importance pratique de la science spirituelle d'orientation anthroposophique, et l'application de ses idées dans des impulsions sociales vivantes, devraient, partout où ils le peuvent, s'opposer à toute démarche purement

anthropologique : cette démarche — prise au sens large — précipite le monde vers sa chute, nous le voyons bien. Il doit en être préservé par l'Anthroposophie.

Il y a aujourd'hui deux courants évolutifs dans l'humanité qui doivent se livrer mutuellement un dur combat : le courant anthropologique, qui passe aussi par les opérations politiques sous les formes les plus diverses, et le courant anthroposophique, qui, actuellement, est encore fort mal vu. On voit partout que l'homme actuel devra s'élever peu à peu à la capacité d'une prise d'initiative intérieure puissante : il est appelé en effet à prendre position pour l'un ou l'autre de ces courants. Ce genre de décision ne doit pas se prendre que dans la tour d'ivoire où s'élaborent théories et conceptions du monde : elle a pour vocation de transformer notre approche du monde, et d'être pratique. C'est là qu'on se met à regarder d'un mauvais œil celui qui, ayant considéré le monde dans une perspective anthroposophique, et avec une certaine hauteur de vue, n'en demeure pas là, mais considère que l'esprit a pour destination d'apprendre à dominer la matière, à plonger en elle : ce point de vue englobe finalement aussi la vie quotidienne. Je l'ai souvent dit : un réveil véritable de l'humanité est nécessaire, un réveil qui suscite en l'homme le courage intérieur de prendre des décisions. Cela est absolument indispensable pour l'humanité actuelle.

Sous ce rapport, il sommeille aujourd'hui dans les profondeurs de l'humanité dite civilisée des impulsions fort accablantes. Nous avons actuellement mainte occasion de constater à quel point tout ce qui exige de l'homme qu'il se décide inté-

rieurement pour quelque chose est refoulé. On n'a pas besoin de tomber dans le style « décret de parti » pour introduire dans la vie quotidienne ce qui doit y être introduit : la faculté de regarder d'un point de vue supérieur ce que l'on a immédiatement devant soi sera la marque distinctive de l'évolution future.

N'y a-t-il pas eu récemment encore un événement qui illustre brillamment l'état de sommeil où sont plongées les âmes du temps présent ? Depuis de nombreuses années, j'ai ouvertement montré comment l'amour de l'abstraction a conduit une grande partie de l'humanité à se rallier aux thèses de Wilson.

J'ai dit ce que cela signifiait pour notre époque. Nous avons donc vu récemment, chez un peuple — petit, certes, mais qui appartient tout de même à la civilisation —, que certaines décisions auraient dû être prises. Ce peuple se trouvait face à une personnalité, sans doute problématique sous maint aspect, mais qui aurait amené ce peuple à s'éveiller d'une certaine manière. Nous avons vu que, paradoxalement, cette personnalité a été éliminée et que le peuple a encore appelé à sa tête un homme qui est d'une nullité confirmée[49].

Ce sont là des faits très quotidiens, mais justement, comment peut-on admettre tranquillement qu'ils demeurent incompris : on ne voit pas qu'ils font figure de symptômes, on passe, le cœur froid, à côté d'eux, on ne voit pas qu'ils sont les symptômes du déclin de l'humanité, on ne perçoit pas l'urgente nécessité de susciter les forces qui permettront aux âmes humaines de s'éveiller. Il faudrait bien que l'humanité cultivée d'au-

jourd'hui se mette à accorder aux événements extérieurs de son temps une attention particulièrement vive, et prenne part à ce qui se joue là intérieurement.

Ce n'est pas la marque d'un grand esprit que passer avec indifférence à côté des événements, sans y voir les symptômes profonds qui révèlent où va le monde : car les événements extérieurs montrent quelles forces intérieures sont à l'œuvre. J'ai évoqué plus d'une fois la marche présente des forces ahrimaniennes à travers l'humanité. On peut voir, même extérieurement, cette avancée, si l'on ne s'aveugle pas avec des préjugés. Mais comment la vérité pourra-t-elle se faire jour si on passe avec indifférence, avec une conscience endormie, à côté des événements historiques qui rendent précisément la vérité tangible, tangible jusque sur le plan extérieur, si on prend note des événements comme on est habitué à le faire aujourd'hui ? La science de l'esprit ne veut certes pas prendre le caractère d'un parti ; mais elle doit éclairer la vie de façon réaliste. Il faut voir les forces ahrimaniennes que le monde oppose aujourd'hui à tout ce qui accorde la primauté à l'esprit. Il faut qu'en ces jours — qui s'étendent naturellement sur des années — une décision soit prise : les autorités ecclésiastiques qui, en 869, au huitième concile œcuménique universel, ont aboli l'esprit ont-elles raison ? Devons-nous en demeurer là ? Ou bien faut-il réintroduire l'esprit dans l'évolution de l'humanité ? Mais cela ne pourra pas se faire de façon vivante dans l'humanité si l'on se contente de simples considérations théoriques. Le lien avec l'esprit devra descendre jusque dans la vie pratique et la transformer.

NEUVIÈME CONFÉRENCE

Berne, 14 décembre 1920

Nous allons prendre aujourd'hui comme point de départ de nos considérations le cheminement de l'âme à travers les vies terrestres successives. De par vos études précédentes de l'Anthroposophie, vous en connaissez déjà les aspects extérieurs. Nous voulons parler aujourd'hui de certains points qui nécessitent un approfondissement.

Vous le savez : quand l'homme franchit la porte de la mort, il dépose tout d'abord son corps physique. Il emporte ce que nous appelons le Je, avec tout ce qu'il contient, puis ce que nous appelons le corps astral, et enfin le corps éthérique, ne conservant ce dernier que pour un temps limité. Ce temps-là est pour l'homme un temps de rétrospective sur la vie terrestre qui vient de s'écouler : elle paraît devant son âme, sous forme d'images. Ce temps s'achève par le rejet « vers le haut », aimerait-on dire, du corps éthérique, vers l'espace cosmique, tandis que le corps physique est rejeté vers le bas, vers la terre. Ensuite, l'homme se trouve avec son corps astral. Ce dernier porte encore l'écho de l'activité du corps éthérique, c'est-à-dire tout ce que le corps astral a vécu du fait de sa liaison avec le corps éthérique et le corps physique dans la dernière vie terrestre. Vous savez qu'il s'écoule alors une période notablement plus longue avant que ce corps astral ne soit rejeté à son tour.

Dans nos publications, j'ai souvent fait remarquer qu'il ne faut pas parler d'une dissolution totale du corps éthérique et du corps astral[50]. Voici ce qu'est en réalité cette dissolution : les forces que l'homme porte en lui sortent et se répandent dans l'univers. Le corps éthérique porte en lui d'une certaine façon les empreintes de tout ce que l'homme a vécu. J'aimerais décrire ces empreintes comme une somme de formes structurées. Cet ensemble s'étend de plus en plus, s'imprime en fait dans le cosmos. Les expériences qui constituèrent notre vie et se sont imprimées dans le corps éthérique continuent d'agir dans le cosmos en tant que forces. Nous transmettons au cosmos la manière dont nous nous sommes conduits envers le corps éthérique. Notre vie n'est pas sans signification pour l'univers. Les données de la science spirituelle anthroposophique apportent à l'homme un immense sentiment de responsabilité : il lui faut en effet penser que ce qu'il incorpore au corps éthérique par sa vie intellectuelle, par la vie de ses sentiments, par la vie de sa volonté, donc par sa moralité, se transmet au cosmos entier. Le cosmos recèle, si je puis m'exprimer ainsi, tous les comportements des hommes qui ont vécu dans les temps passés. La manière dont la conduite de notre vie façonne le corps éthérique devient une force indépendante qui s'accumule dans le macrocosme. Au fond, nous sommes cocréateurs du monde. Sachant cela, nous devons avoir ce sentiment de responsabilité que donne la conscience d'être cocréateur du monde. Il ne faut pas croire non plus que ce corps astral que nous portons se disperse ensuite dans l'univers, s'y dissout. Ce n'est pas le cas. Il se

communique, lui aussi, à l'univers, aux pures sphères d'âme et d'esprit de l'univers.

Et quand le Je s'est détaché de ce corps astral, quand la traversée du monde des âmes est achevée, ce que nous avons incorporé à notre corps astral se trouve extériorisé dans l'univers, et les chemins se séparent : le corps astral suit son propre chemin, et le Je s'engage aussi sur des voies qui lui sont propres. Mais on ne peut pas parler d'un anéantissement du corps astral. Au contraire, ce corps astral poursuit son développement, il va entrer en corrélation avec l'univers : nous avons en effet semé en lui les effets de certaines impulsions morales. Il en a reçu une stature particulière, et c'est sous cette forme qu'il se communique à l'univers, qu'il s'introduit en quelque sorte dans les sphères universelles de l'âme et de l'esprit. Il entre alors avec elles dans un rapport de réciprocité. On peut dire — sous une forme un peu imagée, mais qui correspond aux faits — que ce corps astral s'étend de plus en plus, mais jusqu'à une certaine limite. Il ne peut la franchir, et inverse alors son mouvement : il se rétracte. La rapidité ou la lenteur de ces mouvements dépend de ce que la vie a imprimé en lui. On peut donc dire : le corps astral se communique à l'univers ; il se heurte, si je puis dire, aux limites de notre cosmos psycho-spirituel, d'où il est renvoyé.

Le Je poursuit son chemin dans un monde essentiellement autre que celui du corps astral. Mais, comme je l'ai dit hier lors de ma conférence publique[51], il naît dans ce Je une sorte de désir, un désir tourné vers ce corps astral qui revient, transformé. Une relation se noue encore une fois

entre le corps astral métamorphosé et le Je. Cette relation provoque en l'homme certaines inclinations dans de multiples directions, tandis qu'il approche du moment où il va devoir retourner sur terre.

J'ai fait allusion à l'extension du corps astral dans l'univers, suivie de son retour, j'ai indiqué comment le Je le retrouve. Nous pouvons retrouver cela dans la forme extérieure de l'être humain, justement si nous le regardons dans sa totalité.

Nous devons nous représenter que l'homme reçoit sa forme terrestre, qu'il revêt à la naissance, de deux côtés différents. Le corps astral, dont je viens de décrire l'extension jusqu'aux limites de l'univers puis la contraction en retour, rencontre le Je. Pour employer une image, je dirais qu'il s'approche du Je sous la forme d'une sphère creuse qui va s'amenuisant ; il est apparenté au système planétaire. Sur le chemin entre la mort et une nouvelle naissance, outre la nostalgie de retrouver le corps astral, le Je en éprouve une autre, encore plus intense : elle est tournée cette fois vers un certain point de la terre, vers un peuple, une famille. D'un autre côté, le corps astral métamorphosé qui arrive de la périphérie se concentre et s'unit à ce que le Je est devenu après ce temps passé entre la mort et une nouvelle naissance, et qui se sent fortement attiré vers le monde terrestre, un peuple, une famille, etc. C'est à ce moment que l'être humain naît. Nous pouvons observer l'œuvre des forces de ce corps astral métamorphosé en regardant la surface extérieure du corps : tout ce qui est organisé à partir de notre peau en direction de l'intérieur, y compris les organes des sens, est une œuvre du macro-

cosme. Mais ce qui naît organiquement du fait de l'attirance du Je pour la terre à laquelle il se sent lié, provoque une organisation opposée, venant de l'intérieur : celle des os, des muscles, etc., dont le rayonnement, depuis l'intérieur, vient à la rencontre du rayonnement inverse en provenance de la peau et des organes des sens. Nous sommes organisés depuis le macrocosme en ce qui concerne notre corporéité extérieure, nous sommes organisés depuis la terre quant à ce qui flue à travers notre Je et croît, depuis l'intérieur, à la rencontre des forces formatrices de la peau et des organes des sens.

L'homme, en réalité, naît de l'univers. Le séjour dans le corps maternel offre, si je puis dire, à ces deux forces, celle qui est de nature macrocosmique et celle qui est de nature terrestre, l'occasion de se relier. L'homme n'est absolument pas un être qui grandit à partir d'un germe ponctuel, il se trouve au confluent de forces extérieures, non telluriques, non terrestres, maintenues par son corps astral métamorphosé, et de forces influencées par la terre qui montent à la rencontre du premier courant. Ce qui nous vient du cosmos et grandit en nous est en relation intime avec ce que nous appelons notre entendement, notre intellect, notre faculté de représentation. Cette faculté nous renvoie à notre vie terrestre antérieure : tout ce que nous avons imprimé à ce moment-là dans notre corps astral s'est étendu dans le cosmos, puis est revenu, et choisit comme principal organe notre tête, qui est formée essentiellement de l'extérieur comme un organe épidermique et sensoriel. Ainsi sommes-nous pourvus de la faculté de représentation. Tout le reste de

notre système épidermique-sensoriel n'est qu'une annexe de la tête. Notre système volontaire, lui, s'exprime dans ce qui est apparenté aux forces terrestres, parce que le Je humain qui va s'incarner se sent attiré par un point particulier de la terre. Nous pouvons donc dire : quand nous naissons une nouvelle fois, le ciel nous donne notre entendement, la terre notre volonté. Entre les deux, il y a la faculté de ressentir : elle n'est ni un don de la terre, ni un don du ciel. Elle repose sur une oscillation perpétuelle entre la terre et le ciel, elle a pour organe extérieur principal le système rythmique de l'homme, le système respiratoire, la circulation sanguine, etc. Entre l'organisation-tête, qui est pour l'essentiel le fruit de l'élaboration macrocosmique de notre corps astral antérieur, et l'organisation volontaire, qui nous vient de la terre, se tient donc la faculté de ressentir. C'est une véritable position médiane qu'occupe notre système rythmique, fondement de la vie de nos sentiments, cette vie que, sur un plan extérieur et visible, nous passons effectivement entre ciel et terre. Notre tête est plutôt une évocation de notre origine non terrestre ; notre volonté est intimement apparentée avec ce que nous recevons de la terre. Entre les deux se déroule la vie de nos sentiments, et, sur le plan de l'observation physique, la circulation de notre sang et notre respiration. Une observation de l'être humain qui ne tiendrait compte que de l'aspect psychique, ou que de l'aspect physique, serait incomplète. Elle doit être en mesure de percevoir la manière dont le corps et l'âme sont imbriqués.

Notre relation avec le macrocosme entier, qui a formé notre organisation-tête, nous renvoie à

notre passé ; tout ce qui est lié à notre intellect nous renvoie à notre propre passé. Mais notre conscience ordinaire ne nous permet pas de retrouver, à partir de cette donnée actuelle, la connaissance de nos vies terrestres antérieures.

Les disciples des anciens initiés de la sagesse orientale apprenaient tout d'abord à mettre leur vie rythmique en rapport avec leur vie représentative. Pour cette époque, l'accès à un stade supérieur du développement humain consistait tout naturellement à rendre conscient le processus respiratoire et, par suite, le processus circulatoire : on inspirait selon une méthode très précise qui permettait de porter à la conscience la respiration et la circulation. L'ancien Oriental en était capable, parce que son entité psycho-spirituelle n'était pas encore très fortement liée à son corps : ce n'est plus le cas chez l'homme actuel. Si l'on reprenait aujourd'hui cette ancienne méthode orientale pour parvenir à des connaissances supérieures, ce serait une sorte d'anachronisme pratique, qui conduirait à la ruine partielle ou totale du corps humain. En effet, on ferait ainsi une atteinte trop profonde à la santé du corps physique, parce que l'être humain, aujourd'hui, est lié plus intensément à son corps physique que ne l'était l'ancien disciple oriental.

Qu'obtenait donc celui qui se livrait, dans l'Inde ancienne, à de tels exercices ? Il faisait du processus de respiration quelque chose de conscient : donc, il inspirait consciemment. Il acquérait peu à peu la possibilité de suivre le phénomène qui se déroule quand l'air inspiré fait pression, si bien que, peu à peu, le liquide céphalo-rachidien, remontant le canal de la

moëlle épinière, vient en quelque sorte frapper contre le cerveau. Dans ce heurt du liquide céphalo-rachidien — qui monte à l'inspiration et reflue à l'expiration — contre les parties dures du cerveau, naissent les représentations. Cette genèse des représentations est un phénomène beaucoup plus complexe que ne se l'imagine la pensée matérialiste actuelle. On pense aujourd'hui — du moins on pensait récemment encore, on renonce à nouveau actuellement à des représentations très précises — en termes de circuits, de nerfs qui seraient à la base de l'activité représentative. C'est un non-sens. Ce qu'il faut considérer, c'est ce heurt continuel du liquide céphalo-rachidien contre le système nerveux, provoquant ensuite dans le système nerveux les processus qui sont à la base des forces du système nerveux. Le disciple oriental portait cela à sa conscience. Qu'apprenait-il en suivant consciemment tout ce processus ? Il apprenait que les forces constitutives de son cerveau ont leur origine dans des vies terrestres antérieures. Avec son système rythmique actuel, il ressentait, d'une certaine façon, sa vie terrestre antérieure : cela devenait pour lui une certitude, une évidence. Il percevait cette vie antérieure en rendant le processus respiratoire conscient. Aujourd'hui — je l'ai déjà dit au cours de la conférence publique —, pour parvenir à ces connaissances supérieures, il faut prendre d'autres voies qu'une méditation partant d'une maîtrise de la respiration ; il n'est plus permis à l'homme actuel d'utiliser cette méthode. Sa méditation doit reposer, au départ, sur des représentations : c'est donc un chemin inverse, mais qui, de ce fait, tient compte du lien plus intense qui unit

l'homme d'aujourd'hui avec son corps physique. En exerçant dans le plus grand calme sa faculté de représentation, l'homme découvre cette nuance du système rythmique de l'autre côté, du côté psycho-spirituel ; il découvre le processus de l'autre côté, non pas, comme l'ancien Indien, en pénétrant plus profondément dans son corps — il ne faut pas qu'il fasse cela, il est déjà plongé assez profondément dans ce corps —, mais en se libérant du niveau corporel, et en retrouvant dans les sphères psycho-spirituelles de son être le cosmos tout entier, qui lui révèle le lien de sa vie terrestre précédente avec la présente.

L'Anthroposophie ne livre pas d'indications abstraites, fanatiques : ses données reposent sur une connaissance pénétrante de l'organisation humaine, appréhendée de l'intérieur. [On ne peut approcher l'essence de l'homme][52] par un examen extérieur de l'organisme considéré comme un cadavre — même si l'on n'en fait pas un cadavre, on le regarde de toutes façons de l'extérieur — : il faut l'appréhender de l'intérieur, découvrir cet échange entre le système rythmique et le système neuro-sensoriel, et l'échange entre le système rythmique et le système métabolique — car le système rythmique frappe aussi contre le système métabolique en tant que tel, ils sont aussi en contact intime. Si nous découvrons cette jonction des systèmes rythmique et métabolique, nous acquérons la certitude de porter d'ores et déjà le germe de la vie terrestre future ; en effet, le métabolisme, considéré sous son aspect spirituel, contient les germes de la prochaine vie terrestre. Bien qu'il semble n'être que la partie inférieure de l'organisation humaine, pour cette vie terrestre, il

contient, du côté spirituel, les germes de la prochaine vie terrestre. On accède ainsi à une vision de l'homme dans sa totalité.

A cet égard, les hommes plongés dans la civilisation occidentale sont dans la même situation qu'un aveugle en face du monde de la couleur. Je voudrais attirer votre attention sur un fait qui semblera peut-être étrange à nombre d'entre vous : tout ce que nous recevons sous une forme mathématique, qui intervient dans les figures linéaires, angulaires, les tracés de verticales, d'horizontales, tout ce que nous mesurons, provient en réalité de notre être intérieur : c'en est le fondement. Dès que l'on apprend à voir le fondement de notre être intérieur, on ne s'exprime plus en termes kantiens, qui consistent à enfermer dans un terme impropre, mal compris, ce qui jaillit là en l'homme : on ne dit plus alors que les mathématiques sont une connaissance a priori[53]. « A priori » signifie que quelque chose est là d'emblée. Si l'on apprend à regarder intérieurement, on sait d'où l'on tient ces curieuses mathématiques : le corps astral a traversé les mathématiques de l'univers entier, et cela s'est à nouveau condensé, concentré. Nous faisons simplement émerger, dans notre âme, ce que nous avons vécu dans une incarnation précédente, qui a ensuite traversé tout l'univers et qui réapparaît dans la finesse des lignes mathématiques et géométriques. L'« a priori » exprime une vision du monde comparable à celle d'un aveugle face aux couleurs ! On devrait dire : ce que Kant qualifiait de connaissance « a priori » provient de nos incarnations précédentes ; ce sont des forces qui, après avoir traversé le macrocosme, réapparaissent,

sous une forme métamorphosée, dans cette incarnation-ci.

Je vous ai ainsi parlé de la loi à laquelle est soumis l'être humain dans sa globalité. Elle devient manifeste si l'on sait observer le cheminement de la vie à travers les existences terrestres successives. Notre époque est peu encline à prêter attention à de telles choses. La conception actuelle du monde ne dépasse pas le côté extérieur des choses. Je voudrais illustrer cela par un exemple.

Prenons un peuple vivant en un endroit quelconque du globe, et observons-le selon la méthode en vigueur aujourd'hui chez les historiens. Que faisons-nous alors ? Nous disons : voici la génération actuelle, une autre l'a précédée, et encore une autre, et ainsi de suite. Nous remontons ainsi le cours des siècles et parvenons au Moyen Âge. A partir de là, nous suivons le courant de l'hérédité par le sang à travers les générations, nous suivons tous les caractères extérieurs qu'il véhicule, et nous disons : ce qui vit dans ce peuple actuellement a son origine dans des phases antérieures d'évolution du même peuple.

C'est ainsi qu'on regarde l'histoire aujourd'hui. Un bon historien qui, de nos jours, veut remonter le plus loin possible dans l'histoire allemande, française ou anglaise, s'appuie sur les caractères physiques héréditaires transmis au cours des générations. Les discours qui s'ensuivent prétendent que les manifestations d'une génération actuelle, chez un peuple donné, s'expliquent à partir des expériences des générations antérieures du même peuple ; à partir donc de ce qui est hérité physiquement. Mais ce n'est qu'une

manière de penser matérialiste, appliquée à l'histoire. Si vous considérez les données de la science spirituelle anthroposophique non comme de simples théories, mais comme des faits applicables à la vie, à la lumière desquels on peut observer la vie, vous n'avez pas seulement à spéculer sur les vies terrestres successives, ni à penser, de façon isolée, que votre âme a traversé des vies terrestres antérieures et en traversera de futures : il vous faut regarder de ce même point de vue tout ce qui se passe dans le monde. Regardons une génération actuelle : nous pouvons, certes, la faire remonter par le sang, extérieurement, selon ses caractères physiques héréditaires, à des générations antérieures qui ont vécu sur le même sol, ou bien à des ancêtres venus d'une autre contrée que nous identifierons en suivant par exemple les courants des grandes invasions ; mais, ce faisant, nous ne quittons pas le domaine physique, matériel.

La réalité est autre. Si nous avons sous les yeux une génération actuelle, elle provient bien de ses ascendants, en ce qui concerne sa constitution physique ; mais les âmes qui vivent dans les individus n'ont pas forcément de lien avec ces ascendants-là. L'âme n'a pas participé sur terre à ce qui s'est passé au cours de nombreuses générations et que l'on trouve extérieurement dans la destinée des ascendants. Cette âme a vécu ces événements dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance, dans le monde psycho-spirituel.

N'est-ce pas, nous tournons les regards vers notre grand-père, notre arrière-grand-père, notre arrière-arrière-grand-père. Quand eux étaient en vie, nous n'étions pas encore nés, notre âme était

dans le monde spirituel. Notre corps a hérité quelque chose d'eux, mais nullement notre âme ! Pendant qu'ils étaient sur terre, elle a vécu dans un monde tout autre, et ses propres expériences n'ont rien à voir avec ce que notre corps a hérité de nos ancêtres. Quand la recherche spirituelle se tourne vers ces choses, elle obtient des résultats qui peuvent sembler paradoxaux pour une observation extérieure. Dès que l'on commence à spéculer, à « philosopher », sur les faits véritables de la vie, on n'aboutit qu'à des choses insensées, il faut vraiment comprendre cela ! Seule la contemplation directe peut rendre compte de faits exacts. Et l'investigateur de l'esprit est bien souvent surpris de ses résultats. Cette surprise à leur égard garantit en quelque sorte leur vérité, car s'il s'était fait auparavant des idées concernant l'objet de ses recherches, il n'en sentirait pas une confirmation si claire. Les choses diffèrent en général de ce que l'on souhaiterait qu'elles fussent : c'est à cela qu'on peut constater que, lorsqu'on pratique une recherche spirituelle authentique, on ne se meut point dans un domaine subjectif, mais dans un monde objectif.

Il s'impose ainsi certaines données concernant l'histoire de l'humanité ; j'y ai déjà fait allusion ; elles ne doivent point être corrigées, mais complétées, car il s'agit d'un domaine fort complexe. Voici ce que nous avons dit, et qui décrit un fait absolument exact — jusqu'à un certain degré : la population européenne compte par exemple de nombreuses personnalités qui, aux premiers siècles chrétiens, ont vécu dans le Sud, et sont actuellement incarnées en Europe, mais dans le Nord pour la plupart, cette fois ; c'est absolument

vrai. Mais cela ne concerne pas la majorité de la population. Il faut encore chercher ailleurs si l'on veut découvrir l'entière réalité. Lorsqu'elle étudie la majeure partie de la population d'Europe occidentale et centrale et jusqu'à la Russie, la recherche spirituelle est conduite vers l'époque où la population européenne rencontra en conquérante les indigènes d'Amérique. Cette population amérindienne avait de singulières qualités d'âme. On méconnaît en général cette sorte de qualités, qu'on qualifie simplement de barbares par rapport à sa culture « supérieure », si l'on n'est pas en mesure d'apprécier l'altérité de ses hommes qui ont été envahis puis exterminés après la découverte de l'Amérique, si on ne sait pas voir leurs qualités spécifiques et qu'on se contente de les toiser du haut de sa culture supérieure. Cette population primitive d'Amérique, cette population indienne, était animée par exemple de sentiments panthéistes fort singuliers. Elle vénérait un Grand Esprit dont le souffle parcourait tout le devenir. Les âmes étaient emplies de la foi en ce Grand Esprit. La nature des sentiments que nourrissaient ces hommes-là prédestinait leurs âmes à une existence relativement brève entre la mort et une nouvelle naissance. Mais le lien qu'elles avaient tissé avec leur terre et la nature qui les entourait, et le destin qu'elles eurent d'être exterminées, furent des facteurs prépondérants pour la vie entre la mort et une nouvelle naissance. Cela a eu pour conséquence — si paradoxal que cela puisse sembler, mais c'est un fait — que la majeure partie de la population d'Europe occidentale, d'Europe centrale, jusqu'à l'Est — pas toute la population, mais seulement une grande

partie, vraiment une grande partie, descend par le sang des ancêtres physiques du Moyen Âge, mais abrite les âmes qui ont vécu dans les corps des anciens Amérindiens. Cela est paradoxal, mais c'est bien le cas de la majeure partie de la population européenne ! Cette expérience vécue dans le sentiment envers le Grand Esprit entra en relation avec ce qui provient, en ligne droite, du devenir historique extérieur, et que l'on accueille en soi avec l'amour de la petite enfance, lorsqu'on imite de l'intérieur ce qui vient de l'extérieur. Ce que nous recevons est en grande partie reçu de l'extérieur, et entre en relation avec ce que l'âme apporte de ses incarnations antérieures. On ne peut pas comprendre la vie européenne si on la regarde unilatéralement sous le rapport des caractères héréditaires : cela n'a aucune réalité. Il faut savoir d'où viennent les âmes qui sont mêlées, pour interagir avec eux, aux caractères héréditaires qu'elles reçoivent. La réalité historique européenne actuelle résulte de la conjugaison des marques de vies antérieures imprimées dans les âmes avec un acquis héréditaire et éducatif — au sens large.

Ces populations comportent aussi des âmes qui ont vécu dans le Sud, au cours des premiers siècles chrétiens, et se sont réincarnées en Europe occidentale et orientale. Ce qui s'est joué dans la vie sociale et continue de se jouer toujours plus intensément à notre période actuellle de catastrophes montre la complexité de la réalité européenne. L'investigateur de l'esprit découvre que cette complexité vient du fait que des âmes amérindiennes réincarnées se lient aux caractères héréditaires des différentes nationalités.

En face de cela, il nous faut considérer une certaine population d'Europe que nous trouvons aux premiers siècles chrétiens, à l'époque dite — par l'histoire traditionnelle — des « grandes invasions ». Cette population d'Europe était barbare, elle a accueilli le christianisme venant du Sud, et elle lui a donné une tout autre forme que celle qui s'est élaborée en Grèce ou à Rome, aux tout premiers siècles de notre ère. Ces âmes de l'époque des grandes invasions et des siècles qui suivirent, outre leurs aptitudes originelles, étaient assez sensibles pour recevoir de très fortes impressions du christianisme qui se propageait depuis le Sud. Il faut savoir que cette population d'Europe qui a assimilé le christianisme à l'époque des grandes invasions faisait montre d'une complexion très particulière : il régnait dans cette population une forte tendance à modeler l'organisation physique de telle sorte que la conscience-du-Je s'y manifestât avec une particulière véhémence. Et voici que cette forte conscience-du-Je rencontra la vertu centrale du christianisme qui est celle du désintéressement. Il en résulta cette complexion particulière de ces âmes qui accueillirent donc le christianisme quelques siècles après son apparition. La majeure partie de la population européenne est présentement constituée d'âmes qui découvrent le christianisme de l'extérieur, par l'éducation, par le genre de sentiments que peut transmettre l'hérédité. Ces âmes-là, dans leur vie antérieure en Amérique, n'avaient absolument rien reçu du christianisme. Quand on a découvert que la plupart des âmes, dans leurs vies antérieures, n'ont fait aucune expérience du christianisme, mais qu'il est chez elles quelque chose d'acquis exté-

rieurement par l'éducation, qu'il est une tradition transmise de génération en génération, qu'il est issu de sentiments venant de l'hérédité, on est alors infiniment éclairé sur la nature du lien qui relie la population européenne actuelle au christianisme. En revanche, ceux qui ont découvert en Europe le christianisme à ses débuts, s'incarnent, à l'approche de notre époque, oui justement à présent, plutôt du côté de l'Est, de l'Asie. Ces âmes qui s'imprégnèrent autrefois profondément du christianisme reçoivent à présent ce qui survit encore des vieilles traditions orientales entrées en décadence. L'étude du peuple japonais à la lumière de la science spirituelle découvre, réincarnées en lui, des âmes typiques ayant vécu en Europe au temps des grandes invasions.

Sachant cela, nous pouvons mieux comprendre certaines personnalités marquantes. Regardons de ce point de vue la personnalité singulière de *Rabindranath Tagore* et tentons de le comprendre. Il a par hérédité tout ce que peut donner l'éducation orientale, indienne. Ce qu'il en a, cela lui a été apporté de l'extérieur par l'éducation, cela est venu à lui de l'extérieur. Et la nette décadence où se trouvent actuellement ces choses extérieures lui confère la coquetterie de son caractère. Rabindranath Tagore s'exprime d'une façon éminemment coquette. Il émane toutefois de cette expression-là, chez Tagore, une chaleur particulière à laquelle est sensible l'Européen : c'est que cette âme, dans une incarnation antérieure, s'est trouvée dans un peuple qui a vécu l'arrivée du christianisme et l'a accueilli.

Vous voyez, avec une conception de la vie qui est en réalité étrangère à la vie, on fait une obser-

vation du monde extérieur tout aussi abstraite que si on l'observe seulement d'un point de vue matériel. Que voit-on de l'humanité présente si l'on n'en connaît que son histoire par l'hérédité, par la parenté de sang, quand on ne sait pas tenir compte de ce qu'apportent les âmes d'une vie antérieure, et qui, avec l'hérédité extérieure, l'éducation extérieure, forme un tout ?

Ces âmes qui ont vécu en Europe centrale à l'époque des grandes invasions, de par toute leur configuration, et avant tout du fait qu'elles étaient intérieurement christifiées, étaient destinées à un séjour particulièrement long entre la mort et une nouvelle naissance, ce qui advint.

L'investigateur de l'esprit qui étudie le temps présent est ensuite conduit à l'époque du mystère du Golgotha, et aux temps qui l'ont immédiatement précédé ou suivi. En Asie, la population n'a rien accueilli du mystère du Golgotha. Mais la sagesse orientale, cette sagesse dévolue à l'Orient du fait de ses facultés contemplatives, livra les germes de la première compréhension du christianisme. Or le mystère du Golgotha est un fait en soi. Il peut être enfermé dans les concepts les plus variés des époques les plus diverses. Le monde gréco-romain a conçu le mystère du Golgotha aux premiers siècles avec l'instrument de la sagesse qui lui parvenait d'Orient. L'incarnation du Christ dans l'homme Jésus de Nazareth a donc été comprise aux premiers siècles avec les concepts de la sagesse orientale.

Les hommes qui furent en Asie les contemporains plus ou moins directs du mystère du Golgotha étaient doués d'une force formatrice plus diffuse, mais beaucoup plus vivante que celle que

vous trouvez actuellement en Orient. Ces hommes qui habitaient alors en Asie, du moins une grande partie, sont aujourd'hui largement incarnés dans la population américaine. Du fait de sa culture orientale particulièrement développée, cette partie de l'humanité avait à demeurer longuement entre la mort et une nouvelle naissance, si bien que nous trouvons là, au fond, des âmes vieilles. Elles viennent au monde en Amérique, dans des corps où elles ne se sentent pas bien — si je puis dire — et qu'elles préfèrent donc regarder de l'extérieur plutôt que de l'intérieur. C'est de là que vient leur inclination particulière à une vision purement extérieure de la vie. On découvre ainsi cette chose curieuse, paradoxale, que ces âmes qui ont vécu en Orient, qui n'ont pas reçu à ce moment-là le christianisme, mais avaient une culture spirituelle affinée, vivent maintenant dans des corps américains. On peut trouver ce fait mis en évidence dans un phénomène singulier qui concerne une partie de la population. L'Oriental était tourné vers le côté spirituel du monde. Quand ces âmes reviennent aujourd'hui en Amérique, elles cultivent encore cette inclination vers le monde spirituel, mais elle est devenue abstraite, elle a perdu sa vie intérieure. Cette expérience du monde spirituel était, dans des incarnations antérieures — à des époques lointaines — associée à une ignorance du monde physique : on ne le regardait pas. Et cette attitude réapparaît sous une forme décadente chez les disciples de la « Christian Science »[44] : la matière est niée, on ne veut pas la regarder. On a l'impression de pratiquer l'ancienne spiritualité — qui, elle, était vivante — sous une forme morte, une forme spiri-

tuellement à l'état de cadavre. Mais cela n'est qu'un aspect particulier. On peut voir en général dans la conception américaine que, les âmes n'étant pas pleinement dans leurs corps, elle veulent le saisir de l'extérieur. La psychologie américaine est ainsi caractérisée par le fait qu'on n'a aucun concept juste du Je. L'âme était plutôt habituée à se ressentir dans un monde supra-terrestre. L'entrée du Je dans un corps, qui a lieu maintenant à l'Ouest, n'est pas suffisamment élaborée. A cause de cela, on ne peut pas relier une pensée à une autre. On appelle cela « psychologie associative »[54]. L'homme y est le jouet des pensées, qui s'associent de la sorte. Là, curieusement apparaît une notion que des propos calomniateurs à notre égard ont reprise pour décrire notre enseignement concernant les vies terrestres successives : la notion de « migration des âmes ». Mais en ce qui concerne les vies terrestres successives, il n'est pas juste de parler chez nous de « migration des âmes », ce terme n'appartient qu'à nos détracteurs. Car la notion de vies terrestres successives recouvre une évolution de l'âme, elle est étrangère à ce que l'on nous reproche. C'est dans un autre sens qu'on pourrait parler de migrations des âmes, puisqu'en effet les âmes qui vivent à une époque donnée en un certain lieu de la terre ne reviennent pas, à l'époque suivante, au même endroit, mais se retrouvent dans un tout autre lieu. Ainsi trouve-t-on maintenant en Europe occidentale, centrale et orientale des âmes qui, aux premiers siècles chrétiens, étaient incarnées dans le Sud, et plus au Nord on trouve une population qui est pénétrée par les âmes qui habitèrent des corps amérindiens. En Asie, on

trouve les âmes qui ont vécu en Europe à l'époque des grandes invasions — mais aussi un peu avant et un peu après ; en Amérique, les âmes qui se trouvaient en Asie au moment de l'événement du mystère du Golgotha.

Nous sommes au seuil d'une époque qui verra grandir la nostalgie d'une compréhension totale de la réalité. Il règne aujourd'hui encore une forte opposition à cette connaissance profonde capable de pénétrer toute la réalité, et cette opposition ne s'exprime pas uniquement dans le domaine théorique, mais également dans celui de la vie extérieure. J'ai bien souvent parlé, et sous divers aspects, de cette maladie intellectuelle apparue au cours des années dernières : l'aveuglement provoqué par le wilsonisme. Il m'a fallu parler en termes très durs, même dans des conférences publiques, de cet aveuglement où le wilsonisme plonge une grande partie de l'humanité. Ces théories-là nous donnent, sous une forme abstraite, quelque chose qui est apparu progressivement au cours du XIX[e] siècle comme conséquence extérieure du matérialisme dans la pensée sociale : le principe des nationalités, cette lourde mise en valeur de la nationalité, dont on fait une réalité prépondérante, excluant d'autres réalités sociales. C'est une manière de s'opposer à l'âme et à l'esprit, car ce qui vit réellement au niveau psycho-spirituel ne se soucie point de la nationalité. La plupart des âmes qui vivent actuellement en Europe ont été autrefois en Amérique. Les âmes qui vivent aujourd'hui dans des corps japonais ne sont pas liées au passé des ancêtres japonais : elles viennent de l'époque des grandes invasions en Europe. Quant aux Américains, ils n'ont pas à

s'enorgueillir de leurs racines européennes : ce sont des âmes qui ont vécu en Asie au temps du mystère du Golgotha ; elles ont participé là à une culture qui ignorait encore le christianisme et, de ce fait, le reçoivent à présent par le biais de la tradition extérieure et de l'éducation extérieure. De ce côté-là, il y a également une forte opposition à une conception psycho-spirituelle du monde.

Le matérialisme n'est pas que dans les sciences, il imprègne la civilisation extérieure. Ce que l'on veut faire aujourd'hui de l'Europe, cette nouvelle carte d'Europe, est le fruit d'une impulsion matérialiste, d'une manière de sentir matérialiste. L'humanité ne s'éveillera qu'en ajoutant à ces impulsions nationalistes matérialistes, qui reposent sur une généalogie extérieure, une observation de la véritable histoire de la vie sociale : ainsi découvrira-t-on les âmes incarnées dans les corps actuels, et pour lesquelles les caractères de l'hérédité physique, et la culture spirituelle transmise par la tradition et acquise par l'éducation, ne sont qu'une enveloppe extérieure.

Mais le désir de dépasser ces considérations matérialistes vit déjà dans les profondeurs des âmes humaines. Naturellement, l'investigation spirituelle authentique livre des faits qui vont à l'encontre de ce qu'on a l'habitude de penser. Mais celui qui veut pénétrer du regard la vie actuelle et ses terribles tribulations comprendra beaucoup de choses s'il admet l'éclairage des résultats que lui livre l'investigateur de l'esprit au terme de sa recherche exacte et consciencieuse. L'homme est habitué à prendre pour monnaie comptante les informations transmises par les observatoires, par exemple : quand on a fait une

découverte astronomique quelque part, les hommes ne disent pas qu'ils admettent cela par la force d'une autorité quelconque. Ils ne sont pas conscients d'admettre cela par foi en une autorité, foi qui repose sur une conclusion du sain entendement : ce dernier considère qu'il n'est point absurde de transmettre les communications d'un observatoire astronomique particulier à l'ensemble du monde ; qu'il y a là un fondement raisonnable qui permet de ne point douter de la vérité de ce qui est porté là à la connaissance du grand public. On ne peut vraiment pas dire que, dans la vie, on admette les choses du simple fait d'une autorité quelconque. Mais on devrait penser cela également quand des investigateurs spirituels isolés annoncent, à la manière des astronomes isolés, les résultats de leurs recherches : ces résultats seront confirmés partout dans la vie si nous voulons bien faire usage du sain entendement humain dont nous disposons.

La science spirituelle anthroposophique resterait quelque chose de théorique, d'étranger à la vie si, précisément, elle ne pénétrait pas les différents domaines de cette vie humaine. L'influence que la science de l'esprit devrait avoir sur l'histoire, par exemple, ne consiste pas à produire une généalogie un peu plus approfondie, mais qui demeure une observation linéaire d'époque en époque ; il ne s'agit pas de cela ; les recherches spirituelles doivent venir compléter le matériel extérieur de l'histoire pragmatique, pour fournir une vision totale de la réalité. Dans les profondeurs inconscientes de la vie humaine se trouve aujourd'hui l'intense désir d'une appréhension de la vie conforme à la réalité. Or, dans la sphère

plus consciente de la vie humaine, quelque chose de tout aussi intense s'oppose encore à cela. Cette opposition cherche tous les prétextes possibles pour se justifier — en apparence du moins. Elle ne recule devant aucune calomnie. Je vous ai montré hier par un exemple que cette opposition ne se soucie nullement de véracité : elle ment, tout simplement ; ce qu'elle dit n'est objectivement pas vrai. Indépendamment du fait que ces attaques soient dirigées contre la science spirituelle anthroposophique, regardons seulement quel genre de qualités humaines se manifestent dans les écrits d'un homme qui a un grand « D » devant son nom, qui est Docteur en Théologie, et qui est imbibé de mensonge à ce point qu'il dit : « Quelqu'un m'a raconté qu'il a vu à Dornach une représentation du Christ qui porte dans sa partie supérieure des traits lucifériens et dans sa partie inférieure des caractères animaux » — alors qu'il s'agit d'une tête idéalisée, pratiquement achevée en haut, tandis que le bas n'est encore qu'un bloc de bois — et il y voit des caractères animaux ! Il y a là une telle bassesse morale, une telle absence du sentiment de la vérité, qu'on peut étendre cela à toute la science dont un tel homme est le porte-parole : car elle ne pourra guère briller par son sens de la vérité.

On peut remarquer d'autre part que des personnes qui ne veulent pas intégrer à leur pensée des concepts ouvrant l'entrée du domaine spirituel, mais qui s'en tiennent à une terminologie abstraite, utilisent de singulières méthodes lorsqu'elles veulent formuler quelque chose de positif. Prenons par exemple un homme qui a la prétention, à partir de coques conceptuelles vides, de

forger une conception du monde qui va jusqu'à impressionner certaines personnes : le comte *Hermann von Keyserling*[12]. Cherchons donc quelque chose de substantiel dans les coques conceptuelles vides et abstraites de Hermann Keyserling : on ne trouvera rien. C'est un homme dont les écrits sont largement connus, mais ils n'ont aucun contenu : on a beau chercher, on n'en trouvera pas. Il critique et blâme également la conception du monde anthroposophique. Ses phrases sans vie ne pourraient guère faire grande impression : quand il veut dire quelque chose de positif, il est donc obligé de mentir. Quiconque a suivi la publication de mes écrits sait fort bien que ma démarche a pris comme point de départ le goethéanisme, puisé aux écrits scientifiques de Goethe[55]. Ces travaux datent des années quatre-vingt du siècle dernier. Si j'ai étudié par la suite les thèses de Haeckel, elles n'ont en aucun cas constitué l'origine de ma démarche. Le comte Keyserling ment lorsqu'il prétend que toute ma méthode est inspirée de Haeckel : il n'en a pas trouvé le véritable point de départ. On peut trouver ainsi de nombreuses déclarations mensongères chez des écrivains connus du grand public. Si ces hommes veulent être positifs, il leur faut affirmer le contraire de la vérité, car autrement ils ne font qu'errer dans leur phraséologie creuse.

Si l'on voulait déterminer la nature de ce qui se dresse en face de la science spirituelle anthroposophique, on parviendrait dans des domaines peu réconfortants. Mais regardez la chose d'un autre côté. Cette Branche[56] fait partie des plus anciennes, voici de nombreuses années qu'elle a été fondée. L'évolution ici n'a guère été différente

d'autres lieux; il suffit de jeter un regard en arrière: cette science spirituelle anthroposophique s'est-elle approchée des hommes autrement que d'une façon prudente, touchant d'abord seulement ceux qui voulaient vraiment l'accepter? Elle ne s'est point imposée bruyamment. Elle s'est approchée tout d'abord de cercles restreints. Car ses tâches ne ressemblent point à celles que proposent les agitateurs extérieurs: les tâches qui incombent au mouvement de science spirituelle appartiennent à la sphère du monde spirituel. Et, que l'on ait peu ou beaucoup d'adhérents, l'on sait qu'il s'agit de devoirs spirituels, dont la terre bien sûr doit bénéficier, mais qui sont perçus avant tout dans le monde spirituel.

Regardez encore comment les choses évoluent. Il y a eu peu de moyens extérieurs pour propager la cause anthroposophique: seules des conférences publiques ont été organisées. Les gens peuvent venir les écouter, se sentir touchés de façon sympathique ou peu sympathique; dans ce dernier cas, ils peuvent suspendre leur participation. Il n'y a eu aucune agitation ostentatoire. On ne peut pas dire non plus que nous avons répandu nos livres par des méthodes particulièrement tapageuses; car nous avons fondé la maison d'édition « Philosophisch-Anthroposophischer Verlag », qui n'a pas choisi, pour accéder à la population du monde civilisé, le chemin habituel qui mène aux librairies de détail, mais une voie plus intime. Nous avons aussi fait paraître une large partie de nos propos dans des écrits qui n'étaient pas destinés au grand public, mais qui y sont parvenus de façon illégale. Le curé *Kully*[57], à Arlesheim, est bien en possession de tous ces

cycles, mais ils ne lui sont certainement pas parvenus par un juste chemin. De nombreuses personnes les ont obtenus par voie illégale. Si notre mouvement a pris cette ampleur, s'il s'étend si rapidement, ce n'est pas le fait d'une agitation extérieure de notre part. A propos de tapage, considérez certains événements : quelques protestants[58] et quelques pasteurs ont trouvé qu'ils ne pouvaient plus se satisfaire des concepts de leur théologie protestante. Comme on ne pouvait plus endiguer l'Anthroposophie, ils découvrirent la conception du monde anthroposophique, et ils couchèrent sur le papier les résultats de cette confrontation. Une opposition naquit alors parmi d'autres pasteurs protestants et des professeurs d'université — par exemple *Traub*[59] —, mais ce fut en premier lieu un débat interne entre pasteurs. Nous sommes plus ou moins devenus victimes des comptes que les gens ont à régler entre eux. L'opposition est alimentée par des gens qui, tout à fait indépendamment de nous, se querellent. Et nous finissons bien sûr par être attaqués à notre tour ! Celui qui étudierait le déroulement véritable des faits verrait que nous n'avons jamais provoqué qui que ce soit, ni attaqué en aucune façon les pasteurs protestants, ni rien entrepris pour propager l'Anthroposophie dans le milieu protestant, qui est fidèle à sa tradition ecclésiastique.

Là où nous avons réellement quelque chose à réaliser, nous nous comportons à cet égard bien différemment : à l'école Waldorf, les élèves catholiques reçoivent l'enseignement religieux du prêtre catholique, les élèves protestants du pasteur. Seuls les élèves qui ne souhaitent ni l'une ni

l'autre de ces possibilités sont confiés aux personnes qui donnent un enseignement religieux libre. Mais nous n'avons pas fait une école qui transmette dogmatiquement une conception du monde : nous avons dit fidèlement ce qu'il nous incombait de dire de par le monde spirituel. Ce qui, de ce fait, s'est propagé dans certains esprits, a provoqué des querelles dont on nous fait maintenant porter la responsabilité : voilà la nature du combat qui se déroule actuellement autour de nous. Et il existe une tendance qui évite de regarder objectivement les faits et cherche partout la faute dans le mouvement anthroposophique lui-même. Si l'on voulait bien regarder ce qui se passe véritablement, cela serait très édifiant, particulièrement en ce qui concerne le combat qui agite actuellement le milieu des pasteurs protestants. Car vous pouvez en être certains : il n'y avait au départ aucune opposition contre nous parmi les pasteurs. Elle s'est fait jour lorsque des pasteurs insatisfaits de leur théologie ont pris l'initiative de venir à l'Anthroposophie. C'est contre cela que s'est dressée l'opposition. Puis sont venus des êtres qui, comme Monsieur Traub à Tübingen, ont trouvé très profitable d'écrire des livres sur moi, personnellement ; cela fait ensuite une occasion de vendre des livres, etc. Le mouvement anthroposophique a déjà une telle ampleur qu'on peut faire des affaires avec les livres qu'on écrit sur lui !

Mais on devrait réellement étudier de beaucoup plus près la manière dont est mené ce combat, la cause de ces éclats autour de l'Anthroposophie ! Et il faudrait faire très consciencieusement ce travail. On en tirerait les conclusions qui

s'imposent quant aux disharmonies internes des différentes conceptions actuelles du monde, et on verrait que l'Anthroposophie n'a jamais été la cause directe d'un seul courant d'opposition : elle a seulement voulu accomplir la mission qui lui est confiée depuis le monde spirituel. Tout ce qui a été écrit provient d'ailleurs de personnes qui ont été un moment dans le mouvement anthroposophique, qui n'ont voulu y satisfaire que leur vanité personnelle, et qui ne pouvaient être d'aucune utilité.

Il serait aussi très intéressant d'étudier de l'intérieur les relations existantes. Il y a quelque temps, une certaine personne, en Suisse, a donné des conférences où elle attaquait violemment l'Anthroposophie, et moi aussi, personnellement. Cet homme disait entre autres choses qu'il avait le souci d'être scientifique, ce que l'Anthroposophie n'était pas : elle avait plutôt un caractère fantaisiste. Il racontait aussi toute une série de sornettes. Quand il s'agit de décrire hallucinations et mirages, ce n'est pas nous, les anthroposophes, qui brillons spécialement, mais ce sont nos adversaires, ceux-là même qui nous reprochent d'être des fantaisistes. Mais je peux vous raconter une autre histoire, après avoir attiré votre attention sur ce monsieur qui est passé en Suisse et m'a vigoureusement critiqué, ainsi que l'Anthroposophie. Il y a treize ou quatorze ans, je me trouvais à Francfort pour un cycle de conférences. Un homme se fit annoncer à l'hôtel où je résidais. Je pouvais justement lui accorder un entretien, je le reçus donc. Il me parle avec volubilité, me montrant ceci et cela et me racontant : « Cela fait déjà un certain temps que je vous suis partout dans

vos voyages, mais je n'ai jamais encore pu être reçu par vous ; voici qu'enfin j'ai réussi. » Et il faisait montre de son empressement à faire profiter le mouvement anthroposophique de son élan. J'ai vu : un pur dilettante, de la charlatanerie uniquement ! Je l'ai éconduit sur-le-champs. Ce cas s'est reproduit fréquemment, car il n'était pas possible de faire autre chose que rejeter violemment les hommes qui voulaient se lier à nous par vanité ou ambition personnelles. On ne pouvait vraiment pas faire autrement. Voyez-vous : c'est le même homme. Il a attendu quelques années, puis il devint notre opposant en Suisse — d'abord réfractaire, puis véritable adversaire.

Ce genre de situation est typique, il suffit d'approfondir les choses : vous verriez à quelles sources troubles puise ce qui se dit opposition à l'Anthroposophie.

Il nous faut, quant à nous, puiser nos forces aux sources qui nous donnent l'image du monde dont a besoin l'humanité pour le présent et le proche avenir, dont auront besoin ceux qui sont encore jeunes aujourd'hui, car ils ne pourront plus vivre avec l'ancienne image du monde. Nous devrions trouver réconfort dans une image du monde acquise par la démarche historique élargie, celle qui parle de l'origine des âmes et non seulement de celle des corps. Nous devrions trouver la force de nous engager pour l'Anthroposophie, partout où nous le pouvons ! L'Anthroposophie aura besoin d'êtres qui s'engagent pour elle. L'opposition qui paraît aujourd'hui n'ira pas en s'amoindrissant, ses formes futures ne perdront point de leur malignité, celle-ci ne fera au contraire qu'empirer ! Celui qui est conscient de

l'enjeu que représente l'Anthroposophie sera en mesure, guidé par cette conscience, de trouver le lieu et la place où il pourra agir en conséquence. Car ce qui est accompli au nom de l'Anthroposophie ne sert pas des buts personnels quelconques, mais est offert pour le salut de l'humanité. Il ne faut pas se laisser arrêter par la crainte d'une opposition grandissante et de plus en plus laide ; sa fange actuelle augmentera encore. Si cela nous fait perdre courage, c'est que nous n'avons pas encore compris, en réalité, ce que signifie Anthroposophie pour l'évolution future de l'humanité.

Par ces dernières paroles, je voulais insister encore sur la direction vers laquelle devrait se tourner notre mouvement. Je souhaitais terminer ainsi les considérations importantes qui nous ont occupés aujourd'hui sur le cheminement des âmes à travers les vies successives, sur la double formation — terrestre et cosmique — de notre organisation. La science officielle sait aujourd'hui si peu de choses en ce domaine ! Elle s'est limitée à ne regarder que la dernière image des forces qui sont à l'œuvre : feuillet externe, feuillet interne, etc., sans savoir quels sont la signification macrocosmique du feuillet externe, la signification tellurique du feuillet interne, et leur rapport avec représentation et volonté. Comme elle ignore ces grandes relations, une approche matérialiste ne regarde que les côtés les plus extérieurs des choses ; c'est le cas pour l'histoire : on observe simplement ce qui coule à travers le sang des générations, si je puis dire, et ce que l'on voit traditionnellement en un lieu donné au cours du devenir historique linéaire. Mais toute la réalité ne peut être comprise si l'on se

demande uniquement quel sang coule dans telles ou telles veines. Il faut encore poser la question : « D'où vient l'âme qui se sert de ce sang ? » Il faut nous efforcer d'accéder à une observation totale de l'humanité, à une véritable observation de la réalité, le monde exige cet effort et l'exigera de plus en plus. Anthroposophie veut donner cette connaissance globale.

Voilà ce que je voulais dire aujourd'hui. Nous voulons espérer que nous nous reverrons prochainement afin de poursuivre ces considérations qui contribuent à la compréhension du présent, et du futur, de la nature de l'être humain, et de l'univers dont ce dernier est issu.

DIXIÈME CONFÉRENCE

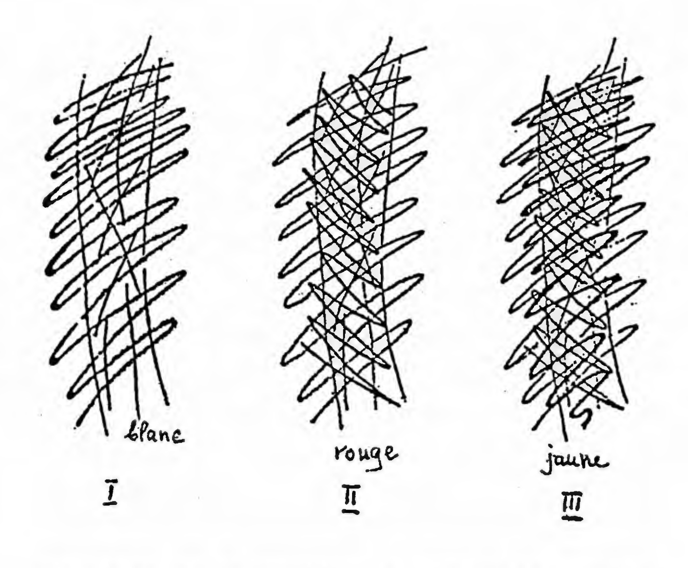
Dornach, 17 décembre 1920

Je voudrais m'arrêter aujourd'hui à une considération qui pourrait vous paraître un peu loin de notre sujet, mais qui, pourtant, sera justement importante pour la suite des études auxquelles nous nous consacrons actuellement. Au cours du temps, nous avons rassemblé les éléments les plus divers, que nécessite la connaissance de l'homme. Maintenant nous sommes en train d'insérer progressivement l'homme, d'un côté dans la vie cosmique, de l'autre, dans la vie sociale. C'est pourquoi il est désormais nécessaire d'attirer l'attention sur certains points susceptibles de contribuer à la compréhension de l'entité humaine. La conception de l'homme, selon l'orientation scientifique actuelle, se limite au fond à l'observation d'une partie de la réalité humaine. Cela apparaît déjà dans le fait suivant : on ne tient absolument pas compte des éléments encore supérieurs que l'homme possède dans son entité, en plus de son corps physique. Mais nous laisserons cela de côté aujourd'hui. Nous voulons maintenir notre regard d'un côté sur ce qui est plus ou moins reconnu par les efforts de la recherche scientifique, de l'autre sur ce qui est aussi déjà entré dans la conscience populaire. Au fond, on considère l'homme de telle façon qu'on ne compte, comme faisant partie de son organisation, que ce que l'on peut se représenter comme solide, ou semi-liquide. Certes on considère le liquide, l'air

comme entrant dans l'homme et en ressortant, mais non à proprement parler comme un élément de son organisation. Quant à la chaleur que l'homme détient, si bien qu'elle est plus élevée que celle de son environnement, on y voit un état de l'organisme humain, mais non vraiment un élément de sa structure. Nous allons tout de suite examiner plus exactement ce que signifie ce que je viens de dire.

Si l'on regarde — je vous ai déjà rendus attentifs à ce phénomène — le flux et le reflux du liquide céphalo-rachidien dans le canal de la moelle épinière, on voit comment a lieu, par l'inspiration et l'expiration, un véritable mouvement d'oscillation, un mouvement vibratoire de ce liquide, du bas vers le haut, du haut vers le bas ; ce liquide est refoulé vers le haut durant l'inspiration, heurte en quelque sorte la masse cervicale, s'abaisse à nouveau pendant l'expiration. Un phénomène de ce genre, qui se produit à l'intérieur d'une de ces inclusions purement liquides de l'organisme humain, on ne le considère pas comme faisant partie en soi de l'organisation même. On se représente approximativement l'homme constitué, sous le rapport de son organisation physique, de parties ou substances solides ou tout au plus semi-liquides, qu'on trouve en lui.

Si je fais un schéma (voir dessin), on peut se représenter l'homme constitué de ces substances qu'on appréhende plus ou moins comme solides, des substances osseuses, etc. ; donc on se représente l'homme en quelque sorte comme un échafaudage qu'on aurait construit (blanc). Le reste, qui est proprement liquide (comme je l'ai montré par l'exemple du liquide céphalo-rachidien), qui



est aérien, on le considère, si l'on est anatomiste et physiologiste, comme ne faisant pas partie de l'organisation humaine. On se dit : certes, l'homme inspire l'air, celui-ci parcourt certaines voies en lui, il accomplit aussi certaines fonctions. Puis l'air est de nouveau expiré. On parle d'état de chaleur en l'homme, mais au fond, on considère uniquement le solide comme ayant une fonction organisatrice et on ne remarque pas qu'en faisant abstraction de cette armature solide, il faut voir l'homme tout entier également comme étant liquide, disons une colonne de liquide (bleu, I), que tout l'homme est pénétré d'air (rouge, II) et qu'il se trouve aussi dans sa totalité être un certain état de chaleur (jaune, III). Donc il faut considérer le solide ou le semi-solide comme une partie, un élément de l'organisation humaine ;

mais il résulte aussi d'un examen plus exact qu'il faut se représenter la présence en l'homme d'un élément proprement liquide, et non sous l'aspect d'une masse liquide indifférenciée, mais d'une structure plus mobile, cependant sans cesse en cours d'organisation. Et cette organisation du liquide a sa signification, au même titre que l'organisation du solide.

Il ne faut pas perdre de vue, à côté de l'homme relativement solide, l'homme liquide et, de plus, l'homme aérien. Car ce que nous portons en nous en tant qu'air est, dans sa structure et ses parties, un organisme au même titre que l'organisme solide ; seulement cet organisme est de nature aérienne et mobile. Et enfin, ce que nous portons en nous comme chaleur n'est pas, comme on pourrait le croire, un espace de chaleur homogène se dilatant au-dessus de l'homme, mais est structuré dans toutes ses nuances, de même que les organismes solide, liquide, gazeux ou aérien. Mais ainsi on découvre aussitôt ceci : à l'instant où l'on parle de l'organisme liquide, occupant dans une certaine mesure le même espace que l'organisme solide et le remplissant, on ne peut évoquer cet élément liquide sans mentionner le corps éthérique, traversant de sa vie et de sa force cet organisme liquide, vu la constitution de l'homme actuel, terrestre. L'organisme physique est en premier lieu pour soi, il est le corps physique ; dans la mesure où nous l'observons dans son intégralité, nous le considérons d'abord comme un organisme solide. Là il s'agit d'abord du corps physique proprement dit.

Puis nous abordons en deuxième lieu l'organisme liquide, qui, bien sûr, ne peut être examiné

comme l'organisme solide — on ne peut y porter le scalpel —, mais il faut le concevoir comme un organisme mobile, fluide. Celui-ci, nous ne pouvons pas le contempler sans l'imaginer traversé par le corps éthérique.

En troisième lieu, nous avons l'organisme aérien. Nous ne pouvons le considérer sans l'imaginer traversé par les forces du corps astral. Et enfin quatrièmement, il y a le corps de chaleur, entièrement différencié en lui-même. Nous ne pouvons pas le considérer sans le trouver parcouru et vivifié par le Je. Tel est l'homme aujourd'hui, l'homme terrestre.

Nous avons donc :

Organisme physique — Corps physique

L'homme considéré autrement :

1. Organisme solide	Corps physique
2. Organisme liquide	Corps éthérique
3. Organisme aérien	Corps astral
4. Organisme calorique	Je

Il en résulte que nous accédons à une connaissance claire de ceci : considérons par exemple le sang. Dans la mesure où une partie essentielle du sang est liquide, nous avons, dans la mesure où le sang fait partie de l'organisme liquide, le corps éthérique pénétrant et vivifiant le sang. Mais nous avons, en plus, dans ce sang ce que nous nommons autrement l'état de chaleur. Mais c'est là une organisation qui ne coïncide aucunement avec l'organisation du sang liquide en tant que tel. Et si l'on observait cela — et dans ce but on peut aussi envisager à coup sûr des méthodes physiques d'examen —, il s'avérerait que les états de chaleur enregistrés simplement dans les diffé-

rentes parties de l'organisme humain ne concordent pas avec l'organisation liquide ou n'importe quelle autre organisation.

Or, à l'instant où l'on considère l'homme de cette manière, on verra que, dans ce point de vue sur l'homme, on ne peut s'arrêter à l'intérieur de l'organisme humain lui-même. On peut tout au plus s'arrêter à l'intérieur de l'organisme humain si l'on considère seulement l'organisme solide. Celui-ci donne une certaine structure fermée, fermée par la peau vers l'extérieur. Il est vrai que cela n'est qu'apparent, car l'homme considère ce qui se présente à lui sous la forme solide comme si cela était un bloc dense, refermé sur lui-même. Mais le solide est aussi différencié en lui-même ; il a les relations les plus variées avec tout le reste des corps solides. Il faut prendre en considération comme la chose la plus évidente que les différentes substances solides par exemple sont plus ou moins lourdes et par là, déjà, on peut se rendre compte que ce qui se trouve dans l'organisme humain, du fait qu'il pèse plus ou moins, a un poids spécifique varié et pèse de manière différente dans l'homme. De ce fait l'homme est, en ce qui concerne son organisation physique, en relation avec la terre entière. Mais toutefois on peut, du moins d'après une estimation à première vue, délimiter dans l'espace cette organisation physique.

La chose est différente dans l'organisation que nous reconnaissons comme la deuxième, traversée et vivifiée par les forces du corps éthérique, l'organisation liquide. Cette organisation liquide est telle qu'elle ne peut plus être délimitée de manière aussi rigoureuse par l'environnement. Ce

qui est liquide, dans n'importe quel espace limité, est contigu au reste du système liquide. Et même si, à première vue, le liquide en tant que tel n'est présent dans notre monde extérieur que dans un état de dilution, on ne peut tout de même plus fixer de manière aussi rigoureuse que dans l'organisation solide une frontière définie entre le liquide situé à l'intérieur et celui situé à l'extérieur de l'homme. Ainsi nous sommes obligés de laisser s'estomper en quelque sorte la frontière entre ce qui est liquide à l'intérieur de l'homme et le monde physique extérieur.

Cela devient encore plus manifeste si nous considérons l'organisme aérien, qui est traversé et vivifié par les forces du corps astral. Ce que nous portons en nous en tant qu'air, à un moment précis, se trouvait en dehors peu auparavant et sera de nouveau dehors peu de temps plus tard. Nous sommes constamment en train de prendre en nous et de redonner ce qui est en nous en tant qu'élément aérien. En quelque sorte, nous ne pouvons considérer comme tel que l'air qui entoure notre terre et nous pouvons dire : il se précipite dans notre organisme, puis se retire ; mais en se précipitant dans notre organisme, il devient notre organisation. Nous avons là, en ce qui devient notre organisation-air, au fond continuellement un organisme qui se construit à partir de toute l'atmosphère et retourne à cette atmosphère. C'est en fait ainsi, qu'en nous quelque chose se construit à chaque inspiration ou, au moins, qu'une construction est modifiée à chaque processus d'inspiration. Et de même il y a déconstruction, une déconstruction partielle, à chaque processus d'expiration. Nous pouvons dire : en

quelque sorte notre organisme-air est transformé à chaque respiration, il n'est pas exactement « nouveau-né », mais changé, aussi bien dans l'inspir que dans l'expir. Dans ce dernier cas, il ne meurt pas non plus, il se transforme seulement, mais il y a sans cesse un rapport d'échange entre ce que nous avons en nous comme organisme-air et ce qui est l'air extérieur. Ce que d'habitude on considère comme l'organisme humain dans les représentations grossières, on peut le considérer ainsi uniquement parce qu'on ne s'avise pas que l'organisme-air, au fond, par rapport à l'organisme solide, a seulement un degré minime de différence.

Et ceci est encore plus le cas pour notre organisme de chaleur. Cela tient à la conception matérialiste-mécaniste, qu'on ne se représente ni l'organisme liquide, ni l'organisme-air ni l'organisme-chaleur, mais uniquement l'organisme solide. Mais on n'obtient pas une connaissance véritable de l'homme si l'on ne veut pas accepter cette structuration de l'homme en un organisme de chaleur, en un organisme d'air, un organisme d'eau et un organisme de terre.

L'organisme de chaleur, c'est en lui que vit de préférence le Je ; le Je lui-même est — dirai-je — cette organisation spirituelle qui, par elle-même, domine, configure ce que nous portons comme chaleur en nous-mêmes, et le configure non seulement extérieurement, mais dans toute sa réalité interne. Quant au psychique, nous ne pouvons le comprendre si nous ne considérons pas cette action directe du Je sur la chaleur. Le Je est tout d'abord ce qui dans l'homme met en activité la volonté, qui donne des impulsions volontaires.

Celles-ci sont en relation avec l'élément tellurique, contrairement aux impulsions de la pensée, de la représentation, qui sont en rapport avec le supra-terrestre. Mais quand le Je rassemble justement les impulsions volontaires, par quelle voie les fait-il pénétrer dans l'organisme, dans toute l'entité humaine ? Cela se passe pendant que la volonté agit d'abord sur l'organisme calorique de l'homme (voir tableau page 211). Quand le Je a une impulsion volontaire, celle-ci agit d'abord sur l'organisme calorique de l'homme. Dans les conditions telluriques actuelles, il n'est pas possible, bien sûr, que ce que je veux décrire soit là dans la réalité concrète. Cependant, on peut le considérer comme quelque chose de réellement présent en l'homme. On peut l'imaginer quand on fait abstraction de l'organisation solide, qui se trouve dans l'espace limité par la peau humaine. Nous en faisons abstraction, nous faisons également abstraction de l'organisation liquide et aérienne. Alors l'espace nous reste rempli de chaleur, qui, il est vrai, communique avec la chaleur externe. Mais ce qui agit dans cette chaleur, qui fait de cette chaleur un courant, un mouvement interne, qui en fait justement un organisme, c'est le Je.

Et si nous considérons le corps astral humain, ce corps est d'abord ce qui porte en lui toutes les forces du sentiment, du ressentir. Ces forces du ressentir, elles vivent dans le corps astral de telle sorte que ce corps astral impulse à son tour ces forces du sentiment et les amène à une activité physique dans ce qui existe à la base de l'homme en tant qu'organisme aérien.

On pourrait donc dire : l'homme étant ce qu'il

est, en tant qu'être terrestre, son Je suscite, par son organisme de chaleur, la manifestation de l'homme apparaissant comme être volontaire dans le monde. Ce que le corps astral vit comme sentiments, puis provoque dans l'organisation terrestre, se présente comme l'organisme-air. Et quand nous en venons à l'organisme éthérique, au corps éthérique, celui-ci contient en lui-même l'activité représentative proprement dite, dans la mesure où cette activité est imagée, et c'est cela qui agit sur l'organisme liquide. Et il la contient, il est vrai, d'abord, même plus que nous n'en avons conscience, sous une forme imagée, car là intervient encore, pour la conscience, le corps physique, qui affaiblit les images jusqu'à en faire des images physiques.

Vous voyez par là, on se rapproche du psychique si l'on considère ces différents organismes dans l'homme. La conception matérialiste, qui ne veut pas aller plus loin que l'armature solide, qui exprime comme une évidence que l'eau ne peut être organisée — or justement elle *est* structurée dans l'organisme —, cette conception matérialiste doit aboutir de son côté à une incompréhension complète face au psychique, car le psychique existe comme une réalité immédiate, justement dans ces autres organismes. Et l'organisme proprement solide n'est au fond — dirai-je — que ce qui forme vraiment un support d'os, de muscles, etc. Dans cette armature de soutien s'incorpore alors l'organisme liquide, qui est différencié en lui-même et qui est absolument structuré, et dans cet organisme liquide vibre le corps éthérique, et dans cet organisme liquide naissent les pensées. Comment s'engendrent-elles ? Elles s'engendrent

du fait que, dans cet organisme liquide, se manifeste, dans une certaine métamorphose, ce que nous connaissons autrement dans le monde extérieur comme le son.

Le son est au fond quelque chose qui égare énormément la façon de voir des humains. En tant qu'hommes terrestres, nous percevons d'abord le son comme porté par l'air. Oui, mais l'air n'est justement que l'intermédiaire pour ce son, qui flotte dans l'air. Et celui qui ne voit l'essence du son que dans les vibrations de l'air ressemble exactement à un homme qui dit : « L'homme ne possède que son organisme physique, rien de psychique n'y vit. » Considérer seulement les vibrations de l'air comme l'unique essence du son, alors qu'elles n'en sont que l'expression extérieure, c'est exactement comme considérer dans l'homme seulement l'organisme physique et n'y rien voir de psychique. Ce qui y



vit comme son, c'est réellement un élément éthérique. Et notre son aérien provient du fait que nous avons dans l'air, le pénétrant et le traversant, l'éther de son, qui est la même chose que l'éther chimique. Et en pénétrant l'air, l'éther transmet à l'air ce qui vit en lui, et il se produit pour notre perception ce que nous nommons le son. Ce même éther de son, qui est en même temps l'éther chimique — à l'occasion nous parlerons plus exactement de tout ceci[60] —, vit réellement dans notre organisme liquide. De sorte que nous pouvons faire la distinction suivante : dans notre organisme liquide vit notre propre corps éthérique ; mais de plus, de tous côtés, pénètre en lui ce qui, comme éther de son, se trouve à la base du son. Je vous prie de bien distinguer tout cela. Nous avons en nous notre corps éthérique, qui travaille et agit, en élaborant des pensées, dans notre organisme liquide. Mais ce que nous pouvons appeler l'éther chimique pénètre sans cesse dans cet organisme et en ressort. Regardons notre organisme, nous avons un organisme éthérique global, constitué d'éther chimique, d'éther de chaleur, d'éther de lumière et d'éther de vie ; or nous avons en plus, de façon toute particulière, l'éther chimique, qui sort et rentre par la voie du corps liquide.

Le corps astral, qui se manifeste dans le ressentir, vit à travers l'organisme aérien. Or une autre espèce d'éther, l'éther de lumière, qui pénètre spécialement l'air, a de même une parenté particulière avec cet organisme aérien. C'est pourquoi, dans les anciennes conceptions du monde, on indiquait cette parenté de l'air physique en état de dilatation avec l'éther de lumière, qui le

pénètre. Cet éther de lumière, en somme justement porté par l'air et au fond plus apparenté à l'air que le son, cet éther donc pénètre aussi tout particulièrement dans notre organisme aérien et se trouve à la base de ce qui entre dans notre organisme aérien et en sort. Nous avons donc notre corps astral, qui éprouve en lui-même le ressentir, qui se montre spécialement actif dans l'organisme aérien et qui entre là en collision permanente spécialement avec l'éther de lumière.

Et nous avons le Je humain. Ce Je humain, qui est actif dans l'organisme de chaleur par la volonté, est à son tour en relation avec la chaleur extérieure, avec l'éther de chaleur extérieur qui entre et sort.

De là se dégagent les rapports suivants :

Je	—	Volonté	—	Organisme calorique	—	Éther de chaleur
Corps astral	—	Ressentir	—	Organisme aérien	—	Éther de lumière
Corps éthérique	—	Activité représentative	—	Organisme liquide	—	Éther chimique

Mais maintenant, songez à ceci : le corps éthérique reste en nous, aussi quand nous dormons, de l'endormissement au réveil. Et il y a aussi là, de l'endormissement au réveil, grâce à l'organisme liquide, cette interaction continuelle de l'éther chimique et du corps éthérique, qui se produit à l'intérieur. La chose est déjà différente dans le corps astral pour le ressentir. Le corps astral se trouve en dehors de l'organisme humain de l'endormissement jusqu'au réveil ; là, ce corps astral n'agit pas, avec le ressentir, sur l'organisme

aérien ; mais l'organisme aérien, dont nous avons dû dire qu'il se trouvait en relation avec tout le reste de l'environnement, est alors entretenu de l'extérieur. Et l'homme lui-même, dans la mesure où il contient le corps astral, doué de ressentir, sort du corps physique, se trouve donc à l'extérieur de ce corps humain et pénètre ainsi dans ce monde auquel il est d'abord relié par l'éther de lumière. De l'endormissement au réveil, l'homme vit à l'intérieur, directement à l'intérieur de ce qui lui est donné pour le corps astral à l'état de veille par l'intermédiaire de l'organisme aérien. La chose se présente de manière semblable pour le Je et l'organisme de chaleur.

Vous voyez par là qu'on n'acquiert une compréhension de la relation de l'homme à l'environnement que si l'on approfondit vraiment cette structure de l'homme, que la conception mécaniste ordinaire ignore. Tout s'interpénètre dans l'homme et, du fait que le Je siège dans l'organisme calorique et que le Je pénètre aussi l'organisme aérien, l'organisme liquide et l'organisme solide, il les imprègne aussi de l'organisme calorique, qui vit alors dans tout cet ensemble. L'organisme de chaleur vit donc dans l'organisme aérien ; l'organisme calorique, traversé par la force du Je, vit aussi dans l'organisation liquide.

Et alors c'est dans cette voie qu'on peut rechercher, par exemple, dans la circulation du sang l'action du Je. Cette action du Je se présente de telle façon dans la circulation du sang que, par l'intermédiaire de l'organisme de chaleur, le Je agit sur la circulation. Là, le Je agit comme l'entité qui fait descendre la volonté en quelque sorte à partir de la chaleur, en passant par l'air,

jusqu'à l'intérieur du liquide. Ainsi y a-t-il une interaction dans l'organisme. Mais nous ne trouverons pas de solution à ce problème si nous nous bornons à des représentations générales abstraites de cette interaction. Nous n'en viendrons à bout que si nous pouvons nous représenter concrètement comment l'homme est constitué, comment tout ce qui l'entoure participe à son organisation.

Et l'état de sommeil ne peut être compris que lorsqu'on considère plus exactement ces choses. Songez donc qu'en l'état de sommeil d'abord seuls le corps physique et le corps éthérique sont présents de la même manière qu'à l'état de veille. Le Je et le corps astral sont dehors. De sorte que, lorsque dans l'homme endormi ne sont présents que le corps physique et le corps éthérique, ce qui se trouve à l'intérieur des corps physique et éthérique peut agir sur lui, et de même sur l'organisme aérien et l'organisme calorique. Si nous prenons l'organisme éveillé, nous voyons, d'après ce qui a été dit plus haut, le rapport entre le Je et le corps astral et tout l'organisme. Quand dans le sommeil, le Je et le corps astral sont dehors, nous avons pourtant à l'intérieur de l'organisme humain les quatre éléments : l'armature solide qui forme le support, l'organisme liquide, mais aussi l'organisme aérien à travers lequel agit par ailleurs le corps astral, l'organisme calorique à travers lequel agit par ailleurs le Je. Ils sont à l'intérieur et ils agissent en étant organisés, de même que le Je et le corps astral ont une fonction organisatrice à l'état de veille. Justement dans notre sommeil, nous avons en nous, au lieu de notre Je, qui est dehors, l'esprit, qui par ailleurs emplit le monde ; étant éveillés, nous le refoulons par notre

Je, qui en est une partie. Nous avons notre corps de chaleur traversé par l'esprit cosmique, nous avons notre organisme aérien traversé par ce que nous pouvons appeler âme cosmique, astralité du monde, que nous chassons quand nous veillons. De sorte que, maintenant, nous pouvons aussi considérer de ce point de vue la veille et le sommeil. Dans le sommeil, la spiritualité cosmique traverse notre organisme de chaleur ; et elle est chassée, dès notre réveil, par le Je, qui en est un élément ; ce Je, en effet, assure du réveil au sommeil l'entretien de ce qu'autrement la spiritualité cosmique fait naître dans l'organisme de chaleur. Il en est de même de l'astralité cosmique, nous la chassons au réveil, nous lui rendons sa force d'action dans notre organisme en nous endormant. De sorte que nous pouvons dire : en quittant notre corps en dormant, nous laissons pénétrer dans notre organisme calorique l'esprit cosmique, dans notre organisme aérien l'âme cosmique, l'astralité du cosmos.

On en arrive ainsi non seulement à une compréhension des rapports de l'homme avec le monde physique ambiant, mais, à condition d'être suffisamment libéré d'idées préconçues dans l'observation de l'homme, on en arrive aussi à reconnaître comment l'homme a une relation avec le monde de l'esprit, le monde de l'âme ou l'astralité cosmique. Au réveil, le Je et le corps astral s'insèrent en quelque sorte dans l'organisation humaine ; ils chassent l'esprit cosmique et l'âme cosmique, l'astralité du monde.

C'est là regarder la chose d'un côté. Nous pouvons à présent la considérer du côté de la connaissance et vous verrez comme ces deux

points de vue vont se rejoindre. Ordinairement on procède de manière à n'appeler connaissance que ce qu'on connaît par expérience du réveil jusqu'au sommeil, par la perception, par l'assimilation conceptuelle de celle-ci. Mais ainsi nous n'apprenons au fond à connaître que l'environnement physique de l'homme. Certes, en employant la méthode de la science de l'esprit et en évitant de nous livrer à toutes sortes de phantasmes, nous ne verrons pas un donné réel immédiat dans les images du rêve et nous ne chercherons pas dans les rêves une connaissance comme nous la cherchons dans la représentation et la perception éveillées. Mais d'une certaine manière, le rêve est pourtant une connaissance. Car il est une sorte de connaissance de soi au plan physique. En gros, on peut déjà voir comment l'homme rêve d'une certaine façon par rapport à ses états internes. Par exemple : on se réveille avec le rêve d'un poêle tout rouge dont on a supporté la chaleur et, en s'éveillant, on constate qu'on a de la fièvre. Par ailleurs, les rêves ont aussi une configuration précise. On rêve de serpents quand il y a un désordre quelconque dans les intestins. On rêve de quelque caverne, où on est obligé de se terrer, quand on a des maux de tête, etc. Ainsi c'est d'une manière obscure, nébuleuse que le rêve donne des indications sur la vie organique interne de l'homme et nous pouvons déjà parler d'une certaine connaissance inférieure dans la vie du rêve. Cela ne s'élève à un degré supérieur que lorsque, chez des personnes particulièrement sensibles, l'organisme se reflète vraiment très exactement dans les rêves. Dans le sommeil profond, dans le sommeil sans rêve, nous croyons en règle générale ne rien

connaître. Nous considérons le sommeil sans rêve comme dépourvu de signification pour la connaissance. Il ne l'est pas. Il a sa fonction de connaissance, individuelle et personnelle, il est vrai, pour l'homme. Si nous ne dormions pas, si notre vie n'était pas continuellement interrompue par le sommeil, nous n'arriverions pas à une représentation claire du Je, à une vie intérieure claire. Nous aurions sans cesse l'expérience de l'extérieur et nous nous y épanouirions entièrement. L'homme n'y prête pas suffisamment attention, parce qu'enfin, il s'est habitué à ne pas considérer vraiment objectivement les choses vécues au niveau psychique et organique. Nous regardons en arrière, nous suivons du regard les images de notre vécu jusqu'au point auquel remonte notre souvenir. Mais tout ce courant d'apparences est interrompu chaque nuit par le sommeil. Nous n'en tenons pas compte dans cette rétrospective. Nous ne pensons pas que l'homme est sans cesse interrompu dans le courant de ses souvenirs par le sommeil. Le fait d'être interrompu, cela suppose que — inconsciemment, il est vrai — nous regardons dans un espace rempli, mais aussi à l'intérieur d'un néant. Si nous avons



là un espace blanc et au milieu du noir [sur un tableau noir], nous voyons le blanc et au milieu le noir, qui face au blanc est un néant. Que cela ne soit pas tout à fait exact, n'importe pas pour le moment. Nous voyons la surface noire, nous voyons que, dans la partie blanche hachurée, un espace noir a été ménagé, mais cela est une impression tout aussi positive, même si ce n'est pas une impression qui coïncide avec celle de la partie blanche hachurée. La partie noire est une impression tout aussi positive. C'est donc une impression positive quand nous regardons en arrière et que dans cette rétrospective ne se glisse jamais rien de ces espaces de temps que nous avons passés à dormir. Le temps que nous avons passé à dormir se trouve contenu aussi bien dans la rétrospective, certes d'abord sans conscience immédiate, car la conscience ne s'oriente que vers ce qui reste sous forme d'images de la vie éveillée. Mais cette conscience est fortifiée intérieurement par le fait que le champ de vision rétrospectif intérieur a des espaces vides ; de là provient que nous nous savons exister intérieurement. Nous nous perdrions entièrement dans le monde extérieur si nous n'étions qu'éveillés, si cet état de veille n'était pas interrompu sans cesse par le sommeil. Nous savons que nous existons intérieurement, grâce au sommeil sans rêve. Mais tandis que le sommeil rempli de rêves reflète pour nous chaotiquement certaines parties isolées sous forme d'images, le sommeil sans rêve nous donne la conscience de notre caractère d'humain, en tant qu'organisme, donc aussi une connaissance. Nous pouvons dire : par la conscience éveillée nous percevons le monde extérieur. Par les rêves,

nous percevons, certes d'une manière nébuleuse et vague, certains détails de nos états internes au niveau des organes. Par le sommeil sans rêve, nous prenons connaissance de l'existence de notre organisation globale ; elle est, il est vrai, obscure et sourde, nous en prenons justement connaissance par le sommeil. Donc nous avons déjà en quelque sorte trois degrés de connaissance : le sommeil, le sommeil traversé de rêves, l'état de veille.

Puis nous aboutissons aux trois états supérieurs : l'Imagination, l'Inspiration, l'Intuition. Il s'agit là, cette fois-ci, des états supérieurs, situés au-dessus de la conscience éveillée, qui deviennent de plus en plus clairs ; tandis qu'en descendant au-dessous de la conscience ordinaire, nous aboutissons aux connaissances chaotiques, mais qui nous sont absolument nécessaires pour l'expérience ordinaire.

Voyez-vous, c'est ainsi que se présente la question du champ de la conscience. Nous n'avons pas le droit de dire que nous ne portons en nous que cette conscience éveillée ordinaire, de même que nous n'avons pas le droit de dire que nous ne portons que l'organisme solide ordinaire. Mais il nous faut dire que nous possédons certes, d'abord, l'organisme solide comme quelque chose qui se trouve bien délimité dans l'espace, de sorte que, lorsque nous pensons de manière tout à fait matérialiste, nous le concevons comme l'organisation humaine. Il faut que nous pensions que la conscience habituelle apparaît d'abord tout à fait clairement, et que nous avons ses représentations dotées de contours nets. Mais il ne nous est pas permis de penser que nous avons seulement un

corps solide et une conscience diurne : en effet, nous avons notre corps solide pénétré du corps liquide, dont l'organisation est floue, fluctuante, et nous avons aussi la conscience diurne claire, nette, pénétrée de la conscience du rêve, qui au lieu d'images aux contours déterminés a des images aux contours flous ; c'est là en somme que la vie de la conscience devient fluide. Et outre l'organisme liquide, nous avons l'organisme aérien, qui est même entretenu par quelque chose d'autre que nous-mêmes quand nous dormons. Celui-ci, au fond, n'est pas relié entièrement, mais seulement partiellement, passagèrement, dans l'état réveillé, à notre psychisme ; mais nous l'avons comme un organisme spécial en nous. Nous avons une troisième conscience, une conscience obscure, celle du sommeil sans rêve ; là, les représentations ne s'estompent pas seulement, elles s'atténuent jusqu'à l'obscurité intérieure, où la conscience cesse en quelque sorte d'être vécue intérieurement par nous comme un état conscient ; de même dans certaines circonstances le corps aérien cesse d'être vécu, quand nous dormons.

Corps calorique	Je psychisme
Corps aérien	Conscience de rêve
Corps Liquide	Conscience de sommeil
Corps solide	//////////

Vous voyez, que nous considérions l'homme intérieurement ou extérieurement, nous aboutissons à une conception toujours plus vaste de l'entité humaine. Si nous partons du corps solide pour aller vers le corps liquide, le corps aérien, le corps calorique, nous entrons dans le domaine psychique. Si nous passons de la claire conscience diurne à la conscience du rêve, nous entrons dans le corps. Et nous nous enfoncerons encore davantage dans le corps physique en sachant que nous nous y trouvons grâce à la conscience du sommeil sans rêve. Si nous faisons descendre la conscience éveillée jusqu'à la conscience du sommeil, nous parvenons à la corporéité, quand nous considérons l'homme dans les degrés de sa conscience. Si nous considérons la corporéité elle-même, en remontant de son état solide jusqu'à son état de chaleur, nous sortons de cette corporéité. Ce qui nous met dans la nécessité de ne pas accepter purement et simplement ce qui s'offre à première vue à un examen extérieur non objectif. Voilà d'un côté le corps physique auquel on se cramponne avec la représentation matérialiste mécaniste ; voilà d'un autre côté le psychique, qui apparaît en somme riche de contenu à la conscience moderne seulement dans la vie diurne parfaitement claire. De cette conscience (Je), on ne descend pas plus bas ; car si on le fait, on s'engouffre dans le corps. On ne descend pas du corps spirituel (corps de chaleur) vers le bas ; car, si on le fait, on arrive dans le corps solide. Mais on envisage les deux, qui ne sont pas de même nature : le corps solide sans les corps liquide, aérien et calorique, la conscience diurne claire sans ce qui reflète en fait seule-

ment la corporéité interne, c'est-à-dire sans la conscience du rêve et la conscience du sommeil profond.

Et maintenant, on part de la psychologie classique pour demander : « Comment vit ce psychospirituel dans le physique ? » Oui, voyez-vous, voilà comment on aborde ce problème. Regardez : on a le corps solide, le corps liquide, le corps aérien, le corps calorique. Par le corps de chaleur, le Je développe la conscience diurne habituelle. Mais si l'on progresse vers le bas, on aboutit à la conscience du rêve ; à un degré plus bas, on entre dans la conscience du sommeil profond sans rêve. Là en bas existe encore, comme vous le savez par la « Science de l'occulte » (hachures), un état de conscience que nous n'avons pas besoin de considérer maintenant. Si l'on s'interroge alors sur le rapport de la colonne de droite avec la colonne de gauche, les deux s'emboîtent ; car là (en suivant la flèche de gauche), on va du bas vers le haut, on aboutit dans le psychique, et (en suivant la flèche de droite) du haut vers le bas, on aboutit au physique. Le côté droit et le côté gauche se correspondent. Mais la vision actuelle tout extérieure des choses considère en somme exclusivement d'une part le corps solide et de l'autre l'état de conscience (Je). Oui, là le Je est suspendu en l'air et ici le corps physique se trouve sur le sol, on ne voit pas de relation entre les deux. Et si vous parcourez les cours de psychologie actuels, vous verrez qu'on échafaude les hypothèses les plus incroyables quant à l'action de l'âme sur le corps. Mais la raison en est uniquement celle-ci : on considère un seul élément du corps et un seul élément du psychique très éloigné du premier.

Le fait que la science de l'esprit a pour mission de se frayer le chemin jusqu'à la totalité, qu'elle doit effectivement construire le pont entre le physique d'un côté et le psychique de l'autre, qu'elle oriente ses recherches vers les états où le psychique devient du physique et le physique du psychique, tout cela irrite nos contemporains, qui veulent absolument s'en tenir à ce que leur présente leur vision extérieure imbue de préjugés.

Nous continuerons demain à parler de ces choses.

ONZIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 18 décembre 1920

J'ai essayé hier d'énoncer quelques idées sur la constitution globale de l'homme — et ainsi il a été possible, dans la conclusion, d'attirer votre attention sur la chose suivante : par une observation objective de l'ensemble de la nature humaine, on peut construire un pont entre ce que nous trouvons en l'homme comme organisation extérieure et ce que nous développons par la conscience de nous-mêmes dans notre vie intérieure. Habituellement ce pont n'est pas bâti, ou ne l'est que de manière défectueuse, tout particulièrement par la science officielle contemporaine. Et nous avons vu que, pour construire ce pont, il faut voir clairement comment concevoir l'organisation humaine. Nous avons constaté que tout ce qui est sérieusement pris en considération aujourd'hui comme seul et unique organisme par la science officielle est le solide ou le semi-liquide, qui, pour nous, ne peut être que l'un des différents organismes ; nous sommes obligés d'admettre également une organisation liquide, une organisation aérienne et une organisation calorique. C'est ainsi que nous avons la possibilité de discerner comment interviennent dans cette organisation plus subtile ces éléments de l'entité humaine que nous avons l'habitude de considérer tels quels. Bien sûr, tout est corps physique, même en remontant jusqu'à la chaleur. Mais dans le corps liquide, dans tout ce qui est organisé comme liquide dans l'organisme,

le corps éthérique intervient davantage ; dans tout ce qui est organisé comme air intervient le corps astral et, dans tout ce qui est organisé comme chaleur, le Je intervient davantage. Ainsi nous arrivons à nous arrêter en quelque sorte dans le physique, et pourtant à remonter à l'intérieur de ce physique jusque dans le spirituel.

D'un autre côté, nous avons considéré la conscience. Je disais hier qu'en général on ne fixe son attention que sur cette forme de la conscience que nous connaissons dans la phase par laquelle nous passons du réveil jusqu'à l'endormissement. Là, nous percevons les objets autour de nous, nous les relions par notre entendement, nous les ressentons aussi ; ils vivent dans nos impulsions volontaires ; mais nous avons l'expérience de tout ce complexe de la conscience comme de quelque chose qui, d'après ses qualités, est entièrement différent de ce qui est physique, de ce que considère uniquement la science officielle physique. Et on ne peut, sans plus, construire un pont entre ces expériences tout à fait incorporelles, qu'on a dans la conscience, et les autres conceptions, les autres objets de la perception qu'on observe par la physiologie et l'anatomie. Mais aussi par rapport à la conscience, nous connaissons déjà dans la vie ordinaire, en dehors de la conscience diurne habituelle, la conscience du rêve, et nous avons développé hier que les rêves sont en réalité des images ou des symboles de processus organiques internes. Il se passe toujours quelque chose en nous, et ce qui se passe s'exprime en nous sous forme d'images dans les rêves. Nous rêvons — disais-je — de serpents qui se tordent, quand nous avons des douleurs quelconques dans les intestins ; nous

rêvons d'un poêle porté au rouge, et nous nous réveillons avec des battements de cœur ; le poêle porté au rouge a été le symbole du cœur battant, les serpents ont été le symbole des intestins, etc. Le rêve nous fait descendre dans notre organisme et, dans le sommeil, la conscience est sourde ; elle est en quelque sorte pour l'homme une expérience zéro. Mais j'ai développé hier comment il faut avoir cette expérience zéro pour justement se sentir lié à sa corporéité. On ne s'y sentirait pas relié en tant que Je si on ne quittait pas le corps, si on ne le retrouvait pas au réveil et si, de cette manière, on ne se sentait pas un avec le corps, justement par l'expérience de la privation qu'on éprouve entre l'endormissement et le réveil. Là nous sommes conduits par notre conscience habituelle — qui n'a rien à faire avec nous-mêmes, si ce n'est qu'elle nous donne la perception, la représentation — dans la conscience du rêve, qui concerne ce qui est alors dans le corps. Nous sommes donc dirigés vers le corps. Et nous le sommes encore davantage quand nous pénétrons dans le sommeil sans rêves. Ainsi nous pouvons dire : « D'un côté nous considérons le psychique de manière qu'il nous conduit vers le corps. Et nous considérons le corporel qui, en se présentant à travers l'organisation du liquide, l'organisation de l'air, l'organisation de la chaleur, et en devenant ainsi de plus en plus subtil, nous conduit vers le psychique. » Il faut absolument tenir compte de ces choses si on veut arriver à une conception du monde vraiment satisfaisante pour l'homme.

La grande question qui nous occupe depuis des semaines — nous avons maintes fois essayé

d'en prendre conscience — est la question principale de la «philosophie» humaine: quel est le rapport de l'élément moral, de l'ordre moral du monde avec l'ordre physique? Nous l'avons souvent dit: la conception du monde actuelle s'appuie pour le domaine des sens sur les sciences de la nature. Mais quand il s'agit d'un psychisme global que la psychologie n'implique plus, les sciences de la nature ne peuvent qu'avoir recours aux professions de foi anciennes. Dans ces sciences, il n'existe pas de pont. D'un côté, il y a le monde physique. D'après cette façon de voir, il est issu d'une nébuleuse primordiale. A partir de là, tout s'est condensé; tout redeviendra une espèce de scorie cosmique. C'est là l'image extérieure que nous présente l'orientation scientifique actuelle, à l'intérieur de tout ce devenir qui, finalement, si l'on est honnête en tant qu'homme de science de l'époque actuelle, peut paraître comme la seule réalité. A l'intérieur de cette image, l'élément moral, l'ordre moral du monde n'a pas de place. Il est là, isolé. L'homme reçoit dans son âme les impulsions morales comme impulsions psychiques. Mais s'il en est comme l'affirment les sciences de la nature, tout ce qui s'agite et vit et, en dernier lieu, l'homme sont sortis de cette nébuleuse originelle et dans l'homme surgissent les idéaux moraux. Et quand le monde sera soi-disant revenu à l'état de scorie, ce sera le grand cimetière aussi pour tous les idéaux moraux. Ils auront disparu. Il est absolument impossible de construire un pont et, ce qui est encore plus grave, si l'homme reste conséquent, la science actuelle ne pourra admettre la véritable moralité de l'ordre cosmique. Ce n'est que par inconsé-

quence que cette science accepte l'ordre moral du monde. Mais si elle est conséquente, elle ne peut le faire. Tout cela provient du fait qu'en somme, on n'a d'un côté qu'une espèce d'anatomie du solide ; on ne tient pas compte de l'organisation liquide, de l'organisation aérienne, de l'organisation calorique, que l'homme porte aussi en lui. Si vous vous représentez que, de même que vous avez en vous, configurée sous forme d'os, de muscles, de fibres nerveuses, l'organisation du solide, vous avez aussi, voyez-vous, une organisation du liquide, de l'air — il est vrai, dans un état fluctuant, mobile en soi — puis également une organisation de chaleur ; vous comprendrez mieux alors ce que j'ai à vous dire maintenant et qui rélève des observations de la science spirituelle.

Représentez-vous que l'homme s'enthousiasme pour un idéal moral élevé. L'homme peut vraiment s'enthousiasmer intérieurement dans son âme pour un idéal moral, l'idéal de la bienveillance, de la liberté, de la bonté, de l'amour, etc. Il peut s'enthousiasmer dans des cas concrets pour ce qu'évoquent ces idéaux. Or, que ce qui se passe dans l'âme comme enthousiasme s'élance dans les os ou dans les muscles, tels qu'ils sont considérés par la physiologie ou l'anatomie actuelles, personne ne peut évidemment se le représenter. Mais vous découvrirez, en vous interrogeant sérieusement, que vous pouvez fort bien vous représenter — et c'est la vérité — que lorsque l'homme s'enthousiasme pour un idéal moral élevé, ce sentiment intérieur exerce une influence sur l'organisme de chaleur. Et déjà on se trouve dans le domaine physique en partant du psychique. De sorte qu'on peut dire, en choisissant cet exemple :

« Les idéaux moraux s'expriment par une élévation de la température dans l'organisme de chaleur. » L'homme n'a pas seulement moralement une température plus élevée — même s'il n'est pas facile de le prouver à l'aide de quelque instrument de physique —, sa chaleur intérieure augmente vraiment par l'expérience d'un idéal moral. Donc celui-ci exerce une action stimulante sur l'organisme de chaleur.

Il faut donc maintenant vous représenter cela comme un processus concret : enthousiasme pour un idéal moral, stimulation de l'organisme de chaleur. Tout se passe de manière plus vivante dans l'organisme de chaleur quand un idéal moral enflamme l'âme. Mais cela n'est pas non plus dénué d'effet sur le reste de l'organisation humaine. Outre l'organisme de chaleur, qui est en quelque sorte son organisme le plus élevé, l'homme a aussi l'organisme aérien. Il inspire l'air, il expire l'air ; mais pendant l'inspiration et l'expiration, l'air est en lui. Il est vrai qu'intérieurement il est en mouvement, en fluctuation ; mais c'est là aussi une organisation, c'est véritablement un organisme aérien qui vit en lui de même que l'organisme de chaleur. Pendant que la chaleur est stimulée par un idéal, elle agit à son tour sur l'organisme aérien, puisqu'elle est agissante dans tout l'organisme, dans tous les organismes. Cette action sur l'organisme aérien n'est pas seulement calorique, mais quand la chaleur, qui devient active dans l'organisme de chaleur, agit dans l'organisme aérien, elle lui communique ce que je ne peux nommer autrement qu'une source de lumière. Des germes de lumière se communiquent en quelque sorte à l'organisme aérien ; des idéaux

moraux qui stimulent l'organisme calorique font donc naître des sources de lumière dans l'organisme aérien. Il est vrai que ces sources de lumière ne deviennent pas lumineuses pour la conscience extérieure, pour la perception extérieure, mais elles apparaissent dans le corps astral humain. D'abord elles sont fixées, si je peux employer cette expression chimique, par l'air lui-même que l'homme porte en lui. Elles sont en quelque sorte encore de la lumière obscure, de même que le germe de la plante n'est pas encore la plante évoluée. Mais l'homme porte en lui-même une source de lumière du fait qu'il peut s'enthousiasmer pour des idéaux moraux ou des actions morales.

Nous avons en nous comme tout autre organisme l'organisme liquide. Tandis que la chaleur agit dans l'organisme calorique et, partant de l'idéal moral, libère dans l'organisme aérien ce qu'on peut nommer une source de lumière, qui reste d'abord cachée, fixée, il se produit dans l'organisme liquide — parce que, comme il a été dit, tout communique dans l'organisation humaine — ce dont j'ai dit hier qu'il était en quelque sorte à la base des sons de l'air. Celui-ci n'est au fond que le corps du son, ai-je dit hier, et celui qui chercherait la nature du son dans les vibrations de l'air et ne parlerait de rien d'autre, il parlerait du son comme on parle de l'homme quand on ne tient compte que du corps extérieur visible. L'air avec ses ondes vibratoires n'est rien d'autre pour le son que le corps extérieur. Dans l'homme, ce son, ce son spirituel n'émane pas de l'organisme aérien, mais il se produit justement dans l'organisme liquide par l'idéal moral. C'est donc là que

naissent les sources du son. Et nous considérons en quelque sorte comme l'organisme le plus dense, comme celui qui soutient et porte tous les autres organismes, l'organisme solide. En lui aussi se dégage quelque chose, de même que dans les autres organismes ; seulement là se libère ce que nous pouvons appeler germe, germe de vie éthérique, non physique et tel qu'il se détache ensuite par la naissance de l'organisme humain féminin, mais il s'agit du germe éthérique. Ce qui vit là comme germe de vie éthérique se trouve enfoncé dans l'inconscient le plus profond ; nous avons déjà à ce niveau les sources du son, dans un certain sens même ce qui est source de lumière. Cela est caché à la conscience ordinaire, mais se trouve en l'homme.

Représentez-vous toutes les situations de votre vie qui ont orienté votre âme vers les idées morales : vous avez trouvé ces impulsions morales sympathiques en ne les appréhendant qu'intellectuellement ; vous avez pu les observer chez d'autres ; vous avez été relativement satisfaits intérieurement, en accomplissant vous-mêmes une action inspirée par le feu de l'idéal moral — toutes ces expériences descendent dans l'organisation aérienne comme source de lumière, dans l'organisation liquide comme source du son, dans l'organisation solide comme source de vie. Tout cela se détache en quelque sorte de ce qui est conscient en l'homme. Mais l'homme le porte en lui. Cela est libéré à la mort, quand l'homme dépose son organisation physique. Ce qui émane dans notre organisation de nos idéaux moraux — justement des idées les plus pures — n'est tout d'abord pas fécond. Seules deviennent fécondes

pour la vie entre la naissance et la mort les idées morales, dans la mesure où nous restons dans la vie des idées et où nous éprouvons une certaine satisfaction à l'égard de ce que nous avons accompli moralement. Mais ceci est en rapport avec le souvenir, ceci ne concerne pas ce qui est refoulé dans l'organisation du fait que nous trouvons des idéaux moraux sympathiques.

Nous voyons donc là comment effectivement toute notre organisation, à partir de notre organisme de chaleur, est pénétrée par les idéaux moraux. Et quand, avec la mort, nous détachons de notre corps physique notre corps éthérique, notre corps astral, notre Je, nous sommes imprégnés dans ces parties élevées de la nature humaine d'impressions que nous avons eues. Nous nous trouvions avec notre Je dans l'organisme de chaleur, pendant que les idéaux moraux vivifiaient notre propre organisation de chaleur. Nous nous trouvions dans notre organisme aérien, là où furent plantées des sources de lumière, qui maintenant, après la mort, sortent avec nous dans le cosmos. Nous avions stimulé le son dans notre organisme liquide, le son qui devient musique des sphères, avec laquelle nous résonnons dans le cosmos. Nous faisons jaillir la vie en passant par la porte de la mort.

A ce moment vous pressentez ce qu'est au fond la vie déversée dans l'univers. Où se situent les sources de la vie ? Elles résident dans ce qui anime les idéaux moraux, qui agissent sur l'homme en suscitant de l'enthousiasme. Nous en arrivons à devoir dire : si aujourd'hui nous consentons à nous laisser enflammer par les idéaux moraux, ceux-ci porteront au dehors vie,

son et lumière et deviendront créateurs d'univers. Nous répandons au dehors ce qui crée un univers et la source en est l'élément moral.

Vous voyez, quand nous considérons l'homme tout entier, nous trouvons un pont entre les idéaux moraux et ce qui agit dehors dans le monde physique de manière vivifiante et aussi chimique. Car c'est le son qui agit chimiquement, qui compose les substances et les dissocie. Et ce qui est lumineux dans le monde a sa source dans les impulsions morales, dans les organismes de chaleur des hommes. Nous jetons un regard dans l'avenir, là se forment des mondes. Et comme dans la plante, nous devons remonter au germe, ainsi dans la configuration future des mondes, nous devons nous reporter aux germes qui se trouvent en nous comme idéaux moraux.

Examinez maintenant les idées théoriques par contraste avec les idéaux moraux. Il en est tout autrement des idées théoriques, quelque remarquables qu'elles puissent être. Avec la présence d'idées théoriques, nous avons à signaler effectivement un affaiblissement de dynamisme, un refroidissement dans l'organisme de chaleur. De sorte qu'il nous faut dire : « Les idées théoriques agissent de manière réfrigérante sur l'organisme de chaleur. » Voilà la différence d'action sur la constitution humaine. Les idées morales ou les idées orientées vers le domaine moral et religieux, celles qui nous transportent d'enthousiasme, en donnant leurs impulsions à nos actes, sont des forces capables de créer un monde. Les idées théoriques agissent en premier lieu de façon paralysante, réfrigérante, sur l'organisme de chaleur, elles paralysent aussi l'organisme aérien, elles

éteignent les sources de lumière, elles empêchent la naissance de la lumière. Puis elles étouffent la musique cosmique et elles anéantissent la vie. Dans nos idées théoriques, ce qui a été créé dans les origines du monde arrive à sa fin. Quand nous concevons des idées théoriques, un univers se meurt en elles. Nous portons en nous la mort d'un univers, nous portons en nous la naissance d'un univers.

Idéaux moraux :		Idées théoriques
stimulent l'organisme calorique	(4)	refroidissent l'organisme calorique
font éclore des sources de lumière dans l'organisme aérien	(3)	paralysent la naissance de la lumière
libèrent des sources du son dans l'organisme liquide	(2)	étouffent le son
donnent naissance à des germes de vie (éthérique) dans l'organisme solide	(1)	éteignent la vie

C'est là aussi le point où celui qui est initié aux secrets de l'univers ne peut parler, comme beaucoup le font aujourd'hui, de la conservation de l'énergie ou de la matière. Ce n'est tout simplement pas vrai, que la matière reste constante. La matière passe et va jusqu'à un point zéro. L'énergie atteint le point zéro dans notre propre organisme parce que nous pensons des pensées théoriques. Et nous ne serions pas des hommes si nous n'avions pas des pensées théoriques, si l'univers ne mourait pas sans cesse en nous. Par la mort de l'univers, nous sommes au fond des hommes conscients d'eux-mêmes, capables de se former des idées sur l'univers. Mais pendant que l'univers se pense en nous, il est déjà un cadavre. La

pensée sur l'univers est le cadavre de l'univers. Ce n'est que sous forme de cadavre que l'univers devient conscient en nous et fait de nous des hommes. Un monde passé meurt en nous et cette mort atteint la matière, atteint l'énergie. Et parce qu'immédiatement se lève à son tour un monde nouveau, nous ne remarquons pas que la matière passe et renaît. La matérialité est menée jusqu'à sa fin dans l'homme par sa pensée théorique ; la matérialité et l'énergie du monde se régénèrent par sa pensée morale. Ainsi ce qui se passe à l'intérieur de la peau humaine intervient dans l'anéantissement et la naissance du monde. Ainsi l'ordre moral et l'ordre naturel se relient. Ce qui appartient à l'ordre naturel meurt dans l'homme ; dans le domaine moral naît une nouvelle nature.

Parce qu'on ne voulait pas tourner le regard vers ces choses, on inventa les idées de conservation de la matière et de l'énergie. Si l'énergie était impérissable, si la matière était impérissable, il n'y aurait pas d'ordre moral dans l'univers. C'est ce qu'on veut camoufler aujourd'hui, et la conception actuelle du monde a toutes les raisons de le faire, car au fond il faudrait qu'elle efface l'ordre moral du monde — et on l'efface effectivement si on parle de la loi de la conservation de la matière et de l'énergie. Car si de quelque manière la matière se conserve, l'énergie se conserve, l'ordre moral du monde n'est rien de plus qu'une illusion, une apparence. On arrive seulement à comprendre toute la marche du monde en se rendant compte comment, de cette prétendue apparence de l'ordre moral de l'univers — car, à première vue, c'est une apparence, puisqu'il n'existe que dans la pensée —, naissent

des mondes nouveaux. Tout cela ne se révèle pas si l'on ne considère que les éléments solides de l'organisation humaine, mais cela apparaît si l'on remonte par l'intermédiaire des organismes liquide et aérien jusqu'à l'organisme de chaleur. On ne comprendra le rapport de l'homme avec le monde qu'en remontant du physique jusqu'à cet état affiné, dilué, où le psychique peut intervenir directement dans cet élément physique dilué qu'est la chaleur. Là, on trouve le lien entre ce qui est corporel et ce qui est psychique. On aura beau écrire des traités de psychologie, d'étude de l'âme ; s'ils prennent leur point de départ dans ce qui est considéré aujourd'hui par l'anatomie et la physiologie, on ne trouvera aucun passage de ces corps qu'on imagine solides, ou semi-liquides ou semi-solides, vers le psychique, qui n'apparaît nullement psychique. Mais si l'on remonte du corporel jusqu'à la chaleur, on pourra jeter un pont à partir de ce qui existe comme chaleur dans les corps jusqu'à ce qui agit à partir de l'âme dans la chaleur de son propre organisme humain.

La chaleur est à l'extérieur dans les corps, la chaleur est à l'intérieur de l'organisme humain ; et comme la chaleur est organisée dans l'homme lui-même, l'âme, le psycho-spirituel intervient dans cet organisme de chaleur et par le détour de la chaleur intervient tout ce qu'intérieurement nous vivons moralement. Par moral, je n'entends — bien entendu — pas seulement ce que le philistin se représente sous ce terme, je pense à l'ensemble de la vie morale, donc aussi à ces impulsions que nous inspire la contemplation de la splendeur du cosmos, quand nous nous disons : « Nous sommes nés du cosmos ; nous sommes

responsables de ce qui se passe dans le monde , quand l'enthousiasme nous porte à agir pour l'avenir, grâce aux connaissances de la science spirituelle. » Et si nous considérons la science spirituelle elle-même comme une source de l'ordre moral, nous pouvons éprouver l'enthousiasme le plus fort pour ce qui est moral ; alors cet enthousiasme suscité par la connaissance de la science spirituelle sera en même temps une source de morale au sens le plus élevé du terme. Mais ce qu'on nomme habituellement moral n'est qu'un secteur inférieur de la morale en général. Toutes les idées que nous nous faisons sur le monde extérieur, sur l'ordre achevé de la nature, sont des idées théoriques. Nous avons beau nous représenter une machine du point de vue mathématique, mécanique, ou le monde dans l'esprit du système de Copernic, ce que nous recevons ainsi comme idées théoriques est une force de mort en nous, est — en tant que pensée, que représentation — cadavre de tout l'univers.

Ces faits créent toujours davantage la possibilité de pénétrer l'intégralité, la totalité du monde. Et il n'y a pas côte à côte deux ordres, un ordre naturel et un ordre moral, mais tous les deux n'en sont qu'un, et c'est ce dont l'homme actuel a besoin, sinon il restera là, les bras ballants, et dira : « A quoi bon mes impulsions morales dans un monde qui n'a qu'un ordre naturel ? » Ce fut là une question qui pesait d'un poids terrible sur les esprits du XIXe siècle, du début du XXe siècle : « Comment est-il possible de passer de l'ordre naturel à l'ordre moral, de celui-ci à celui-là ? » Rien d'autre ne pourra contribuer à résoudre cette question angoissante, lourde du poids du

destin, que la science spirituelle, dont la vision pénètre à la fois la nature et l'esprit.

Si on a les postulats qui découlent de ces connaissances, on pourra aussi s'opposer à ce qui apparaît dans certains domaines comme science officielle et qui est déjà entré dans la conscience populaire. Comme base de notre image du monde, il nous faut considérer aujourd'hui le système de *Copernic*. Ce système que *Kepler* a développé et *Newton*[61] théorisé fut, il est vrai, interdit par l'Église catholique jusqu'en 1827. Aucun catholique traditionnel n'avait le droit d'y croire jusqu'à cette époque. Depuis, il lui est permis d'y croire. Mais ce système s'est déversé si largement dans la conscience populaire qu'aujourd'hui celui qui ne considérerait pas le monde dans cet esprit-là passerait pour un nigaud.

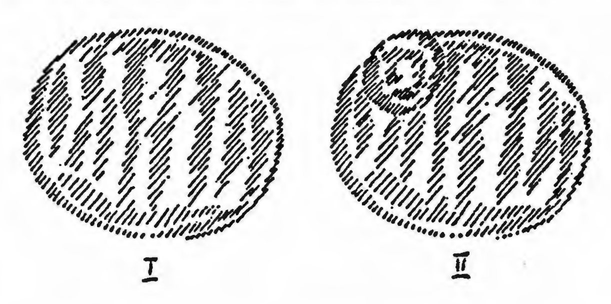
En quoi consiste ce système de Copernic? C'est quelque chose qui a été développé uniquement d'après des principes mathématiques, des principes et des conceptions mécaniques, mathématiques, pourrait-on dire. Et nous pouvons comparer ensuite cette image du monde, qui s'est préparée lentement dans la philosophie grecque[62], qui a toujours gardé les restes des orientations anciennes, par l'image ptoléméenne du monde, mais ensuite s'est élaborée jusqu'à devenir ce qu'on enseigne actuellement à chaque enfant comme système copernicien ; nous pouvons à partir de ce système regarder en arrière dans les époques anciennes de l'humanité. Là, nous avons une autre conception du monde. De celle-ci est resté ce que conservent aujourd'hui ces traditions qui reposent sur des bases de dilettantismes (ou très peu sérieuses ou scientifiques) telles qu'elles figu-

rent actuellement parmi les gens en tant qu'astrologie par exemple. Ce sont là des restes de l'ancienne astronomie[63], ou bien ce que certaines sociétés secrètes de francs-maçons et autres conservent sous une forme pétrifiée, figée dans leurs symboles. En général, ces gens ne savent pas que ce sont là des restes d'une astronomie ancienne. Mais ce fut une astronomie différente, une astronomie qu'on n'édifiait pas dans le même esprit sur des principes uniquement mathématiques comme l'astronomie actuelle ; mais cette ancienne astronomie était née d'anciennes intuitions clairvoyantes. Aujourd'hui, on a des idées totalement erronées sur la manière dont l'humanité passée était arrivée à ses représentations astronomo-astrologiques. Elle y était parvenue grâce à certaines conceptions instinctives clairvoyantes de l'univers. Les populations postatlantéennes les plus anciennes percevaient des images spirituelles, des êtres spirituels dans les corps célestes, de même qu'aujourd'hui l'homme y voit seulement des corps physiques. Quand il était question dans les peuples anciens de corps célestes, de planètes ou d'étoiles fixes, cela voulait dire des êtres spirituels. Aujourd'hui on se représente que le soleil est quelque boule gazeuse incandescente, qu'il fait rayonner la lumière dans le monde parce qu'il est une boule gazeuse incandescente. Les peuples anciens se sont représenté le soleil comme un être vivant et ils voyaient, dans ce qui apparaissait à leurs yeux comme soleil, au fond seulement l'expression physique extérieure de cet être spirituel qu'ils supposaient là, dehors où se trouvait le soleil ; de même pour les autres corps célestes. C'étaient des êtres spirituels qu'ils

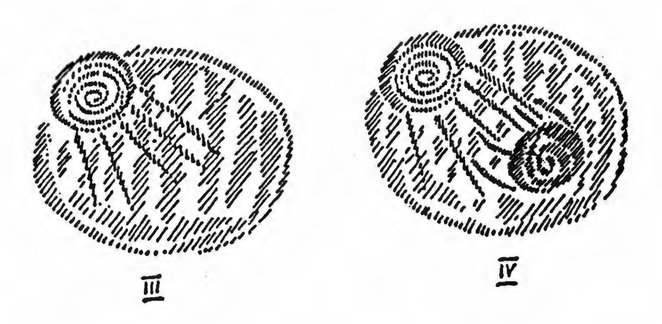
voyaient. Il faut nous représenter qu'il y eut un temps, arrivé à sa fin longtemps avant le mystère du Golgotha, où tout ce qui dans l'univers apparaissait comme un soleil, une étoile, était imaginé comme un être spirituel ; il y eut ensuite une époque intermédiaire, où l'on ne savait pas très bien comment se représenter cela, où, d'un côté, on regardait déjà les planètes, qui étaient là comme quelque chose de physique, mais en les imaginant tout de même animées par des âmes. En ces temps-là, où l'on ne savait plus comment le physique passe peu à peu dans le psychique, comme au fond les deux sont un, on décréta qu'il y avait d'un côté le physique, de l'autre le psychique. Et on les imaginait réunis, de même qu'aujourd'hui encore, la plupart des psychologues, s'ils acceptent un élément psychique, relient par la pensée le psychique et le physique dans l'homme, ce qui ne mène à rien d'autre qu'à un penser absurde ; ou comme l'admet le parallélisme psychophysique[64], ce qui n'est rien d'autre qu'un moyen d'information aberrant sur quelque chose qu'on ignore.

Puis vint l'époque où l'on considéra les corps célestes comme des entités physiques qui, d'après des lois mathématiques, font un mouvement circulaire, restent immobiles, s'attirent ou se repoussent. Il est vrai qu'on rencontre à toutes les époques une connaissance, plus instinctive dans les temps anciens, de ce que sont réellement les choses. Maintenant nous arrivons au point où le savoir instinctif ne suffit plus, il faut acquérir en pleine conscience ce que l'on savait instinctivement autrefois. Et si nous nous demandons comment ceux qui, alors, dans une vision totale, c'est-à-dire une vision physique, psychique et

spirituelle, pouvaient connaître l'univers, se représenter le soleil, nous pouvons dire la chose suivante : d'abord ils se représentaient le soleil comme un être spirituel (dessin I). Les initiés voyaient en cet être spirituel la source de la morale. Je disais dans ma « Philosophie de la liberté » que les intuitions morales étaient puisées à cette source, et celle-ci se trouve sur terre. Ce rayonnement est émis par les hommes par ce qui vit en eux comme enthousiasme moral (II).



Songez combien notre responsabilité est accrue quand nous savons ceci : s'il n'y avait personne sur terre qui puisse s'enflammer dans son



âme pour une morale véritable, authentique, ou en général pour des idéaux moraux, nous ne contribuerions pas au progrès de notre monde, à une nouvelle création, mais à une agonie de notre monde. Cette force lumineuse (dessin III) qui se trouve sur cette terre agit et se propage dans l'univers. Certes, ce rayonnement des idées morales qui vivent en l'homme, commence par échapper à la perception humaine ordinaire. Oui, au cas où on verrait l'avènement d'une période sombre sur terre, pendant laquelle des millions et des millions d'hommes se succéderaient, privés de toute spiritualité — ce qui est spirituel étant en même temps conçu comme incluant ce qui est moral, car c'est ainsi en réalité — alors il suffirait d'une douzaine d'hommes doués d'un vif enthousiasme moral et spirituel, pour que la terre dégage un rayonnement solaire et spirituel. Ce qui se dégage là ne rayonne que jusqu'à une certaine distance. Dans cette zone, il se reflète en quelque sorte lui-même et là se forme le reflet de ce qui rayonne à partir de l'homme. Et ce reflet, les initiés de tous les temps le considéraient comme le soleil.Car il n'y a rien de physique là, comme je l'ai souvent dit. Quand l'astronomie officielle parle d'une boule gazeuse incandescente, ce n'est que le reflet de quelque chose de spirituel qui a une apparence physique (IV).

Vous voyez combien la conception copernicienne et finalement aussi l'ancienne astrologie sont éloignées de ce qui fut le secret de l'initiation. Le rapport de ces choses s'exprime sans doute le mieux dans ce fait : à une époque où une grande puissance était détenue par des groupes d'hommes qui — comme ils disaient — trou-

vaient ces vérités dangereuses et ne voulaient pas les communiquer à la masse, un idéaliste comme Julien l'Apostat[65] voulut, pour cette raison, en faire part et fut ensuite assassiné par des moyens détournés. Il y a en effet des raisons qui incitent certaines sociétés secrètes à ne pas communiquer les secrets qui vivent dans le monde, ce qui leur permet d'exercer un certain pouvoir. Si, à l'époque de l'empereur Julien, certaines sociétés secrètes veillaient si jalousement sur leurs mystères qu'elles firent tuer Julien, nous n'avons pas besoin de nous étonner si les gardiens de certains mystères (qu'ils ne révèlent pas, mais veulent garder à l'abri de la foule pour développer leur puissance) ont horreur de voir ébruités les premiers rudiments de certains mystères. Et vous voyez bien là l'un des motifs les plus profonds de cette terrible haine qui se manifeste à l'égard des révélations de ce que la science de l'esprit se sent le devoir d'apporter à l'homme actuellement. Mais nous vivons à une époque au cours de laquelle ou bien la civilisation terrestre périra ou bien certains secrets seront livrés à l'humanité : ces révélations qui, d'une certaine manière, ont été gardées secrètes jusqu'à présent, ces révélations que l'homme a reçues par une clairvoyance instinctive, mais qui maintenant doivent être conquises par une vision consciente, concernant aussi bien le physique que le spirituel qui sont en lui. Que voulait en somme Julien l'Apostat ? Il voulait faire comprendre aux gens la chose suivante : « Vous vous habituez de plus en plus à ne voir que le soleil physique, mais il y a un Soleil spirituel, dont le soleil physique n'est que le reflet. » Il voulait à sa manière communiquer au monde le

mystère du Christ. Mais on veut masquer les relations du Christ, du Soleil spirituel, avec le soleil physique. Certains détenteurs de pouvoir éprouvent la plus grande fureur quand on parle du mystère du Christ en relation avec le mystère solaire. Alors ils avancent toutes sortes de calomnies. Mais vous le voyez, la science de l'esprit est actuellement une affaire importante. Seul celui qui la considère comme telle s'y attache avec tout le sérieux auquel elle a droit.

DOUZIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 19 décembre 1920

L'homme se place dans le monde d'un côté en tant qu'être pensant, de l'autre côté en tant qu'être agissant, et entre les deux en tant qu'être ressentant. Avec son sentiment, il est d'une part adonné au résultat de son activité pensante, d'autre part, à ses actes. Il suffit de considérer comment l'homme peut être ou non satisfait de ce qu'en tant qu'action il réussit ou ne réussit pas, comment finalement toute action est empreinte d'impulsions de sentiment, et l'on verra qu'en fait notre être ressentant relie en nous les deux pôles opposés : l'élément pensant et l'élément agissant. Ce n'est que par le fait que nous sommes des êtres pensants que nous devenons précisément des hommes au plein sens du mot. Il vous suffit de considérer comment tout ce qui finalement vous donne la conscience d'être des hommes est lié au fait que vous pouvez quasiment reproduire à l'intérieur de vous, contempler, le monde qui vous entoure et dans lequel vous vivez. Imaginer que nous ne pourrions contempler le monde signifierait que nous devrions nous défaire de toute notre « humanité ». En tant qu'êtres agissants, nous sommes placés dans la vie sociale. Et au fond, tout ce que nous accomplissons entre la naissance et la mort a une certaine signification sociale.

Or, vous savez que dans la mesure où nous sommes des êtres de réflexion, la pensée vit en

nous ; dans la mesure où nous sommes des êtres d'action et donc en même temps des êtres sociaux, vit en nous la volonté. Mais pas plus que dans le monde réel en général, on ne peut, dans la nature humaine, juxtaposer les choses de façon rationnelle ; par contre, on peut caractériser tel ou tel aspect de ce qui est agissant dans l'existence ; les choses s'interpénètrent, les forces de l'univers confluent les unes avec les autres. Nous pouvons nous représenter, par la pensée, que nous sommes un être de pensée, nous pouvons, également par la pensée, nous représenter que nous sommes un être de volonté. Cependant, même si nous vivons en pensée, dans une attitude contemplative, en un total calme extérieur, la volonté est bien continuellement active en nous. Et vice versa, quand nous sommes en action, la pensée est active en nous. Il est impensable qu'une quelconque action émane de nous, que quelque chose passe jusqu'à la vie sociale sans que nous nous identifions en pensée avec ce qui se produit ainsi. Dans tout ce qui est volontaire vit un élément de pensée, et dans tout élément de pensée vit ce qui est de nature volontaire. Et il est bien nécessaire que l'on se fasse une idée claire de tout ceci, si l'on veut construire avec sérieux le pont dont j'ai si souvent parlé ici, le pont entre l'ordre moral spirituel du monde et l'ordre physique-naturel.

Imaginez donc que vous viviez pour un certain temps dans une attitude purement réflexive dans le sens de la science habituelle, que vous ne fassiez aucun mouvement, aucune action, que vous ne meniez qu'une vie représentative. Vous devriez cependant constater qu'alors, dans cette vie représentative, la volonté est active, à l'intérieur de

vous, bien entendu ; elle répand ses forces dans la sphère de l'activité représentative. Dès que nous considérons ainsi l'homme pensant et comment la volonté rayonne continuellement dans ses pensées, quelque chose doit au fond nous frapper par rapport à la vie réelle. Les pensées que nous saisissons ainsi, quand nous les examinons toutes, nous trouverons toujours qu'elles sont liées en un certain sens à ce qui est dans notre entourage, aux événements que nous vivons. Dans une certaine mesure, nous n'avons, entre la naissance et la mort, pas d'autres pensées que celles que nous apporte la vie. Si notre expérience est riche, nous avons aussi un riche contenu de pensées ; si notre expérience est pauvre, nous avons un contenu de pensées pauvre. Le contenu de pensées est, dans une certaine mesure, notre destinée intérieure. Mais au sein de cette vie de la pensée, quelque chose nous appartient entièrement : la façon dont nous lions les pensées et dont nous les délions, la manière dont nous élaborons intérieurement les pensées, dont nous jugeons, dont nous tirons nos conclusions et, en général, dont nous nous orientons dans la vie de la pensée, cela est nôtre, cela nous est propre. La volonté dans notre vie pensante nous est propre.

Si nous considérons cette vie des pensées, nous devons nous dire à l'issue d'un scrupuleux examen de soi-même, et vous verrez bien qu'il en est ainsi lors d'un tel examen de soi : le contenu des pensées vient du dehors, l'élaboration des pensées provient de nous. C'est pourquoi nous sommes au fond, par rapport à notre monde de pensées, entièrement dépendants de ce que nous pouvons éprouver par la naissance, où le destin

nous a placés, par les expériences que nous pouvons avoir. Mais dans ce qui nous vient du monde extérieur, nous introduisons ce qui nous est propre, précisément par la volonté qui rayonne des profondeurs de l'âme. Il est important au plus haut degré, pour l'accomplissement de ce que la soi-connaissance demande à nous autres hommes, que nous distinguions comment, d'un côté, le contenu des pensées nous vient du monde extérieur, et comment, de l'autre côté, la force de la volonté, qui vient de l'intérieur, rayonne de notre intérieur dans le monde des pensées.

Comment donc devient-on intérieurement toujours plus spirituel ? On ne devient pas plus spirituel en recevant le plus possible de pensées du monde extérieur, car, dirais-je, les pensées ne font que nous redonner en images le monde extérieur qui est un monde physico-sensible. Le fait de rechercher le plus possible les sensations de la vie ne nous rend pas plus spirituels. Plus spirituel, on le deviendra par le travail intérieur volontaire au-dedans de la pensée. Voilà pourquoi méditer consiste non pas à s'adonner à un quelconque jeu de pensée, mais bien à placer au centre de sa conscience des pensées peu nombreuses, faciles à saisir dans toute leur étendue, faciles à vérifier. Cependant il faut placer ces pensées au centre de sa conscience avec une forte volonté. Et plus le rayonnement de volonté dans l'élément où sont les pensées sera fort, sera intense, plus nous deviendrons spirituels. Quand nous recevons des pensées provenant du monde extérieur physico-sensible — et entre la naissance et la mort nous ne pouvons en accueillir que de telles —, nous

sommes de ce fait, comme vous pouvez facilement le constater, non libres, car nous sommes adonnés aux relations du monde extérieur ; dans la mesure où nous n'envisageons que le contenu des pensées, nous sommes obligés de penser comme le monde extérieur nous le prescrit ; ce n'est que dans l'élaboration intérieure que nous devenons libres.

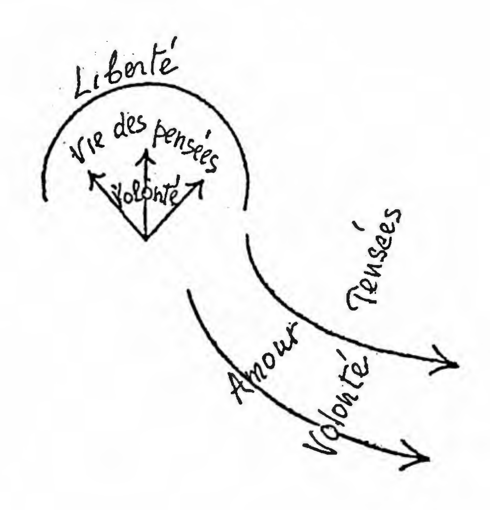
Or, il y a une possibilité de devenir tout à fait libre, de devenir libre dans sa vie intérieure, quand on exclut autant que possible le contenu des pensées dans la mesure où il vient de l'extérieur, quand on l'exclut toujours davantage et qu'on met intensément en mouvement l'élément volontaire qui, dans nos jugements, dans nos conclusions, pénètre de ses rayons la pensée. C'est cela qui met notre penser en cet état que j'ai appelé, dans ma « Philosophie de la liberté », le penser pur : nous pensons, mais dans le penser ne vit que la volonté. J'ai particulièrement précisé et accentué ce fait dans la nouvelle édition de la « Philosophie de la liberté » en 1918. Ce qui vit alors en nous, vit dans la sphère du penser. Mais quand cela est devenu penser pur, on peut aussi bien en parler comme étant volonté pure. Ainsi donc nous parvenons à nous élever du penser à la volonté, quand nous devenons intérieurement libres ; dans une certaine mesure nous rendons notre penser assez mûr pour qu'il soit totalement pénétré de volonté, ne prenant plus rien à l'extérieur, mais vivant dans la volonté. Et précisément par le fait que nous renforçons toujours davantage la volonté dans le penser, nous nous préparons à ce que j'ai appelé dans la « Philosophie de la liberté » l'imagination morale, qui s'élève

cependant aux intuitions morales, qui alors pénètrent et rayonnent à travers notre volonté devenue pensée ou notre pensée devenue volonté. De cette manière, nous nous élevons au-dessus de la nécessité physico-sensible, nous nous pénétrons des rayons de ce qui nous est propre et nous nous préparons à l'intuition morale. Et c'est bien sur de telles intuitions morales que repose tout ce qui, tout d'abord, du monde spirituel, peut emplir l'homme. Ce qu'est la liberté vit donc en nous quand nous laissons devenir la volonté de plus en plus forte dans notre penser.

Considérons l'homme par l'autre pôle, celui de la volonté. Quand, à travers nos actions, la volonté apparaît-elle particulièrement claire au regard de notre âme ? N'est-ce pas, quand nous éternuons, nous faisons bien quelque chose pour ainsi dire, mais nous ne pouvons pas nous attribuer une impulsion volontaire particulière quand nous éternuons. Quand nous parlons, nous faisons déjà une chose où, en un certain sens, réside la volonté. Mais réalisez un peu combien dans le langage s'entremêle du volontaire et de l'involontaire ! Vous êtes obligés d'apprendre à parler et vous devez justement l'apprendre afin que vous n'ayez plus besoin de former chaque mot avec un effort de volonté, mais que, pour ainsi dire, quelque chose d'instinctif vienne dans le langage. Du moins, pour la vie ordinaire il en est ainsi et au fond notamment pour ceux qui aspirent peu à la spiritualité. Des bavards qui pour ainsi dire ont toujours la bouche ouverte pour dire telle ou telle chose dans laquelle il n'y a pas beaucoup de pensée, donnent l'occasion aux autres de remarquer — eux-mêmes évidemment ne s'en aperçoivent

pas — combien d'éléments instinctifs involontaires sont dans le langage. Mais plus nous sortons de notre organisme et passons à une activité quasiment détachée de l'organisme, plus nous introduisons les pensées dans nos actions. L'éternuement se passe encore tout à fait dans l'organisme, la parole est pour une grande part dans l'organisme, la marche ne l'est déjà que très peu et ce que nous faisons avec les mains l'est également très peu. Ainsi y a-t-il un passage vers des actions de plus en plus détachées de l'organisme. Nous suivons ces actions avec nos pensées, même si nous ne savons pas comment la volonté se déverse dans ces actions. A moins d'être des somnambules et d'agir dans cet état-là, nos actions seront toujours accompagnées par nos pensées. Nous introduisons les pensées dans nos actions, et plus nos actions se développent, plus nous introduisons les pensées dans nos actions.

Vous voyez que nous devenons de plus en plus intérieurs dans la mesure où nous faisons pénétrer notre propre force en tant que volonté dans la pensée, en laissant la pensée se pénétrer entièrement des rayons de la volonté. Nous introduisons la volonté dans la pensée et parvenons ainsi à la liberté. Et en développant toujours davantage notre activité, nous parvenons à introduire les pensées dans ces actions. Nous imprégnons des rayons de notre pensée notre agir, qui émane bien de notre volonté. D'un côté, vers l'intérieur, nous vivons une vie de pensée ; celle-ci, nous l'irradions de notre volonté et trouvons ainsi la liberté. De l'autre côté, vers l'extérieur, nos actions découlent de nous, de notre volonté ; nous les pénétrons de nos pensées.



Mais comment nos actions se développent-elles toujours davantage ? Comment, si nous voulons utiliser une expression certes contestable, comment parvenons-nous à une action de plus en plus parfaite ? Nous y parvenons en développant en nous la force qui consiste vraiment à s'adonner au monde extérieur. Plus nous nous adonnons au monde extérieur, plus ce monde extérieur nous stimule à l'action. Par le fait précisément que nous trouvons le chemin pour être adonnés à l'entourage, nous arrivons à pénétrer de pensées ce qui se trouve dans nos actions. Qu'est-ce que ce don de soi au monde extérieur ? Cet abandon au monde extérieur qui nous pénètre, qui pénètre de pensées notre agir, n'est rien d'autre que l'*amour.*

De même que nous arrivons à la liberté en fai-

sant pénétrer les forces de rayonnement de la volonté dans la vie de la pensée, nous arrivons à l'amour avec la pénétration des pensées dans la vie de volonté. Nous développons dans notre agir l'amour, par le fait que nous faisons rayonner les pensées dans l'élément volontaire ; nous développons dans notre pensée la liberté, par le fait que nous faisons rayonner l'élément volontaire dans les pensées. Nous sommes en tant qu'hommes un tout, une totalité ; donc, quand nous arrivons à trouver dans la vie des pensées la liberté, et dans la vie de la volonté l'amour, la liberté agit aussi dans nos actes et l'amour dans notre penser. Elles se pénètrent l'une l'autre de leurs rayons, et nous accomplissons des actes, des actes pleins de pensée baignés d'amour, et avons un penser pénétré de volonté, dans lequel jaillit l'élément de l'action en liberté.

Vous voyez comment se rejoignent en l'homme ces deux grands idéaux : la liberté et l'amour. Et liberté et amour sont aussi ce que précisément l'homme, tel qu'il est placé dans le monde, peut réaliser en lui de telle façon, pour ainsi dire, que ce soit justement par l'homme qu'ils s'unissent pour le monde.

Il faudra alors se demander : « Comment atteindre l'idéal le plus élevé dans cette vie de pensées pénétrée du rayonnement de la volonté ? » Eh bien, si la vie de pensées était quelque chose qui représente des événements matériels, cela ne pourrait au fond jamais avoir lieu, que la volonté pénètre pour ainsi dire totalement dans la sphère de la pensée, que l'élément volontaire prenne toujours plus de place dans la sphère de la pensée. Imaginez que ce soient des proces-

sus matériels — la volonté pourrait tout au plus y rayonner en les organisant. La volonté ne peut être agissante que si la vie de pensée en tant que telle n'a pas de réalité extérieure physique, si la vie de pensée est une chose dénuée de réalité physique extérieure. Que doit-elle donc être ?

Vous pourrez vous rendre compte de ce qu'elle doit être si vous partez d'une image. Si vous avez ici un miroir et là un objet, l'objet se reflète dans le miroir ; et vous pouvez aller derrière le miroir, vous n'y trouverez rien. Vous avez bel et bien une image. C'est cette existence d'image qu'ont nos pensées. Comment ont-elles une telle existence d'image ? Vous n'avez qu'à vous souvenir de ce que je vous ai dit au sujet de la vie de la pensée. Oui, elle n'est au fond, en tant que telle, nullement une réalité, au moment présent. La vie de pensée rayonne de notre vie prénatale ou, disons, de l'existence d'avant la conception. La vie des pensées a sa réalité entre la mort et une nouvelle naissance. Et de même que l'objet est ici devant le miroir, et que de celui-ci n'émane qu'une image, de même ce que nous développons comme vie de pensées ne vit au fond de façon pleinement réelle qu'entre la mort et une nouvelle naissance, et ne fait que rayonner dans cette vie que nous parcourons depuis la naissance. En tant qu'êtres pensants, nous n'avons en nous qu'une réalité de reflet. C'est pourquoi l'autre réalité, qui rayonne justement de notre métabolisme, comme vous le savez, peut pénétrer la simple « réalité-reflet » de notre vie de pensées. L'on voit le plus clairement — si l'on veut bien développer une pensée sans préjugé, ce qui sous ce rapport est très rare aujourd'hui — que la vie de pensée a une exis-

tence de reflet, lorsque l'on considère la vie de pensées la plus pure, celle des mathématiques. Cette vie de pensée mathématique découle entièrement du dedans de nous-mêmes. Mais elle n'a qu'une existence de reflet. Vous pouvez, bien sûr, définir, grâce aux mathématiques, tous les objets extérieurs ; mais les pensées mathématiques elles-mêmes ne sont que des pensées et elles n'ont qu'une qualité d'image. Elles sont quelque chose qui n'est puisé dans aucune sorte de réalité extérieure.

Des penseurs férus d'abstraction tels que *Kant* utilisent, bien entendu, un terme abstrait. Ils disent : « Les représentations mathématiques sont a priori. : A priori veut dire : avant que quelque chose d'autre soit là. Mais pourquoi les représentations mathématiques sont-elles a priori ? Parce qu'elles émanent du prénatal, c'est-à-dire de l'existence d'avant la conception ; cela constitue leur apriorité. Et si elles apparaissent à notre conscience comme réelles, cela provient de ce qu'elles sont pénétrées des rayons de la volonté. C'est le rayonnement de la volonté qui les rend réelles. Songez donc combien la pensée moderne est devenue abstraite, puisqu'elle a besoin de mots abstraits pour quelque chose dont on ne pénètre justement pas la réalité. Que nous apportions les mathématiques de notre existence prénatale, cela au fond un Kant le pressentait, et c'est pourquoi il qualifiait les jugements mathématiques d'a priori. Mais par a priori on ne dit rien de plus, car cela n'exprime aucune réalité, cela n'exprime que quelque chose de purement formel.

Les traditions anciennes parlent de ce qu'est la

vie des pensées, qui dans son existence d'image a besoin d'être pénétrée des rayons de la volonté pour devenir réalité — elles parlent alors d'*apparence* (voir dessin page 258).

Considérons l'autre pôle de l'homme où les pensées rayonnent vers l'élément volontaire, où les choses sont accomplies dans l'amour : là, notre conscience en quelque sorte se heurte à la réalité et rebondit. Si vous n'avez pas recours à des représentations suprasensibles, votre regard ne peut pas pénétrer dans ce royaume des ténèbres — royaume des ténèbres pour la conscience —, où la volonté se déploie dès que vous levez simplement le bras ou tournez la tête. Vous remuez votre bras ; mais ce qui se produit alors de compliqué demeure aussi inconscient pour la conscience habituelle que les choses du sommeil profond, sans rêves. Nous regardons notre bras, nous voyons comment notre main peut saisir quelque chose ; tout cela parce que nous pénétrons la chose par la représentation, par la pensée. Mais les pensées elles-mêmes qui sont dans notre conscience, elles demeurent là aussi apparence. C'est cependant dans le réel que nous vivons, et celui-ci ne monte pas à notre conscience habituelle. D'anciennes traditions parlaient ici de *puissance*, car ce qui constitue la réalité dans laquelle nous vivons est, certes, pénétré par la pensée, mais d'une certaine manière — dans la vie entre la naissance et la mort — la pensée a rebondi à son contact (voir dessin).

Entre les deux il y a un élément équilibrant, il y a ce qui relie la volonté qui rayonne pour ainsi dire vers la tête et les pensées qui, dans nos actions, sont pour ainsi dire ressenties par le cœur

dans l'amour : c'est la vie du sentiment, qui peut aussi bien s'orienter vers ce qui est volontaire que vers la pensée. Avec la conscience habituelle, nous vivons dans un élément par lequel d'un côté nous saisissons ce qui en nous s'exprime dans un penser pénétré de volonté, penser tendant vers la liberté, et où d'un autre côté nous nous efforçons pour que soit toujours plus empli de pensée ce qui passe dans nos actions. Et ce qui constitue ce pont reliant les deux, on l'appelle, depuis les temps anciens, la *sagesse* (voir dessin).

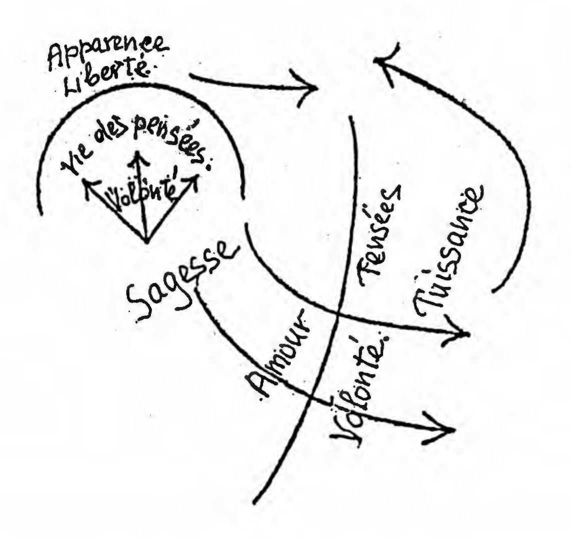
Goethe, dans son conte du Serpent vert et du beau Lis[19], a fait allusion à ces anciennes traditions avec les trois rois : le roi d'or, le roi d'argent et le roi d'airain. Nous avons déjà montré sous d'autres points de vue comment doivent revivre, mais sous une tout autre forme, ces trois éléments, auxquels pouvait se référer une ancienne connaissance instinctive, mais qui ne peuvent revivre que si l'homme accueille les connaissances de l'Imagination, de l'Intuition, de l'Inspiration.

Or, que se passe-t-il au fond quand l'homme développe sa vie de pensée ? Une réalité devient apparence. Il est très important qu'on s'en rende clairement compte. Nous portons notre tête, qui montre dans son ossification et sa tendance à la sclérose, de façon imagée, déjà extérieurement quelque chose de mort par rapport au reste de l'organisme, plus vivant, plus récent. Entre la naissance et la mort, nous portons dans notre tête ce qui, issu d'une période précédente, où c'était une réalité, pénètre en nous comme apparence, et le reste de notre organisme fait rayonner, à travers cette apparence, l'élément réel qui monte de

notre métabolisme, l'élément réel de la volonté. Nous avons là une formation de germe qui s'accomplit tout d'abord dans notre humanité, mais qui a une signification cosmique. Songez qu'un homme est né telle année, auparavant il était dans le monde spirituel ; au moment où il quitte le monde spirituel, ce qui en tant que pensée était une réalité devient en lui apparence, et il transporte dans cette apparence l'activité volontaire, qui provient d'une tout autre direction, qui monte de tout son organisme à l'exception de la tête. C'est ainsi que le passé qui se meurt dans l'apparence est ranimé par ce qui brille dans la volonté, afin de devenir la réalité de l'avenir.

Comprenons bien ceci : que se passe-t-il quand l'homme s'élève au penser pur, c'est-à-dire au penser pénétré de volonté ? Sur la base de ce que l'apparence a dissous, donc sur la base du passé, et grâce à la fécondation par la volonté, qui monte de son Je, se développe en lui une réalité nouvelle qui va vers l'avenir. L'homme est ainsi le porteur du germe d'avenir. La matrice, pour ainsi dire, sont les pensées réelles du passé, et dans cette matrice est déposé ce qui émane de l'individuel, et le germe est envoyé dans l'avenir pour la vie du futur.

Et d'un autre côté, en pénétrant de pensées ses actions, son élément volontaire, l'homme développe ce qu'il accomplit par amour. Cela se détache de lui. Nos actes ne nous demeurent pas attachés. Ils deviennent processus cosmique ; quand ils sont pénétrés d'amour, l'amour les accompagne. Une action égoïste est, au niveau cosmique, autre chose qu'une action imprégnée d'amour. Lorsque, grâce à la fécondation par la



volonté, nous développons à partir de l'apparence ce qui émane de notre intérieur, ce flux qui en quelque sorte vient de notre tête se prolonger dans le monde rencontre alors nos actions pénétrées de pensées. De même que lorsqu'une plante se développe, elle a dans sa fleur le germe qu'au dehors la lumière du soleil doit rencontrer, qu'au dehors l'air doit rencontrer, etc., que quelque chose venant du cosmos doit rencontrer pour que ce germe puisse croître, de même ce qui se développe par la liberté doit trouver un élément de croissance dans ce qui vient à sa rencontre : l'amour vivant dans les actes (voir dessin ci-dessus).

C'est ainsi que l'homme est placé en fait dans le devenir du monde, et ce qui se passe au-dedans de sa peau, et ce qui émane hors de sa peau

comme actions, n'a pas seulement une signification pour lui, cela s'intègre dans les processus cosmiques. Il est placé dans les processus cosmiques, universels. Au moment où ce qui était réel auparavant devient apparence en l'homme, la réalité se dissout continuellement, et dans la mesure où cette apparence est de nouveau fécondée par la volonté, une nouvelle réalité naît. Là, vous pouvez en quelque sorte saisir spirituellement, dirais-je, ce que nous avons aussi exposé sous d'autres points de vue : il n'existe pas de constance de la matière. Elle se transforme en apparence, et l'apparent est de nouveau élevé à la réalité par la volonté de l'homme. C'est une image trompeuse qu'a apportée la conception du monde de la physique avec la loi de la conservation de la matière et de l'énergie[66], parce qu'on ne regarde justement que l'image du monde naturel. En vérité, la matière se perd continuellement au moment où elle se transforme en de l'apparence ; et elle réapparaît de nouveau au moment où précisément l'apparent est de nouveau transformé en être réel par ce qui tout d'abord se présente à nous comme le produit le plus élevé du cosmos : l'homme.

Nous pouvons voir cela à l'autre pôle également, mais cela n'y est pas aussi facile à voir, car les processus qui finalement conduisent à la liberté peuvent, certes, être réellement perçus par un penser sans préjugé ; mais, pour bien voir à cet autre pôle, il faut déjà avoir un certain développement en science spirituelle. Car la conscience habituelle, tout d'abord, se heurte à la puissance et rebondit. Tout ce qui s'exprime dans la puissance, dans la force, est — certes — pénétré de pensées ; mais la conscience habituelle ne voit pas

que — de même qu'ici de plus en plus de volonté, de jugement, entre finalement dans le monde des pensées —, quand nous introduisons les pensées dans ce qui est volontaire, quand nous supprimons de plus en plus la puissance, nous pénétrons ce qui est uniquement puissance toujours davantage de la lumière de la pensée. Là, à l'un des deux pôles de l'homme, on voit le triomphe sur la matière ; à l'autre pôle, on voit la nouvelle naissance de la matière.

Nous savons — je l'ai exposé au moins par allusions dans mon livre « Des énigmes de l'âme »[67] — que l'homme est un être à triple constitution : en tant qu'homme neuro-sensoriel, il est porteur de la vie des pensées, de la vie des perceptions ; en tant qu'homme rythmique — respiration, circulation du sang —, de la vie des sentiments ; en tant qu'homme métabolique, il est porteur de la vie de volonté. Mais comment évolue dans l'homme le métabolisme (« échange de substance ») quand on développe de plus en plus une volonté imprégnée d'amour ? Dans la mesure où l'homme est agissant, cela évolue de telle façon qu'au fond la matière est continuellement vaincue. Et qu'est-ce qui se forme en l'homme lorsque, en tant qu'être libre, il évolue vers le penser pur, mais qui est au fond de nature volontaire ? Il se forme de la matière. Nous plongeons le regard dans l'origine de la matière. Nous portons en nous ce qui fait naître la matière: notre tête ; et nous portons en nous ce qui anéantit la matière, le cadre dans lequel nous voyons comment la matière est anéantie : notre organisme-membres, notre organisme métabolique.

Voilà ce qui est considérer l'homme dans sa

totalité. Nous voyons comment ce qui, autrement, au sein de la conscience humaine ne peut être saisi la plupart du temps qu'en abstractions participe en tant qu'élément réel au devenir du monde ; et comment ce qui est placé au sein du devenir du monde, et à quoi la conscience habituelle est attachée à un tel degré qu'elle ne peut se le représenter autrement qu'en tant que réalité, se dissout jusqu'à être réduit à zéro. C'est bien une réalité pour la conscience ordinaire, et si déjà cela ne va pas avec les réalités extérieures, il faut au moins que les atomes soient des réalités pures et dures. Et parce qu'on n'arrive pas, avec ses pensées, à se dégager de ces réalités immuables, on leur laisse tout simplement constituer un mélange, tantôt de telle manière, tantôt de telle autre. Tantôt il en résulte de l'hydrogène, tantôt de l'oxygène, ils sont groupés différemment à chaque fois, puisqu'on ne peut faire autrement que de voir fixé dans la réalité tout ce qu'on a fixé une bonne fois dans sa pensée.

Ce n'est rien d'autre qu'une faiblesse de pensée, à laquelle l'homme s'adonne quand il admet des atomes éternels et immuables. Ce que nous montre un penser conforme à la réalité, c'est que continuellement la matière est dissoute jusqu'à être réduite à zéro. L'homme ne parle d'une constance de la matière que parce que, lorsque la matière disparaît, il se crée continuellement de la matière nouvelle. Il se livre à la même erreur qu'il ferait, disons, si un certain nombre de documents étaient introduits dans une maison, qu'ils y soient copiés, puis les originaux brûlés, mais que les copies en ressortent, et qu'il croie que ce soient les mêmes documents du fait qu'il aurait vu sortir

la même chose que ce qu'il aurait vu entrer dans la maison. En réalité, les anciens documents ont été brûlés et de nouveaux documents ont été écrits à la place. Il en est de même du devenir dans le monde, et il est important que l'on parvienne par la connaissance jusqu'à ce point. Car dans l'homme, là où la matière disparaît, devient apparence, et où une nouvelle matière naît, résident la possibilité de la liberté et la possibilité de l'amour. Et la liberté et l'amour sont liés l'un à l'autre, comme je l'ai déjà indiqué dans ma « Philosophie de la liberté ».

Celui qui, au nom d'une quelconque conception du monde, parle de l'indestructibilité de la matière nie aussi bien la liberté d'un côté que l'amour pleinement développé de l'autre côté. Car seulement par le fait que dans l'homme le passé disparaît, devient apparence et renaît comme élément d'avenir, qui est totalement germe, prennent naissance en l'homme aussi bien le sentiment de l'amour, qui est don de soi à quelque chose à quoi l'on n'est pas poussé par le passé, que la liberté, qui est un agir issu de ce qui n'est pas conditionné d'avance. Liberté et amour ne sont en réalité saisissables que grâce à la conception du monde de la science de l'esprit et non pas au moyen d'une autre. Celui qui s'est plongé dans ce qui est apparu comme image du monde au cours des derniers siècles, celui-là pourra aussi mesurer quelles difficultés sont à surmonter face à la pensée conformiste de l'humanité moderne, pour la pénétrer avec cette pensée objective de la science de l'esprit. Car dans l'image du monde des sciences modernes de la nature, il n'y a quasiment pas de points d'appui

qui permettent d'aller aussi loin que de pouvoir vraiment comprendre la liberté et l'amour.

Quelle sera nécessairement la position de la conception scientifique du monde, d'une part, et des anciennes conceptions traditionnelles du monde, d'autre part, face à une évolution de l'humanité progressant vraiment selon la science de l'esprit ? Eh bien, nous en parlerons une autre fois.

TREIZIÈME CONFÉRENCE

Bâle, 23 décembre 1920

Au cours de l'année, c'est par trois fêtes que la chrétienté célèbre le souvenir de l'être qui, à ses yeux, donne son sens à la vie sur terre, et de qui émane la force la plus grande de cette vie terrestre. De ces trois fêtes, Noël est celle qui exige le plus de notre sensibilité ; Noël veut en quelque sorte intérioriser au maximum cette sensibilité. La fête de Pâques exige les plus grands efforts de l'intelligence, de la compréhension humaines ; et la fête de Pentecôte, de la volonté de l'homme. Au fond, on ne comprend ce qui doit être le contenu du mystère de Noël qu'en élaborant intérieurement, qu'en approfondissant le sentiment qui nous rend perceptibles notre nature humaine tout entière, notre valeur et notre dignité d'homme.

C'est seulement lorsqu'on peut ressentir avec assez de ferveur et dans un juste sentiment ce qu'est l'homme dans l'univers, que l'on répond à cette ambiance qui doit être la véritable atmosphère de Noël. C'est seulement lorsqu'on accède à une complète compréhension de ce miracle enclos dans le mystère de Pâques, le miracle de la Résurrection, que l'on saisit bien la nature de ce mystère de Pâques ; et c'est seulement lorsqu'on voit dans la fête de Pentecôte quelque chose qui apporte une force pouvant développer nos impulsions volontaires, qui élève notre volonté au-dessus des simples instincts terrestres, que l'on voit

dans une juste lumière ce que doit être la fête de Pentecôte.

Le Christ Jésus se relie aux principes du Père dans l'univers : voilà ce qu'évoque la fête de Noël. Il se relie à ce que l'on est accoutumé de nommer le principe du Fils : c'est ce que présente le mystère de Pâques à nos yeux. Et le Christ se relie à l'esprit qui parcourt, imprègne et anime le monde, d'une manière que nous rend présente le mystère de Pentecôte.

En considérant la nature extérieure alentour, nous voyons que les forces qui l'habitent introduisent l'homme dans l'existence physique. Par tout ce que nous propose la science de l'esprit, nous savons que nous ne regardons pas cette nature dans une juste perspective si nous ne voyons en elle que ce qui est physique, perceptible aux sens. Nous savons que des forces divines l'entourent de leur souffle, et nous ne prenons vraiment conscience du sens de notre origine en elle que si nous élevons le regard vers ce divin qui la parcourt et l'anime de vie. Notre regard s'élève alors vers les principes du Père dans la nature. Le divin qui imprègne et parcourt toutes choses dans la nature, ce sont les principes du Père au sens des anciennes religions, et aussi dans l'esprit du christianisme bien compris. En percevant comment la fleur croît dans les champs, en entendant gronder le tonnerre, en voyant fulgurer l'éclair, en regardant le soleil tracer sa courbe dans le ciel et les étoiles scintiller, en écoutant murmurer les sources ou le fleuve — en percevant ce qui, dans ces manifestations extérieures de la nature, se révèle mystérieusement comme l'origine de tout devenir, nous percevons aussi ce qui nous a ame-

nés en ce monde par le mystère de la naissance physique.

Mais ce mystère de la naissance physique reste, par rapport à l'essence de l'homme, quelque chose d'inexplicable aussi longtemps que nous ne pouvons pas le rattacher à ce que nous ressentons intimement en évoquant le mystère de Noël et l'enfance qui, par les deux Jésus[68], est venue parmi les hommes. Cette existence des enfants Jésus, que nous dit-elle ? Rien de moins que ceci : pour être vraiment un homme, il ne suffit pas d'être venu au monde, d'être présent dans le monde grâce aux forces de la naissance physique qui amènent à l'existence tous les êtres, et aussi l'homme. Ce saint mystère de Noël, en présence de l'enfance du Christ, nous dit que la véritable humanité en nous ne nous vient pas simplement par la naissance, mais qu'elle doit être enfantée au plus profond de l'âme ; que l'homme, au cours de son existence, doit passer dans son âme par des expériences qui seules font de lui un homme authentique. Et ce qu'il doit apprendre ainsi, il ne peut le connaître et le vivre qu'en liaison avec ce qui a pénétré en état d'enfance dans l'évolution terrestre lors du Noël des mondes.

En considérant l'enfance de Jésus, nous sommes obligés de nous dire : c'est uniquement parce que cet être est venu parmi les hommes au cours de l'évolution que l'être humain est pleinement capable d'être homme, c'est-à-dire de relier ce qu'il reçoit par la naissance à ce qu'il peut ressentir de lui-même par l'amour dévotionnel voué à cet être descendu des hauteurs spirituelles pour s'unir à l'existence humaine par un grand sacrifice.

Pour beaucoup d'hommes des premiers siècles chrétiens, c'était une grande expérience que de contempler l'entité du Christ venant prendre place dans l'évolution terrestre. Ils percevaient alors, en quelque sorte, la double origine de l'homme, son origine physique et son origine spirituelle. Jésus passe par une naissance. Lorsque, la nuit de Noël, le chrétien porte son regard sur Jésus, contemple un petit enfant né sur la terre, il se dit : « C'est un être différent des autres hommes qui est mis au monde, un être grâce auquel les humains peuvent accéder à ce que ne leur donne pas la seule naissance physique. » Notre sentiment s'approfondit lorsque nous comprenons bien, par un amour vrai, le sens de cette parole : il nous faut naître deux fois, une fois de par les forces de la nature, une seconde fois de par les forces du Christ Jésus. C'est là notre lien avec le Christ, ce qui, grâce à lui, nous donne la pleine conscience de notre valeur humaine, de notre nature d'être humain ! Tirons la leçon de ce qui s'est passé à travers les siècles et demandons-nous : ce sentiment vis-à-vis de la naissance du Christ Jésus est-il toujours resté aussi profond ? » En considérant le monde, nous ne pouvons pas dire qu'aujourd'hui nous avons encore, devant le mystère de Noël, cette ferveur du sentiment que l'on trouvait en Europe il y a cinq ou six siècles.

Voyez-vous, l'arbre de Noël est quelque chose de beau, quelque chose qui parle à notre cœur un langage plein de charme. Mais l'arbre de Noël n'est pas vieux : il n'a guère que deux siècles. Il s'est répandu relativement vite dans les pays européens, mais c'est à l'époque moderne seulement qu'il est devenu la parure de la fête de Noël. Et

que représente-t-il au juste ? Il représente le côté beau, aimable, sympathique, de ce qui apparaît à notre âme, à cette époque de l'évolution, sous un aspect moins aimable et moins sympathique. On peut creuser en profondeur les impulsions qui, à une époque très récente, ont donné naissance à l'arbre de Noël, on ne découvrira que des sentiments mystérieux. Mais ces sentiments mystérieux tendent tous à nous faire voir dans l'arbre de Noël quelque chose comme un symbole de l'arbre du Paradis. Or, cela signifie que les humains sont devenus de plus en plus étrangers à ce qui s'offrait à leur sensibilité lorsqu'elle s'orientait vers la crèche, vers le mystère de la naissance du Christ Jésus, vers ce qui s'est accompli au début de notre ère ; cela signifie que l'humanité moderne a oublié le sens de cette nouvelle naissance dans l'âme, et que, partant de l'arbre de Noël, qui représente la Croix, elle veut reporter son regard vers cette origine qui ne sait rien encore du Christ : vers les origines de l'humanité terrestre, vers la source naturelle du devenir humain ; on retourne au Paradis, on s'éloigne du Christ, de la fête de Noël, du 25 décembre, on se rapproche de celle d'Adam et Ève, du 24 décembre.

C'est là une belle institution, car cette origine de l'humanité au Paradis, c'est quelque chose qui est beau — mais c'est aussi ce qui nous détourne du véritable mystère de la naissance du Christ Jésus. Ce recueillement autour de l'arbre de Noël a gardé sa profondeur, et chaque année il émane de l'intime sensibilité des hommes qui sont de bonne volonté ; il les console de tout ce qui, à l'époque moderne, et sous une forme moins sym-

pathique, détourne du mystère du Christ et ramène les esprits vers les forces naturelles, originelles, de la naissance humaine.

Le Christ Jésus est apparu parmi un peuple qui vénérait Jéhovah, ce dieu Jéhovah qui est uni à tous les phénomènes naturels, qui vit dans l'éclair et le tonnerre, dans le passage des nuages, la course des astres, dans la source murmurante, dans le fleuve, dans ce qui fait grandir les plantes, les animaux et les hommes. Jéhovah est ce Dieu qui ne pourra jamais, si l'on s'unit à lui seul, conférer aux hommes la pleine humanité. Car il donne à l'homme la conscience de sa naissance naturelle, certes liée à celle d'une intervention spirituelle de forces qui ne sont pas uniquement naturelles. Mais il ne donne pas à l'homme la conscience d'une renaissance qu'il ne peut obtenir par les seules forces naturelles, physiques, sensibles et sans faire d'effort individuel. Nous voyons donc l'humanité moderne détournée de la pensée du Christ Jésus, pour lequel il n'existe pas de distinction de classes, de peuples, de races ; pour lequel seule existe la condition d'être humain ; les pensées, les sentiments de l'humanité moderne ont dévié vers ce que le mystère de la naissance du Christ Jésus avait déjà dépassé : vers les forces naturelles fondamentales par lesquelles l'humanité est née, et qui sont en rapport avec les classes sociales, les peuples, les races. Le peuple juif vénérait un Jéhovah — et les peuples modernes sont retournés à de nombreux Jéhovahs ! Car ce que les peuples vénèrent sous l'inspiration de principes nationaux — même si on ne le désigne plus de ce nom — ce qu'ils vénèrent et qui engendre entre eux des séparations et des

conflits — ce sont des Jéhovahs. Nous les voyons engagés dans des luttes sanglantes, et chacun se réfère, le cas échéant, au Christ. Mais en vérité ce n'est pas le Christ, c'est un Jéhovah — non pas Jéhovah le Dieu unique : *un* Jéhovah. Les humains ont seulement fait retour à celui-ci. Ils ont oublié qu'un progrès avait été accompli lorsqu'on avait passé du principe de Jéhovah à celui du Christ. Voilà une chose.

C'est sous une forme très belle que l'arbre de Noël nous ramène à l'origine de l'humanité ; c'est sous une forme très laide que nous y ramène le principe de Jéhovah. Et c'est un fait : par un sentiment mensonger, souvent on appelle Christ ce qui n'est qu'un Jéhovah ; et en réalité on fait du nom du Christ un mauvais usage. De ce nom du Christ, on mésuse terriblement à notre époque, et nous avons à rechercher la voie d'un véritable approfondissement de la sensibilité, nécessaire aujourd'hui pour ressentir vraiment ce qu'est le mystère de Noël, ce qu'est le Christ Jésus. Nous avons besoin d'une nouvelle compréhension de ce qui nous a été transmis concernant aussi la naissance du Christ Jésus.

Le Christ Jésus est annoncé le jour du Noël du monde à deux sortes d'humains, qui naturellement représentent la même humanité : aux pauvres bergers ignorants dans les champs, à ceux qui ne possèdent rien d'autre que le simple bon sens et l'humble cœur humain — et aux sages venus de l'Orient, c'est-à-dire du pays de la sagesse. A ceux-ci il est annoncé par un point culminant qu'atteint leur sagesse : par la lecture des étoiles. Le Christ Jésus s'annonce donc aux humbles âmes des bergers, et il s'annonce dans la

suprême sagesse des trois Mages de l'Orient. Dans ce vis-à-vis de l'annonce du Christ aux humbles bergers d'une part, aux hommes les plus sages d'autre part, se manifeste un sens des plus profonds.

Comment s'annonce-t-il aux humbles, aux pauvres bergers dans les champs ? Par la vision dans l'âme d'un ange de lumière. Leur clairvoyance et leur clairaudience s'éveillent. Ils entendent les paroles profondes qui doivent recéler pour eux à l'avenir le sens de la vie sur terre : le Dieu dans les hauteurs se révèle, et ce sera la paix parmi les hommes qui, sur la terre, peuvent être de bonne volonté. C'est des profondeurs de l'âme que monte cette faculté grâce à laquelle, en l'absence de toute sagesse, les pauvres et simples bergers vivent par le sentiment, durant la nuit de Noël, ce qui se révèle au monde. C'est par une sagesse accomplie telle qu'elle a pu être acquise jusqu'au mystère du Golgotha, par l'observation la plus subtile de la marche des astres, que la même révélation apparaît aux Sages venus de l'Orient, aux Mages ! Les uns, les pauvres, les humbles bergers, la lisent dans le cœur humain, en descendant jusqu'aux profondeurs ultimes de ce cœur. Ils deviennent alors clairvoyants, c'est la force visionnaire du cœur qui leur révèle la venue du Sauveur des hommes. Les autres contemplent l'immense dôme céleste. Ils connaissent les secrets des lointains espaces et de la marche du temps, ils ont acquis une sagesse par laquelle ils peuvent ressentir et déchiffrer ces secrets. Et c'est là que le mystère de Noël se révèle à eux.

Ce qui nous est ainsi indiqué, c'est que ce qui vit dans l'âme de l'homme et ce qui vit dans les

vastes espaces provient de la même source. Or, ces deux forces, telles qu'elles s'étaient développées jusqu'au mystère du Golgotha, déclinaient déjà. La clairvoyance issue du cœur humain vivifié était encore, chez ces bergers qui reçurent l'Annonce, assez forte pour qu'ils entendent les voix qui disaient : Le Dieu se révèle dans les hauteurs, dans les cieux, et la paix régnera parmi les hommes sur terre qui sont de bonne volonté ; — disons que ces derniers restes d'une clairvoyance née de la piété étaient encore présents chez les bergers que le karma, la destinée, avait réunis là où naissait le Christ. Et de même, ce mystère de Noël se révéla par une sainte, une très ancienne sagesse qui avait pris la mesure du monde dans le temps et dans l'espace, que ses représentants, les trois Mages venus de l'Orient, avaient élevée à un niveau suprême ; cette antique et sainte sagesse avait fleuri d'abord à l'époque postatlantéenne dans l'Inde antique, puis chez les Perses et chez les Chaldéens, et les derniers restes en subsistaient chez les trois Mages. Mais ces deux facultés, nous les avons perdues au cours de la cinquième période postatlantéenne.

Pour l'humanité dans son ensemble, elles ne sont plus vivaces ni actives, ces forces qui amenèrent les pauvres bergers à la clairvoyance, et les Sages de l'Orient à percer les secrets de l'espace et du temps. Il fallait que nous trouvions l'être humain réduit à lui-même. Il fallait que l'humanité passe par l'éloignement de Dieu, pour trouver dans cette solitude, dans cet abandon : la liberté. Mais il nous faut retrouver le lien avec ce qui d'une part a conduit à la plus haute sagesse chez les Mages, et ce qui d'autre part fut annoncé

aux bergers dans les champs par la vision au profond du cœur.

Toutes les forces évoluent. L'astrologie, l'astronomie qu'ont connues les Mages d'Orient grâce au développement de l'intelligence encore clairvoyante, que sont-elles devenues aujourd'hui ? Si nous n'étudions pas ces choses, nous ne pouvons pas comprendre l'évolution humaine. Elles sont devenues aujourd'hui mathématiques et géométrie grises. Regardons les formes abstraites qui nous sont transmises à l'école dans la géométrie et les mathématiques : c'est le dernier vestige d'une connaissance vivante brillant de la lumière cosmique et que recélait l'antique sagesse qui conduisit les trois Mages d'Orient vers le Christ. La vision extérieure est devenue faculté de penser intérieurement l'espace et le temps. Tandis que les Mages de l'Orient étaient capables de calculer par la vision qui déchiffrait les secrets de l'espace, le moment, la nuit où naîtrait le Sauveur, nos astronomes, les successeurs de ces astrologues, ne calculent plus à la rigueur que les éclipses du soleil ou de la lune, ou des choses de ce genre. Et tandis que les pauvres bergers dans les champs, dans la ferveur de leurs cœurs, s'élevaient jusqu'à la contemplation de ce qui, certes, avait un lien avec eux, du mystère de Noël, jusqu'à pouvoir entendre l'annonce céleste, — il n'est resté à l'homme d'aujourd'hui que la faculté de percevoir la nature extérieure, sensible. C'est cette faculté qui a pris la succession de l'humilité des bergers, comme a pris la succession des sages de l'Orient notre faculté de calculer les éclipses de soleil et de lune.

Les bergers dans les champs étaient armés

d'une profonde sensibilité, qui les amena à percevoir dans la clairvoyance le mystère de Noël. Nos contemporains sont armés du télescope et du microscope. Mais aucun télescope, aucun microscope n'amènent à comprendre ce qui résout l'énigme la plus profonde de l'homme, comme l'a fait le cœur des bergers dans les champs. Aucune prévision telle que la permettent les calculs des éclipses de soleil et de lune ne conduit les hommes à comprendre la nécessaire marche du monde, comme a pu le faire la sagesse, la connaissance des astres que possédaient les Mages de l'Orient. Comme tout ce qui distingue les humains vient confluer dans un sentiment unique lorsque nous nous disons : « Ce que les bergers, en l'absence d'une sagesse, ont pu vivre par la piété de leur cœur, c'est la même chose que ce qui animait la suprême sagesse des Mages de l'Orient ! » C'est une merveille que ces deux réalités soient présentées côte à côte par la tradition chrétienne.

Au fond, nous avons perdu, à l'époque moderne, les deux voies par lesquelles s'ouvrait à l'humanité la compréhension de la naissance du Christ. De la crèche, nous sommes revenus à l'arbre de Noël, à l'arbre du Paradis, et du Christ, qui appartient à l'humanité entière, nous sommes revenus aux dieux nationaux qui ne sont que des Jéhovahs, et non pas le Christ. Il est vrai que ce qui est commun à tous les hommes se révèle dans les profondeurs de l'être humain ; il est tout aussi vrai qu'à travers les lointains de l'espace et tous les mystères du temps se révèle ce qui est commun à tous les hommes.

Il y a dans les profondeurs de l'être humain

quelque chose qui ne parle que de l'humain, de ce devant quoi s'effacent toutes les différences entre les hommes. C'est seulement dans ces profondeurs que l'on trouve le Christ. Et il existe une sagesse qui dépasse tout ce qui peut être établi en considérant l'existence universelle fragment par fragment, qui peut la saisir dans son unité, même dans l'espace et dans le temps. C'est cette sagesse, cette connaissance des astres qui conduit vers le Christ. Nous avons besoin de retrouver, sous une forme nouvelle, ce qui a permis aux bergers dans les champs d'une part, aux Mages de l'Orient d'autre part, de s'engager sur le chemin qui mène au Christ Jésus. En d'autres termes, nous avons besoin d'approfondir notre manière de regarder extérieurement la nature par la vision spirituelle de cette nature, celle que le cœur peut cultiver. En nous tournant vers ce que nous font connaître le microscope et le télescope, les rayons X et d'autres appareils, nous devons réapprendre à la regarder à nouveau à l'aide des forces qui naissent de la piété dans le cœur humain. Alors ne nous parleront plus seulement les plantes indifférentes, le fleuve bruissant, la source murmurante, l'éclair jaillissant des nuages, le tonnerre — de tout ce que disent les fleurettes des champs, de tout ce que disent les éclairs et les grondements du tonnerre dans les nuages, de tout ce que disent les étoiles brillantes et le soleil lumineux, des paroles qui seront comme le fruit de notre contemplation de la nature viendront briller à nos yeux, frapper nos oreilles et pénétrer nos cœurs, et elles ne diront rien d'autre que : le Dieu se révèle dans les hauteurs célestes, et que la paix

soit parmi les hommes sur la terre qui sont de bonne volonté.

Il faut que le temps vienne où l'étude de la nature abandonnera les méthodes sèches, froides, inhumaines, que l'on pratique dans les laboratoires et les hôpitaux ; il faut que cette étude de la nature s'anime d'une vie telle que ce qui ne nous est plus accessible par les moyens dont disposaient les bergers de Bethléem, nous le recevions des voix qui nous parleront dans la plante, dans l'animal, dans les étoiles, dans les sources et les fleuves. Car la nature tout entière proclame ce que dit l'ange de l'Annonce : Dieu se révèle dans les hauteurs célestes, et sur la terre la paix peut régner parmi les hommes qui sont de bonne volonté.

Ce que les Mages ont trouvé dans la contemplation extérieure des étoiles, c'est par un éveil de notre être intérieur que nous devons le trouver. Nous devons à nouveau prêter l'oreille à ce que dit la nature, et en quelque sorte entendre l'ange chanter par sa voix ; nous devons aussi être capables de retrouver en notre être intérieur une astronomie, une réponse à l'énigme de l'univers par l'Imagination, l'Inspiration et l'Intuition. Ce qu'il nous faut, c'est une science de l'esprit, une science de l'occulte qui soit puisée à l'être intérieur de l'homme. Il faut que nous creusions jusqu'au plus profond ce qu'est l'entité humaine. Et cette entité humaine doit nous parler de l'évolution du monde à travers les mystères de Saturne, du Soleil, de la Lune, de la Terre, de Jupiter, de Vénus, de Vulcain. Nous devons sentir qu'en nous-mêmes, un univers renaît. Depuis le mystère du Golgotha, la voie par laquelle

l'homme peut contempler les secrets les plus profonds du monde a pris une orientation inverse.

Il existe une ancienne manière de représenter la sphère céleste qui était déjà celle des Mages persans. Ils regardaient le ciel, ils voyaient physiquement cette constellation que l'on appelle la Vierge, et spirituellement ils y percevaient ce qui n'est visible physiquement que dans la constellation des Gémeaux. Elle s'est conservée, cette sagesse qui vivait en l'homme de telle sorte qu'il pouvait percevoir l'accord entre la constellation de la Vierge et celle qui se trouve en « carré », celle des Gémeaux. C'est ainsi qu'à la place de la constellation de la Vierge, on a représenté la Vierge avec l'épi, mais aussi avec l'enfant, qui n'est que le représentant des Gémeaux (des jumeaux), le représentant des Jésus. En particulier, c'est ainsi qu'on voyait les choses à l'époque persane.

Vint la période suivante, celle de la Chaldée et de l'Égypte. On regarda alors la constellation du Lion comme à l'époque persane on regardait la constellation de la Vierge. Mais alors c'est le Taureau que l'on trouva en carré, et c'est ainsi que naquit la religion de Mithra, qui vénérait le Taureau : on percevait dans la constellation du Lion celle du Taureau.

Puis vint la période gréco-latine, durant laquelle le Cancer joua le même rôle que la Vierge chez les Perses ; et ce que l'on perçut dans le Cancer, c'était la constellation du Bélier, qui se trouvait en carré. C'est là que se produisit un retournement, que la chose prit une autre direction. Jusqu'à l'époque gréco-latine, jusqu'au mystère du Golgotha, l'astronomie pouvait être une

science extérieure ; la faculté de connaissance humaine était de telle nature qu'en portant son regard dans l'espace, on y découvrait les secrets du monde stellaire, les secrets de l'espace et du temps ; que d'autre part on plongeait dans la vie de l'être intérieur et qu'en intensifiant la piété du cœur on parvenait à la contemplation des mystères internes. A l'époque gréco-latine, ce rapport s'inversa. Ce qui auparavant pouvait être vécu intérieurement, dut de plus en plus être vécu par la contemplation de la nature extérieure.

Il nous faut devenir aussi pieux à l'égard des manifestations de la nature que les bergers l'étaient dans leur cœur. Nous devons acquérir vis-à-vis de la nature ce regard spirituel auquel eux accédaient dans leur être intérieur. D'autre part, il nous faut faire le renversement du Cancer. Il nous faut accéder à une astronomie de l'être intérieur, de telle sorte que par les forces de la contemplation intérieure l'homme discerne la marche du monde à travers les phases de Saturne, du Soleil, de la Lune, de la Terre, de Jupiter, de Vénus, de Vulcain : une astronomie naissant dans l'être intérieur, comme autrefois elle naissait de l'extérieur, — une piété fervente née de l'observation de la nature comme autrefois elle naissait intérieurement chez les bergers dans les champs. Si nous pouvons approfondir ce que nous offre, sous une forme si peu spirituelle, l'observation de la nature, si nous pouvons d'autre part rendre créatif ce qui est vécu dans les formes grises des mathématiques et de la géométrie, si nous pouvons, par la manière de les vivre intérieurement, élever les mathématiques jusqu'au niveau glorieux qui fut autrefois celui de l'astronomie ; si

nous pouvons approfondir l'étude de la nature jusqu'à cette profondeur du cœur, à cette ferveur que connurent les bergers dans les champs, si nous pouvons vivre en nous ce que les Mages vivaient en contemplant les astres, si nous pouvons, en contemplant la nature extérieure, devenir aussi pieux que les bergers le furent dans les champs — alors, par la piété née dans l'observation de la nature, l'étude pleine d'amour de l'évolution des mondes vécue dans l'être intérieur, nous trouverons à nouveau le chemin du mystère de Noël, comme par leur piété intérieure les bergers dans les champs, et par leur sagesse extérieure les Mages de l'Orient trouvèrent le chemin de la crèche.

Il faut trouver une voie nouvelle vers le mystère de Noël. Il faut que devant la nature nous devenions aussi pieux que le furent les bergers dans leurs cœurs. Il faut que dans notre vision de l'être intérieur nous devenions aussi sages que l'étaient les Mages lorsqu'ils observaient les planètes et les étoiles dans l'espace et dans le temps. Il nous faut développer en nous-mêmes ce que les Mages ont cultivé par la connaissance extérieure. Il nous faut, dans notre commerce avec le monde extérieur, développer ce que les humbles bergers dans les champs cultivaient dans leur cœur, — alors nous trouverons la voie, la bonne voie qui mène à un sentiment profond du Christ, à une compréhension pleine d'amour du Christ. Nous trouverons le chemin du mystère de Noël. Nous pourrons alors, cultivant les pensées et les sentiments justes, placer auprès de l'arbre des origines, de l'arbre du Paradis, la crèche, qui nous parle non seulement des forces naturelles qui introdui-

sent l'homme en ce monde, mais aussi de la renaissance par laquelle seule il peut prendre pleinement conscience de son humanité.

Qui parle aujourd'hui du mystère de Noël doit poser aux hommes une exigence qui concerne l'avenir. Nous vivons des temps graves où nous avons à voir clairement qu'il nous faut redevenir des hommes au sens vrai du mot. Nous n'avons pas encore reconquis la force qui pouvait intérioriser entièrement la sagesse des Mages, celle qui faisait rayonner vers le monde extérieur la piété des bergers. La question sociale confronte les hommes à de terribles exigences. Elle a porté au cours des dernières années des fruits affreux ; elle se fera de plus en plus menaçante, et seules les âmes somnolentes peuvent l'ignorer. L'Europe se prépare à devenir un amas de ruines de la culture. Elle ne sortira de son chaos que si les hommes trouvent la possibilité de cultiver dans la vie commune une humanité authentique et vraie. Ils ne pourront le faire autrement qu'en approfondissant et en intériorisant leurs sentiments par une observation de la nature imprégnée d'une piété aussi grande que celle des bergers dans les champs, qui grâce à leurs forces intérieures entendirent l'ange leur annoncer la manifestation des dieux en haut, et la paix terrestre en bas. C'est par ces forces seules que l'on maîtrise aussi la vie sociale ; et seulement lorsque ce qui est contemplé dans les lointains de l'espace et la suite des temps pénètre dans l'être intérieur ; l'homme alors perçoit l'unité de l'esprit véritable du monde tout comme le Chinois, l'Américain, et entre les deux l'Européen, voient le même, l'unique soleil. Comme il serait ridicule que le Chinois prétende

détenir le soleil, le Russe un autre, l'Européen du Centre un autre, le Français un autre, l'Anglais un autre encore ! Le soleil est unique, et de même l'entité solaire qui porte les humains est unique.

Portons notre regard dans le vaste monde : il nous invite à une unification de l'humanité. Dirigeons notre regard vers les secrets les plus profonds, les plus intimes de l'homme : ils nous invitent à une unification de l'humanité. Ce qui nous apparaît au dehors, même l'élément le plus spirituel, ne parle pas de différences entre les hommes, ni de discordes ; ce qui parle au plus profond de l'être ne dit rien des différences entre les hommes, ne parle pas de discordes. Une voix a annoncé aux bergers, qui l'ont entendue par l'oreille du cœur, que la divinité se révèle par les vastes manifestations de l'univers, et que s'ils l'accueillent dans leurs âmes, la paix peut s'établir entre les hommes qui sont de bonne volonté. Cela doit être annoncé à l'humanité moderne par tout l'environnement de la nature. Aux Mages de l'Orient, les mystères des étoiles ont dit que le Christ Jésus est né ici sur terre. Cela doit être annoncé à l'humanité moderne par l'étude suivie de ce qui peut se révéler dans l'être intérieur.

C'est d'une nouvelle voie que nous avons besoin. A nouveau nous entendons : « Transformez votre esprit[69], portez un regard neuf sur le cours du monde ! » Lorsqu'on considère comme il convient ce cours du monde et la marche de l'humanité dont nous faisons partie nous-mêmes, on trouve le chemin de ce mystère qui a pu se révéler aux bergers aussi bien qu'aux sages évolués, et qui se révèlera à notre contemplation intérieure, à notre vision extérieure du monde. Si

nous pouvons les approfondir l'une et l'autre suffisamment, si nous pouvons trouver la sagesse intérieure des Mages, et qu'elle nous guide comme leur sagesse extérieure a guidé les sages venus de l'Orient — si nous trouvons la sagesse extérieure qui nous conduise en toute piété comme la piété a conduit les bergers dans les champs, nous retrouverons les sentiments justes vis-à-vis du mystère de Noël : pour tous — sans distinction telle qu'on en aperçoit entre les hommes, et en quelque sorte au-dessus de l'humanité, apparu dans la solitude — est né ce qui est devenu le Christ.

Il faut que nous retrouvions le secret de Noël, le secret de Jésus — et pour le retrouver, il nous faut cultiver tout ce dont nous devions parler aujourd'hui. Il nous faut trouver en nous-mêmes la lumière de Noël, comme les bergers trouvèrent dans les champs la lumière de l'ange ; et comme les Mages venus de l'Orient, nous devons retrouver l'étoile par la force de ce qui est une véritable science de l'esprit. C'est alors que s'ouvrira pour nous la voie unique vers ce que contient le mystère de Noël. Il nous faut le reconnaître : ce mystère nous rappelle la re-naissance de l'être humain.

Travaillons à ce que renaisse parmi les hommes le mystère de Noël, et nous saisirons vraiment ce qu'est le mystère de la renaissance de l'être humain. C'est ce qui nous est dit par une voie étrange : dans un évangile non reconnu par l'Église[70], il est rapporté qu'une singularité de l'un des enfants Jésus se manifesta par le fait que, dès après sa naissance, il adressa à sa mère certaines paroles. A coup sûr, nous comprenons vrai-

ment l'enfant couché dans la crèche si nous entendons comme il convient les mots qu'il veut nous dire aujourd'hui : « Allumez en vous la lumière de Noël, et elle vous apparaîtra aussi dans le monde extérieur dans son esprit réel, à vous comme à tous les hommes. »

QUATORZIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 24 décembre 1920

La fête de Noël a ouvert à la chrétienneté une voie directe qui peut mener les hommes de toute sorte aux plus hautes énigmes de l'évolution humaine. En quelque point que l'on considère le devenir historique, en quelque événement que l'on s'arrête pour tenter d'expliquer, de pénétrer le sens de l'incarnation humaine sur terre, on ne s'élèvera jamais si haut vers ce mystère que par la forme si populaire et éloquente qu'il a prise dans la fête de Noël, où est enclose la pensée du mystère du Golgotha.

Si nous regardons l'origine du devenir humain sur terre, les millénaires qui ont précédé le mystère du Golgotha, nous trouvons certes, chez les différents peuples, des faits de culture remarquables. Mais, si grandiose qu'aient été ces fruits-là, ils demeurent une sorte de degré préparatoire à l'événement que représente le mystère du Golgotha, et qui s'adressait, lui, à l'humanité tout entière. Et si nous regardons maintenant ce qui est advenu depuis, notre compréhension ne fait que s'enrichir , si nous parvenons à percevoir le Christ à l'œuvre dans ce devenir de l'humanité, le Christ qui est passé par le mystère du Golgotha. Bien des choses peuvent paraître obscures dans cette évolution. Mais, si on l'observe sans étroitesse d'esprit, sans superstition — par exemple celle qui consisterait à croire que des dieux inconnus se doivent d'aider l'homme là où il estime

que cette aide est opportune, sans qu'il ait besoin de faire quoi que ce soit —, on parviendra à reconnaître, même dans les événements douloureux de l'histoire universelle, le sens que le passage du Christ par le mystère du Golgotha a conféré à ce devenir terrestre. Il nous appartient donc de considérer ce mystère — et le mystère de Noël en est un aspect — sous une perspective telle que puisse s'y révéler le sens de toute l'humanité terrestre.

Nous savons quel rapport intime existe entre ce qui, dans l'évolution de l'humanité, s'accomplit sur le plan moral et spirituel, et ce qui se passe dans la nature. Conscients de l'existence de ce pont, nous pouvons considérer sous un jour nouveau la question qui nous préoccupe depuis de nombreuses années : quelle est la relation entre le Christ Jésus et l'être dont l'éclat extérieur paraît dans le soleil ? Les représentants de l'impulsion chrétienne n'ont pas toujours été les ennemis de la connaissance du rapport entre le mystère solaire et le mystère du Christ au même point qu'aujourd'hui, à cause de la décadence qui s'est emparée des représentants actuels du christianisme. Pour *Denys l'Aréopagite*, dont j'ai souvent parlé, le soleil est le « monument du Dieu »[71]. Chez *Augustin*[72], et même dans la scolastique, nous trouvons des allusions semblables : il faut voir, dans les astres extérieurs et leurs mouvements, une image de l'existence divine et spirituelle dans l'univers.

Mais il nous faut situer le mystère de Noël dans un ensemble encore plus vaste, pour le saisir plus intimement et pouvoir ainsi répondre aux grandes tâches du temps présent. Je voudrais

vous rappeler des faits que j'ai souvent évoqués au cours des années passées, sous divers points de vue : nous regardons la première époque post-atlantéenne, riche des actes et des expériences de l'ancien peuple indou ; puis, nous regardons l'époque de l'ancienne Perse, puis la période chaldéo-égyptienne, puis la période gréco-latine, et nous parvenons à notre époque : la cinquième époque post-atlantéenne, qui sera suivie d'une sixième et d'une septième époque. Je vous avais dit que la quatrième époque, l'époque gréco-latine, occupe en quelque sorte une position centrale et qu'il y a un rapport entre la troisième et la cinquième époque, de même qu'il y aura un rapport entre l'ancienne Perse et la sixième période, puis entre l'ancienne Inde et la septième période. Vous pouvez relire cela dans mon petit ouvrage « les Guides spirituels de l'homme et de l'humanité »[73]. Certaines choses se répéteront, sous une certaine forme, aux époques correspondantes.

J'ai déjà dit que *Kepler*, le grand héritier de Copernic, avait eu ce pressentiment que, avec son système solaire et planétaire, il répétait en quelque sorte, sous une forme appropriée à la cinquième époque post-atlantéenne, l'ancienne image du cosmos vivant dans les mystères sacerdotaux égyptiens. Kepler disait tout simplement à ce propos[74] : « J'ai dérobé les vases des maîtres de la sagesse égyptienne, pour les transporter dans les temps nouveaux. » Nous allons nous tourner aujourd'hui vers ce qui constituait le centre des actes cultuels des mystères sacerdotaux égyptiens : les mystères d'Isis. Pour saisir le lien spirituel unissant ces mystères au christianisme, il nous suffit d'évoquer en notre âme le célèbre

tableau de Raphaël, la Madone Sixtine : la Madone porte dans ses bras l'enfant Jésus ; derrière elle, des nuages, qui sont en réalité autant d'enfants : on peut s'imaginer que la Madone a reçu l'enfant Jésus qui venait de ces nuages en se condensant, pour ainsi dire, à partir d'une substance plus fine. Cette image, création de l'esprit chrétien le plus pur, reprend le motif auquel s'adressait toute la vénération des mystères d'Isis égyptiens : la déesse portant l'enfant Horus dans ses bras. Cette constatation ne doit pas nous conduire à une conclusion superficielle en vogue depuis le XVIIIe siècle, qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, et qui voit dans l'histoire du Christ Jésus une simple métamorphose, une mise en forme poétique d'anciens mystères païens. Dans mon livre « le Christianisme et les mystères antiques »[75], j'ai montré comment il fallait concevoir le rapport du christianisme avec les anciens mystères païens, qui n'exclut bien sûr pas une certaine concordance spirituelle entre eux.

Le motif central de ce mystère d'Isis est la mort d'Osiris, et la quête qu'entreprend Isis pour retrouver son corps. Nous savons qu'Osiris, le représentant de l'être solaire, du soleil spirituel, est tué par Typhon, l'Ahriman égyptien. Nous savons donc qu'Osiris est tué par Ahriman, puis livré au Nil dont les eaux l'emportent au large : Isis, l'épouse, part à sa recherche, retrouve son corps en Asie, le ramène en Égypte. Mais Ahriman, son ennemi, le met en pièces, et Isis enterre à différents endroits les quatorze morceaux du corps de l'époux, qui deviennent par là partie intégrante de la terre.

Ces images nous montrent la sagesse avec

laquelle l'Égypte a conçu le rapport entre les puissances du ciel et celles de la terre. Osiris est, d'une part, le représentant des puissances solaires. Par sa mort, il est devenu en même temps la force qui, agissant en différents endroits, pousse la terre à fructifier. L'ancien Égyptien se représente, de façon hautement spirituelle, la manière dont les puissances solaires se donnent à la terre, s'unissent à elle, pour s'offrir ensuite à l'homme sous l'espèce des fruits terrestres. L'essentiel de la vision égyptienne est constitué par cette mise à mort d'Osiris, par la quête où s'engagea ensuite son épouse Isis, qui dut d'abord le ramener en Égypte, afin qu'il pût ensuite continuer son action sous une autre forme : à savoir, depuis les profondeurs de la terre.

Parmi les pyramides égyptiennes, il en est une qui figure particulièrement bien cet événement ; car les Égyptiens n'ont pas seulement consigné leurs solutions des grands mystères cosmiques dans leur singulière écriture, ils les ont traduites également dans leurs œuvres architecturales. Les mesures selon lesquelles est construite l'une de ces pyramides[76] sont telles que son ombre, qui suit évidemment le cours du soleil, disparaît à l'équinoxe de printemps, car elle est alors identique à la base, et ne redevient visible qu'après l'équinoxe d'automne. Par là, les Égyptiens voulaient exprimer que les forces irradiant la terre à travers l'éclat du soleil descendent en elle du printemps à l'automne, et, ainsi ensevelies, raniment les forces de cette dernière afin qu'elle puisse porter les fruits dont les hommes ont besoin. Les anciens Égyptiens levaient donc leurs regards vers le soleil, vers l'être solaire sublime, auquel

s'adressait leur vénération, mais ils en éprouvaient également la perte en la personne d'Osiris, l'époux qu'Isis chercha et retrouva afin qu'il pût poursuivre son action sous une autre forme.

Et nous, à notre cinquième époque post-atlantéenne, il nous faut reprendre mainte chose qu'avait livrée la sagesse égyptienne, mais maintenant sous une autre forme. Avec des éléments étayés par la science de l'esprit, l'humanité doit peu à peu retrouver, sous une forme adaptée à notre temps dans un sens christifié, les mystères sacerdotaux égyptiens. Pour les Égyptiens, Osiris était une sorte de représentant du Christ avant sa venue. En Osiris, ils voyaient l'être solaire. Ils se représentaient que cet être solaire avait été en quelque sorte perdu, et qu'il devait donc être recherché. Nous, nous ne pourrions pas nous imaginer que notre être solaire à nous, le Christ qui a traversé le mystère du Golgotha, puisse se perdre pour l'humanité : il est en effet descendu des hauteurs spirituelles, il s'est lié à l'homme Jésus de Nazareth, et il demeure, depuis, auprès de la terre. Il est là, c'est pourquoi il est vraiment permis de chanter chaque année à Noël : « Pour nous le Sauveur vient de naître. »[75] Ainsi évoque-t-on le caractère éternel et non seulement transitoire de cet événement. Jésus n'est pas seulement né « autrefois » à Bethléem, il continue de naître, c'est-à-dire qu'il reste auprès de la terre. Ce que le Christ représente pour nous, cela ne peut pas se perdre.

C'est sous un autre aspect que la légende d'Isis doit concerner notre temps[77]. Nous ne pouvons pas perdre Osiris, tel qu'il nous est donné dans une dimension supérieure par le Christ ; mais

nous pouvons perdre — et nous l'avons perdue — placée auprès d'Osiris en image pour la compréhension chrétienne : nous avons perdu Isis, la mère du Sauveur, la sagesse divine Sophia. Et si la légende d'Isis doit être actualisée, ce n'est pas dans le sens où Osiris a été tué par Typhon-Ahriman, emporté par les eaux du Nil, retrouvé par Isis, pour être mis en morceaux par Typhon-Ahriman et déposé en terre sous cette forme. Non, nous devons retrouver le contenu du mystère d'Isis, le façonner à partir de l'Imagination en lui donnant une forme adaptée à notre temps. Il faut qu'il y ait à nouveau une compréhension des vérités cosmiques éternelles, il faut que nous soyons des poètes grâce à l'Imagination, comme l'étaient les Égyptiens. Mais nous devons trouver la véritable légende d'Isis. L'homme égyptien — comme tout homme vivant avant le mystère du Golgotha — était encore pénétré de puissances lucifériennes. Quand ces puissances-là animent l'âme humaine, imprègnent sa vie intérieure de leur tissu omniprésent, cela entraîne que l'homme, dans sa vision extérieure, perçoit avant tout l'expression d'une puissance ahrimanienne à l'œuvre. L'ancien Égyptien, tout imprégné d'un élément luciférien, a donc à juste titre une image du monde dans laquelle Ahriman-Typhon est à l'ouvrage.

Il doit nous être clair que l'humanité présente est imprégnée de forces ahrimaniennes ; elle est intérieurement traversée des ondes mouvantes d'Ahriman, comme le monde égyptien était mû par les ondes mouvantes de Lucifer. Mais, lorsque c'est Ahriman qui agit à l'intérieur[78], l'homme se fait une image du monde qui a une

forme luciférienne. Que voit-il alors ? Cette image du monde à caractère luciférien est d'ores et déjà constituée, elle est devenue récemment de plus en plus populaire, elle a touché tous les milieux qui se prétendent « éclairés ». Si on veut comprendre le mystère de Noël, il faut bien voir cela : Lucifer est la puissance qui veut retenir l'image du monde à un stade antérieur. C'est cette puissance qui veut insérer dans l'image actuelle du monde des éléments appartenant à des stades antérieurs de l'évolution, qui veut faire durer ce qui existait autrefois. Ce qui était de nature morale à des stades antérieurs, est, bien sûr, actuellement présent. Lucifer a pour propos essentiel de faire disparaître tout élément moral de l'image du monde — alors que cet élément moral est présent et de grande importance, parce qu'il agit à la façon d'un germe pour une future création cosmique — et de n'en faire apparaître que le côté extérieur, où ne règne que la nécessité naturelle. L'homme moderne, singulièrement appauvri, trouve donc une sagesse cosmique qui lui fournit une image du monde où les astres se meuvent selon des lois amorales, purement mécaniques, et telles que nous ne pouvons aucunement associer à leurs trajectoires l'idée d'un ordre du monde porteur de sens moral. C'est une image du monde purement luciférienne.

L'Égyptien, contemplant le monde, y voyait Ahriman-Typhon lui prendre son Osiris : regardons notre image du monde devenue luciférienne, mathématique et mécanique, celle de l'astronomie actuelle et de toutes nos sciences de la nature, et voyons-y clairement le règne d'un élément luciférien de même que l'image égyptienne du monde

portait le sceau d'Ahriman-Typhon. L'Égyptien a vu le monde sous le jour ahrimanien de son Typhon ; l'homme moderne, ahrimanisé, prête au monde des traits lucifériens. Lucifer est là, il agit. De même que l'Égyptien voyait Ahriman-Typhon à l'œuvre dans le vent, l'orage, les tempêtes de l'hiver, l'homme moderne doit se représenter, s'il veut parvenir à l'exacte réalité, que c'est Lucifer qui lui apparaît dans l'éclat du soleil et les scintillements des étoiles, dans le mouvement des planètes et de la lune. L'image du monde livrée par Copernic, Galilée et Kepler est une image luciférienne. C'est justement parce qu'elle correspond à nos forces de connaissance ahrimaniennes que son contenu — je vous prie de faire très nettement la différence — est luciférien.

À l'époque où s'est accompli le mystère du Golgotha, ce qui confère la connaissance au regard que porte l'homme sur le monde était à l'œuvre sous une forme double comme étant la Sophia divine, la sagesse qui pénétrait entièrement le monde de son regard. La Sophia divine, la sagesse céleste, œuvrait doublement : par la révélation aux pauvres bergers dans les champs, par la révélation aux Mages d'Orient. Cette sagesse était encore présente, sous sa forme ultime, chez les Gnostiques[79]. C'est là que l'ont reprise les premiers Pères et docteurs de l'Église, pour tenter de cerner en concepts le mystère du Golgotha. Cette sagesse n'a pas pu être emportée dans les temps modernes. Elle a été vaincue, elle a été tuée par Lucifer, comme le fut autrefois Osiris par Ahriman-Typhon. Nous n'avons pas perdu Osiris, ou plutôt : le Christ. Nous avons perdu l'être qui remplace pour nous Isis. Lucifer nous

l'a tué. Typhon a jeté Osiris dans les eaux du Nil ; ce qui avait été tué fut ensuite mis en terre : l'entité Isis, elle, a été tuée par Lucifer, et c'est dans les espaces cosmiques qu'il l'a jetée, la sagesse divine. Il l'a immergée dans l'océan cosmique. Quand nous tournons nos regards vers cet océan, si nous voyons uniquement les relations stellaires selon des lignes mathématiques, nous en faisons le tombeau de la force spirituelle qui parcourt ce monde-là : la divine Sophia est tuée, la seconde Isis est tuée.

Nous devons donner forme à cette légende, car elle représente la vérité de notre temps. Nous devons parler d'une Isis — plus précisément de la Sophia divine — tuée, perdue pour nous, comme l'ancien Égyptien parlait d'un Osiris perdu, mis à mort. C'est nous qui devons nous mettre en route à présent, pourvus d'une force que nous ne comprenons pas, mais qui est en nous, la force du Christ, la nouvelle force d'Osiris, à la quête du corps inanimé de l'Isis moderne, de la Sophia divine. Nous devons nous approcher de la science luciférienne de la nature et chercher le cercueil d'Isis, c'est-à-dire trouver dans les données de la science de quoi susciter en nous des Imaginations, des Inspirations, des Intuitions. Ainsi suscitons-nous l'aide du Christ en nous, qui nous demeure obscur tant que nous ne l'éclairons pas par la sagesse divine. Armés de cette force du Christ, du nouvel Osiris, nous devons partir à la quête d'Isis, de la nouvelle Isis. Lucifer n'a pas mis cet être en morceaux, comme avait fait Typhon-Ahriman pour Osiris. Non, au contraire : dans sa forme véritable, cette Isis-là est répandue dans la beauté du cosmos entier. Cette Isis est ce

qui vient à notre rencontre dans la lumière, dans l'aura des multiples couleurs ruisselantes du cosmos. C'est elle qu'il nous faut comprendre quand nous regardons le cosmos et voyons sa resplendissante aura colorée.

Mais, de même qu'autrefois, Ahriman-Typhon est venu mettre en pièces Osiris, Lucifer vient éteindre toutes les fines nuances de ces couleurs, il rassemble les membres de la nouvelle Isis, déployés dans la beauté, et qui forment la voûte céleste, pour les ramener à l'unité : ces riches couleurs auriques qui brillent pour nous dans le cosmos, Lucifer les fond en cette lumière blanche qui éclaire le monde, cette lumière monotone luciférienne contre laquelle *Goethe*, dans sa théorie des couleurs, s'est élevé[80] : il disait qu'elle devait recéler les couleurs, éparses dans les actes mystérieux de l'univers entier, dont elles voilent la profusion.

Il faut mener notre quête plus avant et retrouver Isis ! Et il nous faut trouver la possibilité de transposer dans le cosmos ce que nous livre Isis, lorsqu'elle est retrouvée. Nous devons être capables de donner vie à ses secrets, afin qu'ils redeviennent pour nous, spirituellement, le cosmos. Nous devons saisir de l'intérieur Saturne, le Soleil, la Lune, la Terre, Jupiter, Vénus, Vulcain. Nous devons replacer dans les cieux ce que Lucifer a fait d'Isis, de même qu'Isis avait mis en terre ce que Typhon-Ahriman avait fait des morceaux d'Osiris. Nous devons comprendre qu'il nous faut trouver, par la force du Christ, une astronomie intérieure, qui nous montre à nouveau un univers naissant de l'esprit, et mû par la force de l'esprit. Si nous parvenons à pénétrer ainsi l'essence de l'univers, c'est par cette force d'Isis retrouvée, qui

est maintenant la force de la Sophia divine, que le Christ, uni à la terre depuis le mystère du Golgotha, pourra devenir réellement agissant en l'homme, parce qu'il pourra œuvrer à la lumière d'une connaissance vraie. Ce n'est pas le Christ qui nous manque; c'est la connaissance du Christ, l'Isis du Christ, la Sophia du Christ, qui nous manque.

Voici un contenu du mystère de Noël que nous devons inscrire en notre âme. Nous devons nous dire : au XIXe siècle, même la théologie a fini par ne plus voir dans le Christ que l'homme de Nazareth ; c'est une théologie absolument « luciférisée ». Elle n'est plus capable d'appréhender les fondements spirituels de l'existence. La science officielle de la nature est luciférisée, la théologie est luciférisée. Si l'on considère plutôt l'intérieur de l'homme, on pourrait dire tout aussi justement : ahrimanisée ; souvenez-vous de ce que j'ai exposé à ce sujet. Il faudrait dire alors de l'Égyptien que son monde extérieur était un monde ahrimanisé, et son monde intérieur un monde luciférisé. L'homme moderne doit acquérir une compréhension moderne du mystère de Noël. Il doit comprendre qu'il a en premier lieu à chercher Isis, afin que le Christ puisse lui apparaître. Ce qui a introduit le malheur dans notre humanité civilisée, ce n'est pas que nous ayons perdu le Christ — il se tient pour nous dans une gloire supérieure à celle où Osiris apparaissait à l'Égyptien — ce n'est pas que, armés de la force d'Isis, nous devions nous mettre en quête du Christ. Non, ce que nous avons perdu, c'est la connaissance, c'est la vision immédiate du Christ Jésus.

C'est elle que nous devons retrouver, armés de la force de Jésus-Christ qui est en nous.

C'est ainsi que nous devons regarder ce qu'est le contenu de la fête de Noël. Pour beaucoup, ce n'est plus rien d'autre qu'une fête de cadeaux, que l'on célèbre d'année en année, par habitude. Comme tant d'autres choses dans notre vie, cette fête est devenue une phrase vide. Et cette perte de sens a conduit la vie moderne à ses calamités, au chaos. Oui, telle est la raison profonde du chaos de la vie moderne.

A partir de notre communauté, si nous pouvions affiner notre sensibilité envers tout ce qui est devenu aujourd'hui phrase vide, et, de là, trouver les impulsions qui susciteraient le renouveau nécessaire, cette communauté, qui se nomme la communauté anthroposophique, serait justifiée. Elle devrait comprendre les graves conséquences qu'entraînent ces phrases vides, et qui font, par exemple, que des choses comme la fête de Noël se perpétuent alors qu'elles ont perdu leur signification. Il faudrait comprendre que cela ne doit plus être, que ces choses doivent recevoir un nouveau contenu, qu'il faut abandonner les vieilles habitudes au profit de conceptions nouvelles. Si nous n'avons pas le courage intérieur de changer, nous mentons en conservant la vieille phrase vide de la fête annuelle de Noël, qui est célébrée sans que l'âme y participe par le sentiment, par la sensibilité. Car sommes-nous à la hauteur des plus grands devoirs de l'humanité en continuant à nous faire des cadeaux par habitude à l'occasion de cette fête annuelle du Christ ? En écoutant les discours, ou en y adhérant, des adeptes actuels des diverses communautés religieuses ? Nous

devrions nous interdire d'en rester à cette vacuité de la fête de Noël. Nous devrions prendre la résolution intérieure de donner à cette fête, qui doit élever l'humanité à la compréhension de son sens, un contenu tel qu'il imprègne les âmes des sentiments les plus nobles.

Considérez les sentiments qui animent les cœurs auprès de l'arbre de Noël, auprès des cadeaux que les hommes se font par habitude, dans les cartes où l'on écrit par habitude des mots vides de sens, et demandez-vous s'ils ont la vertu d'élever l'humanité à la compréhension du sens de son devenir terrestre ! Le malheur de notre temps, c'est que nous ne trouvions point le courage de conférer un contenu neuf à tous ces mots. Il faudrait pourtant qu'un contenu nouveau vienne, dispensateur de sentiments uniques en leur genre qui nous ébranlent de part en part, comme le furent les vrais chrétiens des premiers siècles, eux qui ont ressenti le Mystère du Golgotha, l'apparition du Christ sur terre comme l'événement suprême auquel peut assister l'humanité terrestre. Il faut que nous nous souvenions de tout cela, et que nous retrouvions en nos âmes quelque chose de ce genre.

Oh ! l'âme parviendra à des sentiments d'une rare qualité si elle ressent le devoir de donner vie, dans l'humanité moderne, à la nouvelle légende d'Isis ; cette légende qui raconte le meurtre d'Isis par Lucifer, l'exil dans l'espace cosmique devenu une abstraction mathématique, c'est-à-dire le tombeau d'Isis, la quête de cette Isis, la redécouverte d'Isis par la mise en mouvement des forces intérieures de connaissance de l'esprit, forces qui mettent à la place du ciel mort, par la puissance

de leur vie intérieure, des étoiles et des planètes redevenues « monuments » des puissances spirituelles dont les ondoiements traversent l'espace. Nous saurons regarder la crèche si nous rendons vie, avec un sentiment très particulier, à ce qui emplit l'espace, et si nous levons ensuite nos regards vers cet être qui est entré dans le monde par l'Enfant. Nous savons que nous le portons en nous, mais il nous faut encore le comprendre. Comme l'Égyptien a dirigé son regard depuis Osiris vers Isis, nous devons apprendre à diriger notre regard vers la nouvelle Isis, vers la sainte Sophia. Si le Christ réapparaît, au cours du XXe siècle, dans sa stature spirituelle, cela ne sera pas un événement se produisant seulement de l'extérieur, mais parce que les hommes trouveront la force qui est représentée par la sainte Sophia. Les temps modernes ont eu tendance à perdre cette force d'Isis, cette force de Marie. Elle a été tuée par tout ce qui est apparu dans la conscience moderne de l'humanité. Et les confessions les plus récentes ont justement fait disparaître cette conception de Marie.

Le mystère de l'humanité moderne, c'est, en quelque sorte, le meurtre de Marie-Isis, et la nécessité de la rechercher, non plus en Asie comme Osiris, mais dans les lointains des cieux, avec le pouvoir que le Christ peut nous conférer si nous nous ouvrons à lui de façon juste.

Pénétrons-nous de ces images, de cette nouvelle légende d'Isis qu'il est nécessaire de vivre, et nous vivrons plus justement cette nuit sainte pour entrer ensuite dans le jour de Noël, non comme croit le faire une grande partie de l'humanité. Il pourrait se faire que cette communauté anthropo-

sophique soit une communauté d'hommes unis par l'amour, parce qu'ils se sentent le devoir d'une quête commune. Percevons ce devoir intime qui est le nôtre ! Rendons-nous en esprit à la crèche, apportons à l'enfant, en sacrifice et en présent, la certitude qu'un sentiment sublime doit s'emparer de nos âmes afin que l'humanité moderne parvienne à accomplir sa mission : sortir de la barbarie pour aller vers une civilisation véritablement nouvelle.

Il est nécessaire pour cela que dans nos milieux règne une aide mutuelle par amour, pour que puisse véritablement naître une communauté d'âmes, pour que disparaissent de nos rangs toutes ces rivalités mesquines, que nous ne nous regardions pas seulement les uns les autres, mais que nous regardions tous ensemble le grand but commun. Cela fait partie du mystère apporté au monde par l'enfant de Noël : il est possible d'avoir un but commun à défaut duquel la disharmonie se met à régner entre les hommes, car le but commun signifie l'union dans l'harmonie. La lumière de Noël doit être une lumière de paix, une lumière qui ne pourra apporter la paix extérieure que parce qu'elle déverse d'abord la paix intérieure dans les cœurs humains. Nous devrions être capables de nous dire : travaillons à nos grandes tâches, unis dans l'amour, c'est alors seulement que nous comprendrons Noël ! Sinon, nous ne le comprenons pas.

Pourrions-nous un moment réfléchir à ceci : si nous avons causé des disharmonies, elles nous séparent de la compréhension de celui qui est apparu parmi les hommes lors de la nuit de Noël des mondes. Ne pourrions-nous pas laisser des-

cendre en notre âme ce mystère de Noël comme la force qui réunit nos cœurs dans l'amour et la concorde ? Si nous ne comprenons pas véritablement ce qu'est la science de l'esprit, nous ne serons pas capables de faire cela. Si nous introduisons dans cette société des pièces rapportées de tous les coins du monde où ne règnent que phrases creuses et routine, cette société est vouée à la perte. Pensons que, certes, une année difficile attend cette communauté, qu'il faut rassembler toutes les forces vives, célébrons en ce sens la fête de Noël. Oh ! je voudrais trouver les mots qui parlent profondément au cœur de chacun, ce soir ! Chacun ressentirait en mes paroles alors la salutation qui est en même temps un appel : pénétrer de chaleur la science spirituelle en nos cœurs, afin qu'elle puisse devenir pour l'humanité, sur qui pèse une terrible pression, une force secourable.

Les pensées que je vous ai adressées émanent de ces points de vue-là. Soyez assurés qu'elles veulent être pour chacun un salut de Noël chaleureux, conduisant de la meilleure manière au seuil de la nouvelle année. Recevez ce que je vous ai dit aujourd'hui comme un salut de Noël empli d'amour.

QUINZIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 25 décembre 1920

Lorsqu'il s'agit de comprendre l'événement du Golgotha dans le sens du mystère de Noël, notre regard peut se porter dans deux directions : vers le ciel étoilé avec tous ses secrets d'une part, vers l'être intérieur de l'homme avec tous ses secrets d'autre part. Au cours de ces derniers jours, j'ai exposé comment, en étudiant le ciel, ceux qu'on appelait les Mages d'Orient ont discerné l'arrivée du Christ Jésus sur la terre, et comment, par les visions qui se développent à l'intérieur de l'âme, fut annoncée aux pauvres bergers la venue de ce Sauveur des hommes. C'est sur ces deux voies — par lesquelles au fond parvient aux hommes toute connaissance, et donc d'où doit leur venir aussi la connaissance suprême du sens véritable de la terre — que nous allons aujourd'hui encore fixer notre regard.

Lorsque nous nous reportons aux temps qui ont précédé le mystère du Golgotha, nous constatons que l'âme de l'homme avait vis-à-vis de l'univers, et vis-à-vis d'elle-même, une tout autre attitude qu'après cet événement. Certes, la chose n'apparaît pas très distinctement dans l'étude extérieure de l'histoire, pour cette raison que la connaissance du passé appartient à des temps de l'époque post-atlantéenne qui ont précédé le mystère du Golgotha de plusieurs millénaires. Lorsque l'événement fut proche, cette forme de connaissance s'était déjà bien affaiblie, et nous

pouvons dire que seuls des êtres d'élite, d'ailleurs rares, comme les trois Mages d'Orient, pouvaient disposer d'une connaissance assez vaste — ce qu'elle fut chez eux — et que d'autre part ce sont aussi des hommes du peuple particulièrement favorisés, des bergers sensibles aux réalités intérieures, qui purent développer durant leur sommeil les visions qui leur apparurent. Mais de part et d'autre, chez les Mages comme chez les bergers, il s'agissait d'un héritage, d'une connaissance ancienne des rapports entre l'homme et l'univers.

Nous ne pouvons pas encore dire non plus — surtout en ce qui concerne le temps présent — que l'humanité manifeste d'une façon particulièrement nette qu'elle dispose de ce mode de connaissance apparu depuis le mystère du Golgotha dans l'évolution ; cependant d'une manière générale, ce que nous allons envisager ce soir est valable. Avant l'ère chrétienne, le lien de l'homme avec les étoiles n'avait pas seulement cette forme banale, abstraite, que nous observons aujourd'hui. Les hommes d'autrefois parlaient des étoiles comme on parle d'êtres vivants ; non pas, comme le croit une science tout à fait imparfaite, parce qu'ils étaient poètes, mais parce qu'ils avaient du ciel une vue spirituelle — bien qu'instinctive, atavique. Autrefois, on voyait dans le ciel non pas un ensemble de points ou de surfaces lumineux, mais une réalité spirituelle à laquelle on pouvait donner des noms comme le firent ces hommes du passé pour les constellations ; car les différentes planètes de notre système solaire étaient pour eux peuplées d'êtres vivants. Dans les vastes étendues du ciel étoilé, on voyait

l'esprit. Dans cette même perspective qui leur faisait percevoir dans le ciel une réalité spirituelle, ils voyaient aussi tout ce qui se rapporte au monde des minéraux et des plantes. Ces trois domaines de l'existence : le ciel étoilé, le monde minéral et le monde végétal, ces hommes d'autrefois les percevaient avec l'aide d'une *même* faculté de connaissance. Ils parlaient des étoiles comme d'êtres doués d'âme et, pour eux, les minéraux et les plantes étaient aussi doués d'âme.

Nous ne devons pas nous représenter cette faculté de connaissance des hommes du passé comme identique à la nôtre. Il y a quelque temps, je vous ai parlé d'un degré de la connaissance qui n'était pas tellement différent de la nôtre, et que cependant beaucoup d'hommes modernes, au fond, ont bien du mal à se représenter. A l'aurore de leur civilisation, ces Grecs, disais-je, ne voyaient absolument pas la couleur bleue[81], ils ne voyaient donc pas un ciel bleu au-dessus de leurs têtes. Cela leur était inconnu. Ce qu'ils ressentaient dans la couleur, c'était plutôt l'élément actif, celui du rouge-jaune. Ils ne se servaient pas non plus pour peindre de nos nuances de bleu. Le bleu ne fut perçu par les hommes que plus tard.

Représentez-vous un moment que toutes les nuances de bleu disparaissent dans le monde, et que par conséquent le vert aussi apparaisse différent. Vous vous direz : Pour le Grec encore, le monde alentour avait une autre apparence que pour nous, hommes du présent. Autour des hommes, dans un passé reculé, le monde était bien différent de ce qu'il est pour nous. Mais de ce monde autour d'eux, l'esprit se retira peu à peu. Il quitta le monde des astres, le monde des

pierres, le monde des plantes, et tandis qu'il se retirait, les couleurs actives, vivantes, devinrent plus ternes. Par contre on vit apparaître ce qui était ressenti comme bleu. Et tandis que se développait chez les humains la faculté de percevoir le bleu, les couleurs plus sombres, ce que les anciens avaient vécu intérieurement par leur astrologie animée, riche d'une coloration active, aimerais-je dire, se transforma en la géométrie grise, incolore, en la mécanique, en ce que nous puisons à notre être intérieur et qui fait disparaître à notre regard, dans ce qui nous entoure, les secrets des mondes stellaires. L'antique astrologie fit place au monde tel que nous nous le représentons actuellement, à cette conception de Copernic, de Galilée, de Kepler, à ce ciel mécanisé, à ce monde mathématisé. Voilà un des aspects.

L'autre aspect, c'était dans le passé une faculté intérieure intense de percevoir ce qui émanait de la terre, les fluides telluriques qui enveloppaient l'homme. Faisant pendant au ciel étoilé, pourrait-on dire, les fluides de la terre, les qualités de la terre se manifestaient à un pouvoir de perception intérieure, à certaines facultés intérieures. Dans le passé, l'homme était doté d'une réceptivité nuancée à tout ce qui constitue les particularités du climat et du sol de son pays. Vivre sur un sol calcaire ou sur un sol granitique, cela signifiait pour lui : recevoir de la terre des influx diffférents. Et ces influx ne se traduisaient pas par un simple sentiment diffus, une expérience intérieure assourdie ; il sentait monter en lui des couleurs, des nuées. Et de la même façon qu'il percevait ainsi les profondeurs de la terre, il ressentait ce qu'était l'âme de ceux qui l'entouraient, et aussi la vie ani-

male. Et il le ressentait plus vivement, plus intensément que l'homme actuel. Par une sorte de faculté de connaissance tournée vers l'extérieur, il voyait le ciel étoilé, il percevait par une clairvoyance atavique, instinctive, le spirituel dans les minéraux et dans les plantes ; de même il percevait par une faculté instinctive, mais intérieure, l'esprit qui vivait dans les profondeurs de la terre. Il ne parlait pas seulement du calcaire qui constituait le sol ; il voyait surgir à ses yeux certains êtres élémentaires, différents suivant qu'il s'agissait d'un terrain calcaire ou d'un sol de granit ou de gneiss.

Il ressentait aussi l'élément aurique qui vivait dans autrui, mais qui était en quelque sorte un vêtement donné par la terre ; et en particulier il ressentait les animaux dans leur aura, mais en tant qu'êtres terrestres ; le sol, la chaleur interne de la terre, se prolongeait dans le monde animal. Lorsqu'il regardait les papillons voltiger au-dessus des plantes, il les voyait toujours entraînant derrière eux quelque chose qui se formait, montant de la terre. Il percevait comme dans un nuage aurique les bêtes glissant furtivement sur la terre. Puis tout cela s'évanouit peu à peu, ce qui resta perceptible aux hommes ne fut plus qu'un monde prosaïque, cette faculté de perception s'étant tournée vers l'extérieur ; et l'homme commença alors à voir le monde extérieur comme nous regardons aujourd'hui notre environnement coloré sans y percevoir l'esprit. Ce que l'homme avait vu grâce à sa faculté de perception intérieure se transforma en notre faculté moderne de connaissance de la nature ; ce qu'il avait vu en esprit se transforma

en nos mathématiques, en notre mécanique modernes.

De ce qui avait conduit les pauvres bergers dans les champs à leur vision intérieure, nous avons fait d'une part la conception moderne de la nature — et d'autre part, de ce qui avait amené les Mages d'Orient à percevoir l'étoile qui annonçait le Christ, nous avons fait nos mathématiques et notre mécanique arides. Il subsistait cependant chez quelques individus, à l'époque de la naissance du Christ, assez de ces facultés de perception extérieure, et de perception intérieure, pour que le mystère de la naissance de Jésus pût leur être annoncé de ces deux côtés.

Mais quelle était donc la source de cette perception ? Durant le temps que nous vivions entre le mort et une nouvelle naissance, donc avant de pénétrer dans l'existence terrestre, nous vivions en réalité, à cette époque, les espaces cosmiques. Notre individualité n'était pas liée à l'espace limité par notre peau, cette existence s'étendait à des espaces cosmiques. Et cette ancienne faculté de la vision magique dont étaient encore doués les sages, les Mages d'Orient, était pour l'essentiel intensément liée à ce que l'être humain avait vécu entre la mort et la naissance, donc une faculté d'origine prénatale. Ce que l'âme avait vécu avant la naissance au sein du monde des astres était à nouveau éveillé sur terre et devenait une faculté exceptionnelle chez ceux qui étaient les disciples des Mages. Développant ces facultés particulières, les élèves des Mages pouvaient dire en quelque sorte : « Avant de descendre ici sur cette terre, j'ai vécu des expériences bien déterminées avec Mercure, avec le Soleil, avec la Lune, avec

Saturne, avec Jupiter. » Ce souvenir cosmique qui surgissait en quelque sorte en eux les amenait à voir l'esprit dans l'ensemble du monde extérieur, à lire le destin terrestre de l'homme dans le monde des étoiles.

Mais les facultés d'une autre nature, grâce auxquelles on percevait les profondeurs terrestres, les secrets de l'âme humaine et la nature animale, n'étaient tout d'abord développées que sous forme de germes et ne se manifestaient qu'après la mort — ce sont donc des facultés post-mortem, facultés en germe, jeunes, vigoureuses, qui ne deviennent actives qu'après la mort. Cependant, elles se manifestent durant les débuts de la vie sur terre, sous cette forme de germes, chez le jeune enfant. Les forces de croissance dont l'enfant qui grandit est particulièrement pourvu, et qui florissent et s'épanouissent à partir du spirituel, quittent la scène ensuite, et ce sont précisément les forces présentes avant la naissance qui viennent alors nous emplir. Après la mort, ce sont par contre les facultés actives dans l'enfance qui réapparaissent. Seuls des hommes particulièrement doués les maintiennent actives durant la vie jusqu'à un âge avancé. Car — je l'ai déjà mentionné ici — les facultés géniales dont nous disposons à un âge tardif, nous les devons au fait que nous sommes restés plus enfants que d'autres, qui n'en sont doués que peu ou pas du tout. Les facultés de l'enfance, si nous les conservons avec l'âge, nous dotent particulièrement de l'esprit d'invention par exemple. Plus nous gardons, tout en mûrissant, les forces de l'enfance, et plus nous sommes des êtres actifs et créateurs. Et ces forces

de créativité se manifestent à nouveau après la mort en particulier.

Chez certains peuples de l'époque pré-chrétienne, la possibilité a existé de féconder les facultés post-mortem à l'aide de celles qui subsistaient de la vie avant la naissance. Ces peuples cultivèrent moins les connaissances développées précisément par les Mages d'Orient, ils les firent passer à l'arrière-plan, au bénéfice des facultés post-mortem ; les deux catégories purent ainsi s'interpénétrer, les facultés prénatales venant féconder, vivifier les autres. C'est ainsi que se développa chez ces êtres humains le don de prophétie, un pouvoir de prédire l'avenir nourri par les facultés post-mortem. Ceux que nous appelons les prophètes juifs, ce sont des hommes chez lesquels ces dernières se développèrent particulièrement, mais sans garder ce caractère instinctif qu'elles avaient chez les pauvres bergers lors de l'annonce de la Nativité ; elles étaient au contraire, chez les prophètes, imprégnées par les autres facultés, celles que cultivaient intensément les Mages d'Orient, et grâce auxquelles on acquérait des connaissances importantes concernant les secrets du ciel étoilé et ce qui s'y passait.

Il vous sera maintenant facile de comprendre que l'annonce faite aux bergers dans les champs et la connaissance des Mages d'Orient devaient concorder. Cette dernière apportait aux Mages la révélation de profonds secrets du ciel étoilé. En percevant les mondes où l'homme séjourne entre la mort et une nouvelle naissance — ces mondes d'où leur étaient conférées les facultés de comprendre le ciel étoilé — et en intensifiant cette connaissance, ces sages parvinrent alors à la

vision et se dirent : « Venant de ce monde où nous ne vivons pas entre la naissance et la mort, où se déroule notre existence entre la mort et une nouvelle naissance, un être : le Christ, descend vers la terre. » Que le Christ s'approchait de la terre, les Mages le déduisirent de leur connaissance des astres.

Que perçurent alors les bergers dans les champs, eux qui avaient développé la faculté particulière de ressentir ce qui animait les profondeurs de la terre ? La terre elle-même se transforma à l'approche du Christ. Elle sentit cette approche du Christ, et elle se transforma. Des forces nouvelles l'habitèrent, suscitées par la venue du Christ. Ce que la terre reflétait alors, la manière dont elle réagit, c'est cela que les bergers, sensibles à ce qui se passait dans ses profondeurs, ressentirent dans leurs cœurs fervents. Ainsi les espaces stellaires révélèrent-ils aux Mages d'Orient ce que les profondeurs terrestres annonçaient aux bergers.

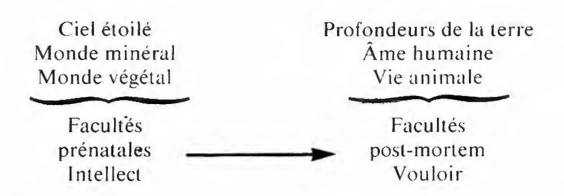
À cette époque, des vestiges subsistaient encore de ces anciennes connaissances. C'est pourquoi il nous faut porter le regard sur ces hommes qui étaient, même pour l'époque, des êtres d'exception : Les Mages d'Orient et les bergers dans les champs. Tous avaient gardé quelque chose de ce qui, pour la masse de l'humanité, avait plus ou moins disparu. C'est pourquoi le mystère du Golgotha qui aprochait put s'annoncer auprès d'eux comme ce fut le cas.

Il faut absolument considérer ces choses dans une perspective — celle de la science de l'esprit — qui vienne compléter l'habituelle manière de voir, celle des historiens. Il faut en quelque sorte

s'efforcer de prendre la mesure des espaces cosmiques et des profondeurs de l'âme. En mesurant ainsi comme il convient, d'un certain point de vue, les vastes espaces, on en vient à comprendre comment les Mages d'Orient ont intérieurement ressenti l'approche du mystère du Golgotha. En s'efforçant de pénétrer les profondeurs de l'âme, on comprend comment fut annoncé aux bergers ce qui s'approchait si près de la terre qu'elle-même perçut cette approche. Ces facultés prénatales qui se manifestaient chez les Mages correspondent davantage à une activité intellectuelle, de connaissance. Certes, l'intellectualité était alors différente de celle que nous connaissons. Par contre, la force active chez les bergers était davantage analogue à un vouloir ; et ce vouloir, c'est aussi ce qui représente les forces de croissance dans l'univers. Si bien que, dirais-je volontiers, les bergers furent unis par leur vouloir à l'être du Christ qui s'approchait de la terre. On sent aussi, à lire les récits concernant les Mages d'Orient — encore que dans les Bibles modernes ils soient très incomplets — ce qu'était le mode de connaissance par lequel ces Mages approchèrent le mystère du Golgotha : ces récits décrivent ce qui vivait dans leur conscience extérieure. Tandis que dans les paroles intimes de l'Évangile qui décrivent l'annonce faite aux bergers, nous sentons que ce qui est concerné, c'est la volonté, la sensibilité, le foyer d'émotion intérieur. « Manifestation du dieu dans les cieux, et paix sur la terre aux hommes qui sont de bonne volonté. » Dans cette annonce faite aux bergers nous sentons le flux de la volonté. Et si vous ressentez la lumière qui se dégage de la connaissance des

Mages, vous percevez qu'elle est d'une tout autre nature.

En nous efforçant de porter le regard dans les profondeurs de ce qu'est la connaissance humaine, de ce qu'est la volonté humaine, dans ce qui vient d'avant la naissance et dans ce qui vit après la mort, nous percevons de plus près la signification très profonde de ce que le Nouveau Testament nous dit de la connaissance des Mages et de l'annonce faite aux bergers.



Pour nous, disais-je, ce qui était pour les Anciens le monde des astres, le monde minéral, le monde végétal, un monde spirituel vivant, est devenu mathématique, mécanique. Ce qui était autrefois connaissance intérieure est devenu surface extérieure. Si nous nous représentons l'homme et sa connaissance intérieure, ce qui fut la vie de l'âme chez les bergers, — et ce qui s'est manifesté chez les Mages comme une connaissance extérieure, nous voyons en celle-ci la faculté qui atteint les vastes espaces pour y percevoir l'esprit ; et en la première, ce qui conduit aux visions qui perçoivent les profondeurs de la terre dans leur réalité spirituelle aussi.

Cette connaissance intérieure manifestée chez les bergers (voir dessin, rouge) s'est de plus en plus, au cours de l'évolution, déplacée vers l'exté-

rieur ; elle est devenue notre faculté de perception du monde extérieur, elle nous confère ce que nous appelons aujourd'hui la perception empirique. Par contre, ce qui apportait aux Mages la connaissance du monde vivant des astres, s'est retiré vers l'intérieur, vers le cerveau, pourrais-je dire, et a donné notre monde mathématisé, mécanisé (vert). Il s'est donc produit un croisement. Ce qui autrefois, dans les temps pré-chrétiens, était connaissance intérieure, imagination figurative, naïve, instinctive, devient notre connaissance extérieure, notre perception sensorielle ; ce qui était connaissance extérieure et par quoi on appréhendait le monde des astres, se retire à l'intérieur de l'être et donne le monde aride de la géométrie, des mathématiques, de la mécanique tel qu'il surgit en nous-mêmes.



Par la lumière qui éclaire son être intérieur, l'homme moderne ne perçoit rien d'autre que des mathématiques, de la mécanique. Et seuls des esprits d'élite, comme *Novalis* par exemple, peu-

vent s'élever jusqu'à percevoir le caractère profondément poétique, imaginatif, de ces réalités — et aussi les traduire en poèmes, aussi harmonieux, aussi beaux que ceux de Novalis[82]. Car ce qu'il chante ainsi, c'est pour l'homme de la rue le monde aride des triangles, des quadrilatères, le monde abstrait des « carrés », des sommes et des différences, c'est pour l'homme du commun le domaine dans lequel nous disons par exemple que la résultante de deux forces s'exprime par un parallélogramme. L'homme du commun est assez prosaïque pour ne voir dans ce monde qu'une réalité terne et sèche, qu'il n'aime pas. Novalis, cet esprit d'élite, le chante dans ses poèmes, parce qu'en lui un écho vit encore de ce que fut ce monde avant de s'être retiré dans les profondeurs de l'âme humaine. C'était le monde dans lequel on percevait l'esprit de Jupiter, de Saturne, l'esprit du Belier, du Taureau, des Gémeaux, un monde antique baigné de lumière, qui s'est seulement retiré en l'être intérieur et, dans le stade actuel de ce processus de retrait, se présente à nous sous l'aspect du domaine apparemment aride des mathématiques et de la mécanique.

Et la force qui, par une autre voie, s'est intensifiée chez les bergers jusqu'à leur faire percevoir la voix de l'ange des hauteurs est devenue en nous — aride, neutre, affaiblie — la perception du monde sensible. A l'aide de cette faculté, nous percevons aujourd'hui les minéraux, les plantes et les étoiles, tandis qu'autrefois, nous percevions — ne pouvant les formuler qu'à peine — les profondeurs de la terre, ou le monde humain et le monde animal. Mais ce qui fut autrefois l'astrologie, et qui s'est affadi pour donner le monde des

mathématiques, de la mécanique, de la cinématique[83], donnait encore pour le monde de connaissance du passé une telle force qu'elle put dévoiler aux yeux des Mages le Christ dans sa nature d'être céleste. Et l'influence profonde sur la terre, elle annonça — non pas une connaissance fondée sur les sens comme la nôtre, et qui ne nous fait percevoir que le vert de l'herbe et le pelage brun des animaux, mais une faculté de connaissance encore enclose en l'être intérieur, et qui n'avait pas encore été extériorisée, limitée aux yeux, à la peau, — elle annonça aux bergers dans les champs ce que le Christ devait devenir pour la terre.

Il nous faut retrouver la voie, il nous faut retrouver la possibilité pour la substance intérieure, qui n'est aujourd'hui que mathématiques arides, de s'intensifier en créant des images, d'accéder à l'activité imaginative. Il nous faut parvenir à comprendre ce qu'est l'Imagination que nous offre la science initiatique. Quel est donc le contenu de ces Imaginations ? Elles sont le prolongement de ce qui a permis aux Mages d'Orient de discerner l'approche du Christ. Elles prennent la succession de ce que les Anciens ont vu dans les Imaginations des constellations, ou dans les Imaginations des minéraux : l'or, l'argent, le cuivre. C'est par des formes imaginatives que les Anciens percevaient le monde, et ce qui a succédé à ces Imaginations, ce sont les facultés mathématiques qui aujourd'hui deviendront celles qui comprennent les Imaginations. On aura ainsi à chercher, en cultivant l'être intérieur, comment comprendre l'entité du Christ.

D'autre part, le mode de perception extérieure

doit aussi être approfondi. La faculté de perception extérieure est elle-même une descendante de ce que furent autrefois les expériences intérieures de nature instinctive. La force qui chez les bergers, lors de l'annonce de la Nativité, était encore dans les cœurs, elle n'est aujourd'hui que dans les yeux, dans les oreilles. Elle s'est entièrement déplacée vers la périphérie de l'être, et c'est pourquoi elle ne perçoit que l'aspect extérieur des choses, la trame sensorielle. Mais il faut qu'elle aille encore plus loin vers l'extérieur. Pour cela, il faut que l'homme devienne capable de quitter son corps, qu'il accède à l'Inspiration. Cette Inspiration — donc la perception de ce qui est extérieur à l'être et qu'il faut conquérir aujourd'hui — pourra, grâce à la science initiatique, dispenser ce qui fut apporté à la naïve connaissance intérieure des bergers dans les champs, par l'annonce qui leur fut faite.

Dans le passé, l'astrologie des Mages et la vision du cœur chez les bergers dans les champs ont agi conjointement ; lorsqu'il y aura, de même, l'action conjuguée en l'homme moderne de ce qui, grâce à la science initiatique, lui viendra par l'Imagination et par l'Inspiration, l'être humain, par les connaissances de l'Imagination et de l'Inspiration qu'il acquerra, pourra à nouveau s'élever jusqu'à une appréhension spirituelle du Christ vivant. Il faut comprendre comment Isis, la Sophia vivante et divine, dut être perdue pour les hommes au cours de cette évolution qui a entraîné l'astrologie à se transformer en mathématique, en géométrie, en mécanique. Mais on comprendra aussi comment, dans ce champ de cadavres, l'Imagination vivante peut, à nouveau

éveillée, se dégager des mathématiques, de la cinématique, de la géométrie. Ce qui signifiera : retrouver Isis, la nouvelle Isis, la Sophia divine, celle que l'homme doit trouver pour que la force du Christ, qui lui fut apportée par le mystère du Golgotha, devienne en lui vivante, pleinement vivante, c'est-à-dire imprégnée de lumière.

Nous sommes à ce tournant des âges. La terre matérielle ne donnera plus aux humains les biens qu'ils sont accoutumés à exiger d'elle à l'époque moderne. Les grands conflits qui ont engendré les terribles catastrophes des dernières années ont déjà transformé une grande partie de la terre en un champ de ruines culturelles. D'autres conflits surgiront encore. Les humains se préparent à la prochaine grande guerre mondiale. La destruction de la civilisation se poursuivra. Des acquis les plus précieux pour l'humanité dans le domaine de la connaissance et du vouloir, rien ne pourra sortir directement. L'existence terrestre sous la forme que le passé lui a donnée disparaîtra, et c'est tout à fait en vain que certains espèrent et croient que l'on pourrait continuer à penser et à agir comme on l'a toujours fait. Ce qui doit apparaître, c'est dans tous les domaines un nouveau connaître et un nouveau vouloir. Il nous faut nous familiariser avec cette idée de la disparition d'une culture, d'une civilisation ; mais il nous faut aussi regarder vers le cœur humain, vers l'esprit qui habite l'homme. Il faut avoir confiance en ce cœur humain, en cet esprit qui sont en nous, afin qu'au milieu des ruines de l'ancienne civilisation naissent des formes nouvelles, de véritables créations nouvelles.

Mais ces créations nouvelles ne naîtront que si

nous prenons la peine de fixer avec un sérieux véritable ce qui doit nécessairement être fait pour l'humanité. Lisez ce qui se trouve dans « Comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs ? »[84]. Vous y verrez comment l'être humain, s'il veut parvenir à des connaissances supérieures, doit tout d'abord cultiver en lui la compréhension de ce qu'on appelle la rencontre avec le Gardien du Seuil. Dans ce livre, il est montré ce que signifie cette rencontre : la volonté, le sentiment, la pensée se dissocient dans une certaine mesure, et de l'unité humaine chaotique naît une triade. Cette compréhension, à laquelle le disciple de la science de l'esprit doit s'ouvrir afin de voir clairement ce qu'est le Gardien du Seuil, elle doit aussi se proposer à l'ensemble de l'humanité moderne dans le déroulement de la civilisation. Sans que la chose parvienne à la conscience ordinaire, intérieurement l'humanité passe par les expériences qu'implique le passage par ce qu'on peut appeler le domaine du Gardien du Seuil.

L'humanité moderne franchit un Seuil devant lequel se dresse un Gardien solennel et grave. Voici ce que dit avant tout ce Gardien : « Ne restez pas attachés à ce qui nous vient du passé. Regardez dans vos cœurs, regardez dans vos âmes, afin de créer des formes nouvelles ! Mais vous ne pourrez les créer que si vous croyez que cette forme de création nouvelle, spirituelle, sera animée par les forces de connaissance et les forces de volonté qui peuvent venir du monde spirituel. » Ce qui doit être pour chaque être humain un événement d'une intensité particulière, lorsqu'il vient à pénétrer dans les mondes de la connaissance supérieure, s'accomplit à l'heure

présente pour l'ensemble de l'humanité, mais inconsciemment en quelque sorte. Et ceux qui se sont unis pour constituer la communauté anthroposophique devraient se rendre compte que l'une des choses les plus nécessaires à notre époque, c'est d'amener les hommes à comprendre ce qu'est ce franchissement du Seuil.

L'homme, être connaissant, doit comprendre que sa pensée, son sentiment et sa volonté se dissocient d'une certaine manière, et qu'il doit les maintenir unis à un niveau supérieur ; il faut aussi que l'on fasse comprendre à l'humanité moderne que la vie spirituelle, la vie juridique — ou administrative — et la vie économique doivent être distinctes les unes des autres, et qu'un lien doit être créé entre elles, supérieur à ce que fut l'État jusqu'alors. Ce ne sont ni des programmes, des idées quelconques, ni quelque idéologie, qui peuvent amener certains esprits à reconnaître cette nécessité d'une triple articulation de l'organisme social ; c'est une connaissance approfondie de l'évolution suivie par l'humanité qui nous montre que cette évolution atteint un Seuil devant lequel se tient le grave Gardien qui exige de toute l'humanité — comme il l'exige de chaque homme progressant sur la voie de la connaissance supérieure : « Supporte que se séparent en toi la représentation, le sentiment, le vouloir ; dissocie ce qui, formant une unité chaotique, était inféodé à l'idole « État » jusqu'à aujourd'hui ; sépare-le en une formation spirituelle, en une formation juridique-administrative, en un domaine économique. » Sinon l'humanité ne pourra pas progresser, sinon l'ancien chaos explosera et se désagrégera. Et s'il se désagrège, il ne prendra pas la forme

dont l'humanité a besoin ; il revêtira une forme ahrimanienne ou luciférienne, alors que seule la structure conforme au Christ peut lui donner la connaissance, puisée à la science de l'esprit, de ce qu'est le passage du Seuil à l'époque présente.

C'est là aussi ce que nous devons nous dire en ce temps de Noël si nous comprenons bien ce qu'est l'Anthroposophie. L'enfantelet qui repose dans la crèche doit être pour nous le petit enfant de l'évolution spirituelle, grandissant vers l'avenir. Après avoir reçu l'annonce des anges, les bergers se mirent en marche, et aussi les Mages d'Orient, pour voir ce petit enfant sous la forme duquel apparaissait ce qui devait faire progresser l'humanité ; il faut de même que le monde humain moderne se mette en marche vers la science initiatique pour percevoir, je dirais volontiers sous la forme du petit enfant né d'elle, les tâches à accomplir en vue de l'organisme social tripartite de l'avenir, porté par la science de l'esprit. L'ancienne forme de l'État éclatera si l'homme ne parvient pas à la renouveler ; et en éclatant, elle engendrerait d'une part un domaine spirituel — mais qui alors serait chaotique, revêtirait des traits tout à fait ahrimaniens-lucifériens — et d'autre part un domaine économique aux traits lucifériens-ahrimaniens, l'un comme l'autre entraînant avec eux des lambeaux de l'État. En Orient se développeraient des formations spirituelles plutôt ahrimaniennes-lucifériennes, en Occident des formations économiques plutôt ahrimaniennnes-lucifériennes, si l'homme, en imprégnant son être de la force du Christ, ne comprenait pas comment assurer par sa connais-

sance et par sa volonté la triple articulation de ce qui veut se dissocier.

Telle sera la connaissance humaine imprégnée du Christ, tel sera le vouloir humain imprégné du Christ ; et leur manifestation ne pourra être autre chose qu'une dissociation de l'ancienne idole de l'État unitaire, réparti en ses trois composantes. Ceux qui seront actifs dans la vie spirituelle reconnaîtront alors, comme les bergers dans les champs, ce que la terre reçoit de l'entité du Christ. Et ceux qui seront vraiment actifs dans la vie économique, dans les « associations »[85] économiques, développeront comme il convient une volonté qui engendrera un ordre imprégné de la force du Christ.

SEIZIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 26 décembre 1920

Rappelons-nous quelques-unes des réalités qui ont fait l'objet de nos considérations ces jours-ci. J'ai attiré l'attention sur la grande importance de ceci : le récit du mystère du Golgotha présente d'une part l'annonce faite aux bergers, donc à des âmes simples, et d'autre part aux Mages d'Orient qui, selon les conceptions de l'époque, étaient des sages parvenus au plus haut degré de connaissance accessible sur terre. Pour les Mages, l'annonce de ce mystère passait par les étoiles et par ce que les hommes avaient su entendre de leurs secrets. Ce même mystère s'annonçait aux simples bergers ignorants par une certaine forme de clairvoyance qui pouvait encore, en ce temps-là, se faire jour dans les âmes profondément religieuses. J'ai expliqué que cela nous ramène aux derniers vestiges de conceptions très anciennes dans l'humanité ; ces conceptions avaient été la norme à des époques bien plus reculées, mais elles se trouvaient encore, au moment du mystère du Golgotha, sous une forme rudimentaire chez certains êtres d'exception, soit dans la catégorie des savants, soit dans celle des gens sans instruction. On peut donc dire que l'événement du Golgotha s'est produit sur terre à un moment où chez certains êtres subsistaient les vestiges d'une disposition intérieure leur permettant d'en saisir la réalité suprasensible.

Caractérisons encore une fois ces deux modes

de connaissance dans l'humanité. D'un côté nous avons les bergers. Ils perçoivent en images naïves, instinctives, tout intérieures, ce qui se produit dans le monde humain. De telles visions intérieures, je vous en ai déjà parlé, proviennent des forces de la planète terre qui prolongent leur action jusque dans l'être humain. Ces forces de la planète terre n'agissent pas seulement dans les règnes inférieurs, mais aussi dans l'homme. L'humanité moderne, notamment de nos jours, ne fait plus l'expérience immédiate, dans sa vie intérieure, de ces forces terrestres qui pour ainsi dire émanent de notre planète et se manifestent en l'homme sous forme de vision. Par contre, plus nous remontons en arrière dans l'évolution de l'humanité, plus nous trouvons chez les hommes ce genre de visions intérieures dont la configuration particulière, la nature spécifique se modifie en fonction du climat, du territoire, etc. Les découvertes faites sur le plan extérieur sont cependant souvent trompeuses, car les hommes des époques reculées n'étaient pas absolument sédentaires. Les facultés de connaissance intérieure qui leur étaient données par les forces de la planète terre se développaient chez ces hommes sur un territoire donné ; mais ils les emportaient ensuite vers d'autres territoires au cours des migrations de peuples ou de tribus, et finalement les transmettaient par hérédité à leurs descendants. C'est pourquoi nous ne pouvons pas toujours affirmer que les visions intérieures qui se manifestaient à travers certains êtres humains étaient directement en rapport avec le territoire où vivaient ces derniers.

Tout comme la faune d'une région terrestre

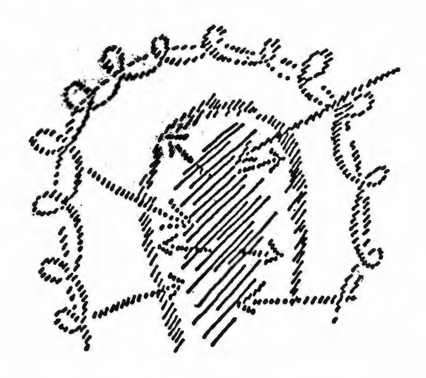
donnée présente des particularités — ce qui s'exprime, chez les animaux, dans la croissance physique, la conformation, le mode de vie —, à l'époque où les humains étaient encore plus intimement liés aux forces de la nature, la configuration intérieure de ces derniers était liée aux forces internes de la terre. Il est vrai, cependant, que ces forces internes de la terre ne sont pas indépendantes des forces de l'univers. Dans la vie entre la naissance et la mort, l'homme est adonné à ces forces terrestres. Il leur est adonné de par son corps physique et son corps éthérique. Non pas dans son corps astral et son Je, mais dans son corps physique et éthérique, l'homme est soumis aux forces de la terre. Par son corps physique et éthérique, l'homme est soumis à ce qui s'active dans les profondeurs du règne terrestre. Étant donné qu'aux temps anciens l'humanité dépendait beaucoup plus étroitement qu'aujourd'hui du corps physique et éthérique, l'action vivante de la terre en l'homme s'exprimait davantage au niveau de la conscience, ce qui induisait une certaine activité instinctive de la vie intérieure par rapport à la connaissance que l'on pouvait avoir du monde humain, de la planète terre et même du monde animal.

Aux époques réculées, on apprenait à connaître le monde animal à travers une image, une Imagination particulière correspondant à chaque espèce animale. De ces Imaginations par lesquelles les Anciens appréhendaient le monde animal, il ne nous reste aujourd'hui que le concept abstrait de l'espèce. Nous parlons du genre, ou de l'espèce, qu'il s'agisse de loups, de tigres ou de chats. Ce sont là les derniers vestiges des images

vivantes qui, dans le passé, se communiquaient sous la forme de vision instinctive. L'homme des temps anciens n'avait pas non plus dans ses rapports avec autrui ce sentiment abstrait qui fait que de nos jours nous passons à côté de notre prochain sans jamais le connaître réellement ; jadis les forces qui vivaïent en l'homme, comme je l'ai décrit plus haut, lui donnaient dans la rencontre de l'autre une image, une sorte d'Imagination naïve mais très concrète de l'être véritable de celui-ci, même si elle était conditionnée par le karma commun, le destin qu'ils partageaient l'un et l'autre.

Dans cette humanité primitive vivait souvent quelque chose qui était en rapport avec toute la planète terrestre, ou du moins, pour la plupart des peuples, avec le territoire qu'ils habitaient. C'était une perception intérieure de la planète terre, des phénomènes du monde humain exprimés dans la vie sociale, et même des phénomènes propres au monde animal. Au cours du temps, cette perception intérieure a donné lieu à la perception sensible que nous connaissons. On pourrait dire que les expériences intérieures qui emplissaient l'homme tout entier en formant des imaginations sont actuellement devenues quasi périphériques en s'associant aux organes des sens ; il en résulte une manière spécifique de voir qui n'admet d'autre réalité que celle perçue par les sens et les déductions logiques qui en découlent. La science actuelle a fait de cette manière de voir un objet de culte. La perception sensible qui aujourd'hui nous sert à appréhender le monde manifesté est le prolongement du mode d'appréhension que nous rencontrons en étudiant le loin-

tain passé de l'évolution humaine dans sa réalité, et non pas selon les phantasmes de la psychologie ou de l'anthropologie actuelles. Ce qui, dans ces temps reculés, nous apparaissait comme une vision intérieure est devenu aujourd'hui le regard porté sur le monde extérieur.



L'autre élément, caractérisé comme la sagesse des Mages d'Orient, est aujourd'hui devenu totalement abstrait. Là, le chemin inverse a été parcouru. Tandis que l'appréhension intérieure est passée à la périphérie pour y devenir perception sensible, l'observation extérieure qui s'exprimait dans une connaissance imaginative et instinctive du monde stellaire et de ses mystères a pris le chemin inverse ; cette connaissance se traduisait dans l'astronomie ancienne qui, bien que calculant à l'aide de nombres et géométrisant à l'aide de figures — pour utiliser un terme platonicien[86] — voyait l'univers animé par une mathématique vivante et pressentait une entité spirituelle en chaque étoile (voir dessin). L'autre mode de perception se déplaça à la périphérie, siège des organes

sensoriels, et se mua en ce que nous appelons aujourd'hui l'empirisme, la perception extérieure du monde. Ce qui avait jadis été perception extérieure s'intériorisa en l'homme et devint mathématique abstraite, mécanique abstraite ou cinématique, c'est-à-dire tout ce qui monte en nous sous la forme de connaissances mécaniques ou mathématiques.

Nous avons donc dans ce qui se présente à l'homme comme perception sensorielle d'une part, et d'autre part comme structure mécanique et mathématique de l'univers, l'héritage abstrait des anciennes perceptions instinctives de l'humanité. Les derniers vestiges de cet ancien mode de perception ont disparu, en gros, depuis l'événement du Golgotha — aussi impénétrable que ce soit pour les méthodes de l'anthropologie moderne. Chez la plupart des populations, ce mode de perception avait disparu depuis bien plus longtemps déjà, et, pour le connaître vraiment, il faut remonter très loin dans le temps, jusqu'aux millénaires précédant l'éclosion, sur les hauts plateaux touraniens, de ce qui a ultérieurement donné lieu aux civilisations chaldéo-égyptienne, grecque, etc.[87] Cependant nous en trouvons les tout derniers vestiges dans la tradition chrétienne où ils s'expriment dans la vision des bergers qui participent à un événement capital pour l'humanité au moyen d'une clairvoyance instinctive, imaginative, et dans celle des Mages d'Orient qui font la même expérience à partir de la sagesse des étoiles.

Ces derniers vestiges des modes de perception d'un temps immémorial nous apparaissent comme des repères dans l'évolution de l'huma-

nité. Depuis le mystère du Golgotha, une nouvelle conception du monde s'est fait jour ; il est vrai qu'elle plonge ses racines jusque dans l'époque grecque, car les choses ne se succèdent pas de façon abrupte, elles se préparent graduellement et s'éteignent peu à peu. Pendant l'époque grecque s'est préparé ce qui n'a atteint son intensité maximum qu'à l'époque moderne ; cela s'est manifesté dans l'évolution à partir du milieu du XVe siècle pour se préciser au XVIIIe siècle, notamment dans l'ouest européen, et pour atteindre son apogée au XIXe. Ce changement consiste en ce que l'ancienne perception toute spiritualisée des lointains de l'univers est devenue mathématique et mécanique abstraites ; de ce fait nous observons le ciel à la manière de Galilée et de Kepler, comme s'il pouvait faire l'objet d'une étude purement mathématique et mécanique, et nous nous voyons contraints de limiter le champ de nos observations à ce qui s'offre aux organes des sens exclusivement. Ainsi la faculté de perception qui jadis imprégnait l'organisation humaine tout entière d'une manière instinctive ne trouve pas à s'employer.

Nous avons souvent fait remarquer que l'humanité devra à nouveau développer des perceptions intérieures. Ce qui monte en nous sous la forme de mathématique et de mécanique doit à nouveau se métamorphoser en Imagination. Ce qui, de l'extérieur, ne peut s'appliquer qu'au monde manifesté et dans tout autre domaine nous entraîne à des spéculations et des théories mécaniques (vibrations d'ondes, etc.) concernant les phénomènes sensibles devra être discipliné par des perceptions intérieures dues à l'Inspiration.

L'humanité retrouvera ainsi le lien avec sa véritable origine qui est spirituelle, comme la nature propre de l'homme est d'essence spirituelle. Nous pouvons donc dire que les conceptions mathématiques et les perceptions sensorielles extérieures sont les derniers vestiges d'une époque très ancienne de notre évolution. Qu'est-ce qui s'est ainsi fait jour dans l'évolution humaine ?

Regardons par exemple le XVIIIe siècle. Remontons au philosophe anglais *Locke*[88] qui a si fortement influé sur l'évolution des sciences. Nous trouvons que Locke considère comme seule connaissance possible celle que nous acquérons à travers nos perceptions sensorielles. Seules les perceptions sensibles pouvaient être l'objet de combinaisons mathématiques, parce que seule la perception sensible tournée vers l'extérieur s'est maintenue dans l'évolution, tandis que la perception intérieure s'est transformée en notions mathématiques abstraites. Cette évolution vaut avant tout pour la partie occidentale du monde, l'Orient y a toujours résisté.

En France, on a vu au XVIIIe siècle des tentatives pour comprendre l'homme, pour trouver une réponse à la question : « Qu'est-ce que l'homme en réalité ? » On voulait comprendre l'homme au moyen de l'intelligence purement humaine, et de cette volonté est né un livre comme « l'Homme-machine » de *La Mettrie*[89]. Ce livre n'a pas été écrit simplement parce que l'idée en est venue à un individu donné, mais il est l'aboutissement logique de l'évolution humaine sur le plan historique. Le phénomène correspondant à cela aux époques reculées dont nous avons parlé serait qu'à partir de toute la science élaborée par

l'ancienne astronomie au sujet des phénomènes célestes on aurait saisi l'homme en partant de tout le macrocosme. On se serait servi des mathématiques qualitatives, qui ne sont pas autre chose que l'ancienne astronomie — ou même astrologie si vous voulez —, pour comprendre l'être humain. Et l'homme aurait été compris concrètement, dans sa réalité, non pas avec notre faculté de connaissance consciente, mais avec la faculté de connaissance instinctive des anciens.

Que reste-t-il de tout cela ? On se représentait l'univers comme un champ de lignes et de forces purement mathématiques, telles qu'on pouvait les appréhender dans l'abstraction de notre vie intérieure. On voulait se représenter l'homme comme une machine. Ce livre est une œuvre pleine d'esprit, qui au fond cherche à donner de l'homme une image basée sur les seules forces mathématiques et mécaniques ; le concept ainsi créé a hanté tout le XIXe siècle et submergé la science dans son ensemble. Il n'y eut de résistance que théorique, en exprimant le sentiment que les choses ne pouvaient pas être ainsi, qu'il devait nécessairement y avoir autre chose. Mais on n'a rien employé d'autre, même si sur le plan théorique et philosophique on admettait que les choses ne pouvaient pas être telles que les présente « l'Homme-machine ». Pour comprendre l'être humain, on n'a pas su employer d'autres forces que celles qui s'appliquent à la machine. Il fallait qu'à un moment donné de l'évolution, les hommes passent par une forme de spiritualité qui, du fait qu'elle est spirituelle au sens le plus abstrait, ne peut comprendre que le monde mécanique et minéral. C'est la condition même par

laquelle l'homme a acquis la conscience de sa liberté. Malgré la grande confusion où est apparue, au XVIIIe siècle, à l'ouest de l'Europe, l'impulsion de la liberté, il y a un lien intérieur entre la pauvreté du concept de l'homme-machine et l'aspiration à la liberté humaine qui s'est exprimée dans la Révolution française. D'une part, on assiste à la pire décadence des forces de connaissance intérieure, et de l'autre, à l'exigence impétueuse de la dignité humaine dans la liberté.

L'autre mode de connaissance que l'homme cultivait dans sa vie intérieure a été poussé jusqu'aux organes sensoriels et s'est étiolé en devenant perception sensible extérieure. Celle-ci s'était vidée de tout ce qui permet la rencontre d'homme à homme par la perception directe, intuitive, de tout son être. Il ne resta plus que le sentiment pour impulser la vie sociale. Au XIXe siècle pour l'Europe centrale, et dès le XVIIIe pour l'Europe de l'ouest, parurent alors des personnalités comme *Charles-François Dupuis*[90], *Ludwig Feuerbach*[91] et d'autres, qui portaient en eux le souvenir qu'au cours de son évolution, l'humanité, en portant le regard vers le macrocosme, avait contemplé des entités spirituelles, qu'elle y avait contemplé des dieux et, pour finir, Dieu. Mais une sorte d'instinct impérieux leur disait en même temps : Si je regarde vers le monde extérieur, je ne perçois que le voile sensible, je ne saisis que les données de la perception sensorielle. Ce qui nous est transmis par les Anciens, ce qu'on voyait rayonner à travers les étoiles qui sont elles-mêmes des réalités du monde sensible, ce qui a été pris comme contenu spirituel du monde minéral et végétal y a été projeté par l'imagination

humaine ; ce ne sont là, se disait-on, que des anthropomorphismes nés de l'imagination des hommes. On en vint à dire que ce ne sont pas les dieux qui créèrent l'homme, mais les hommes qui créèrent les dieux à partir des besoins spécifiques de leurs âmes. Dupuis fut le premier à présenter les choses ainsi ; Ludwig Feuerbach et d'autres le suivirent dans cette voie au milieu du XIXe siècle.

De l'autre côté, des esprits comme *Darwin* et ceux qui se trouvaient dans sa mouvance affirmaient avec force que l'homme dispose d'un seul moyen de perception, celui qui passe par les organes sensoriels. Ils ont fondé des théories qu'ils voulaient inspirées exclusivement de perceptions sensorielles extérieures. Il apparut alors qu'il est impossible de comprendre l'homme au moyen de ces théories-là. Dans un échafaudage grandiose d'idées, on donna une théorie de l'évolution passant des organismes les plus primitifs aux plus complexes, et on plaça l'homme au sommet du règne animal. Qu'est-ce que cela permettait de comprendre de l'homme ? Cela permettait d'en comprendre l'aspect extérieur, la partie de son être qui s'offre à la perception sensible.

Dans la France du XVIIIe siècle, on avait conçu l'idée de l'homme-machine ; par la suite, au XIXe siècle, on ne perçut que l'apparence extérieure de l'être humain, sans pénétrer plus avant. Seule l'enveloppe extérieure de l'homme s'offrit au regard. Cette enveloppe extérieure se place en effet au sommet du règne animal. Or, ce qui est enfermé dans cette enveloppe ne se situe pas au sommet du règne animal, mais provient de mondes d'une autre nature. On n'avait plus idée de ces mondes, parce qu'on ne disposait que de la

perception sensible extérieure, forme métamorphosée de l'ancienne clairvoyance, et de notions mathématiques et mécaniques, dernier aboutissement de l'ancienne astronomie qui avait été une science vivante de l'esprit. Ainsi, par la science tournée vers l'intérieur, on ne pouvait faire autrement que de construire l'homme-machine, et, par la science appliquée à l'extérieur, on ne pouvait plus construire l'homme, on en restait à son enveloppe sensible. L'homme véritable a été perdu de vue. On est loin de se rendre compte aujourd'hui jusqu'à quel point l'homme en tant que tel échappe à nos facultés de connaissance. On étudie l'anatomie et la physiologie des animaux et on extrapole, à peu de choses près, sur l'homme. Mais ces tendances actuelles n'ont rien à voir avec une véritable connaissance de l'homme. A partir de la science, qui est l'autorité suprême reconnue de nos jours, l'homme ne peut pas acquérir la conscience de ce qu'il est. Cette mentalité scientifique qui est la nôtre a succédé à la conception de l'homme-machine et à la compréhension exclusive du monde extérieur où la véritable nature humaine ne saurait être trouvée.

Dans l'un des derniers livres[47] écrits par un adversaire de l'Anthroposophie — il est vrai que les brochures tentant de réfuter l'Anthroposophie atteignent maintenant la dimension de véritables livres —, nous trouvons l'idée que certains éléments de l'Anthroposophie rappellent des mythologies anciennes. A la base d'une telle affirmation, il y a tout simplement une incompréhension totale de l'Anthroposophie. L'auteur de cet écrit est licencié en théologie, c'est un monsieur très savant. Mais il est vrai que tous ces gens sont

savants, et qu'on peut leur appliquer le refrain connu de la fameuse harangue dans « Jules César »[92] de Shakespeare : « Ce sont tous des hommes honorables. » Ce sont tous des hommes savants, et notre auteur constate une concordance avec les mythologies anciennes, parce qu'il est incapable de comprendre quoi que ce soit à l'Anthroposophie.

Nous savons que pratiquer l'Anthroposophie veut dire appréhender le monde en pleine conscience, avec une acuité de conscience que seule la pensée mathématique met en œuvre pour pénétrer les lois du réel — il ne s'agit donc vraiment pas d'affabulations mythologiques. Et cependant, il arrive que, parce qu'elle nous émeut au plus profond de nous-mêmes, l'Anthroposophie nous fasse comprendre le sens réel des anciennes mythologies, des anciennes conceptions mythologiques. Ces anciennes mythologies ne sont pas des œuvres littéraires au sens qu'a pris ce mot de nos jours, elles sont issues d'Imaginations naïves qui traduisaient certains aspects de la réalité spirituelle du monde. Elles exprimaient en images ce contenu spirituel du monde. Et si on laisse agir sur soi ces images chargées de sens, on se rend compte qu'elles sont des instruments de connaissance d'une précision admirable ; je voudrais à ce propos vous rappeler un ancien poème hindou[93] adressé au dieu Varouna, dont je vous propose la version suivante :

Varouna est la force qui vit en tout être.
Varouna a répandu l'air dans les forêts.
Varouna est à l'origine de la vélocité des animaux rapides.
Varouna produit le lait dans les vaches laitières.
Varouna suscite la volonté au cœur de l'homme.

Varouna provoque l'éclair dans l'eau des nuages.
Varouna fait rayonner au firmament la lumière du soleil.
Varouna élabore sur la montagne le breuvage de soma.

Cette adresse à Varuna exprime à merveille ce dont je vous ai parlé hier. Comprenons d'abord comment une partie des forces intérieures de la terre pénètrent en l'homme, et plus précisément en ses corps physique et éthérique, ce qui fait que seuls le corps astral et le Je peuvent affleurer à la conscience et y produire des modifications. Comprenons que les forces terrestres exercent une action sur la conscience et provoquent les visions intérieures des temps anciens, et nous voyons les mêmes forces animer l'intérieur de l'homme et de la terre. Ainsi prend son sens ce qui nous est dit de Varouna, dieu des métamorphoses qui envoie le vent, l'élément aérien, à travers les forêts, c'est-à-dire la terre couverte de forêts. Nous voyons que cette même entité créatrice de forces de vie agit à partir de la terre à travers les animaux et confère la vélocité aux chevaux, qu'elle suscite la substance de vie dans les mammifères, mais qu'au cœur de l'homme, elle éveille les impulsions volontaires ; de ces impulsions volontaires naissait l'ancienne clairvoyance instinctive. Cette évocation nous aide d'une certaine façon à comprendre les facultés de perception des bergers dans les champs. Dans la suite du poème, on dirige le regard vers le macrocosme, et on y trouve les forces qui peuvent être appréhendées par la sagesse des Mages — c'est Varouna qui suscite le feu de l'éclair dans l'eau des nuages, qui place au firmament la lumière du soleil et qui élabore sur la montagne le breuvage de soma dont l'action en

l'homme donne la faculté d'avoir une vue cohérente du monde.

Ceci appelle cependant une observation : le poème cité date d'une époque où les conceptions du monde des temps immémoriaux ne régnaient plus à l'état pur. Ce n'était plus l'action spirituelle du souffle inspiré qui donnait une image intérieure des étendues cosmiques, mais on se servait d'un breuvage à base de plantes pour stimuler l'observation du monde extérieur ; cette pratique était fréquente dans les mystères décadents. A l'inverse, lorsque plus tard la perception spirituelle intérieure avait été perdue, on cherchait à stimuler ses facultés intérieures par l'absorption de substances bien spécifiques. En Orient, on absorbait certains sucs végétaux pour stimuler sa perception extérieure du macrocosme. En Occident, on mettait l'accent sur la stimulation intérieure que procurent certaines substances. En Orient, on appelait « breuvage de soma » l'utilisation de moyens extérieurs, l'absorption de substances visant à susciter les facultés dont les derniers vestiges se manifestaient à travers les Mages. En Occident, et jusqu'au Moyen Âge tardif, même encore au début des temps modernes, on appela « pierre philosophale » la substance que l'on voulait absorber pour atteindre la forme particulière de sagesse qui provoque des perceptions intérieures.

Dans les ouvrages usuels traitant d'orientalisme, il sera toujours fait mention de ce breuvage ou suc de soma[94]. On trouvera à ce sujet toutes sortes d'explications judicieuses, parce que la véritable sagesse initiatique ne donne jamais d'indications sur la nature substantielle de ce

breuvage de soma. De même vous lirez dans nombre d'ouvrages historiques qu'on ne sait pas en quoi consiste la pierre philosophale[95]. Il est vrai que je n'ai pas non plus l'intention d'expliquer ce que sont ces deux substances. Je voudrais simplement attirer votre attention sur le fait assez drôle que certains érudits nous disent : « Il est impossible de savoir en quoi consiste le suc de soma », alors qu'un nombre considérable de gens boivent par litres ce suc de soma qui pousse sur la montagne comme le dit le chant de Varouna. De même on nous dit qu'une certaine substance existe en tant que pierre philosophale, mais qu'on ne sait pas exactement ce que les alchimistes entendent par là, alors que nos contemporains font brûler par kilos cette même pierre philosophale. Il s'agit simplement de voir les choses sous leur vrai jour. Il est curieux que souvent on présente comme très mystérieuses des choses qui en fait nous sont tout à fait familières, simplement parce qu'on a perdu le lien qui rattache les conceptions d'aujourd'hui à celles qui prévalaient dans un passé encore relativement proche.

Il faut nous rendre compte d'un trait caractéristique de l'époque actuelle : c'est que nous regardons le monde avec des verres déformants qui nous empêchent de connaître le sens des choses les plus évidentes malgré notre formation scientifique, tout comme elles nous empêchent de connaître l'action de certaines substances que nous employons dans la vie de tous les jours. Cette action est pourtant une réalité, nous la vivons concrètement. Mais tout comme la science moderne ignore ce qu'est le breuvage de soma, ignore ce qu'est la pierre philosophale, bien que

tout le monde, ou presque, en fasse usage sans en connaître la véritable nature, on pourrait dire aussi : les hommes d'aujourd'hui voient bien que certaines choses se passent entre les banques et les entreprises industrielles, et pourtant la plupart détachent leurs coupons des titres que leur envoie la banque sans rien savoir des répercussions de cet acte dans l'ensemble du contexte social — exactement comme ils ne savent rien de ce qui a été mentionné plus haut. Nos conceptions courantes agissent comme des œillères qui nous permettent de vaquer aux occupations quotidiennes tout en nous empêchant de voir les rapports réels qui tissent le monde.

Il est curieux de constater que les hommes d'aujourd'hui aspirent à se cantonner dans ces concepts superficiels qui flottent à la surface du monde, qu'ils répugnent à la fois à plonger dans une intériorité nouvelle et à s'élever à une connaissance nouvelle tournée vers l'extérieur. Quelquefois se dégage d'un pressentiment obscur ce à quoi la plupart des hommes modernes aspirent déjà dans leur volonté inconsciente, mais ils s'effraient à la perspective de faire monter cette volonté à la conscience.

Ces jours-ci, un de nos amis m'a remis la « Rheinische Musik-und Theater-Zeitung » (gazette rhénane pour la musique et le théâtre). L'éditorial de ce journal traite d'un sujet basé sur l'expérience spécifique d'un musicien, donc d'une expérience pratique dans un cas particulier. Ce que cet homme écrit à partir d'une expérience spécifique est extraordinairement intéressant. Je vais vous en lire quelques phrases : « A cette problématique intérieure de la musique s'ajouta, par suite des

révolutions sociales et économiques, une problématique extérieure : celle du public nouveau qui approche l'art pour ainsi dire sans préparation préalable. Quel est l'art qui représente une valeur durable, et comment faire pour que l'art et le peuple se rencontrent ? Voilà les deux questions primordiales du moment. »

Il faut admettre que la plupart des gens sont loin de ressentir tout le poids de ces questions ; dans cet article au moins, leur importance est ressentie, car elles pèsent effectivement sur le monde, lourdes de conséquences.

« De très nombreux problèmes trouveraient une solution meilleure et plus facile si les musiciens professionnels étaient organisés. Mais jusqu'ici, une chambre des musiciens capable de défendre les intérêts communs de tous les musiciens de métier nous fait défaut ; jusqu'à présent, même les différentes formations spécialisées n'ont pas encore su se donner une organisation. »

Et notre auteur de réfléchir sur l'organisation en question : « Il n'y a guère d'association qui regroupe tous les gens du métier ; les plus puissantes seraient peut-être la fédération des musiciens allemands, qui touche surtout les membres des orchestres, puis le syndicat des marchands de musique, unis sur la base de leurs intérêts économiques. Loin derrière, nous voyons les différents groupements de professeurs de musique de formation universitaire ou non, les maîtres de chant dans les écoles, les organistes, chefs d'orchestre et critiques musicaux ainsi que les musiciens compositeurs ou interprètes. Beaucoup restent à l'écart en raison de rivalités ou parce que ce sont des originaux. Il s'en faut de beaucoup que tous

les travailleurs intellectuels reconnaissent la nécessité de former des associations. C'est ainsi que, sur le plan public, la direction des affaires musicales n'est pas assurée par des gens de métier qui connaissent les impératifs de la profession. Au niveau de l'administration d'état tout comme au niveau communal, cette direction est confiée à des gens sans compétences dans ce domaine ; selon l'importance de leur parti, ce seront des politiciens qui s'occuperont, entre autres, des affaires artistiques en mettant certes de la bonne volonté à l'ouvrage, mais sans disposer des compétences et de l'objectivité requises. Cela explique que, face aux exigences justifiées des musiciens, l'état se montre défaillant sur toute la ligne, ou presque. Or ce phénomène ne touche pas seulement la musique ; il est caractéristique de tout ce qui concerne les affaires culturelles. Ayant compris que même les problèmes économiques d'un état ne peuvent être traités convenablement par les actuels représentants du peuple qui sont tous des politiques, on a récemment créé un nouveau « conseil économique ». Sur environ 400 sièges, tout juste trois étaient accordés aux beaux-arts — cela montre dans quelle modeste estime on les tient ! Et si nous sommes d'avis qu'une ou deux voix ne suffisent pas à représenter ne serait-ce que les intérêts purement économiques des métiers de la musique en Allemagne, il faut aussi nous poser la question suivante : à quel endroit les intérêts culturels du peuple sont-ils défendus ? Nous désapprouvons les débats parlementaires jusque-là en usage. A notre connaissance, pas un seul musicien de métier ne siège à l'Assemblée, et même s'il y en avait dix ou

vingt, ils seraient impuissants devant les discours et les suffrages commandés par des politiques partisanes.

Il ne reste qu'une seule voie, claire et logique, qui finira un jour par être empruntée au profit de tout notre peuple. A côté du *parlement politique* qui administre la situation juridique de l'individu par rapport à l'ensemble de la société d'une part, et celle du peuple par rapport au monde international d'autre part, à côté du *conseil économique* chargé de veiller aux besoins matériels de la société, il nous faut un *conseil culturel* qui a pour mission de prendre en charge et de promouvoir la vie de l'esprit.

Cette idée d'une triple organisation sociale n'est pas nouvelle en soi. Mais c'est tout récemment qu'elle a été formulée avec précision par Dr. Rudolf Steiner. Elle est désormais propagée par le bureau d'une association pour la triple organisation sociale ('Dreigliederung des sozialen Organismus') dont le siège se trouve à Stuttgart, Champignystrasse 17. Toute personne intéressée pourra s'y procurer de plus amples informations.

Si vous réfléchissez sérieusement au problème, vous serez de plus en plus conquis par cette idée ; elle vous paraîtra l'évidence même, offrant un moyen sûr de résoudre les problèmes dans lesquels nous nous débattons vainement depuis longtemps. Par la réalisation de cette idée, le corps social dans son ensemble pourra et devra trouver la voie de la guérison. »

Je vous ai lu cet extrait parce qu'on y trouve l'aspiration à la triple articulation sociale émanant d'une discipline spécifique. Et voilà que la tripartition se fait qualifier d'utopique par les

gens qu'il faudrait désavouer ici, ceux-là même qui n'ont d'autre formation que politique. Non, la triple organisation n'est pas une utopie, elle correspond à l'expérience intime, approfondie, de chaque secteur professionnel. Tout individu engagé dans un secteur, une discipline particulière — comme l'auteur de notre article qui est en même temps l'éditeur du journal, ce qui rend son témoignage d'autant plus exceptionnel — chacun dans sa situation particulière et concrète peut ressentir que c'est justement l'attitude la plus réaliste et la plus pratique qui conduit à cette conclusion : « Si vous réfléchissez sérieusement au problème, vous serez de plus en plus conquis par cette idée ; elle vous paraîtra l'évidence même, offrant un moyen sûr de résoudre les problèmes dans lesquels nous nous débattons vainement depuis longtemps. Par la réalisation de cette idée, le corps social dans son ensemble pourra et devra trouver la voie de la guérison. »

Pour en revenir à ce qui est présenté ici comme un organe indépendant à créer, à savoir un conseil culturel, il faut savoir que ce conseil culturel a effectivement été fondé, au mois de mai de l'an dernier. Aujourd'hui il est à nouveau éteint et tombé dans l'oubli. Et ceux qui occupaient d'éminentes fonctions dans les milieux scientifiques ou culturels étaient précisément ceux qui en avaient le moins compris la raison d'être.

Il faut de plus en plus insister sur ce point : nous avons le plus grand besoin de prendre les choses au sérieux. Les hommes trouvent cela inconfortable. Ils aiment à croire que rien n'empêche de continuer le train-train habituel. Non, on ne pourra pas continuer ce train-train ! Si

on continue à se laisser vivre sans tenir compte des impulsions qui nous viennent du monde spirituel, alors on aura beau développer l'industrie, disposer de banques, entretenir des universités où toutes sortes de sciences sont enseignées, on aura beau continuer à pratiquer tous les métiers imaginables, tout cela conduira à la déchéance, à la barbarie, à la ruine de la civilisation. Celui qui n'est pas prêt à appliquer dans la vie de tous les jours ce qui peut découler de la science de l'esprit aspire en réalité non pas à une évolution positive de la civilisation, mais à son déclin. La majorité des hommes d'aujourd'hui veulent en effet ce déclin et se bercent d'illusions mensongères en prétendant qu'il pourrait être suivi d'une remontée ultérieure.

Voilà l'idée principale dont j'ai voulu faire ressortir quelques aspects à l'occasion de cette fête de Noël. Ne rejoignez pas le lot de ceux qui continuent à faire comme par le passé des besognes qui, à l'époque actuelle, ne sont que des impostures. J'ai été confronté à ce genre d'imposture quand j'étais jeune. J'avais une expérience de la vie véritablement internationale, aux antipodes de tout ce qui est lié à la sympathie ou l'antipathie raciale, car j'ai été pendant de longues années éducateur dans une maison juive[96]. Chaque année, à l'approche de Noël, toute la famille proche ou éloignée se mettait en branle pour aller acheter les cadeaux et même l'arbre de Noël — alors qu'il s'agissait de gens parfaitement enracinés dans le judaïsme. Tout cela se faisait à l'identique du reste de la population dite chrétienne. Tout cela se faisait en l'honneur du principe vénéré dans cette phrase : « Le Sauveur nous est

né aujourd'hui.» Voyez à quel point les choses ont dégénéré en phraséologie. Seulement, on ne veut pas se rendre à l'évidence qu'elles sont devenues phraséologie, qu'elles se sont vidées de leur sens. Aujourd'hui — et depuis assez longtemps déjà —, il est tout à fait indifférent que celui qui distribue des cadeaux sous l'arbre de Noël se sente lié dans son cœur au Christ Sauveur ou qu'il se rattache à une doctrine qui rejette le Christ. Les choses de ce genre doivent nous dévoiler la réalité de l'imposture, de la phraséologie vide qui régissent notre civilisation. Il faut pénétrer ces choses avec beaucoup de sérieux. On ne peut plus dire aujourd'hui qu'il ne faut pas être radical à ce point. Ne pas être radical en ce sens veut dire qu'on travaille au déclin de l'humanité.

Voilà les questions que je voulais soulever, en cette période de Noël, dans un environnement où rien ne subsiste des habitudes anciennes. Aucun style ancien n'est repris dans l'architecture[97] de notre Goetheanum. Dans tout ce que contient le Goetheanum, vous ne trouverez rien qui correspond aux habitudes anciennes. C'est pourquoi le Goetheanum s'attire tant de haine de tous les côtés, les habitudes anciennes en sont exclues. Il faut que ce soit ainsi, car bien qu'on le haïsse au point d'en désirer la destruction, il faut qu'il y ait un endroit au monde qui attire l'attention sur ce qui est indispensable à l'humanité d'aujourd'hui.

Le Goetheanum ne contient rien d'ancien. La science goethéaniste qu'on voit se manifester ici ne contient guère d'éléments anciens. Si nous fondons une impulsion pour la vie pratique, l'écho rencontré nous prouve aussitôt qu'elle ne correspond pas non plus aux habitudes anciennes. La

courtoisie du conférencier anthroposophe lui impose la discrétion quant à la question de savoir si les habitudes anciennes ont été surmontées dans la vie quotidienne de tous les amis anthroposophes. Mais qu'il lui soit permis d'exprimer le vœu que nos habitudes de vie, jusque dans notre manière de traiter les enfants, se confondent de plus en plus avec ce que nous reconnaissons comme une nécessité pour l'évolution de l'humanité.

L'année inaugurée par cette fête de Noël ne sera pas facile pour le développement de l'Anthroposophie. Les forces qui s'opposent à nous n'iront pas en s'affaiblissant, mais en s'intensifiant. Car les puissances qui ont un intérêt à ruiner l'Anthroposophie sont très actives, elles sont constamment en alerte, comme je vous l'ai dit souvent. Je voudrais aujourd'hui rappeler un souvenir précis : lors de la fondation de la société « Futurum »[98] à Dornach, notre cher ami Monsieur *Molt*[99] se tenait ici même et nous parlait de tout ce qui devait trouver le chemin de la vie pratique. Il avait certes raison en tous points. Je pris la parole après lui pour dire que je n'avais pas d'inquiétude au sujet de ce qu'il faut pour incarner des pensées, des idées et des sentiments anthroposophiques dans des institutions pratiques, mais que je ne savais pas si nous pourrions trouver un nombre suffisant d'hommes ayant les qualités requises pour réaliser de tels projets.

Nous avons le plus grand besoin d'essayer de réunir les gens capables dans le monde, ceux qui sont à même de développer les facultés nécessaires pour traduire l'Anthroposophie dans la pratique, car les quelques derniers siècles n'ont

pas seulement émoussé les facultés de connaissance des hommes, ils ont aussi refoulé leurs capacités véritablement pratiques. Nous avons besoin d'hommes qui s'efforcent de puiser ces capacités au plus profond de leur nature, là où tout être humain possède les forces nécessaires. Nous avons besoin d'un renouveau jusque dans les forces pratiques de l'humanité à partir des profondeurs de la nature humaine. L'idéal auquel nous aspirons doit être cette naissance d'aptitudes véritables qui cherchent à se dégager du plus profond de l'être, et qui contrastent si fortement avec tout ce que nous voyons et apprenons dans le monde actuel d'inadapté et d'inefficace. Cette naissance-là doit être l'idéal qui imprègne tout ce que nous ressentons comme ambiance de Noël.

Dans le domaine de la science aussi, il faut voir les choses là où elles se manifestent. Une personnalité jeune, étudiant en médecine, m'a rendu visite il y a quelques jours pour s'exprimer au sujet des diverses difficultés qu'elle éprouvait dans cette discipline. Je n'ai pu donner que la réponse suivante : ce qui se passe de pire, à l'époque actuelle, c'est que les sciences de premier plan ne développent absolument pas les forces de la pensée humaine. Prenez n'importe quel traité moderne de thérapeutique ou de pathologie : le plus souvent, vous y trouverez les organes — cœur, poumons, tract digestif, etc. — décrits d'après l'observation extérieure et juxtaposés sans faire intervenir une quelconque activité pensante. Et si vous abordez les choses au moyen de la pensée, il vous arrive ce qui vient de m'arriver dans le livre de *Kurt Leese*[47], licencié en théologie. Ce

monsieur dit que la lecture de Steiner est irritante et insupportable, parce qu'on y est confronté à l'idée de la triple organisation de l'homme, et qu'on est censé imaginer les trois parties constituantes non pas côte à côte, mais imbriquées les unes dans les autres. Voilà qui est un morceau de bravoure au niveau de la pensée, selon le licencié en théologie Kurt Leese.

Si vous devenez aujourd'hui licencié en théologie à nos universités, les études qu'on vous y fera faire vous auront ôté toute envie de penser ! Vous trouverez alors irritant et insupportable qu'on vous demande de penser, vous trouverez cela du plus inconfortable. Il en résulte que tout ce qui jaillit du plus profond de l'être humain, comme par exemple la véracité, se trouve dénaturé ; cela vaut même pour les personnalités dirigeantes du christianisme, tel ce curé[37] qui racontait comme une certitude absolue qu'on fait ici une statue du Christ dont la partie supérieure a les attributs de Lucifer et la partie inférieure celle d'un animal — au lieu de dire qu'il tient cette version des choses d'un ivrogne quelconque. Ainsi son livre qui se veut une information sur l'Anthroposophie comporte un mensonge pur et simple. Et les gens acceptent ce genre de chose sans contester, sans protester le moins du monde. Croyez-vous que l'organisme social puisse guérir de ses maux alors que de telles choses sont possibles dans la société ? Si vous le croyez, vous vous faites des illusions. Il faut que l'homme apprenne à discerner sur le plan moral où est le bon grain et où est l'ivraie. L'important n'est pas que l'Anthroposophie soit attaquée, mais qu'on ait à faire à un livre truffé de contre-vérités. Si l'auteur publie des

contre-vérités dans ce livre-là, il en publiera d'autres ailleurs, cela va de soi. Il s'agit d'une habitude. Voilà ce qui vit dans les choses que l'on présente à la jeunesse. C'est à cela qu'il faut être attentif. Il est de notre devoir de ne pas laisser ces choses passer inaperçues.

Car si l'enfant dans la crèche a encore quelque chose à nous dire, son message est le suivant : « Pour guérir l'humanité, il faut un renouveau des forces les plus profondes qui vivent en l'être humain. Il nous faut parvenir au renouveau de ce que fut l'annonce faite aux pauvres bergers dans les champs d'une part, et aux Mages d'Orient d'autre part. Il nous faut comprendre le fondement même de ce qui est l'élément guérissant, l'élément apparenté au Sauveur, dans l'évolution humaine. Il faut l'avoir compris pour être digne de prononcer ces paroles : Le Sauveur nous est né. » C'est de cela que nous avons besoin. J'ai voulu insister sur ce point avant d'interrompre, pour une période très brève, les conférences données ici.

NOTES

Textes: Les présentes conférences, tenues librement pour les membres de la Société anthroposophique à Dornach et à Berne, furent presque toutes sténographiées et transcrites par Madame Hélène Finckh (1883-1960). Celles des 26 et 27 novembre furent prises en note par Karl Day, mais il n'en existe plus de sténogrammes d'origine.

Le titre du volume n'est pas de Rudolf Steiner, mais remonte à des éditions partielles antérieures: «Le pont entre le spirituel de l'univers et le physique de l'homme. Liberté et amour, leur importance au sein de l'évolution»

Les tableaux: Les dessins et les inscriptions au tableau noir d'origine par Rudolf Steiner lors de ces conférences ont été conservés, les tableaux ayant été recouverts de papier noir pour cet effet. Ils seront publiés par le Rudolf Steiner Verlag, en format réduit, dans un volume complémentaire — séparé de l'édition allemande et ne sont donc pas encore disponibles. Les adaptations des dessins publiés dans les éditions allemandes précédentes ont été maintenues.

Les œuvres de Rudolf Steiner figurant dans l'édition complète (en abrégé GA) sont indiquées dans les notes avec la référence bibliographique. Pour la traduction française: EAR / Éditions Anthroposophiques Romandes, T / Éditions du Centre Triades.

1 *Rudolf Steiner:* «La nature humaine», 14 conférences 1919, Stuttgart GA 293 (T) «Entsprechungen zwischen Mikrokosmos und Makrokosmos...» GA 201 (non trad.).

2 Le schéma était fait à la craie blanche; c'est pourquoi la pleine lune semble noire, et la nouvelle lune blanche. (Note des traducteurs).

3 *Rudolf Steiner:* «Entsprechungen...» GA 201 (non trad.).

4 *Rudolf Steiner:* «Wissenschaft, Kunst und Religion» 26 septembre 1920 publié dans «Die Kunst der Rezitation und Deklamation» GA 253 (non trad.).

5 *Le premier Goetheanum:* édifice de l'Université libre de Science de l'esprit à Dornach, construit entre 1913 et 1922 sous la direction de Rudolf Steiner, édifice de conception artistique, construit en bois, le toit était une double coupole. Bien que l'intérieur ne fût pas tout à fait terminé, l'édifice fut mis en service en 1920. Il fut incendié pendant la nuit de la Saint-Sylvestre 1922-23. Pour le second Goetheanum, bâti en béton, Rudolf Steiner créa la maquette de l'extérieur; la construction fut achevée en 1928-1929. Voir «Le premier

Goetheanum témoin de nouvelles impulsions artistiques» GA 287 (EAR) «Le Goetheanum, un langage des formes» GA 290 (EAR).

6 *Goethe:* «Zahme Xenien» VIII.

7 *Le passage entre crochets* a été rajouté dans l'édition allemande (lacune dans le texte sténographié).

8 *Rudolf Steiner:* «Théosophie, Introduction à la connaissance suprasensible de l'univers et à la destination de l'être humain», 1904 GA 9 (EAR) (T).

9 *Rudolf Steiner:* «Fondements de l'organisme social», 1919 GA 23 (EAR).

10 *Roman Boos*, 1889-1952, sociologue, écrivain ; actif représentant de l'Anthroposophie et de l'idée de la triple organisation de l'organisme social. On n'a pas pu retrouver de quelle conférence il s'agit.

11 *Elisabeth Baumann-Dollfus*, 1895-1945. L'article n'a pas été retrouvé.

12 *Rudolf Steiner:* «Die Wahrheit der Geisteswissenschaft und die praktischen Lebensforderungen der Gegenwart» GA 335 (non trad.) où il dit :
«Hermann Keyserling ment quand il dit que je suis parti de Haeckel, car on peut prouver que c'est un mensonge si on lit le chapitre qui concerne mes explications avec Haeckel dans mes introductions aux œuvres scientifiques de Goethe».
Le comte Hermann von Keyserling, 1880-1946, avait écrit dans son livre: «Philosophie als Kunst», Darmstadt 1920, p. 241 : «.. en tout cas, c'est un symbole caractéristique de sa nature (celle de R.St.) que son cheminement spirituel, à certains égards, parte de Haeckel».

13 *Rudolf Steiner:* «Haeckel und seine Gegner» dans «Methodische Grundlage der Anthroposophie» — article. GA 30 (non trad.).

14 *Rudolf Steiner:* «Lucifer et Ahriman, leur influence dans l'âme et dans la vie» *in* GA 193, 203, 218 (EAR).

15 *Cheval-vapeur* ou cheval, unité de travail équivalant à 75 kilogrammètres par seconde. C'est la puissance nécessaire pour élever en une seconde un poids de 75 kilogrammes à 1 mètre de hauteur. Cette unité de mesure n'est plus utilisée actuellement. On calculerait en watts: 1 ch = 736 watts. (Note de trad.)

16 *Ferdinand Foch*, 1851-1929, maréchal de France.
Erich Ludendorff, 1861-1937, général allemand.
Douglas Haig, 1861-1928, général britannique.

17 *Rudolf Steiner:* «Die neue Geistigkeit und das Christus Erlebnis des zwanzigsten Jahrhunderts» GA 200 (non trad.).

18 *Friedrich von Schiller*, 1759-1805 : «Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme» (Aubier, Coll. bilingue, 1943, épuisé), série de lettres des années 1793-1795 ; 1re parution dans les «Horen» (Heures) en 1795.

19 *J. Wolfgang von Goethe*, 1749-1832. «Le serpent vert» (EAR): 1re parution du conte dans les Horen (Heures) en 1795 à la fin du récit «Entretiens d'émigrés allemands».

20 *G.W. Friedrich Hegel*, 1770-1831 : «Phénoménologie de l'esprit», «Science de la logique», «Encyclopédie des sciences philosophiques», «Les principes de la philosophie du droit».

21 *Arthur Schopenhauer*, 1788-1860. Son œuvre principale est «Le Monde comme volonté et comme représentation», «Skizze einer Geschichte der Lehre vom Idealen und Realen. Anhang. in «Parerga und Paralipomena», vol. 8 des œuvres complètes en 12 volumes, «Über den Willen in der Natur», vol. 6 «Kleine philosophische Schriften» vol. 8 et 9 des œuvres complètes, avec une introduction par Rudolf Steiner.

22 *Rudolf Steiner:* «Les énigmes de la philosophie», 1914 GA 18 (en préparation EAR). Concernant Hegel aussi : «Die soziale Frage als Bewusstseinsfrage» GA 189 (non trad.) «Geisteswissenschaft als Erkenntnis der Grundimpulse...» GA 199 (non trad.)

23 *Charles Darwin*, 1809-1882, naturaliste et biologiste anglais.

24 *Eduard von Hartmann:* «Philosophische Fragen der Gegenwart» : «Nos étudiants ne pensent point à lire quoi que ce soit des œuvres de Hegel : il ne faut pas s'en étonner lorsqu'on pense que, hormis l'historien de la philosophie, Kuno Fischer et l'esthéticien Carriere, nos professeurs de philosophie, du moins ceux qui ne sont pas tout à fait séniles, n'ont dû y jeter qu'un rare coup d'œil de curiosité...», et dans la note en bas de la page : «Après la mort de Paul Asmus, Adolf Lasson et Johannes Volkelt devraient bien être les seuls professeurs de formation hégélienne.»

25 *Friedrich Schleiermacher*, 1768-1834 : «Der christliche Glaube nach den Grundsätzen der evangelischen Kirche».

26 *Hegel:* Le texte exact : «Si la religion ne se fonde en l'homme que sur le seul sentiment, celui-ci n'a réellement aucune autre destination que d'être le sentiment de sa dépendance, et alors un chien serait le meilleur chrétien, car il porte le mieux ce sentiment qui l'anime tout particulièrement. Le chien ressent même la rédemption, lorsque sa faim est assouvie par un os.» «Vorrede zu Hinrich's Religionsphilosophie» dans «Vermischte Schriften» p. 295.

27 *Rudolf Steiner:* «Methodische Grundlagen der Anthroposophie : «E. von Hartmann, seine Lehre und seine Bedeutung» GA 30 (non trad.).

28 *«Deutsche Wochenschrift»* hebdomadaire rédigé par R. Steiner du début janvier 1888 au 18 juillet 1888, bien que le rédacteur officiel fût Karl Neisser.

29 *Galileo Galilei*, 1564-1642.

30 *Rudolf Steiner:* «Gegensätze in der Menschheitsentwickelung» GA 197 (non trad.).

31 *Rudolf Steiner:* «La science de l'occulte» GA 13 (T).

32 *Rudolf Steiner:* «La philosophie de la liberté. Observations de l'âme conduites selon la méthode scientifique» 2e édition largement complétée 1918, voir chap. III «La pensée, instrument de conception du monde» GA 4 (EAR) (Sté Anthroposophique Branche Paul de Tarse).

33 *«Courbe de Cassini»,* voir Rudolf Steiner: «Astronomischer Kurs» GA 323 (en préparation EAR), ainsi que L. Locher «Urphänomene der Geometrie» (non trad.).

34 *Rudolf Steiner:* «Anthroposophische Geisteswissenschaft, ihre Ergebnisse...» (non publié, non trad.).

35 *Wilhelm Rein:* «Ethische Irrlehren».

36 *«Libre école Waldorf»* de Stuttgart, enseignement primaire et secondaire, fondée en 1919 par Emil Molt et dirigée par Rudolf Steiner, lequel choisit les professeurs et les prépara par des cours et séminaires. Elle fut d'abord l'école des enfants des ouvriers de l'usine de cigarettes Waldorf-Astoria, mais devint autonome en 1920, lorsque fut fondée l'association de l'école Waldorf. Aujourd'hui, le mouvement des écoles Waldorf comprend plus de 400 écoles en Europe (souvent sous le nom d'écoles Rudolf Steiner) et sur les autres continents. Le discours d'inauguration et l'article «Die pädagogische Grundlage der Waldorfschule» se trouvent dans «R. Steiner in der Waldorfschule» GA 298 (non trad.).

37 *D. Lic. J. Frohmeyer:* «Die theosophische Bewegung, ihre Geschichte..». L'auteur chercha ensuite à se disculper dans une lettre adressée à R. Steiner, disant qu'il avait puisé ses idées dans un article du pasteur Nidecker de Bâle paru dans le «Christlicher Volksbote» 1921.

38 *Eugène Gley,* 1857-1930, professeur de médecine à Paris.

39 *Mathilde Reichardt,* publia un livre sur la science et l'éthique, sous forme de lettres adressées à Moleschott, où elle écrivit: «Même l'homme né pour étre voleur apporte avec lui, comme chacun, le droit de perfectionner sa nature, de la développer à tous points de vue, et c'est ainsi seulement qu'il peut être une nature forte et morale. Et de même que pour le voleur, il en est de même pour tout vicieux, voire pour celui qui est né pour être un assassin.» Dans «Philosophische Zeitfragen» (non trad.).

40 *Veda,* qui signifie «savoir sacré», est l'ensemble des textes les plus anciens de sagesse religieuse des Hindous, rédigés en sanskrit, dont l'origine suprasensible était encore ressentie. Il s'agit d'un vaste poème, dont les paroles et le contenu furent d'abord transmis oralement, pendant longtemps.
Vedanta signifie «but» ou «fin des Veda». C'est le système philosophique englobant les doctrines des Veda, d'abord sous la forme des Brahma-Sutra de Badarayana (vers 200 av. J.-C.) puis sous la

forme du système Vedanta devenu classique du grand philosophe *Sankara* (788-820 ap. J.-C.).

41 *Adam Smith*, 1723-1790, économiste anglais, fondateur de l'économie politique classique (libre-échange et concurrence). Voir «Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations» 1776.

42 *Rudolf Steiner:* «Die soziale Frage als Bewusstseinsfrage» GA 189 (non trad.).

43 *Rudolf Steiner:* «Die Verantwortung des Menschen für die Weltenwickelung» GA 203 (non trad.) Voir la 9e conférence de ce volume (14 décembre).

44 *Mary Baker-Eddy*, 1821-1910, fondatrice de «Christian Science».

45 *Rabindranath Tagore*, 1861-1941, philosophe et poète indien.

46 *Inscription du temple d'Apollon à Delphes.* La formule est attribuée à l'un des Sept Sages de la Grèce (Thalès ou Chilon).

47 *Kurt Leese:* «Moderne Theosophie. Ein Beitrag zum Verständnis der geistigen Strömungen der Gegenwart». Voir note 34.

48 *Th. Woodrow Wilson*, président des États-Unis, auteur du programme de 1918 en quatorze points concernant le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

49 *L'amiral Horthy* élu régent du royaume de Hongrie par l'assemblée nationale, le 1er mars 1920, après l'échec de la dictature des soviets de Béla Kun.

50 *Rudolf Steiner:* «La Science de l'occulte», chapitre «Le sommeil et la mort», ainsi que les compléments à la fin du livre GA 13 (T).

51 *Rudolf Steiner:* Die Ergebnisse der Geisteswissenschaft u. ihre Beziehungen zu Kunst u. Religion» prévu pour GA 336.

52 *Le passage entre crochets* a été rajouté dans l'édition allemande.

53 *Kant:* «Critique de la raison pure», Introduction V.

54 *Theodor Ziehen:* «Leitfaden der physiologischen Psychologie in 15 Vorträgen» 1900.

55 *Rudolf Steiner:* «Autobiographie» chap. V, VI, IX, XII GA 28 (EAR).

56 *Branches:* groupes de travail local des membres de la Société anthroposophique. La branche Johannès, de Berne, exista déjà depuis le 15 décembre 1907, à l'époque encore dans le cadre de la Société théosophique.

57 *Max Kully*, 1878-1936, prêtre catholique; auteur de diatribes contre Rudolf Steiner et l'Anthroposophie.

58 *«Communauté des Chrétiens»:* mouvement pour une rénovation religieuse fondé en 1922 sous la direction du pasteur Friedrich Rittelmeyer.

59 *Dr. Friedrich Traub:* «Rudolf Steiner als Philosoph und Theosoph» 1919.

60 *Rudolf Steiner:* «L'essence de la musique — l'expérience du son» GA 283 (EAR) «Das Sonnenmysterium und die Mysterien...» GA 211 (non trad.) «Geistige Zusammenhänge...» GA 218 14e conférence du 4 décembre 1922 (Non trad.) Ainsi que celle du 18 décembre de ce volume.

61 *Nicolas Copernic*, 1473-1543.
Johannes Kepler, 1571-1630.
Isaac Newton, 1643-1727.

62 *Aristarque de Samos*, vers 250 av. J.-C. : le principal représentant du système héliocentrique.

63 *Rudolf Steiner* dans la 16e conférence de ce volume, dit : «l'ancienne astronomie — ou même astrologie si vous voulez...» Dans un autre contexte, il a employé le terme d'astrosophie. Le contexte montre clairement dans quel sens le mot *astronomie* est pris ici.

64 *Gustav Theodor Fechner:* «Elemente der Psychophysik».
Wilhelm Wundt: «Überpsychische Kausalität...» «Philosophische Studien».

65 *Flavius Claudius Julianus*, dit Julien l'Apostat, 331-363, empereur romain de 361-363.

66 *Julius Robert von Mayer*, 1814-1878 : «Bemerkungen über die Kräfte...» 1842 dans les «Annalen» de Liebig, vol. 42.

67 *Rudolf Steiner:* «Des énigmes de l'âme» GA 21 (EAR).

68 *Rudolf Steiner:* «L'Évangile de saint Luc» GA 114 (T).

69 *Matthieu*, 3,2 ; 4,17.

70 *«L'Évangile arabe de l'enfance»*, L'enfant dit à sa mère Marie : «Moi que tu as enfanté, je suis Jésus, le Fils de Dieu, le Verbe, ainsi que te l'a annoncé l'ange Gabriel, et mon Père m'a envoyé pour le salut du monde.» «Le livre de l'ascension du prophète Isaïe» suivi de l'Évangile de l'enfance», Éditions Robert Laffont. Collection «Les Portes de l'étrange», Paris 1978, p. 117). Voir aussi «Die Kindheit Jesu, zwei apokryphe Evangelien» traduit en allemand et introduit par Emil Bock, Munich 1924 p. 115.

71 *Denys l'Aréopagite* est mentionné dans les Actes des Apôtres 17,34, où il est dit qu'il s'attacha à Paul. Vers 550 ap. J.-C. parurent sous son nom une série d'ouvrages de théologie mystique. «Saint Denys l'Aréopagite», œuvres traduites du grec, précédées d'une introduction par Mgr Darboy. Édition Tralin 1932 Paris. «Œuvres complètes du Pseudo-Denys l'Aréopagite» Traduction, préface, notes : Maurice de Gandillac. Aubier, éditions Montaigne Paris 1943.
Rudolf Steiner: «Le Christianisme et les mystères antiques» GA 8 (EAR).

72 *Aurelius Augustinus*, 354-430, Père de l'Église. «Les Confessions».

Voir Rudolf Steiner : « Le Chrsistianisme et les mystères antiques » GA 8. « La Philosophie de Thomas d'Aquin, GA 74 (T).

73 *Rudolf Steiner*: « Les guides spirituels de l'homme et de l'humanité » GA 15 (EAR).

74 *Johannes Kepler*, 1571-1630 : astronome allemand : « Harmonices mundi » il est dit textuellement « Oui, c'est moi, j'ai dérobé les vases d'or des Égyptiens, pour en ériger un sanctuaire à mon dieu, loin des frontières de l'Égypte. Si vous me pardonnez, je m'en réjouirai ; si vous vous irritez, je le supporterai ; — j'en jette les dés, j'écris ce livre à l'intention du lecteur d'aujourd'hui et de l'avenir — qu'importe ? ».

75 *Rudolf Steiner:* « Le christianisme et les mystères antiques », GA 8 (EAR).

76 *La pyramide de Khéops* probablement, qui fut nommée « Ta Chut », la lumineuse.

77 *Rudolf Steiner:* « Mysterienwahrheiten und Weihnachtsimpulse. Alte Mythen und ihre Bedeutung » GA 180 (non trad.).

78 *Rudolf Steiner:* « Die Polarität von Dauer und Entwickelung » GA 184 (non trad.).

79 *Rudolf Steiner:* « Le Christ et le monde spirituel, la quête du Saint-Graal » GA 149 (T).

80 *Goethe:* « Konfession des Verfassers » dans « Naturwissenschaftliche Schriften » éd. Rudolf Steiner Dornach 1975, vol. V pp. 120-138 (non trad.) ainsi que
Rudolf Steiner: « Goethe et sa conception du monde » GA 6 (EAR).

81 *Rudolf Steiner:* « Anthroposophie et sciences actuelles » prévue pour GA 334 (Non trad.).

82 *Novalis (Friedrich von Hardenberg)*, 1772-1801 : « Les Fragments » Œuvres complètes. Édition Gallimard.

83 *Phoronomie* dans le texte allemand : science des mouvements et de l'équilibre, ce qui est couvert par le terme de « cinématique ». (Note de l'édition française).

84 *Rudolf Steiner:* « Comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs ou l'Initiation » GA 10 (T).

85 *« Association »* ou *« associatif »*, ce terme dans la pensée économique de R. Steiner n'a strictement rien à voir avec la vie associative de la juridiction française, type loi 1901. (Note de l'édition française).

86 *Platon* aurait dit que Dieu « géométrise » continuellemnet (Plutarque, Quaest. conv. VIII, 2).

87 *Rudolf Steiner:* « L'Évangile de saint Matthieu » GA 123 (T).

88 *John Locke*, 1632-1704, principal représentant de l'empirisme anglais.

89 *Julien de La Mettrie*, 1709-1751 : «L'homme-machine», 1748.

90 *Charles-François Dupuis*, 1742-1809 : «L'Origine de tous les cultes ou religion universelle», où il explique que les mythes et les religions sont des allégories de l'astronomie et de la physique.

91 *Ludwig Feuerbach*, 1804-1872, philosophe.

92 *Shakespeare :* «Jules César», acte III, scène 2.

93 *Rig-Veda*, env. 1500-1000 av. J.-C. Voir «Der Rigveda, die älteste Liberatur der Inder» par A. Kaegi 1881.

94 *«Soma»* breuvage : explication habituelle : jus fermenté que l'on mélangeait avec du lait ou de l'orge et que l'on obtenait d'une plante, le soma, sorte d'arbuste sacré (sacrostemma), dont la force enivrante et exaltante était vénérée sous le nom du dieu «Soma», comparable au Dionysos des Grecs. Voir A. Kaegi «Der Rigveda...».

95 *Rudolf Steiner :* «Grundelemente der Esoterik» (Notes d'un cours ésotérique) GA 93a (non trad.).

96 *Rudolf Steiner :* «Autobiographie» GA 28 (EAR).

97 *Rudolf Steiner :* «Vers un nouveau style en architecture» GA 286 (T) «Le Goetheanum, un langage des formes» GA 290 (EAR) «Le premier Goetheanum, témoin de nouvelles impulsions artistiques» GA 287 (EAR).

98 *«Futurum» :* Société Anonyme ayant pour but de promouvoir à l'échelon international les valeurs économiques et spirituelles, fondée le 16 juin 1920 sous forme d'entreprise associative conçue dans l'esprit de la tripartition du corps social. A la suite de la crise économique générale, cette entreprise n'a pas pu se maintenir et a dû faire faillite en 1924.

99 *Emil Molt*, 1876-1936 : propriétaire de l'usine de cigarettes Waldorf-Astoria à Stuttgart. Fondateur de la libre école Waldorf et cofondateur de la société Futurum.

Ouvrages de Rudolf Steiner disponibles en langue française

Éditions Anthroposophiques Romandes

Autobiographie Vol. I et II
Textes autobiographiques. Document de Barr.
Vérité et Science
Philosophie de la Liberté
Théosophie
Nietzsche, un homme en lutte contre son temps
Chronique de l'Akasha

Le Congrès de Noël. Lettres aux membres
Les degrés de la connaissance supérieure
Goethe et sa conception du monde
Théorie de la connaissance de Goethe
Des énigmes de l'âme
Les guides spirituels de l'homme et de l'humanité

Anthroposophie : L'homme et sa recherche spirituelle
La vie entre la mort et une nouvelle naissance
Histoire occulte
Réincarnation et Karma
Le Karma, considérations ésotériques I, II, III, IV, V, VI
Un chemin vers la connaissance de soi
Le seuil du monde spirituel
Les trois rencontres de l'âme humaine
Développement occulte de l'homme
Forces formatrices et leur métamorphose
Le calendrier de l'âme
Le pont entre le spirituel de l'univers et le physique de l'homme. Liberté et Amour
Métamorphoses de la vie de l'âme
Expériences de la vie de l'âme

Éveil au contact du moi d'autrui
Psychologie du point de vue de l'Anthroposophie
Culture pratique de la pensée. Nervosité et le Moi. Tempéraments
Anthroposophie, Psychosophie, Pneumatosophie
Anthroposophie une cosmosophie vol. I et II
Connaissance. Logique. Pensée pratique

Fondements de l'organisme social
Économie sociale
Impulsions du passé et d'avenir dans la vie sociale

Lumière et matière

Agriculture : fondements de la méthode biodynamique

Bases de la pédagogie : cours aux éducateurs et enseignants
Éducation des Éducateurs
Éducation, un problème social
Pédagogie et connaissance de l'homme
Enseignement et éducation selon l'Anthroposophie
Rapports entre générations, les forces spirituelles qui les régissent

Pédagogie curative
Psychopathologie et médecine pastorale
Physiologie et thérapie en regard de la science de l'esprit
Physiologie occulte
Médecine et science spirituelle
Thérapeutique et science spirituelle
L'Art de guérir approfondi par la méditation
Médicament et médecine à l'image de l'homme
Santé et maladie

Imagination, Inspiration, Intuition
Connaissance du Christ. L'Évangile de St. Jean
Le christianisme ésotérique et la direction spirituelle de l'humanité
Le christianisme et les mystères antiques
Entités spirituelles ds les corps célestes, ds les règnes de la nature
Forces cosmiques et constitution de l'homme. Mystère de Noël
Évolution cosmique
Questions humaines, réponses cosmiques
Macrocosme et microcosme
L'apparition du Christ dans le monde éthérique
Aspects spirituels de l'Europe du Nord et de la Russie :
Kalevala — Songe d'Olaf Asteson — L'âme russe
Lucifer et Ahriman
Centres initiatiques
Mystères : Moyen Age, Rose-Croix, Initiation moderne
Mystères du Seuil
Théosophie du Rose-Croix
Christian Rose-Croix et sa mission
Noces chymiques de Christian Rose-Croix

Mission cosmique de l'art
L'art à la lumière de la sagesse des mystères
Le langage des formes
Essence de la musique. Expérience du son
Nature des couleurs
Premier Goethéanum, témoin de nouvelles impulsions artistiques
L'esprit de Goethe, sa manifestation dans Faust
et le Conte du Serpent vert

Goethe : Le serpent vert, les Mystères
Bindel : Les nombres, leurs fondements spirituels
Biesantz/Klingborg : Le Goethéanum : l'impulsion
de Rudolf Steiner en architecture
Raab : Bâtir pour la pédagogie Rudolf Steiner
Klingborg : L'art merveilleux des jardins
Klockenbring : Perceval
Mücke/Rudolph : Souvenirs : R. Steiner et l'Université populaire de Berlin 1899-1904
Floride : Les Rencontres humaines et le Karma
Floride : Les Étapes de la méditation
Lazaridès : Vivons-nous les commencements de l'ère des Poissons ?
Streit : Légendes de l'enfance. Naissance et enfance de Jésus

Répertoire des œuvres écrites de Rudolf Steiner disponibles en langue française (1983)

1. Introduction aux œuvres scientifiques de Goethe, (1883-1897) partiellement publiées dans Goethe : Traité des Couleurs et Goethe : La Métamorphose des Plantes. (T)
2. Une théorie de la connaissance chez Goethe (1886). (EAR)
3. Goethe, père d'une esthétique nouvelle (1889). (T)
4. Vérité et Science (1892). (EAR)
5. Philosophie de la Liberté (1894). (EAR)
6. Nietzsche, un homme en lutte contre son temps (1895). (EAR)
7. Goethe et sa conception du monde (1897). (EAR)
8. Mystique et Esprit moderne (1902). (épuisé)
9. Le Christianisme et les mystères antiques (1902). (EAR)
10. Réincarnation et Karma. Comment le Karma agit (1903) (EAR)
11. Théosophie (1904). (T) (EAR)
12. Comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs ou l'Initiation (1904). (T)
13. Chronique de l'Akasha (1904). (EAR)
14. Les degrés de la connaissance supérieure (1905). (EAR)
15. L'Éducation de l'enfant à la lumière de la science spirituelle (1907). (T)
16. Science de l'Occulte (1910). (T)
17. Quatre Drames-Mystères (1910-1913). Ed. bilingue. (T)
18. Les Guides spirituels de l'Homme et de l'Humanité (1911). (EAR)
19. Le calendrier de l'Ame (1912). Édition bilingue. (EAR)
20. Un chemin vers la connaissance de soi (1912). (EAR)
21. Le seuil du monde spirituel (1913). (EAR)
22. Douze Harmonies zodiacales (1915). Édition bilingue. (T)
23. Des énigmes de l'âme (1917). (EAR)
24. Noces chymiques de Christian Rose-Croix (1917). (EAR)
25. 13 Articles sur la Tripartition sociale (1915-1921) dans le volume : « Fondements de l'Organisme social ». (EAR)
26. L'Esprit de Goethe (1918). (EAR)
27. Fondements de l'organisme social (1919). (EAR)
28. Autobiographie (1923-1925). (EAR)
29. Directives anthroposophiques (1924-1925). (T)
30. Données de base pour un élargissement de l'art de guérir selon les connaissances de la science spirituelle. En collaboration avec le Dr Ita Wegman (1925). (T)

(EAR) : Éditions Anthroposophiques Romandes, Genève
(T) : Éditions du Centre Triades, Paris

SCIENCE DE L'ESPRIT

Beauté, sagesse et force
Liberté, égalité, fraternité
Triple constitution de l'homme:
corps, âme, esprit, son rapport avec
la vie sociale et l'évolution cosmique

Contamination ahrimanienne du monde actuel
Développement des forces mécaniques
Ouest: matérialisation de la pensée
Est: spiritualisation de la volonté
Le lien entre pensée et volonté
Vie dans la lumière et dans la pesanteur

L'ordre moral, l'ordre naturel de l'univers
métamorphosés en naissance et mort,
grâce à l'amour et à la liberté

«Migration» des âmes lors de
leurs réincarnations
Asie: âmes des premiers chrétiens
Amérique: âmes orientales pré-chrétiennes
Europe occidentale:
anciennes ames amérindiennes

Initiation ancienne:
processus respiratoire conscient
Initiation moderne: calme dans la représentation
Le principe des nationalités

Liberté et amour, leur chemin et
signification pour les processus cosmiques
Le mystère de Noël
Lien du mystère solaire et celui du Christ
Légende d'Isis et l'époque actuelle
Sophia, la divine sagesse

SCIENCE DE L'ESPRIT - SCIENCE DE L'ESPRIT
SCIENCE DE L'ESPRIT - SCIENCE DE L'ESPRIT
SCIENCE DE L'ESPRIT